



Bon à tirer





Bon à tirer

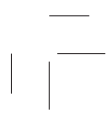




DÉCRIRE
LA PSYCHOLOGIE DE FRANZ BRENTANO



Bon à tirer



DANS LA MÊME COLLECTION

- Autour de l'Esprit et le monde de John McDowell*, sous la direction de A. LE GOFF et Ch. AL-SALEH, 2013, 302 pages
- BONICCO-DONATO (C.), *Une archéologie de l'interaction. De David Hume à Erving Goffman*, 2016, 250 pages
- CHAPUIS-SCHMITZ (D.), *Le sens à l'épreuve de l'expérience*, 2010, 246 pages
- CHAUVIER (S.), *Dire "Je". Essai sur la subjectivité*, 2001, 256 pages
- *Le sens du possible*, 2010, 272 pages
- Conscience et représentation. Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, sous la direction de A. DEWALQUE et Ch. GAUVRY, 2016, 320 pages
- Croit-on comme on veut ? Histoire d'une controverse*, sous la direction de L. JAFFRO, 2014, 248 pages
- DEBAISE (D.), *Un empirisme spéculatif. Lecture de Procès et réalité de Whitehead*, 2006, 192 pages
- FOURNIER J.-B., *Carnap et la question transcendantale*, 2021, 326 pages
- La philosophie en Pologne (1918-1939)*, sous la direction de R. POUIVET et M. REBUSCHI, 2006, 256 pages
- La philosophie naturelle de Robert Boyle*, sous la direction de M. DENNEHY et Ch. RAMOND, avant-propos de M. Malherbe, 2009, 416 pages
- LE JALLÉ (É.), *Hume et la philosophie contemporaine*, 2014, 320 pages
- LEMAIRE (S.), *Les désirs et les raisons. De la délibération à l'action*, 2008, 256 pages
- Le philosophe et le langage. Études offertes à Jean-Claude Pariente*, sous la direction de M. PÉCHARMAN et Ph. de ROUILHAN, 2017, 368 pages
- LOTH (F.), *Le corps et l'esprit. Essai sur la causalité mentale*, 2013, 248 pages
- HALIMI (B.), *Le nécessaire et l'universel. Analyse et critique de leur corrélation*, 2013, 256 pages
- PANACCIO (C.), *Récit et reconstruction. Les fondements de la méthode en histoire de la philosophie*, 2019, 232 pages
- PERRIN (D.), *Le flux et l'instant. Wittgenstein aux prises avec le mythe du présent*, 2007, 256 pages
- Philosophie française et philosophie écossaise (1750-1850)*, sous la direction de E. AROSIO et M. MALHERBE, 2007, 224 pages
- RABACHOU (J.), *L'individu reconstitué*, 2017, 248 pages
- SAINT-SERNIN (B.), *Whitehead. Un univers en essai*, 2000, 208 pages
- SCHMITZ (F.), *Le Cercle de Vienne*, 2009, 432 pages
- SÉGUY-DUCLOT (A.), *Recherches sur le langage*, 2011, 304 pages
- SOUTIF (L.), *Wittgenstein et le problème de l'espace visuel*, 2011, 256 pages
- THOMAS-FOGIEL (I.), *Référence et autoréférence. Étude sur le thème de la mort en philosophie dans la pensée contemporaine*, 2005, 336 pages
- VERNANT (D.), *Discours et vérité. Analyses pragmatique, dialogique et praxéologique de la véridicité*, 2009, 272 pages

Olivier Massin et Kevin Mulligan, *Décrire. La psychologie de Franz Brentano*

© Librairie Philosophique J. Vrin, 2021

ANALYSE ET PHILOSOPHIE

Fondateur : Michel MALHERBE

Directeur : Laurent JAFFRO

DÉCRIRE
LA PSYCHOLOGIE DE FRANZ BRENTANO

par
Olivier MASSIN et Kevin MULLIGAN

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6 place de la Sorbonne, V^e
2021

Olivier Massin et Kevin Mulligan, *Décrire. La psychologie de Franz Brentano*
© Librairie Philosophique J. Vrin, 2021

À nos épouses

Nous remercions pour leurs précieux commentaires Johannes Brandl, Laurent Cesalli, Stéphane Dunand, Denis Fisette, Guillaume Fréchette, Marion Hämmerli, Uriah Kriegel, Anne Meylan, Sébastien Richard, Denis Seron, Barry Smith, Hamid Taieb et Mark Textor. Nous remercions Amanda Spierings et Jämaelle Corrado pour leur aide à la relecture de cet ouvrage.

En application du Code de la Propriété Intellectuelle et notamment de ses articles L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Une telle représentation ou reproduction constituerait un délit de contrefaçon, puni de deux ans d'emprisonnement et de 150 000 euros d'amende.

Ne sont autorisées que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source.

© *Librairie Philosophique J. VRIN*, 2021

Imprimé en France

ISSN 1624-2459

ISBN 978-2-7116-3005-9

www.vrin.fr

Olivier Massin et Kevin Mulligan, *Décrire. La psychologie de Franz Brentano*

© *Librairie Philosophique J. Vrin*, 2021

ABRÉVIATIONS

DP	<i>Deskriptive Psychologie</i>
GÄ	<i>Grundzüge der Ästhetik</i>
GAE	<i>Grundlegung und Aufbau der Ethik</i>
KL	<i>Kategorienlehre</i>
PES I	<i>Die Psychologie vom empirischen Standpunkt, Band I</i>
PES II	<i>Die Psychologie vom empirischen Standpunkt, Band II</i>
PES III	<i>Vom Sinnlichen und Noetischen Bewusstsein (Psychologie Band III),</i>
RZK	<i>Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum</i>
USE	<i>Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis</i>
USP	<i>Untersuchungen zur Sinnespsychologie</i>
VDG	<i>Vom Dasein Gottes</i>



Bon à tirer



INTRODUCTION

DÉCRIRE

Penser, entendre, juger, sentir, savoir, préférer, aimer, souhaiter, observer, remarquer, être conscient, prendre plaisir, vouloir, se souvenir... Pour atteindre une connaissance scientifique de ces actes mentaux, nous devons pratiquer ce qui, aux yeux Brentano, constitue l'activité philosophique par excellence : décrire. Le point de départ de toute psychologie scientifique, maintient-il, est la description des phénomènes mentaux, de ce qu'ils ont en commun, de leurs espèces, de leurs relations. Ce n'est que sur la base de telles descriptions que nous pourrons ensuite nous atteler à la tâche qui consiste à expliquer les actes mentaux, en déterminant leurs causes et les conditions physiologiques de leur genèse. Brentano appelle la partie de la psychologie qui cherche à décrire les actes mentaux « psychologie descriptive » (il parle aussi de « psychognosie »), et appelle psychologie « explicative » ou « génétique » celle qui cherche à établir des lois empiriques rapportant des relations de succession entre ces phénomènes ¹.

De Brentano, la philosophie contemporaine de l'esprit retient en général la thèse selon laquelle les phénomènes mentaux sont par nature intentionnels – dirigés vers des objets distincts d'eux-mêmes. S'il ne fait aucun doute que cette thèse de l'intentionnalité est au cœur de la psychologie descriptive de Brentano, il est non moins certain que celle-ci ne se résume pas à celle-là. La psychologie de Brentano fourmille de

1. Si les questions descriptives et explicatives étaient déjà clairement distinguées par Brentano en 1874, les étiquettes « psychologie descriptive » et « psychologie explicative » ne sont arrivées que plus tard. D'une manière qui peut prêter à confusion, Brentano dit que sa psychologie descriptive est « empirique », puisque, comme nous le verrons, il pense qu'elle est fondée sur la perception, et plus précisément sur la perception interne (PES I, p. 48 ; trad. fr., p. 47).

descriptions détaillées de maints actes mentaux et de leurs relations. L'objet de ce livre est de rendre justice à ces descriptions, qui, en dépit de leur influence déterminante sur les héritiers de Brentano et de leur pertinence contemporaine, demeurent largement négligées au sein des débats actuels en philosophie de l'esprit. Qu'est-ce qu'être conscient? sentir? connaître? juger? préférer? prendre plaisir? Comment ces phénomènes mentaux sont-ils reliés? Outre leur intérêt intrinsèque, les réponses circonstanciées que Brentano apporte à chacune de ces questions illustrent, chacune à leur manière, la fécondité de la méthode qui consiste à prendre au sérieux la tâche de la description.

§ 1. DE L'IMPORTANCE DE LA DESCRIPTION

La psychologie descriptive est non seulement distincte de la psychologie explicative ou génétique, elle lui est également antérieure, car les théories portant sur les causes et les effets, disons, de la perception visuelle présupposent une certaine description de la nature de la perception visuelle. Tandis que la psychologie génétique dépend de la physiologie et de la physique, la psychologie descriptive en est « relativement indépendante »¹.

Manquer de distinguer la psychologie descriptive de la psychologie génétique conduit les philosophes et les psychologues à substituer des affirmations génétiques et souvent causales aux analyses de phénomènes psychiques. Ainsi, les descriptions philosophiques de l'imagination soulignent-elles invariablement qu'il s'agit d'un acte qui a son origine dans la perception². Les sens sont distingués les uns des autres par référence aux antécédents des apparences sensibles ou aux organes corporels³. Vraies ou fausses, de telles affirmations génétiques ne contribuent aucunement à une analyse de l'esprit, à une description « de la parenté et de la différence internes »⁴ entre des phénomènes mentaux. La description de phénomènes psychiques conduit à des lois exactes et dépourvues d'exceptions, à la différence des explications de la psychologie génétique qui « spécifient les conditions sous lesquelles les phénomènes

1. Sur la jeunesse et le futur de la psychologie, ainsi que sur ses relations à la physiologie, cf. *Die Psychologie vom empirischen Standpunkt* (désormais cité PES I) p. 36 ; trad. fr., p. 38 ; p. 113, trad. fr., p. 93 ; *Grundzüge der Ästhetik* (désormais cité GÄ), p. 37, 42 ; *Über die Zukunft der Philosophie*, p. 93, trad. fr., p. 55.

2. GÄ, p. 58, 68.

3. GÄ, p. 199-201.

4. GÄ, p. 201.

individuels sont liés causalement »¹. Il s'agit de la différence entre des lois non contingentes et des lois contingentes. Bien que les lois de la psychologie descriptive « puissent présenter une lacune ici ou là, comme c'est d'ailleurs également le cas en mathématiques », « elles autorisent et exigent une formulation précise »². Le fait que l'apparence du violet est identique à celle du rouge-bleu est censé être un exemple d'une telle loi. Par opposition, les lois causales – Brentano donne pour exemple le fait que la stimulation d'un point sur la rétine par un rayon lumineux d'une fréquence particulière produit l'apparence de quelque chose de bleu – connaissent des exceptions, telles que le daltonisme, le sectionnement d'un nerf ou les hallucinations³.

Quelle est la pertinence de ces remarques au regard des recherches contemporaines? La psychologie génétique correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui la psychologie empirique et les sciences cognitives; elle cherche à établir des lois empiriques rapportant des relations de succession entre phénomènes. La psychologie descriptive correspond-elle alors à ce qu'on appelle aujourd'hui la philosophie de l'esprit? Dans la mesure où elle est constituée dans une large mesure de vérités conceptuelles, il pourrait le sembler.

Cependant la philosophie de l'esprit du XX^e siècle s'est largement concentrée sur la question de la réduction ou de la naturalisation des phénomènes mentaux, dont Brentano se désintéresse largement, en dépit de son adhésion au dualisme. En dépit d'une œuvre immense, qui embrasse la philosophie de l'esprit, la métaphysique, l'éthique, l'esthétique, l'épistémologie, la philosophie du langage, la philosophie de la religion, l'histoire de la philosophie, Brentano n'a guère écrit que quelques lignes sur cette question devenue si lancinante. Au contraire, soutient-il, la psychologie descriptive ne devrait « faire usage d'aucun terme touchant le domaine physiologique, le domaine physico-chimique »⁴.

Quel est le rapport entre la psychologie descriptive ou génétique d'une part et des questions portant sur l'identité ou les relations métaphysiques entre les états mentaux et leurs « bases de survenance », « corrélats neuronaux » ou « réalisateurs physiques »? La question est plus compliquée qu'il n'y paraît. On pourrait penser que la psychologie descriptive est neutre relativement à ces questions métaphysiques, que les

1. *Deskriptive Psychologie* (désormais cité DP), p. 1; trad. fr., p. 67.

2. DP, p. 4; trad. fr., p. 70.

3. DP, p. 5; trad. fr., p. 72.

4. DP, p. 2; trad. fr., p. 69.

riches descriptions Brentaniennes pourraient être accueillies favorablement aussi par le dualiste que par le matérialiste. Le fait est cependant que Brentano tire de sa psychologie descriptive un argument important en faveur du dualisme. Selon cet argument le caractère relationnel de l'intentionnalité diffère fondamentalement du caractère relationnel des phénomènes physiques. Dans le premier cas seulement le deuxième terme de la relation peut ne pas exister. Les phénomènes psychiques sont alors, dit Brentano, quelque chose qui est quasi relatif (*Relativliches*). Un acte de penser ou un penseur (quelqu'un qui est en train de penser) peut ne pas être corrélé avec un objet actuel ¹.

Cela ne signifie pas que la psychologie descriptive soit infaillible : Brentano mentionne de multiples raisons pour lesquelles le psychologue descriptif peut échouer à remarquer des distinctions psychologiques bien présentes, ou diagnostiquer à tort de telles distinctions (telles que les multiples ambiguïtés acte/objet qui parsèment notre langage – nous y reviendrons – la tendance à confondre les phénomènes systématiquement présentés ensemble ou la tentation de prendre au sérieux les images trompeuses ²).

Cela ne signifie pas non plus que la psychologie génétique ne soit d'aucune aide pour la psychologie descriptive. Il est essentiel pour la psychologie descriptive et les autres branches de la philosophie, soutient Brentano, de rester en contact avec les sciences naturelles. La psychologie descriptive n'exclut donc pas les expérimentations ³. Brentano a d'ailleurs conçu des expérimentations destinées à être réalisées par des scientifiques (pour le grand psychologue de Prague, Ewald Hering). Dans ce cadre, la psychologie génétique nous permet, à l'aide des lois qu'elle dégage, de provoquer des phénomènes psychiques (la conscience des couleurs,

1. *Die Psychologie vom empirischen Standpunkt, Band II* (désormais cité PES II), p. 134 sq. ; trad. fr., p. 285 sq. Sur une conception dualiste et Brentanienne du sujet, voir la section « Le soi » dans le chapitre *Être conscient*). Russell aussi note qu'une façon naturelle de comprendre la forme du fait que quelqu'un juge que *p* conduit au dualisme. Mais Russell ne partage pas la conception corrélationniste des relations employée par Brentano.

2. K. Mulligan, « Misleading Pictures, Temptations & Meta-Philosophies : from Marty to Wittgenstein », in H. Leblanc, H. Taieb (eds), *Anton Marty and Contemporary Philosophy*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019, p. 197-232.

3. *Meine letzten Wünsche für Österreich*, p. 6, 32 et 35, trad. fr., p. 97, 113, 115. Brentano croit que les méthodes des sciences naturelles, des sciences humaines et de la philosophie se ressemblent (*Über die Zukunft der Philosophie*, p. 35 sq. et 75 sq., trad. fr., p. 63 sq.) En 1884, un élève de Brentano publie une critique du plaidoyer de Dilthey à l'encontre de l'unité des sciences (voir F. Hillebrand, « Über einen neuen Versuch zur Grundlegung der Geisteswissenschaften », *Zeitschrift für das Privat- und öffentliche Recht der Gegenwart* 11, p. 632-642, 1884). Vraisemblablement, cet élève n'est autre que Brentano lui-même.

des sons, des goûts, des odeurs, par exemple) afin de pouvoir mieux les décrire. Mais au-delà de ce rôle d'instrument pour l'expérimentation, la psychologie génétique n'est pas directement utile à la psychologie descriptive. Beaucoup de philosophes de l'esprit aujourd'hui conçoivent leurs recherches comme inséparables des recherches en sciences cognitives. Cette conviction repose souvent sur la thèse selon laquelle il n'y a pas de séparation claire et nette, au sein d'une théorie de l'esprit, entre vérités contingentes et non contingentes. Le livre qui suit fournit quelques éléments matériels qui permettent d'évaluer le bien-fondé de cette conviction répandue.

Cela ne signifie pas, enfin, que la psychologie descriptive n'ait qu'une valeur instrumentale, celle de fournir à la psychologie génétique les phénomènes à expliquer. Dans la mesure où la psychologie descriptive, contrairement aux sciences de la nature, porte sur un monde qui nous est familier, elle est bien plus proche de nos intérêts immédiats. Brentano cite ici Ampère :

Comment quitter un pays plein de fleurs et d'eaux vives ; comment quitter des ruisseaux, des bocages, pour les déserts brûlés par les rayons de ce soleil mathématique, qui, répandant sur les objets la plus vive lumière, les flétrit, les dessèche jusqu'à la racine ¹ !

§ 2. LA PSYCHOLOGIE DESCRIPTIVE COMME ENTREPRISE THÉORIQUE

Qui incline au romantisme et se méfie des théories pourrait voir dans cette philosophie fleurie comme un encouragement. Rien ne serait plus éloigné cependant des intentions de Brentano.

Premièrement, Brentano ne croit nullement que la psychologie descriptive soit une activité pratique, dont la finalité serait de traquer les confusions conceptuelles qui parsèment la psychologie génétique. Une fois celles-ci débusquées, la thérapie prendrait fin et il ne resterait de la psychologie descriptive aucune théorie positive. Brentano pense certes, comme beaucoup de ses contemporains, que la psychologie est alors une science jeune n'ayant pas encore atteint sa maturité, et, à la différence de ses contemporains, cette fois, que les confusions conceptuelles et les expérimentations coexistent difficilement en son sein. Mais selon lui, l'activité pratique consistant à traquer les confusions conceptuelles ne peut être poursuivie qu'en développant une psychologie théorique – la psychologie descriptive, précisément – qui viendra sous-tendre

1. DP, trad. fr., p. 166.

la psychologie explicative – la psychologie génétique. Dire que la psychologie descriptive est, comme la psychologie explicative, une discipline théorique revient à dire qu’il s’agit d’un système de vérités liées les unes aux autres. Au sein de cette théorie descriptive, la classification, l’identification des types fondamentaux de phénomènes psychiques et les affirmations concernant les relations de coexistence nécessaires jouent un rôle de premier plan. La psychologie descriptive n’est pas une discipline pratique, un ensemble de vérités dont l’unité dérive de quelque but pratique extérieur. Ainsi la psychologie descriptive n’a-t-elle pas pour but de débusquer les confusions conceptuelles ; c’est bien plutôt la traque de telles confusions qui sert le but d’une description théorique de l’esprit.

La seconde raison pour laquelle la psychologie descriptive est, pour Brentano, une entreprise foncièrement théorique gît dans les liens étroits qu’il tisse entre psychologie descriptive et métaphysique.

En premier lieu, Brentano adosse toujours sa philosophie de l’esprit à un cadre ontologique soigneusement élaboré. Brentano a souscrit successivement à deux cadres ontologiques majeurs radicalement distincts, qui l’ont conduit à apporter des modifications substantielles à sa psychologie. Le premier, que Brentano adopte jusqu’en 1905, repose sur deux catégories fondamentales d’entités : les accidents individuels et les substances. Les substances sont les porteurs des accidents individuels. Les accidents individuels sont des particuliers non répétables qui ne sont pas des substances (ce qu’on appelle parfois aujourd’hui des « propriétés particularisées » ou des « tropes ») : les actes mentaux relèvent de cette catégorie. Brentano développe une description fine et novatrice de la manière dont les accidents psychologiques entrent dans des relations de dépendance et d’inclusion.

Le deuxième cadre ontologique utilisé par Brentano reflète son tournant « réiste », autour de 1905, à l’issue duquel la catégorie traditionnelle d’accident individuel est rejetée. Nous sommes plutôt ontologiquement engagés envers les substances, soutient-il, et uniquement envers celles-ci, peu importe la richesse de leur qualification. Dans le langage du premier cadre, tout accident affectif, tout acte d’appréciation, d’amour ou de plaisir dépend d’un certain présenter ou d’une idée. Dans la version révisée, tout sujet qui apprécie, aime ou ressent du plaisir, plus exactement tout « aimant », dépend d’un certain sujet représentant ou ayant une idée et l’inclut. Des présentations des cadres ontologiques de Brentano étant disponibles ailleurs, nous n’en dirons pas davantage ici et nous appuierons par la suite principalement sur le premier cadre, plus proche du langage

ordinaire ¹. Ce que nous voulons souligner ici est que Brentano n'a jamais dissocié psychologie descriptive et ontologie des phénomènes mentaux.

En second lieu, Brentano utilise les ressources de la psychologie descriptive pour développer en retour son ontologie. Brentano attache ainsi une grande importance au fait que les réponses à des questions de psychologie descriptive, qui semblent sans importance ou de détail, se révèlent souvent être lourdes de conséquences pour toutes les parties de la métaphysique et de l'épistémologie ². De façon positive, d'une part, Brentano est convaincu que la description minutieuse des actes mentaux et de leurs objets permet de mettre au jour certaines catégories ontologiques, comme celles de frontière ou de continu. De façon négative, d'autre part, il insiste sur le fait que ne pas réussir à remarquer des distinctions subtiles en psychologie descriptive est souvent le premier pas qui conduit à la construction d'usines à gaz métaphysiques. Cette conviction, de même que le rôle que joue le cadre ontologique dans son œuvre, reflète le fait que Brentano était avant tout un métaphysicien et n'était un philosophe de l'esprit que de manière secondaire.

Donner la priorité à la description de ce qui nous est familier sur son explication en termes de ce qui ne l'est pas, ne revient donc aucunement à renoncer au statut théorique de la psychologie descriptive. Bien au contraire, celle-ci entend être un système de vérités et non une thérapie conceptuelle, vérités qu'elle assoit sur un socle ontologique solide.

§ 3. LA DESCRIPTION EN PRATIQUE

La première tâche qui incombe au psychologue descriptif est de décrire ce que tous ces actes mentaux ont en commun, en vertu de quoi ils sont des actes mentaux. La réponse de Brentano à cette question est

1. Voir A. Chrudzimski, B. Smith, « Brentano's Ontology : From Conceptualism to Reism », in D. Jacquette (ed.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 197-219 ; K. Mulligan, B. Smith, « Franz Brentano on the Ontology of Mind. Critical Notice of F. Brentano *Deskriptive Psychologie* », *Philosophy and Phenomenological Research* 45, 4, 1984, p. 627-644 ; B. Smith, K. Mulligan, « Parts and Moments : Pieces of a Theory », in B. Smith (ed.), *Parts and Moments : Studies in Logic and Formal Ontology*, Munich, Philosophia, 1982, p. 15-109 ; U. Kriegel, *Brentano's Philosophical System*, Oxford, Oxford University Press, 2018. Les deux cadres ontologiques mentionnés furent précédés, par un cadre ontologique plus baroque que ces deux successeurs, relevant d'une approche naïvement réaliste, que Brentano adopta au début de sa carrière philosophique – voir notre chapitre III, *Connaître*.

2. Cf. *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* (dorénavant cité USP), p. 79 ; *Meine letzten Wünsche für Österreich*, p. 39, trad. fr., p. 118.

double, et bien connue. Premièrement, tous les actes mentaux, et eux seuls, sont les objets de notre perception interne : que nous entendions, jugions, sentions, aimions ou voulions, nous sommes toujours conscients d'entendre, de juger, de sentir, d'aimer ou de vouloir. Deuxièmement, tous les actes mentaux, et eux seuls, sont dirigés vers un objet distinct d'eux-mêmes : que nous entendions, jugions, sentions, aimions ou voulions, nous entendons, jugeons, sentons, aimons ou voulons *quelque chose*.

Cette distinction entre les actes mentaux et leurs objets, quoique toujours présente, est souvent masquée, regrette Brentano, par le fait qu'un grand nombre de termes psychologiques présentent une ambiguïté entre l'acte et l'objet. « Un jugement » est tantôt utilisé pour désigner l'acte de juger, tantôt ce qui est jugé. « Une présentation » réfère tantôt à l'acte de présenter quelque chose, tantôt à ce qui est présenté. « Une sensation » désigne tantôt l'acte de sentir, tantôt ce qui est senti. De même, « un amour » désigne parfois la personne aimée, « une fierté » ce dont nous sommes fiers, « un souvenir » ce dont nous nous souvenons, et c'est avec ces mêmes mots que nous désignons les actes mentaux correspondants. Pour pallier ces innombrables ambiguïtés, Brentano désigne fréquemment en allemand les phénomènes psychiques en utilisant des infinitifs nominalisés. Il parle ainsi du présenter, du juger et de l'aimer et du haïr – les trois types fondamentaux de phénomènes psychologiques. L'effet produit est le même que celui d'une liste de romans de Henri Green – l'auteur de *L'aimer*, *Le vivre* et *L'aimer follement* – mais cela présente l'avantage d'éliminer toute ambiguïté. Aussi retiendrons-nous dans ce qui suit cet usage brentanien.

La seconde tâche qui incombe au psychologue descriptif est de décrire les diverses espèces d'actes mentaux, ce qui les distingue les uns des autres et les relations qu'ils entretiennent. C'est aux travaux de Brentano relatifs à cette seconde tâche que ce livre est consacré. Un aspect remarquable de la psychologie de Brentano est qu'il s'est attelé sans relâche à saisir ce que les phénomènes psychiques ont en commun aussi bien que leur variété, sans jamais sacrifier une tâche à l'autre. La philosophie contemporaine de l'esprit n'a cependant retenu, dans une large mesure, que les réponses et arguments de Brentano relatifs à la question de la définition du mental. Nous espérons convaincre le lecteur que les théories développées par Brentano afin de décrire la variété des phénomènes psychiques sont au moins aussi intéressantes et pertinentes pour les recherches contemporaines que ses théories destinées à saisir leur unité. Pour ce faire, nous nous sommes efforcés d'éclairer systématiquement les

descriptions psychologiques des différents actes mentaux avancées par Brentano en esquissant d'une part la réception critique qu'elles connurent auprès de ses élèves, et en précisant d'autre part la façon dont chacune d'elle s'inscrit au sein de l'ontologie brentanienne.

Pour mieux nous concentrer sur la psychologie descriptive de Brentano, il nous a cependant fallu omettre de discuter des pans importants de sa philosophie. Premièrement, bien que les nombreux arguments que Brentano fournit à l'appui de ses descriptions constituent une part importante de l'intérêt de sa philosophie de l'esprit, nous les écartons, sauf lorsqu'ils favorisent la compréhension du contenu de ces conceptions. Deuxièmement, nous ne tenons pas compte des nombreuses et fascinantes discussions brentaniennes sur le rapport entre ses descriptions et l'histoire de la philosophie de l'esprit¹. Troisièmement, nous omettons la plupart des détails des descriptions brentaniennes des différents *objets* de l'esprit, ainsi que des ontologies de Brentano, comme mentionné précédemment, sauf lorsque les caractéristiques de ces objets sont utilisées pour décrire des phénomènes mentaux – en particulier dans nos chapitres II, *Sentir* et VII, *Contiuner*. Enfin et surtout nous ne présentons pas en détail dans cet ouvrage la théorie brentanienne générale de l'intentionnalité et ses développements. Cette dernière restriction est motivée par deux considérations. D'une part, les lecteurs disposent aujourd'hui de nombreuses présentations et discussions de grande qualité des théories brentaniennes de l'intentionnalité, dont récemment les remarquables ouvrages de U. Kriegel² et M. Textor³. D'autre part, l'intérêt justifié pour ces théories a conduit à laisser dans l'ombre des aspects de la psychologie brentanienne qui nous semblent tout aussi magistraux : c'est sur ceux-ci que nous concentrons notre attention.

Dans le chapitre premier, *Être conscient*, nous dressons un tableau synoptique des principales thèses de la psychologie descriptive de Brentano. Les chapitres suivants s'intéressent chacun à un type d'état mental pour lequel Brentano a proposé des descriptions fascinantes, qui marqueront fortement ses élèves. Le chapitre II, *Sentir*, présente le phénomène psychique qui, dans l'optique empiriste de Brentano, est au fondement de tous les autres. Le chapitre III, *Connaître*, présente et

1. Sur la relation entre les philosophies de l'esprit d'Aristote et de Brentano, voir B. Smith, « The Soul and its Parts. A Study in Aristotle and Brentano », *Brentano-Studien* 1, 1988, p. 75-88 ; H. Taieb, *Relational Intentionality : Brentano and the Aristotelian Tradition*, Bâle, Springer, 2018.

2. U. Kriegel, *Brentano's Philosophical System*.

3. M. Textor, *Brentano's Mind*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

discute les différentes formes de connaissance distinguées et analysées par Brentano, et la façon dont celles-ci lui permettent de développer des analyses épistémiques de la vérité et de la valeur. Connaître, selon Brentano, revient à juger correctement et avec évidence. Le chapitre IV, *Juger*, se tourne alors vers la conception brentanienne du jugement et des contenus de jugement, en la comparant à celles de ses trois principaux héritiers sur la question : Meinong, Husserl et Reinach. Dans le chapitre V, *Prendre plaisir*, nous présentons la théorie brentanienne du plaisir et défendons sa thèse selon laquelle tous les plaisirs – y compris les plaisirs corporels – sont intentionnels. Le chapitre VI, *Préférer*, s'intéresse à un phénomène psychique devenu aujourd'hui central aussi bien en philosophie, en psychologie qu'en économie, et que Brentano est le premier à avoir identifié et décrit en détail. Nous soutenons dans son sillage qu'il existe une catégorie de préférences qui portent sur des objets plutôt que sur des états de choses ou des options, et que préférer ne revient pas à aimer mieux. Le dernier chapitre, *Continuer*, se veut une ouverture vers la métaphysique. Il présente et discute la théorie brentanienne du continu, qui constitue sans doute le cas le plus paradigmatique de complémentarité entre psychologie descriptive et ontologie.

CHAPITRE PREMIER

ÊTRE CONSCIENT

Ce premier chapitre a pour ambition de dresser un tableau synoptique des principaux types de phénomènes mentaux – et donc des différentes façons d’être conscient – admis par Brentano. Après un survol des principales affirmations et distinctions faites par Brentano dans sa description de l’esprit, nous examinons en détail ce qu’il dit de ce qui, à ses yeux, constitue la base et le sommet de l’esprit : la conscience du temps et les émotions. Nous exposons enfin sa conception du soi. Au vu des difficultés qu’implique la navigation entre les textes de Brentano, ses conceptions sans cesse changeantes, les opinions arrêtées de ses éditeurs, nous soulignons au cours de notre présentation les principaux développements de la conception brentanienne de l’esprit. En dépit du fait qu’il semble avoir pensé, en 1889, que la psychologie descriptive était pratiquement achevée¹, ces développements n’ont pris fin qu’avec sa mort.

§ 1. PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES ET PERCEPTION INTERNE

Présenter, juger, aimer et haïr sont des « phénomènes mentaux » ou « psychologiques ». Brentano appelle également ces phénomènes des « actes »², bien que tout phénomène mental ait une cause et appartienne donc à la catégorie des choses subies (*passio, Leiden*)³.

1. *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis* (désormais USE), p. 3, trad. fr., p. 34.

2. PES I, p. 111 ; trad. fr., p. 92.

3. *Vom Sinnlichen und Noetischen Bewusstsein*, Felix Meiner, Leipzig, 1929 (désormais cité PES III), p. 13 sq ; trad. fr. M. de Gandillac revue par J.-Fr. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008, p. 385-478 ; p. 394 sq. Pour une vue d’ensemble de la philosophie de l’esprit de Brentano, voir D. Bell, *Husserl*, Londres, Routledge, 1990, chap. 1 ; Ch.-Y. Park, *Untersuchungen zur Werttheorie bei Franz Brentano*, Brentano-Studien-Sonderband I, Röhl, Dettelbach, 1991 ; A. Werner, *Die psychologisch-erkenntnistheoretische*

Qu'est-ce qu'un phénomène psychique ? C'est d'abord un phénomène dont nous sommes conscients dans la perception interne. Deuxièmement, c'est un phénomène qui possède, qui se rapporte, ou qui fait référence à (*sich bezieht auf*) un objet – propriété des phénomènes psychologiques que l'on appelle aujourd'hui « intentionnalité », terme toutefois absent du corpus brentanien¹. Les phénomènes physiques, une catégorie qui contient selon Brentano les couleurs, les sons et consorts. Troisièmement, soit un phénomène psychique est un présenter, soit il est fondé sur un présenter². Enfin, Brentano fait une distinction entre les phénomènes psychiques et leurs structures, d'une part, et les phénomènes psychiques et les dispositions psychologiques, par exemple l'irritabilité, d'autre part. De telles dispositions sont liées par des lois, en particulier les lois de la psychologie génétique, et il est important de ne pas perdre de vue les lois pertinentes lorsqu'on parle des dispositions, ce qui se produit bien trop facilement lorsqu'on considère erronément les dispositions comme des entités réelles³.

Quelle est l'extension du concept de *phénomène psychique* ? La réponse de Brentano à cette question fait initialement appel aux différentes manières qu'ont les phénomènes psychiques de se rapporter intentionnellement à leurs objets et il affirme que les phénomènes psychiques se répartissent en trois classes fondamentales : les actes de présenter, les actes de juger et les phénomènes affectifs autant que conatifs et volitifs. Les actes de juger se présentent sous deux formes élémentaires – l'accepter et le rejeter. Juger que Jules déborde de joie, c'est accepter un acte de présenter portant sur Jules débordant de joie. Juger que Jules ne déborde pas de joie, cela revient à rejeter un acte de présenter du même type. Plus tard, Brentano ajoutera à la distinction entre accepter et rejeter une distinction supplémentaire entre attribuer (*Zuerkennen*) et dénier (*Absprechen*) quelque chose de quelque chose. Juger n'est, dès lors, pas une attitude propositionnelle. Dans tous les développements qu'il consacre à l'analyse du juger, Brentano ne cesse jamais de soutenir

Grundlagen der Metaphysik Franz Brentanos, Franz Borgmeyer, *Münster Dissertation*, Hildesheim, 1931 ; R.M. Chisholm, « Brentano's Descriptive Psychology », *Akten des xiv. Internationalen Kongresses für Philosophie*, Université de Vienne, 1968, p. 164-174 ; B. Smith, « The Soul and its Parts II : Varieties of Inexistence », *Brentano-Studien 4*, 1992-1993, p. 35-51 ; L. Gilson, *La psychologie descriptive selon Franz Brentano*, Paris, Vrin, 1955 ; M. Textor, *Brentano's Mind*.

1. USE, p. 16 ; et PES III, p. 53 ; trad. fr., p. 53.

2. PES I, p. 112 ; trad. fr., p. 93.

3. GÄ, p. 54-56. Sur cette erreur selon Marty et Wittgenstein, voir K. Mulligan, « Misleading Pictures ».

que les présentations qui fournissent aux actes de juger leur « matière » ne contiennent pas de négation¹. Comme les actes de juger, les relations affectives (*Gemütsbeziehungen*) se présentent sous deux formes opposées de manière polaire – l’aimer et le haïr. Mais à l’intérieur de la classe des actes de présenter on ne trouve pas d’opposition polaire de ce type.

Brentano semble avoir soutenu cette conception en 1869-1870 et, malgré des hésitations occasionnelles, s’y est tenu jusqu’à la fin². Cependant, comme nous le verrons dans la prochaine section, il a changé d’avis sur la signification à donner au caractère « fondamental » de sa classification tripartite.

La troisième affirmation de Brentano concernant la nature des phénomènes psychiques, à savoir que chaque phénomène de ce type est un présenter ou est fondé sur un présenter, est une conséquence de la thèse selon laquelle il y a exactement trois types de phénomènes mentaux élémentaires, et de son affirmation principale sur les relations entre ceux-ci, à savoir que tout phénomène affectif et tout juger dépend d’un certain présenter.

La première affirmation de Brentano concernant la nature des phénomènes mentaux était que nous sommes conscients de ceux-ci dans la perception interne. Qu’est-ce donc alors que la perception interne ? Et percevoir de manière interne, n’est-ce pas un phénomène mental ?

Nous percevons aussi bien des phénomènes physiques et des phénomènes psychiques « en » nous. Ni la perception externe ni la perception interne ne consistent seulement dans des présentations. Nous jugeons dans chaque type de percevoir, qu’il soit externe ou interne.

1. Sur l’analyse brentanienne du jugement, voir Ch. Parsons, « Brentano on Judgment and Truth », art. cit. ; J. Brandl, « Brentano’s Theory of Judgement », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, en ligne, 2000 ; R.M. Chisholm, « Brentano’s Theory of Judgement », in R.M. Chisholm, *Brentano and Meinong’s Studies*, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 17-36, U. Kriegel, *Brentano’s Philosophical System*, op. cit., chap. 4, ainsi que le chapitre IV du présent ouvrage. Dans certains manuscrits, Brentano caresse l’idée que la négation puisse appartenir à la matière du juger. Sur ceux-ci voir A. Chrudzimski, « Die Intentionalitätstheorie Anton Marty’s », *Grazer Philosophische Studien* 62, 2001, p. 175-214 ; A. Chrudzimski, *Intentionalitätstheorie beim frühen Franz Brentano*, Dordrecht, Kluwer, 2001, p. 62-64 et p. 83.

2. Voir C. Stumpf, « Reminiscences of Franz Brentano », in L.L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 10-46, 21 et 37 ; PES II, p. 127 ; trad. fr., p. 280-281. Entre 1902 et 1906, il a été apparemment tenté par la conception selon laquelle les actes de présenter et de juger devraient être regroupés sous une seule catégorie ; Cf. O. Kraus, *Franz Brentano. Zur Erkenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, Munich, Beck, 1919, p. 25 ; et le manuscrit de F. Brentano, « Von der Natur der Vorstellung », édité et préfacé par Johannes Brandl (*Conceptus* 21, 1987, p. 25-31).

Mais les deux types de percevoir diffèrent tellement du point de vue de leur dignité cognitive que Brentano préfère souvent réserver le terme « perception » (*Wahrnehmung*) à la perception interne.

La perception interne est la première source de connaissance du psychologue¹. Cette connaissance (*Erkenntnis*) consiste en une appréhension immédiate et non motivée du fait que certaines entités réelles et individuelles qui nous sont présentées, par exemple en étant saisies de manière intuitive, existent. Percevoir, c'est dès lors juger, et le jugement est positif et immédiatement évident. Donc, seule la perception interne, par exemple le percevoir interne de mon juger ou de mon vouloir, mérite ce nom : « ni la prétendue perception externe ni la mémoire ne saisissent leur objet avec une évidence immédiate » ; la perception interne se caractérise par « l'évidence immédiate, indubitable, qui lui appartient exclusivement parmi toutes les connaissances que l'expérience peut nous fournir »². La perception externe ne nous donne pas le droit de supposer que les phénomènes physiques existent³. D'un autre côté, la perception externe ne nous dit pas non plus que les couleurs ne peuvent exister sans être présentées⁴.

De manière similaire, dans la perception interne, les phénomènes mentaux sont perçus comme ayant certaines propriétés. Mais Brentano ne pense pas que, si la perception interne ne nous révèle pas qu'une chose a une certaine propriété, alors il s'ensuit qu'elle n'a pas cette propriété. La perception interne dit seulement « que ce qu'elle nous montre est réellement présent, elle ne dit pas qu'il n'y a aucune caractéristique qu'elle dissimule »⁵. Donc, bien que la perception interne ne nous révèle pas que les phénomènes psychiques sont spatiaux, nous ne pouvons en conclure qu'ils ne le sont pas⁶.

La perception interne n'est-elle pas elle-même un phénomène psychique ? La perception interne, par exemple, de l'audition d'un son, n'est-elle pas tout autant un phénomène psychique que l'audition ? En 1874, Brentano combine une réponse affirmative à cette question avec la thèse selon laquelle tout phénomène psychique est donné dans la perception interne de la manière suivante :

1. PES I, p. 48 ; trad. fr., p. 47.

2. PES I, p. 128 ; trad. fr., p. 104.

3. PES I, p. 14 ; trad. fr., p. 23 ; PES III, p. 44 ; trad. fr., p. 418.

4. PES I, p. 130 ; trad. fr., p. 105.

5. *Vom Dasein Gottes* (désormais cité VDG), p. 416.

6. PES I, p. 235-236 ; trad. fr., p. 178-179 ; VDG, p. 416 ; cf. PES I, p. 120-124 ; trad. fr., p. 98-101.

La présentation du son et la présentation de la présentation du son ne forment qu'un seul phénomène psychique, que nous avons, de façon abstraite, décomposé en deux présentations en le considérant dans son rapport à deux objets différents, dont l'un est un phénomène physique et l'autre un phénomène psychique. Dans le même phénomène psychique, où le son est présenté, nous percevons en même temps le phénomène psychique¹.

Lorsque j'entends un son, le son est l'objet « primaire » de l'audition et l'audition est à elle-même son propre objet « secondaire ».

L'acte psychique de l'audition, abstraction faite du fait qu'il présente le phénomène physique du son, devient en même temps, dans sa totalité, son objet et son contenu propres².

Puisque percevoir de manière interne, c'est juger, il n'y a pas de phénomènes mentaux qui soient dépourvus de jugement³.

Du début à la fin, Brentano a toujours adhéré aux principales caractéristiques de cette description du percevoir interne⁴, mais a changé d'avis sur deux points.

En 1874, il pensait non seulement que chaque fois qu'un phénomène psychique se produisait, un juger et un présenter se produisaient, mais également une émotion. Cette affirmation se trouve dans un passage où il énonce avec force ce qu'il considérait comme étant la vraie multiplicité de tout épisode mental :

Tout acte psychique est conscient; il contient en lui-même la conscience de lui-même. Tout acte psychique, si simple soit-il, a donc un double objet, un objet primaire et un objet secondaire. L'acte le plus simple, par exemple, celui par lequel nous entendons, a comme objet primaire le son : il est à lui-même son objet secondaire, en tant que phénomène psychique par lequel le son est entendu. Cet objet secondaire apparaît à la conscience sous une triple forme, comme présentation, comme connaissance et comme sentiment. Tout acte psychique, même le plus simple, peut donc être considéré sous quatre aspects différents : d'abord comme présentation de son objet primaire (l'acte, par exemple, par lequel nous percevons un son, est considéré comme audition); puis comme présentation de lui-même;

1. PES I, p. 179; trad. fr., p. 139.

2. PES I, p. 182; trad. fr., p. 141.

3. PES II, p. 139; trad. fr., p. 289; PES III, p. 58; trad. fr., p. 428. Sur l'(in)vraisemblance de la description brentanienne de la perception interne, voir D. Bell, *Husserl, op. cit.*, p. 21-23; H. Bergmann, *Untersuchungen zum Problem der Evidenz der inneren Wahrnehmung*, Halle, Niemeyer, 1908.

4. PES III, p. 8; trad. fr., p. 390.

comme connaissance de lui-même, comme sentiment de lui-même. Et dans l'ensemble de ces quatre rapports, il constitue tout ensemble l'objet de la présentation de soi-même et l'objet de la connaissance de soi-même, et aussi, pour ainsi dire, du sentiment de soi-même, si bien que, sans qu'il soit besoin d'une nouvelle complication, ni d'une nouvelle multiplication, la présentation de soi-même est présentée, la connaissance de soi-même est présentée en même temps que connue, et le sentiment de soi-même aussi bien que connu et senti ¹.

Brentano a par la suite abandonné l'affirmation que tout épisode mental implique un élément affectif (nous reviendrons plus longuement sur cet abandon dans le chapitre v) ².

La deuxième modification brentanienne de la description du percevoir interne donnée ci-dessus opère une distinction entre le percevoir interne au sens étroit, c'est-à-dire celui décrit ci-dessus, et le percevoir interne au sens large. Toute description de la perception interne évidente doit faire face à l'objection selon laquelle même les perceptions internes des partisans les plus fervents de celle-ci ne sont pas concordantes. Brentano pense que de tels désaccords ne viennent pas de la perception interne telle qu'elle a été présentée jusqu'ici, mais de ce qu'il appelle « la perception interne au sens large ». La perception interne au sens étroit est essentiellement confuse quoique évidente. Percevoir, ce n'est pas remarquer, distinguer ou comparer, ce n'est pas se rendre compte. La confusion est dissipée par l'aperception ou par le remarquer ³. Remarquer, c'est juger, et cela ne doit dès lors pas être confondu avec le fait d'être frappé par quelque chose, qui est un état affectif, ou avec le fait d'attirer l'attention. Une chose peut être remarquée sans pour autant être saillante. Mais rien ne nous frappe sans être remarqué. Être frappé par quelque chose ne doit pas être confondu avec le faire attention ou le tenir compte, qui est un désir. Faire attention ou tenir compte diffère du garder à l'esprit. Remarquer ne comporte pas de degrés, à la différence du fait d'être frappé par quelque chose et de garder quelque chose à l'esprit ⁴.

La description de l'aperception et du remarquer permet à Brentano non seulement de compléter sa description de la perception interne au sens étroit, mais également de donner une description subtile de ce qui est perçu et remarqué ou non remarqué dans la perception sensible, en particulier

1. PES I, p. 218-219; trad. fr., p. 166-167; cf. PES II, p. 139; trad. fr., p. 289.

2. USP, p. 237, p. 239; PES II, p. 139; trad. fr., p. 289; PES III, p. 58; trad. fr., p. 428.

3. PES III, p. 17, 25 sq. et 33 sq.; trad. fr., p. 396, 403 sq. et 409 sq.; et PES II, p. 140 sq.; trad. fr., p. 289 sq.

4. DP, p. 35 sq.; trad. fr., p. 111 sq.

dans le cas des illusions d'optique¹. Cette conception de l'aperception est également très utile dans la campagne qu'il mène pour montrer que les phénomènes mentaux – mais pas les dispositions psychiques mentionnées ci-dessus – sont toujours conscients. Certains phénomènes qui sont dits inconscients sont en fait conscients mais non remarqués².

La perception interne n'est pas l'observation interne, car la seconde modifie son objet, lorsqu'elle ne le détruit pas, dit Brentano en 1874. Il semble n'avoir jamais changé d'avis sur ce point³. Le percevoir interne au sens large est-il un type d'observation interne? Modifie-t-il, non l'existence de son objet, laquelle est garantie par le percevoir interne au sens étroit dont part l'aperception, mais les caractéristiques de son objet? La réponse de Brentano à ces questions n'est pas claire.

§ 2. SEPT DISTINCTIONS

Sept distinctions structurent la présentation synoptique que Brentano offre de l'esprit : objets primaires vs secondaires, évident vs aveugle, assertorique vs apodictique, motivé vs non motivé, direct vs oblique, sensible vs noétique, correct vs incorrect. Nous avons déjà abordé la première et employé la dernière, dont il sera question au chapitre III, *Connaître* ; il nous reste à aborder les cinq autres.

Évident vs aveugle. La caractéristique d'*évidence* est simple et peut donc uniquement être introduite au moyen d'exemples ou en la contrastant avec le phénomène beaucoup plus fréquent de la tendance instinctive et aveugle à croire quelque chose, qui est typique de la perception externe et de la mémoire (la seconde, à la différence de la première, présentant des différences de degré)⁴. La perception interne, à l'opposé, est évidente. Le juger évident et le juger assuré sont souvent qualifiés de certains, mais ces deux certitudes sont très différentes⁵.

Assertorique vs apodictique. Juger de manière apodictique, c'est toujours dénier quelque chose comme étant impossible. Juger de manière assertorique, c'est accepter ou dénier sans aucun moment modal. C'est soit une simple opinion (présomption), soit quelque chose d'assuré⁶.

1. USP, *passim*.

2. PES I, p. 143 *sq.* ; trad. fr., p. 114 *sq.*

3. PES III, p. 40, 49 ; trad. fr., p. 415, 421. Voir également O. Kraus, *Franz Brentano. Zur Erkenntnis seines Lebens und seiner Lehre, op. cit.*, p. 38.

4. PES III, p. 3 *sq.* et 19-20 ; trad. fr., p. 386-387 et p. 397-398.

5. *Die Lehre vom richtigen Urteil*, p. 112 ; trad. fr., p. 290-291.

6. *Ibid.*

Motivé vs non motivé. Un juger est motivé si et seulement s'il est immédiatement causé par un autre phénomène psychique et cette relation de causalité est perçue par celui qui juge¹. Le percevoir interne est non motivé mais évident. La motivation et l'évidence se présentent ensemble dans tous les actes de juger qui produisent une connaissance *a priori*. Dans de tels cas, la considération de certains concepts, par exemple, est la cause d'un juger évident².

Brentano pense que des analogues de ces distinctions se trouvent dans la sphère de l'aimer et du haïr. Il y a des pro-attitudes aveugles et instinctives, mais également un haïr qui est caractérisé comme correct (l'évidence affective). Une préférence pour la connaissance (au détriment de l'erreur) qui n'est pas seulement caractérisée comme correcte mais comme nécessairement correcte est un exemple d'évidence affective et apodictique. De manière similaire, il y a le haïr motivé et non motivé, comme lorsque quelque chose est haï par égard pour quelque chose d'autre que lui-même ou pour lui-même³. Ce sont les contrastes entre les actes de juger aveugles et les actes de juger évidents, d'une part, et entre les actes de juger aveugles et les attitudes affectives correctes, d'autre part, qui fournissent à Brentano le point de départ d'une description de la dynamique de l'esprit qui implique plus que de simples affirmations causales. Car, pense-t-il, parmi nos changements d'avis, nombreux sont ancrés dans le fait que nous en venons à remarquer de tels contrastes⁴.

Direct vs Oblique. Les actes de présenter sont soit directs soit indirects, *in modo recto* ou *in modo obliquo*, et il y a donc différents modes de présentation. Les actes de présenter indirects dépendent unilatéralement d'actes de présenter directs; ils se produisent chaque fois que ce qui est présenté l'est comme lié à l'objet d'un présenter direct. On peut donc présenter directement des fleurs et indirectement un amoureux des fleurs qui désire ces fleurs. Aux différents types de relations (relations de grandeur, relations causales, relation entre une frontière et ce qu'elle limite – que nous détaillerons au chapitre VII, *Continuer*) et phénomènes de type relationnel (les différentes « relations » intentionnelles) correspondent différents types d'actes de présenter indirects⁵.

1. *Die Lehre vom richtigen Urteil*, p. 112; trad. fr., p. 290-291.

2. *Ibid.*, p. 107, trad. fr., p. 286, et 165 sq. (non traduit); et *Grundlegung und Aufbau der Ethik* (dorénavant cité GAE), p. 74 sq. Sur ces distinctions, voir Ch. Parsons, « Brentano on Judgment and Truth », *op. cit.*, p. 149-174.

3. PES III, p. 42-43; trad. fr., p. 416-417.

4. GAE, p. 145-146.

5. PES II, p. 145-147, p. 217 sq.; trad. fr., p. 293-295; *Die Lehre vom richtigen Urteil*, p. 59; trad. fr., p. 239.

Sensible vs noétique. La distinction brentanienne entre les phénomènes psychiques qui sont sensibles et ceux qui sont intellectuels ou noétiques¹ est orthogonale à sa division tripartite entre les différents types de phénomènes mentaux. Elle permet d'introduire la caractérisation brentanienne du sentir.

§ 3. SENTIR

Dans le percevoir externe, on voit, on entend ou on sent d'une quelconque autre manière un objet sensible – quelque chose qui est coloré, un son ou quelque chose de chaud². Brentano suit la tradition qui dit que le percevoir interne d'un sentir de ce type est lui-même sensible. De manière similaire, si un tel sentir est l'objet primaire de la mémoire, cette dernière est également un acte sensible. Les objets sensibles peuvent, alors, être soit physiques soit psychologiques. Les actes de présenter sont soit sensibles (intuitions) soit conceptuels³. Brentano signale que l'objet secondaire d'un présenter sensible est lui-même qualifié de sensible et que celui d'un présenter conceptuel est qualifié de noétique⁴. Comme nous le verrons, une partie – mais une partie seulement – des épisodes émotionnels est sensible.

De façon analogue, certains actes de juger, que ce soient des actes d'acceptation ou des actes de rejet⁵, sont sensibles. Car tout présenter intuitif implique un juger aveugle. Brentano parle parfois d'actes de juger aveugles ou de certitudes en tant qu'actes de juger qui sont le résultat d'un instinct aveugle. Mais, comme Kraus le signale⁶, ce n'est là qu'une caractérisation génétique de tels actes de juger. Il est dès lors préférable de dire, avec Marty, que

[...] tout sentir est lié de manière originelle et indissoluble à l'acceptation de ce qui est senti [...] [L]'enfant considère comme vrai tout ce qui lui apparaît, instinctivement et en conséquence d'une nécessité innée. Une étude plus approfondie montre que cette croyance instinctive est simplement inséparable de la sensation. Cette [...] croyance sensible,

1. PES III, p. 77 sq. ; trad. fr., p. 440 sq.

2. PES I, p. 13 ; trad. fr., p. 23.

3. USE, p. 15 ; trad. fr., p. 46-7 ; et PES I, p. 111 ; trad. fr., p. 92. Brentano appelle le présenter intuitif un présenter propre. Un présenter impropre est un présenter conceptuel ou un présenter mixte, conceptuel autant qu'intuitif (GÄ, p. 80 et 166-167 ; et *Die Lehre vom richtigen Urteil*, partie I, C).

4. PES III, p. 111 ; trad. fr., p. 469.

5. PES III, p. 57 sq., 79 sq. ; trad. fr., p. 428 sq., 442 sq.

6. PES III, note 21, p. 140.

sur laquelle [...] repose la croyance immédiate au monde extérieur, est pour ainsi dire suspendue par les activités cognitives supérieures, mais est indéracinable. Ce n'est pas un acte superposé, car la séparabilité unilatérale revient au concept de superposition. Le sentir est plutôt un acte qui contient deux parties mutuellement inséparables, l'intuition du phénomène physique et l'acte d'acceptation assertorique qui lui est attaché¹.

Mais si Marty a raison, un principe cardinal de la psychologie descriptive de Brentano, selon lequel tout acte de présenter portant sur un objet est indépendant de tout acte de juger portant sur le même objet, est faux. Les actes de présenter non intuitifs et conceptuels portant sur un objet sont, il est vrai, indépendants des actes de juger portant sur les mêmes objets. Mais un acte de présenter sensible portant sur un objet n'est pas indépendant d'un acte de juger portant sur le même objet.

Imaginer, c'est présenter, lorsque présenter ne sert pas de base à l'élaboration d'actes de juger. Quelle est la différence entre voir un homme et imaginer un homme ? Les sensations et les présentations imaginatives diffèrent, pense Brentano, dans la mesure où elles ont des objets différents, bien que leurs objets puissent sembler être les mêmes. La plupart des présentations imaginatives ne sont pas des présentations intuitives, mais des actes de présenter conceptuels avec un noyau intuitif². Lorsqu'il parle d'actes de présenter conceptuels, que ceux-ci fassent partie ou non d'actes de juger, Brentano parle souvent de présentations d'objets noétiques, de concepts³. Mais cela est trompeur, puisqu'il ne pense pas vraiment qu'il y a des concepts. Il vaudrait mieux dire que, lorsque nous avons des présentations conceptuelles, nous pensons conceptuellement.

À l'intérieur et au niveau de l'activité présentationnelle, nous trouvons l'opération d'identification – « nous sommes capables de lier les objets les plus disparates au moyen d'identifications » sans l'intervention d'un quelconque juger. Juger intervient, cependant, lorsque nous comparons et distinguons⁴. Dans ce contexte, Brentano fait une distinction entre l'objet d'un présenter et la manière dont il est présenté, son contenu⁵. Cependant cette distinction ne joue pas un rôle de premier plan dans sa pensée.

1. Ce passage est issu d'une conférence de 1895 donnée par A. Marty et citée par O. Kraus, « Towards a Phenomenology of Time Consciousness », in L.L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 234-235.

2. GÄ, p. 82 et 83.

3. PES III, p. 59 ; trad. fr., p. 429.

4. PES II, p. 146-147 ; trad. fr., p. 294.

5. *Die Lehre vom richtigen Urteil*, p. 47 ; trad. fr., p. 227-8 ; et *Die Abkehr vom Nichtrealen*, p. 218.

Le sentir est, comme nous l'avons vu, un type de présenter sensible élémentaire. Combien de sens et de types de sentir y a-t-il? Bien que ses contemporains aient pris l'habitude de multiplier les sens, Brentano en vint à penser que ceux-ci ne sont qu'au nombre de trois. Le psychologue descriptif devrait individuer les sens par référence à leurs objets, les qualités sensibles. (Si les objets du sentir n'appartiennent pas aux antécédents causaux du sentir, alors cette approche est accessible au psychologue descriptif.) Or, relève Brentano, nous appliquons la distinction entre le clair et l'obscur à toutes les qualités de cette sorte. Là où l'opposition s'applique de la même manière, soutient-il, nous avons un sens. Il y a trois applications analogues de l'opposition et à l'intérieur de chaque famille toutes les applications sont univoques. En plus du sens des couleurs et de l'ouïe, il y a un autre sens unifié qui comprend tous les prétendus sens inférieurs : le toucher, le goût, le sens de la température et l'odorat¹. Voilà qui jette les bases de l'approche brentanienne du sentir. L'examen approfondi de celle-ci sera l'objet de notre chapitre II.

§ 4. ESPRIT, LANGAGE ET SOCIÉTÉ

La psychologie descriptive est le fondement de la psychologie génétique dont dépendent non seulement la logique, l'éthique et l'esthétique, mais également l'économie, la politique et la sociologie². Comment passons-nous de l'esprit aux faits sociaux, linguistiques et culturels? Comment l'activité mentale étudiée par la psychologie descriptive et génétique produit-elle des structures sociales, légales, culturelles et linguistiques complexes? La réponse de Brentano à ces questions ressemble à celle donnée par Adam Ferguson et d'autres philosophes écossais³ et par les économistes autrichiens de Menger à Hayek. Il compare l'émergence du système légal romain à celle d'un langage naturel ; une « sorte de sélection naturelle » mène de

[...] débuts faibles, presque sans structure, jusqu'aux types de formation les plus élevés. La loi de l'habitude remplace la loi de l'hérédité de Darwin et, puisqu'elle implique non seulement une tendance à préserver et à

1. USP, p. 157 sq. ; PES III, p. 60 sq. ; trad. fr., p. 430 sq.

2. DP, p. 76 ; trad. fr., p. 165.

3. Sur la relation entre la philosophie écossaise et la tradition brentanienne, voir K. Mulligan, « Sur l'histoire de la philosophie : de Bolzano et Brentano à Bennett et Barnes », in J.-M. Vienne (éd.), *Philosophie analytique et Histoire de la philosophie*, Paris, Vrin, 1997, p. 61-103.

multiplier ce qui est similaire, mais également une tendance à produire ce qui est analogue, elle le fait avec une perfection beaucoup plus grande¹.

L'expression « sélection naturelle » ne doit pas nous conduire à négliger le fait que dans l'émergence du langage ou d'un système légal il y a toujours des choix qui sont faits. Devrions-nous dès lors supposer que quelque esprit supervise l'émergence du langage, de la loi et des états? Ou suffit-il de supposer que « le dommage ressenti lié à toute disposition inadaptée a fonctionné comme un puissant régulateur »²?

[N]ous devons imaginer le processus menant à la venue à l'être de l'état comme étant très progressif. Bien entendu, chaque étape vers celui-ci nécessite une activité mentale, mais aucun des innombrables participants n'avait une image du résultat éventuel [...]. Peut-être, une analogie clarifiera le processus : l'analogie avec l'évolution progressive de la parole [...]. La parole a évolué progressivement, et d'innombrables personnes ont contribué à sa construction, mais ici encore elles ne l'ont pas fait comme des constructeurs travaillant sur un bâtiment pour lequel ils ont pu disposer d'un plan du début à la fin. Personne n'avait le produit final à l'esprit. Chaque personne impliquée pensait uniquement à la prochaine étape ; à savoir comment lui et un autre homme pourraient atteindre la compréhension dans un cas concret³.

§ 5. LA CONSCIENCE DU TEMPS

La pensée de Brentano sur la conscience du temps dans les présentations de phénomènes physiques est passée par au moins quatre étapes⁴. La première théorie a été développée dans des cours donnés à Wurtzbourg entre 1868 et 1870. « Une personne qui affirme quelque chose comme étant passé ou futur », dit Marty dans son résumé des cours de Brentano, « affirme la même matière, mais le type d'affirmation est dans

1. *Über die Zukunft der Philosophie*, p. 58.

2. *Ibid.*

3. GAE, p. 399-400. Cette vision de la sélection culturelle est l'idée maîtresse de la philosophie du langage de Marty. Pour une évaluation de cette philosophie, voir G. Bacigalupo, H. Leblanc, *Marty and Contemporary Philosophy*, Londres, Palgrave Macmillan, 2018.

4. Voir O. Kraus, « Toward a Phenomenology of Time Consciousness », *op. cit.*, p. 224-239 et 225 ; O. Kraus, « Zur Phänomenologie des Zeitbewusstseins », *Archiv für die gesamte Psychologie* 75, 1930, p. 1-22, 2-3. Pour une analyse des différentes conceptions de Brentano, voir R.M. Chisholm, « Brentano's Analysis of the Consciousness of Time », *Midwest Studies in Philosophy* 6, 1981, p. 3-16 ; A. Chrudzinski, « Die Theorie des Zeitbewusstseins Franz Brentanos im Licht der unpublizierten Manuskripte », *Brentano-Studien* 7, 2000, p. 149-161, qui, sur la base de manuscrits non publiés, distingue six phases dans la pensée de Brentano sur la conscience du temps.

chaque cas différent ». Mais la supposition de Brentano selon laquelle le présent, le passé et le futur sont trois types discrets de jugement avait comme conséquence, pensait-il, que le temps ne peut être un *continuum*, alors même qu'il entendait considérer le temps comme le *continuum* par excellence (voir chapitre VII, *Continuer*). Sa deuxième théorie de la conscience du temps, développée entre 1870 et 1894, situe dès lors la conscience du temps à l'intérieur de la matière des présentations. Marty résume cette conception comme suit :

Si vous avez une présentation de ce crayon que je déplace actuellement en cercle, vous n'en avez pas simplement une présentation comme étant en un point (car alors vous en auriez une présentation comme étant au repos), vous en avez plutôt une présentation comme étant situé à différents points de son parcours. Cependant vous n'en avez pas une présentation comme étant situé à ces points simultanément (car vous auriez alors la présentation d'un corps aussi long que l'étendue qu'il parcourt), mais vous en avez plutôt une présentation comme ayant été à divers points de l'étendue, de plus en plus longtemps auparavant. Et, sans aucun doute, que le corps était là il y a de plus en plus longtemps est quelque chose qui, d'une manière particulière, est *intuitivement* présent en vous. Cette intuition se rapporte à une activité particulière de l'imagination [*Phantasie*], mais pas à une activité de l'imagination au sens habituel du mot, car cette dernière n'est pas réellement originale, mais ne se produit qu'au travers d'expériences et de dispositions acquises ; dans la présentation du passé, d'autre part, nous avons quelque chose d'*absolument nouveau*, pour lequel on ne trouve pas le moindre analogue dans l'expérience [...]. Brentano appelait dès lors cette activité de l'imagination l'*association originelle*, par opposition à l'association acquise¹.

Cette association originelle innée, Brentano l'appelle « protéresthèse ». Précisons que la description martienne de l'analyse de Brentano n'est qu'une première approximation. Brentano ne pense pas qu'un crayon qui se déplace puisse être l'objet d'une présentation sensible, car ce n'est pas un phénomène physique (pour Brentano, et comme nous l'avons

1. Le résumé de Marty se trouve in O. Kraus, « Zur Phänomenognois des Zeitbewusstseins », *op. cit.*, p. 10 ; trad. angl., « Toward a Phenomenognois of Time Consciousness », *op. cit.*, p. 230. Sur la théorie de la conscience du temps de Brentano, voir aussi O. Kraus, « Toward a Phenomenognois of Time Consciousness », *op. cit.*, p. 230. D'autres résumés peuvent être trouvés chez C. Stumpf, « Erinnerungen an Franz Brentano », in O. Kraus (ed.), *Franz Brentano*, Beck, Munich, 1919, p. 136 ; « Reminiscences of Franz Brentano », art. cit., p. 38 ; E. Husserl, *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, Tübingen, Niemeyer, 1980, § 3-5. Notons que si nous nous fions à la chronologie de Marty, un philosophe suisse, alors ce que Stumpf appelle la première théorie de Brentano doit être en réalité sa deuxième théorie.

fait remarquer, ce sont les couleurs, les sons et consorts qui sont des phénomènes physiques). De plus, la description de Marty laisse ici ouverte la question de savoir ce que pourrait être l'objet d'une présentation de cet objet en tant que passé. Brentano semble avoir pensé à cette étape que l'attribut d'être passé est un attribut absolu d'un phénomène physique. C'est une détermination temporelle, par exemple, d'un son¹. Puisque les présentations intuitives portent toujours sur ce qui appartient aux mêmes types temporels, et puisque les types temporels réels changent continuellement, ce en quoi consiste pour un phénomène physique le fait d'être présent et ce en quoi consiste pour un événement qui se trouve derrière le voile des apparences le fait d'être présent doivent être deux choses très différentes. Car l'hypothèse scientifique du monde réel qui doit expliquer la succession des phénomènes physiques est l'hypothèse d'un monde qui se développe dans une direction que Brentano qualifie d'analogue au temps (*zeitähnlich*)².

Vers 1894, Brentano situe à nouveau la conscience du temps dans les modes du juger, mais autorise cette fois les modes temporels à former un *continuum*³. En 1905 et 1911, Brentano formule sa quatrième théorie de la conscience du temps. Il situe cette dernière une fois de plus dans les présentations, mais non plus cette fois dans les objets de ces présentations. Il pense à présent que toute présentation a un mode temporel et que les modes de ce type sont toujours des modes de présentation⁴. Une raison donnée par Brentano en faveur du rejet de la conception selon laquelle les objets primaires des présentations ont des déterminations temporelles est que penser que passé et présent constituent des différences au sein des objets est une erreur aussi grossière que celle qui consiste à penser que l'existence et la non-existence sont des attributs réels des objets. Il formule sa quatrième théorie de la conscience du temps ainsi :

Quand [...] nous entendons une suite de sons [...], le même son individuel [...] nous apparaît d'abord comme présent, puis dans un passé qui

1. PES I, p. 190 ; trad. fr., p. 147.

2. PES I, p. 138 ; trad. fr., p. 111. Voir également l'Introduction de O. Kraus, PES I, p. LXXXI ; ainsi que *Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand*, p. 114.

3. Voir la lettre de Brentano de 1895 à Marty in O. Kraus, « Toward a Phenomenology of Time Consciousness », *op. cit.*, p. 227. Brentano a également défendu cette conception en 1899, cf. RZK, n. 15, p. xxviii.

4. *Die Abkehr vom Nichtrealen*, p. 122-124 ; et PES II, p. 143-144 ; trad. fr., p. 292-293.

s'éloigne progressivement, tandis que d'autres deviennent présents pour subir ensuite la même modification modale de présentation¹.

Le prédicat « – apparaît comme présent » est trop proche de la locution utilisée par Marty afin de décrire la conscience du temps comme s'appuyant sur les objets de présentation (« un objet est présenté comme passé »). La nouvelle analyse de Brentano serait peut-être mieux formulée en disant que les objets des présentations sont présentés-passés, présentés-présents, présentés-futurs².

Une conséquence de la quatrième théorie adoptée par Brentano est que ce n'est que dans le percevoir interne que nous sommes conscients des différences dans les modes temporels de présentation³.

Quelle est la structure de ce présenter dans lequel des objets sont présentés-passés et présentés-présents? Vers la fin de sa vie, Brentano affirmait qu'elle est du même type que celle, introduite plus haut, des actes de présenter complexes dans lesquels des actes de présenter indirects dépendent d'actes de présenter directs. « Tout mode temporel passé ou futur appartient [...] aux modes obliques »⁴. Un présenter au mode futur ou un présenter au mode passé dépend d'un présenter direct dans un mode présent :

Si nous disons de quelque chose qu'il était il y a un an, alors nous n'acceptons pas l'événement au sens propre, nous acceptons plutôt des choses existant actuellement comme existant un an plus tard que lui, et alors nous pouvons également dire que nous acceptons l'événement comme ayant été il y a un an. Quand quelque chose est présenté comme passé ou comme futur, il ne peut s'agir d'une présentation *in modo recto*, mais bien *in modo obliquo*. Et tout ce qui vaut en général de quelque chose qui est présenté *in modo obliquo* vaut dès lors également de lui⁵.

1. PES II, p. 143 ; trad. fr., p. 292.

2. R.M. Chisholm, dans « Brentano's Analysis of the Consciousness of Time », *op. cit.*, décrit les modes de la théorie judicative de la conscience du temps comme « jugés-présents, jugés-passés ».

3. PES III, p. 52 ; trad. fr., p. 423 ; PES, II, p. 224 ; trad. fr., p. 347-348. ; *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum* (désormais cité RZK), p. 121. Nous omettons ici faute de place deux parties de la théorie brentanienne de la conscience du temps : (1) sa description des relations temporelles d'antériorité, de postérité et de simultanéité, les différences de « temps transcendant » et la conscience que nous en avons (*cf.* RZK, p. 107-108 et n. 1, p. 186) ; (2) a conception selon laquelle, bien qu'il y ait, comme nous l'avons vu, une protéresthèse externe, il n'y en a pas d'interne (RZK, p. 105 *sq.*).

4. *Die Abkehr vom Nichtrealen*, p. 320 ; PES, II, p. 222 ; trad. fr., p. 346.

5. RZK, p. 156.

L'admission de différents modes de présentation indirects, et donc de modes complexes de présentation indirects-directs et, en particulier, l'introduction de modes de présentation temporels indirects, signifie que le nombre de manières d'être psychiquement dirigé vers est plus important que les trois originellement envisagées par Brentano. En effet, la « multiplicité continue » des modes de présentation temporels contamine, et ainsi multiplie, les modes de juger, d'émotions ou de mouvements du cœur (*Gemütsbewegungen*) construits sur ces présentations¹. Néanmoins, observe-t-il en 1909, sa division tripartite originale conserve sa « signification prééminente », parce qu'il n'y a pas de relation psychique à un objet sans une ou plusieurs de ces trois manières d'être dirigé vers et parce il est toujours possible en introduisant des fictions de traiter tous nos actes psychologiques comme appartenant à l'une des trois classes élémentaires².

La description que donne Brentano de la conscience du temps est une description de ce qu'il considère comme étant le rez-de-chaussée de l'esprit. La combinaison d'actes de présenter directs et indirects à laquelle il fait appel dans cette description occupe également une position prééminente dans sa description du premier étage de l'esprit, à savoir notre conscience de l'espace, des qualités sensibles et du centre spatial des champs sensibles au sein de la perception sensible, sur laquelle nous reviendrons au chapitre II, *Sentir*. Percevoir visuellement des régions colorées, c'est jouir d'un présenter direct d'un point spatial et d'un présenter indirect d'un objet coloré « comme quelque chose dont ce point est séparé dans une certaine direction et dans une certaine mesure »³.

§ 6. ÉMOTIONS

Dans sa *Psychologie*, Brentano remarque que le langage suggère que certaines émotions sont dirigées vers des objets – nous disons que nous sommes tristes ou énervés à propos de ceci ou cela. Dans de tels cas, les émotions « se dirigent vers ce qui est présenté dans » la présentation sur laquelle elles sont fondées⁴. Autrement dit, l'intentionnalité des émotions est héritée de celle de leurs bases, c'est-à-dire des actes de présenter et, dans certains cas, des actes de juger. Donc, le remords, la douleur

1. PES II, p. 222 ; trad. fr., p. 346.

2. La lettre de Brentano de 1909 est citée par O. Kraus in PES, I, p. LI.

3. RZK, p. 198 ; cf. p. 117.

4. PES II, p. 126 ; trad. fr., p. 102.

et la peur diffèrent en vertu des modes temporels de leurs présentations sous-jacentes et les émotions positives fondées sur le présenter de quelque chance future varieront dans la mesure où cette chance est jugée comme étant certaine, incertaine ou probable¹. Du fait que les émotions dépendent de manière unilatérale des actes de présenter et des actes de juger, nous pouvons imaginer une créature qui jouirait de présentations et de jugements, mais pas d'émotions².

Brentano dit également que tout mouvement du cœur ou émotion est un phénomène mental et cite à titre d'exemples : la joie, le chagrin, la peur, l'espoir, le courage, le désespoir, la colère, l'amour, la haine, le désir, l'acte de volonté, l'intention, l'étonnement, l'admiration, le mépris³. Il y a des différences entre ces phénomènes, par exemple entre la tristesse et les actes de volonté, mais ces différences ne sont pas aussi grandes que celles que l'on trouve entre la classe des émotions et tous les autres phénomènes psychiques, ou entre la présentation et le jugement⁴.

La classe des émotions est unifiée par un caractère propre à la directionnalité vers des objets de toutes les émotions – un mode intentionnel. Il y a à chaque fois un accepter ou un rejeter émotionnel. Cet accepter ou ce rejeter émotionnel est analogue aux deux modes du juger, à savoir l'accepter et le rejeter. Et Brentano prétend que quelqu'un qui accepte (rejette) émotionnellement quelque chose, de ce fait, acceptera de manière judicative sa valeur positive ou négative. Il pense en effet que le fait d'accepter émotionnellement, d'attribuer une valeur, et la valeur elle-même sont liés les uns aux autres de la même manière que le fait d'accepter de manière judicative (les attributions de vérité) et la vérité le sont les uns aux autres⁵.

Tout phénomène affectif est non seulement un cas d'accepter ou de rejeter émotionnel, c'est également un cas d'aimer ou de haïr – affirmation

1. USE, p. 147; DP, p. 150; trad. fr., p. 259-260.

2. PES II, p. 128; trad. fr., p. 181. Sur la théorie brentanienne des émotions, voir R.M. Chisholm, *Brentano and Intrinsic Value*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986; « Brentano's Theory of Pleasure and Pain », *Topoi* 6, 1987, p. 59-64; R. Müller, « Franz Brentanos Lehre von den Gemütsbewegungen », in E. Otto (ed.), *Veröffentlichungen der Brentano-Gesellschaft in Prag*, Neue Folge, vol. 3, Brunn-Munich-Vienne, Rudolf M. Röhrer, 1943; U. Kriegel, *Brentano's Philosophical System, op. cit.*, chap. 7.

3. PES I, p. 112; trad. fr., p. 93.

4. PES II, p. 83-86; trad. fr., p. 251-253.

5. PES II, p. 88-89; trad. fr., p. 254-255. Voir l'article de W. Baumgartner, L. Pasquarella, « Brentano's Value Theory : Beauty, Goodness, and the Concept of Correct Emotion », in D. Jacquette (ed.), *The Cambridge Companion to Brentano, op. cit.*, p. 220-236.

que Brentano se croit à peu près autorisé à faire en vertu du langage ordinaire ¹.

Les membres de la classe des émotions se distinguent les uns des autres par la manière dont ils se rapportent à leurs objets, eu égard aux actes de présenter et de juger sur lesquels ils sont fondés, et par leur force. Une différence supplémentaire, comme nous l'avons déjà vu, est celle entre aimer ou haïr quelque chose pour lui-même et aimer ou haïr quelque chose en vue d'autre chose que lui ². Les émotions se distinguent également les unes des autres par la teinte ou la coloration (*Färbung*) distinctive qui est la leur. L'existence de telles différences qualitatives fixe des limites quant à ce qui peut être communiqué par des définitions dans ce domaine. Mais Brentano a une grande confiance dans le projet de définition des différentes émotions par référence à leurs bases sous-jacentes, à condition que les définitions en question prennent en compte les différentes oppositions entre les phénomènes affectifs et les différences de force ³. L'existence de différences qualitatives parmi les émotions a également pour conséquence qu'il y a des différences dans la manière dont des émotions qualitativement différentes se rapportent à leurs objets, des différences qui ne remettent pas en cause l'affirmation selon laquelle ces manières ont un caractère en commun ⁴.

Des oppositions, dit Brentano, « imprègnent » la classe des émotions ⁵. Il mentionne la joie et le chagrin, l'espoir et la peur, le désir et l'aversion, le vouloir et le ne-pas-vouloir ⁶. Dans une note, Kraus dit que le ne-pas-vouloir, le « *Nichtwollen* », « ne doit pas être compris comme la négation d'un vouloir, mais comme un vouloir que quelque chose n'existe pas » ⁷. Il ne fait aucun doute que la distinction que Brentano trace ici n'est pas celle entre la présence et l'absence du vouloir. Mais si le vouloir doit jouir de la polarité qui imprègne la classe des émotions, alors, en faisant référence au ne-pas-vouloir, Brentano doit avoir en tête un phénomène psychique doté de sa propre coloration conative, la volonté négative. Si

1. PES II, p. 98 ; trad. fr., p. 261.

2. USE, p. 149, trad. fr., p. 136.

3. Cf., par exemple, ses définitions du vouloir dans PES II, p. 103-115 ; trad. fr., p. 264-273 ; GAE, p. 218 sq. et 150 sq. ; USE, p. 112 sq. (non traduit) et 156 sq., trad. fr., p. 141 sq.). Sur celles-ci, voir R.M. Chisholm, *Brentano and Intrinsic Value*, op. cit., p. 22 sq. Sur le fait que la manière dont de nombreux mots sont utilisés pour les émotions manque de frontières tranchées, cf. USE, p. 159.

4. PES II, p. 104 sq. ; trad. fr., p. 264.

5. PES II, p. 102 ; trad. fr., p. 263.

6. PES II, p. 107, p. 110. ; trad. fr., p. 266, p. 269.

7. PES II, n. 8, p. 290.

l'interprétation de Kraus était correcte, la distinction entre vouloir et ne-pas-vouloir serait une distinction de contenu. Ce que Brentano a ici en tête est plutôt une distinction entre des attitudes conatives en faveur et en défaveur, par exemple lutter pour et lutter contre et non une distinction entre des contenus. Cette distinction ressemble à celle qu'il fait entre désir et aversion ¹.

Si la théorie brentanienne des émotions a peu varié, Brentano, comme nous allons le voir maintenant, a cependant changé d'avis relativement à deux questions : Quelle est la relation entre la douleur et l'amour ? Est-ce que les émotions varient en force ? Ces deux problèmes sont des aspects de la question de savoir si, et en quel sens, les émotions spirituelles « supérieures » diffèrent des émotions sensibles ou vitales inférieures.

§ 7. AFFECTS

La famille unifiée des phénomènes affectifs et conatifs appartient à ce que Brentano appelle les phénomènes ou actes « *geistige* » ou spirituels, lesquels ne sont pas des phénomènes sensibles. Il ne semble alors pas y avoir de place dans cette famille pour le plaisir et la douleur sensibles. De plus, une supposition très commune portant sur les douleurs et les plaisirs de ce type en fait des phénomènes psychiques qui n'ont pas d'objets, qui ne sont pas intentionnels. Cela est incompatible avec la position de Brentano selon laquelle être psychique, c'est être intentionnel.

C'est dans sa *Psychologie* que Brentano tente pour la première fois de résoudre ces problèmes. Chaque émotion est fondée sur des présentations. Il est tentant de penser que « les sentiments (*Gefühle*) les plus bas de plaisir et de douleur » n'appartiennent pas à la même catégorie que la joie, la tristesse, la peur, etc., parce qu'ils semblent n'être fondés sur aucune présentation. Mais les apparences sont trompeuses. Lorsque la douleur ou le plaisir est causé en nous par un chatouillement, une brûlure, ou une coupure, nous avons, soutient Brentano, des sentiments fondés sur une présentation d'un phénomène physique avec une détermination spatiale, et l'objet du sentiment est l'objet de la présentation. Nous sommes trompés par le fait que nous appelons douleur le phénomène physique qui se produit avec le sentiment de douleur, comme lorsque nous disons que nous ressentons une douleur dans une jambe ². Mais toutes les douleurs et tous les plaisirs n'ont pas un phénomène physique à titre d'objet. Si « j'entends

1. Voir également R.M. Chisholm, *Brentano and Intrinsic Value*, *op. cit.*, p. 22-24.

2. PES I, p. 114-119 ; trad. fr., p. 94-98 ; cf. PES II, p. 98 ; trad. fr., p. 261.

un son harmonieux, le plaisir que j'éprouve n'est pas dû en réalité au son, mais au fait que je l'entends »¹. Cette dernière affirmation illustre ce que les héritiers de Brentano aiment appeler « *Funktionsfreude* », la joie ou le plaisir dans l'activité, plutôt que dans un objet extérieur². L'affirmation elle-même sera rejetée par Brentano, bien qu'elle contienne l'idée de base de sa pensée ultérieure sur les émotions supérieures et inférieures.

La deuxième tentative brentanienne de traiter de la relation entre les phénomènes affectifs supérieurs et inférieurs se trouve dans une théorie exposée en 1907. Cette nouvelle théorie fait usage de la nouvelle description du sentir développée par Brentano. « Le plaisir sensible [*Lust*] et l'agréabilité spirituelle [*Wohlgefallen*], la douleur sensible et la désagréabilité spirituelle » ont en effet une « nature commune » :

[...] le plaisir sensible est une acceptation, la douleur sensible est un rejet, qui sont dirigés vers un acte sensible auquel ils appartiennent eux-mêmes³.

Les plaisirs et douleurs sensibles de Brentano se composent d'un acte de sentir et d'une attitude spirituelle envers ce sentir. Éprouver de la douleur, c'est sentir et haïr ce sentir. Mais quelle sorte de sentir est impliqué dans la douleur? Quel est son objet? Et comment le sentir et l'être désagréable ou le haïr sont-ils liés exactement?

On l'a vu, Brentano pense qu'il y a exactement trois types de sentir. Le sentir propre à la douleur est un sentir du troisième genre, ses objets sont des qualités tactiles, gustatives et de température. Le sentir a à la fois :

[...] un objet primaire et un objet secondaire. Le premier est quelque chose qui est sensible et qualitatif, le second est l'acte de sentir lui-même, acte qui se rapporte toujours à lui-même par l'intermédiaire d'une présentation et dans un jugement évident d'acceptation, et qui parfois se rapporte à lui-même émotionnellement. Ce dernier cas se produit dans le plaisir et la douleur sensibles et rend les actes pertinents de sentir, en tant que véritables affects, différents des autres actes sensibles⁴.

Une fois de plus, Brentano s'appuie donc sur l'idée qu'un acte peut être son propre objet de différentes façons. Il rejette deux opinions communes :

1. PES I, p. 127; trad. fr., p. 103.

2. M. Textor, *Brentano's Mind, op. cit.*, chap. 9, 10, 11.

3. USP, p. 237.

4. *Ibid.*

Non seulement le plaisir et la douleur ne sont pas des qualités sensibles, mais ce ne sont pas non plus des relations psychologiques qui auraient pour objets des qualités sensibles *in modo recto*¹.

Si la douleur était une qualité sensible que nous éprouvions, alors, étant donné la conception de Brentano selon laquelle il ne s'ensuit pas du fait que je sens un phénomène physique tel qu'une couleur qu'il y a une couleur que je vois, nous devrions nous attendre à ce que ma sensation d'une douleur n'entraîne pas qu'il y a une douleur. Ce serait là un résultat dérangeant pour Brentano, puisque celui-ci croit que « nous saisissons l'existence réelle du plaisir et de la douleur avec une certitude immédiate »². Mais, comme nous l'avons vu, le sentir du troisième genre, qui est essentiel à la douleur, est présenté et accepté avec évidence, comme l'est également, pourrions-nous ajouter, ce sentir et l'attitude-*contra* spirituelle à son égard.

La nouvelle description brentanienne de ce que c'est qu'*avoir une douleur* dans la jambe fait usage et correspond, alors, à nombre de ses affirmations principales concernant l'esprit. Mais qu'est-ce qui est impliqué dans l'acte d'*avoir une douleur dans la jambe*? Comme on peut s'y attendre à ce stade, Brentano dit qu'un sentir qui s'avère être spirituellement désagréable a des qualités sensibles à titre d'objet direct et des déterminations spatiales à titre d'objet indirect³.

Est-il vrai que le plaisir et la douleur sensibles impliquent seulement le sentir du troisième genre? Brentano fait remarquer qu'il n'avait pas fait cette restriction dans sa *Psychologie*⁴. En effet, comme nous l'avons vu, il y affirme qu'il y a un plaisir dans l'acte d'entendre, et la restriction peut sembler évidemment fausse. Comme Brentano le fait remarquer, la restriction semble être incompatible avec les faits de jouissance de la musique et de la peinture, sans parler de la réaction du taureau à la vue d'un tissu rouge. Mais, il défend longuement la thèse selon laquelle

[...] les sensations dotées d'un caractère émotionnel ne sont pas données dans le voir et l'écouter eux-mêmes, mais dans des co-sensations [*Mitempfindungen*] qui accompagnent régulièrement le voir et l'ouïe dans les cas normaux⁵.

1. PES III, p. 80; trad. fr., p. 443.

2. PES III, p. 21 et 80; trad. fr., p. 399 et 443.

3. PES III, p. 81; trad. fr., p. 443.

4. USP, p. 239.

5. *Ibid.*, p. 100.

La capacité d'entendre est une chose, la capacité de l'homme qui a une oreille musicale en est une tout autre¹. Les actes de sentir du troisième genre, par exemple des qualités tactiles, qui sont agréables ou désagréables peuvent être produits par la vue et l'ouïe. Ce n'est que de cette manière que les actes de voir et d'entendre produisent du plaisir et de la douleur sensibles. Mais ils peuvent, bien sûr, également être à la base d'attitudes non sensibles en faveur et en défaveur, simplement en vertu de leurs objets. À l'occasion, Brentano semble également concéder que l'activité conceptuelle elle-même, plutôt que ses objets, puisse constituer l'objet d'émotions non sensibles et il pense certainement que l'activité conceptuelle dirigée vers des objets extérieurs – des bonnes nouvelles par exemple – peut produire des actes de sentir agréables et désagréables du troisième genre. Dans tous ces cas, le trembler et les autres manières d'être littéralement ému, de résonner, sont causés. Nous devrions, dit Brentano, reconnaître dans de tels « redondances sensorielles [...] une des caractéristiques téléologiques les plus formidables de l'ordre de notre vie psychique »².

§ 8. PRÉFÉRER

Tous les exemples d'émotions mentionnés jusqu'à présent consistent en des relations entre un sujet et l'objet de son émotion. Mais dans la *Psychologie*, Brentano mentionne un phénomène qui lie toujours un sujet à deux objets – je peux dire que « j'aime ceci plus que je hais cela »³. C'est le phénomène qu'il en vint à appeler le préférer (*Vorziehen, Bevorzugen*)⁴. Le préférer, à la différence du « simple aimer », est relationnel; il y a l'aimer simple et l'aimer relatif. Des actes de préférer peuvent eux-mêmes être des objets d'un préférer⁵. Nous pouvons aussi préférer par exemple la joie à la tristesse⁶. L'une des affirmations les plus importantes de Brentano est que l'aimer simple et le « préférer qui ne se transforme pas en un authentique désirer » valent de leurs objets dans une certaine abstraction des circonstances. Désirer et vouloir prennent en revanche en compte de telles circonstances⁷. Préférer est un phénomène

1. Cf. *ibid.*, p. 235 sq.

2. USE, p. 163-164; trad. fr., p. 147-148.

3. PES II, p. 107; trad. fr., p. 267.

4. USE, § 30; trad. fr., p. 68-69.

5. USE, p. 148 sq.; trad. fr., p. 135 sq.

6. USE, p. 21 sq.; trad. fr., p. 56 sq.

7. USE, p. 157, trad. fr., p. 142.

beaucoup plus fondamental que vouloir, décider et choisir, parce que les objets des actes de préférer peuvent se trouver hors de notre pouvoir¹. Brentano fait parfois une distinction connexe entre les actes de préférer en général et les « actes pratiques de préférer, c'est-à-dire des actes de choix », où « le choisir est le vouloir préférentiel »². Nous revenons en détail sur l'analyse brentanienne de la préférence au chapitre VI, *Préférer*.

§ 9. LE SOI

Êtes-vous, vous le lecteur de cette phrase, simple ou complexe? Êtes-vous un ou plusieurs?

Vous êtes actuellement en train de percevoir visuellement des phénomènes physiques et êtes ainsi conscient de votre perception visuelle et vous êtes également probablement en train de saisir certaines pensées avec intérêt ou avec ennui et en train d'entendre des phénomènes physiques. Donc, vous n'êtes pas, pense Brentano, simple. Se pourrait-il que chacun des phénomènes mentaux que nous venons de mentionner appartienne à trois ou quatre sois différents? Non. L'intérêt ou l'ennui que nous venons de mentionner dépend de l'acte de penser que nous venons également de mentionner. Si chacun avait un porteur différent, alors l'intérêt ou l'ennui ne dépendrait pas de l'acte de penser mentionné. De manière similaire, seul l'unique porteur de la perception visuelle et de la perception auditive peut comparer celles-ci, remarquer que ce sont des phénomènes numériquement distincts. Donc, pense Brentano, vous êtes une chose complexe ou une unité réelle, et c'est votre perception interne qui vous révèle que c'est le cas. Il dit également, de manière assez déconcertante, que vous êtes, comme les phénomènes mentaux mentionnés, un phénomène psychique. L'unité réelle que vous êtes en ce moment et dans laquelle se produisent les trois phénomènes ne contient pas de phénomènes psychiques passés. Dans sa *Psychologie*, il laisse ouverte la question de savoir si l'existence continue du soi est la persistance d'une seule et même chose unifiée ou une succession de choses différentes³.

L'affirmation que vos actes psychologiques à un moment donné se présentent d'eux-mêmes à vous comme une unité, unité qui n'est pas celle

1. GAE, p. 218.

2. USE, p. 130 (non traduit). Voir R. Müller, « Franz Brentanos Lehre von den Gemütsbewegungen », *op. cit.*, p. 28-33.

3. PES I, p. 221-251; trad. fr., p. 169-189; PES III, p. 81; trad. fr., p. 443-4; VDG, p. 417 sq.; RZK, p. 92-93.

d'un faisceau¹ mais d'un « tout unifié »², Brentano a continué à l'affirmer, même si ses arguments en faveur de cette « unité de conscience » et sa compréhension de cette unité ont pu changer³.

Vous, le lecteur, saviez depuis le début que vous étiez exactement une chose et non deux, ou trois. Et Brentano était d'accord avec vous. En percevant les phénomènes physiques produits par les mots que vous êtes en train de lire, vous percevez de manière interne l'identité du sujet qui perçoit de manière interne et du sujet qui voit, à savoir vous-même : « rien ne peut être perçu avec une évidence *immédiate* en tant que pure perception de fait, sinon ce qui est identique au sujet percevant. [...] chaque individu ne peut percevoir avec évidence qu'une seule individualité, qui est précisément la sienne »⁴. Ceci pourrait suggérer que vous savez qui vous êtes, quelle chose vous êtes. Mais, selon Brentano, ce n'est pas le cas. Votre perception interne vous révèle que vous êtes précisément *une* substance, mais elle ne vous révèle pas laquelle vous êtes. Elle ne vous révèle pas, pourrions-nous dire, qui vous êtes. Si chacun d'entre nous est un être humain, une substance, avec de nombreuses propriétés psychologiques, ce qui fait de chaque substance de ce type l'être individuel qu'il est ne lui est pas révélé dans la perception interne :

Si nous reconnaissons pourtant que [nous avons une perception sensible interne de nous-mêmes comme voyant ou comme entendant des êtres] ce que nous percevons constitue un objet unique, il est clair tout aussitôt que nous ne percevons cet objet que d'une façon générale, car en ce cas il n'y a rien de contradictoire à ce que nous nous représentons un autre sujet en train de percevoir exactement ce que nous nous représentons nous-même. Il se pourrait donc qu'un autre eût les mêmes images visuelles et auditives, portât les mêmes jugements sensibles, éprouvât les mêmes émotions sensibles. Tout cela ne constitue donc pas l'individualité de ce que nous percevons intérieurement⁵.

1. PES I, p. 135-136 ; trad. fr., p. 109-110.

2. PES, I, p. 221 ; trad. fr., p. 169. Sur la distinction entre le moi comme « faisceau » humien et comme « tout unifié » chez Husserl, voir B. T. Baldwin, « Egos and Selves – from Husserl to Nagel », C. Svernerlind, J. Almäng, Ingthorsson, (eds), *Johanssonian Investigations. Essays in Honour of Ingvar Johansson on His Seventieth Birthday*, Francfort-sur-le-Main, Ontos Verlag, 2013, p. 53-79.

3. PES III, p. 82 ; trad. fr., p. 444. Un groupe d'arguments issus de la perception interne est donné dans PES I, p. 169 *sq.* Ceux-ci sont répétés beaucoup plus tard in VDG, p. 422 ; cf. PES III, p. 81 *sq.* ; trad. fr., p. 443 *sq.* Un autre argument de ce type est donné in PES III, p. 98 *sq.* ; trad. fr., p. 457 *sq.*

4. PES III, p. 98 ; trad. fr., p. 457. Voir également VDG, p. 107-108 ; *Aristoteles und seine Weltanschauung*, p. 53.

5. PES III p. 82, 99, 112 ; trad. fr., p. 444, 458, 470.

Brentano en est venu à penser¹ que tous les actes de présenter, conceptuels ou non, sont généraux, que toutes les « déterminations » sont « universelles », et ainsi que les actes de présenter ne nous présentent pas quoi que ce soit « d'individualisé », même si, comme nous l'avons vu, ils peuvent nous présenter exactement un objet². Puisque les présentations générales ne sont pas toutes conceptuelles, nous ne devrions pas dire que Brentano pense que toute présentation est descriptive. Mais, puisqu'il pense que tous les types d'accès aux sois sont généraux et partageables, nous pouvons lui attribuer la conception selon laquelle un tel accès a une dimension publique. Sa dimension privée est due au fait que vous ne pouvez percevoir un quelconque objet autre que vous-même avec une évidence immédiate.

En 1874, la théorie de Brentano selon laquelle un soi est à un instant donné un tout unifié plutôt qu'un simple collectif ou faisceau faisait partie de sa théorie métaphysique selon laquelle un collectif n'est pas une substance ou une chose. Il en vint plus tard à accepter qu'un collectif est une chose ou une substance³. C'est également dans sa métaphysique que nous trouvons ses arguments visant à montrer que ce « qui pense en nous », c'est-à-dire qui voit, entend, juge, aime, désire, etc., « n'est rien de matériel [*Körperliches*] et doit être supposé spirituel »⁴. Car, comme nous l'avons vu, Brentano ne pense pas que la perception interne puisse nous aider à ce sujet. Elle ne nous révèle ni que les phénomènes mentaux sont spatiaux, ni qu'ils sont non spatiaux.

1. Pour sa conception antérieure, cf. *Versuch über die Erkenntnis*, p. 33.

2. PES II, p. 199 *sq.*, p. 269; trad. fr., p. 331 *sq.*, p. 377. KL, p. 25, 153 *sq.* et 264 *sq.*; VDG, p. 417. Cf. R. M. Chisholm, *The First Person*, Brighton, Harvester, 1981, chap. 3. Puisque les actes de présenter ne nous présentent jamais rien d'individualisé, la conception de Brentano selon laquelle il y a dans la perception visuelle une conscience directe du centre d'un champ visuel – voir la fin du § 3 ci-dessus – implique qu'il s'agit d'une conscience directe d'un certain point, non une conscience d'un point individualisé.

3. Comparez PES I, p. 221 *sq.*; trad. fr., p. 169 *sq.*; PES II, p. 240 *sq.*; trad. fr., p. 358 *sq.*

4. VDG, p. 428; RZK, p. 111; comparez KL, p. 158.



Bon à tirer



CHAPITRE II

SENTIR

Le terme « sensation » (*Empfindung*) présente une ambiguïté acte/objet. Il peut être utilisé pour faire référence :

1. À l'épisode mental qui consiste à sentir quelque chose : un acte sensoriel (par exemple, l'audition d'un son)
2. À ce que nous sentons : un objet sensible (par exemple, le son entendu) ;
3. À un épisode mental qui n'aurait pas d'objet distinct de lui-même. La douleur est ainsi parfois considérée comme un épisode mental « subjectivement subjectif », un acte sensoriel qui serait son propre et unique objet¹.

Dans sa traque incessante des confusions acte/objet, Brentano utilise systématiquement « sensation » dans le premier sens, afin de dénoter des *actes* sensoriels uniquement – entendre, sentir par le toucher, voir, etc. Chaque sensation porte sur quelque chose de distinct d'elle-même, que Brentano appelle son *objet* ou *contenu* sensible. Il n'y a pas d'épisode mental « subjectivement subjectif » selon Brentano : aucune sensation, *pas même la douleur*, n'est purement réflexive, au sens où elle ne se référerait qu'à elle-même. Les sensations sont toutes intentionnelles, et donc mentales.

1. L'expression « subjectivement subjectif » vient de W. Hamilton, *Lectures on Metaphysics and Logic*, H.L. Mansel, J. Veitch (eds), vol. 1-4, Edimbourg, William Blackwood and Sons, vol. 2, 1882, p. 432, 463, qui l'utilise pour décrire les sentiments [feelings] de douleur et de plaisir. Brentano reprend souvent cette expression (PES I, trad. fr., p. 102, 103, 157-8 ; PES II, trad. fr., p. 259 ; PES III, trad. fr., p. 443), dont il pense qu'elle représente l'alternative principale à sa thèse selon laquelle tous les épisodes mentaux sont intentionnels – mais qu'il estime également être « contradictoire ».

Alors que les sensations sont des phénomènes mentaux, leurs objets sont des phénomènes physiques (au sens idiosyncrasique de Brentano, qui n'implique ni que les objets physiques existent indépendamment de leur appréhension par les sensations, ni qu'ils soient constitués d'atomes). Il en résulte que les expressions superficiellement similaires « sensations de couleur » et « sensations de la vue » ont des structures fondamentalement différentes : dans la première, le « de » est intentionnel (comme dans « la vue d'un arbre », « le souvenir d'un concert ») ; dans la seconde, le « de » est spécifiant (comme dans « une part de gâteau », « un manuel de psychologie »).

Sensations et qualités sensibles constituent des concepts centraux de la psychologie brentanienne. Brentano les discute ainsi abondamment tant dans ses travaux psychologiques que métaphysiques, tant dans ses travaux précoces que tardifs¹. Cela est dû au fait, premièrement, qu'il considère les sensations et les qualités sensibles comme des phénomènes mentaux et physiques *fondamentaux* (comme nous allons le voir) et, deuxièmement, que bien qu'il nie la réalité des qualités et objets sensibles, il utilise régulièrement les qualités sensibles comme exemples paradigmatiques afin d'introduire ses positions métaphysiques.

Les sensations ont deux sortes de caractéristiques. Les premières ne peuvent être expliquées à l'aide des caractéristiques de leurs objets : il s'agit en particulier de leur mode intentionnel ou de leurs caractéristiques temporelles. Les secondes sont des caractéristiques que les sensations héritent de leurs objets : il s'agit par exemple de leur intensité ou des différents types de sensations qui caractérisent les différents sens.

Ce chapitre a dès lors trois sections. La première expose la position de Brentano sur les *sensations*, en présentant les caractéristiques intentionnelles des sensations irréductibles aux caractéristiques de leurs objets. La seconde présente la position de Brentano sur les *objets sensibles* – qui incluent les *qualités sensibles* – et les caractéristiques des sensations que de tels objets permettent d'expliquer, comme leur intensité. La troisième section introduit l'approche brentanienne des *plaisirs et douleurs sensoriels*, qui combine à la fois un appel à des modes spécifiques de référence ainsi qu'à des qualités sensibles spécifiques. (La présentation détaillée de la théorie brentanienne des plaisirs sera l'objet du chapitre v.)

1. Principalement dans PES I, PES II, PES III, USP, KL, UZK, DP, F. Brentano, *Schriften zur Sinnespsychologie*, Th. Binder, A. Chrudzinski (eds), Francfort-sur-le-Main, Ontos Verlag, 2009, p. 85-207.

§ 1. SENSATIONS

Les sensations sont des actes mentaux qui sont intentionnellement dirigés vers des objets sensibles. Brentano appelle de tels objets « concrets », mais ce ne sont pas des objets concrets comme les citrons, les personnes ou les montagnes. Les objets sensibles sont plutôt des taches de couleur, des sons, des odeurs, etc. Ils constituent les objets *primaires* des sensations. Ainsi, voir, entendre, etc. sont des sensations intentionnellement dirigées vers des taches de couleur, des sons localisés, etc. Ces derniers constituent, dans la terminologie de Brentano, les objets *primaires* des sensations.

Les sensations sont également leurs propres objets *secondaires*, conformément à la doctrine de Brentano voulant que les actes mentaux aient essentiellement deux objets : un objet distinct d'eux-mêmes (l'objet primaire), et eux-mêmes (l'objet secondaire). En même temps que la présentation d'une tache de couleur, nous avons la présentation de cette présentation ¹.

Les sensations sont en outre des actes mentaux *fondamentaux* ², par contraste avec les actes *superposés*, qui dépendent des actes fondamentaux. Ainsi, la présentation du concept général de couleur présuppose une certaine présentation sensorielle d'une détermination concrète de couleur, et est donc superposée. Mais cette dernière présentation n'est pas fondée dans une quelconque autre présentation, et est donc fondamentale.

Les sensations sont, troisièmement, les *seuls* actes fondamentaux, et toutes les présentations générales sont superposées à elles ³. Ceci constitue un élément empiriste important dans la pensée de Brentano ⁴.

Comment les sensations se réfèrent-elles à leurs objets? Brentano distingue trois modes de référence intentionnelle : (1) la présentation, (2) l'acceptation (*Anerkennung*) et le rejet, (3) l'amour et la haine. Les sensations ne sont pas de simples présentations de leur objet : voir un point rouge implique bel et bien une présentation du point rouge, mais n'est pas épuisé par une telle présentation. Cela implique aussi une « acceptation assertorique aveugle » (« *blind assertorisches Anerkennen* » ⁵) du point rouge, au sens où on le reconnaît, le juge comme réel. Cette croyance

1. PES I, p. 179-180; trad. fr., p. 139; PES III, p. 53-55; trad. fr., p. 425-426; DP, trad. fr., p. 96.

2. DP, trad. fr., p. 177.

3. DP, trad. fr., p. 247.

4. Voir A. Chrudzinski, *Intentionalitätstheorie beim frühen Brentano*, op. cit., p. 71 sq.

5. DP, p. 86; trad. fr., p. 179.

primitive dans l'objet primaire est une partie inséparable de la sensation, par contraste à un acte superposé qui serait simplement causé par elle, comme l'est la présentation du concept général de couleur ¹.

Bien que Brentano parle du jugement comme étant intrinsèque aux sensations (comme l'audition de sons), il convient de souligner qu'il n'admet aucunement une approche conceptualiste des sensations. Sa thèse est que, dans une sensation, l'objet sensible n'est pas simplement présenté, mais aussi asserté, dans le sens où son existence est tenue pour acquise. Brentano ne soutient donc pas que les contenus sensibles sont conceptualisés d'une quelconque manière ².

La question de savoir si les sensations impliquent essentiellement aussi l'amour et la haine de leurs objets primaires et secondaires est un problème sur lequel Brentano a changé d'avis, comme nous le verrons au cours de la section 3 de ce chapitre.

§ 2. LES QUALITÉS SENSIBLES

Outre ces questions concernant le statut psychologique des sensations, Brentano traite des questions suivantes :

1. Comment les sensations sont-elles *individué*es ?
2. Comment devons-nous comprendre l'*intensité* des sensations ?
3. Comment individuer les *sens* ?

Contrairement aux questions concernant le statut psychologique des sensations, ces questions trouvent leur réponse en considérant les *objets* des sensations :

1. La réponse à la question de l'individuation des sensations gît dans la théorie de l'*individuation des objets sensibles* ;
2. La réponse à la question de l'intensité des sensations se fonde sur la théorie de l'*intensité des qualités sensibles* ;
3. La réponse à la question de l'individuation des sens se trouve dans la théorie des *différents types de qualités sensibles*.

Tournons-nous dès lors vers la question des objets des sensations – en particulier des qualités sensibles – afin de présenter ces différentes réponses.

1. DP, trad. fr., p. 179-82, 270.

2. PES II, p. 50-51 ; trad. fr., p. 229 ; DP, trad. fr., p. 195-196.

Les objets sensibles : qualités et lieux

Les sensations portent sur des objets, comme des tâches bleues, que Brentano décrit comme des objets « physiques » et « concrets ». Cette terminologie peut être trompeuse : pour Brentano, les objets des sensations n'ont pas d'existence véritable, mais seulement intentionnelle – ils existent uniquement dans l'esprit¹. Les objets sensibles sont *déterminés* et *individuels*. Contrairement aux objets de la conscience abstraite, intellectuelle ou « noétique », ils n'ont aucune caractéristique indéterminée ou générale².

Les objets sensibles sont complexes : ils sont faits de différentes parties. Ces parties sont de deux sortes :

Les premières sont des parties *séparables*, comme, typiquement, les parties *spatiales* : la moitié supérieure d'une tâche bleue peut être éliminée tandis que sa moitié inférieure reste intacte.

Les secondes sont des parties *inséparables* : il s'agit, pour commencer, de l'*extension* et de la *qualité* (par exemple, la couleur) d'un point coloré, que Brentano appelle respectivement ses « déterminations » spatiale et qualitative. Les parties inséparables ne peuvent pas être séparées du tout qu'elles composent ; nous pouvons seulement y accéder par un acte de distinction. Brentano appelle dès lors ces parties inséparables parties « distinctionnelles » (*distinktionelle*)³.

Tous les objets sensibles ont donc des déterminations qualitatives et spatiales. Brentano s'accorde ici avec les « nativistes » qui, contrairement aux « empiristes », soutiennent que toutes les sensations ont, en plus de leur détermination qualitative, une détermination spatiale (cette façon de tracer la distinction nativiste/empiriste vient de Helmholtz). Ses positions sur la relation entre ces deux déterminations ont toutefois évolué.

Dans sa *Psychologie descriptive*, Brentano pensait que les déterminations spatiale et qualitative étaient pour ainsi dire de même niveau. Il les décrit comme des « parties qui s'interpénètrent », et les assimile à des parties d'objets sensibles distinctionnelles mutuellement dépendantes⁴ ; de même, dans sa *Théorie des catégories*, il affirme que « la détermination de lieu et la détermination de qualité sont si étroitement associées l'une

1. PES I, trad. fr., p. 23, 33, 101 n. 3, 105 ; DP, trad. fr., p. 85-6 ; KL, p. 297.

2. DP, trad. fr., p. 252.

3. DP, trad. fr., p. 84. Pour une présentation détaillée de la théorie de Brentano des parties, voir K. Mulligan, B. Smith, « Franz Brentano on the Ontology of Mind », art. cit.

4. DP, trad. fr., p. 87-88.

à l'autre que chacune est individuée par l'autre »¹. À cette dépendance mutuelle entre les déterminations qualitative et spatiale correspond une dépendance mutuelle entre les actes mentaux dirigés vers eux : « Si donc, par exemple, dans le cas de la vision, la détermination de lieu et la couleur s'interpénètrent dans l'objet, il faut distinguer, dans le fait de voir, la vision du lieu et la vision de la couleur en tant que parties qui s'interpénètrent »².

Toutefois, à l'époque déjà, Brentano attribue une certaine priorité aux déterminations spatiales sur les déterminations qualitatives. Car alors qu'il nie qu'un seul et même objet sensible puisse changer son emplacement sensible, il soutient qu'un seul et même objet sensible stationnaire peut changer sa couleur. Les qualités ne survivent pas aux changements d'emplacements, mais les emplacements survivent aux changements de qualités – tout ce dont les emplacements ont besoin est d'une *quelconque* qualité qui les remplisse. Tandis que les couleurs sont inséparables de l'emplacement individuel qu'elles remplissent, les emplacements requièrent seulement une couleur, *quelle qu'elle soit*, pour les remplir. En d'autres termes, les qualités visuelles sont *individuellement* dépendantes des emplacements visuels, mais les emplacements visuels sont seulement *génériquement* dépendants des qualités visuelles.

Pourquoi Brentano nie-t-il que les taches rouges puissent bouger? En quel sens la couleur d'une tache bleue est-elle inséparable de son emplacement? C'est là une conséquence de la position qu'il en vint à adopter explicitement aux alentours de 1889, d'après laquelle les emplacements³ *individualisent* les objets sensibles : « le principe d'individuation des qualités sensibles doit consister en une sorte de catégorie spatiale »⁴. Le mouvement, au sens strict, implique que ce qui se meut reste numériquement le même d'un lieu à l'autre. Mais puisque les emplacements individualisent les objets sensibles, c'est-à-dire puisque l'identité numérique d'un objet sensible est fournie par son emplacement, le mouvement est impossible. Ce que l'on obtient en échange est ceci : un

1. KL, p. 89.

2. DP, trad. fr., p. 196 ; cf. aussi p. 252-253.

3. Ce par quoi Brentano entend des emplacements absolus plutôt que relatifs (PES III, p. 66-67 ; trad. fr., p. 433-434). Il souligne en outre, à l'encontre de Berkeley, que les déterminations locales sont homogènes pour tous les sens – les emplacements visuels et auditifs ne sont pas d'espèces différentes, malgré ce que soutient Berkeley (PES III, p. 71-72 ; trad. fr., p. 437-438).

4. *Schriften zur Sinnespsychologie*, op. cit. p. 132 ; cf. DP, trad. fr., p. 87-88, 146.

premier objet sensible, disons bleu-ici, cesse d'exister juste au moment où autre objet, bleu-là, commence à exister ¹.

Un corollaire de cette position est que les qualités sensibles sont individuellement dépendantes (inséparables) du lieu qu'elles remplissent. Brentano remarque ainsi que dans le cas de deux tâches bleues exactement similaires, il n'y a pas seulement deux lieux individuels – ceux occupés par les tâches –, mais aussi « deux qualités individuelles différentes » ², faisant de Brentano un défenseur de ce que les métaphysiciens contemporains appellent des « tropes ».

Ce primat du lieu sur les qualités devint plus fort après 1896, lorsque Brentano finit par accepter l'existence d'« emplacements phénoménaux vides », c'est-à-dire de lieux phénoménaux – bien que non remarquables – remplis d'aucune qualité ³. Tandis que les qualités sont dépendantes des emplacements, les emplacements ne sont plus dépendants – pas même seulement génériquement – des qualités qui les remplissent. L'exception est fournie par les lieux visuels, la vue étant le seul sens pour lequel on ne trouve pas d'emplacements phénoménaux vides (voir la prochaine sous-section sur l'intensité).

Les « lieux non qualifiés » devinrent centraux sous un second aspect pour la théorie tardive de la perception de Brentano. Brentano soutenait en 1917 que toutes les qualités sensibles localisées étaient perçues comme se trouvant à une certaine distance dans une certaine direction depuis un point de référence non qualifié ⁴, correspondant à ce que nous appellerions naturellement un point de vue (qui est toutefois le même pour tous les sens). Ce point unique et vide à *partir* duquel les objets sensibles sont perçus est perçu *in modo recto*. Ces objets sensibles – les qualités sensibles localisées – ne peuvent pas être perçus *in modo recto*, mais seulement de manière dérivée, *in modo obliquo*, sur la base de la perception directe de ce point de référence spatial vide.

Cette évolution de la pensée de Brentano vers une hypostase des lieux dans le domaine des objets sensibles trouve un parallèle dans une évolution similaire de sa métaphysique ⁵. Ainsi, à partir de 1915 ⁶, Brentano soutient

1. DP, trad. fr., p. 87-88.

2. DP, trad. fr., p. 88.

3. *Schriften zur Sinnespsychologie*, *op. cit.*, p. 2009, 134; *cf.* aussi PES III, p. 65-66; trad. fr., p. 433; DP, trad. fr., p. 271; UZK, p. 180.

4. PES II, p. 199-201; trad. fr., p. 331-334.

5. *Cf.* les notes 134 et 230 de A. Kastil dans KL ainsi que B. Smith, «The substance of Brentano's ontology», *Topoi* 6, 1, 1987, p. 39-49; B. Smith, « The primacy of place : An investigation in Brentanian ontology », *Topoi* 8, 1, 1989, p. 43-51.

6. *Cf.* KL, p. 296-301; RZK, p. 178-184.

que l'espace est la seule substance physique, que les accidents s'attachent à une partie de cette substance unitaire, que de telles parties spatiales – c'est-à-dire les lieux – peuvent être vides (« les portions de la substance entre ces accidents sont elles-mêmes libres d'accidents »¹) et que le mouvement de substance est dès lors impossible – tout ce que nous avons est une succession d'accidents en différents lieux².

Intensité et qualités multiples : l'échiquier de Brentano

Bien que Brentano ait abandonné sa position initiale voulant que tous les phénomènes mentaux aient une intensité³, il n'a jamais abandonné la position voulant que toutes les *sensations* aient une intensité. Sa position est que l'intensité d'une sensation consiste en l'intensité de la qualité sensible vers laquelle elle est dirigée⁴. Comment devons-nous alors comprendre l'intensité des qualités sensibles ?

Avant de traiter de cette question, il convient d'en soulever une autre, qui recevra une réponse très similaire. Les qualités composées sont des qualités sensibles comme le violet, l'orange, ou les accords, qui sont des composés phénoménaux de qualités simples. Brentano soutient que les qualités composées sont réelles – au sens où il y a une authentique différence phénoménale entre les qualités simples et composées⁵. Par ailleurs, il maintient fermement que les qualités composées ne violent pas l'impénétrabilité des qualités sensibles d'un même genre : un point violet est composé de rouge et de bleu, mais le rouge et le bleu ne peuvent jamais remplir exactement le même espace exactement au même moment. Comment l'existence de qualités composées peut-elle être conciliée avec l'impénétrabilité des qualités d'un même genre ?

La réponse de Brentano à ces deux questions – l'intensité et les qualités composées – se base sur l'hypothèse que notre champ sensible est fait de ce que nous appellerions aujourd'hui des pixels (Brentano parle pour sa part d'un échiquier fait de multiples cases), qui sont chacun remplis d'une qualité sensible ou laissés vides. Fait essentiel, ces « cases » d'échiquier

1. KL, p. 298.

2. Voir B. Smith, « The Primacy of Place », art. cit. ; D. Schulthess, « L'individuation selon Brentano », *Philosophiques* 26, 2, 1999, p. 219-230, pour des présentations de cette position tardive de Brentano, qui anticipe à bien des égards la position du super-substantialisme discutée dans la métaphysique contemporaine (voir en particulier J. Schaffer, « Spacetime the One Substance », *Philosophical Studies* 145, 1, 2009, p. 131-148).

3. PES II, p. 151 ; trad. fr., p. 297.

4. PES I, p. 169 ; trad. fr., p. 132.

5. *Schriften zur Sinnespsychologie*, op. cit., p. 91-160.

sont trop petites pour être individuellement perçues. Elles peuvent seulement être perçues collectivement. Seulement, une telle perception est condamnée à être *indistincte* : puisque nous ne pouvons pas percevoir les cases individuellement, nous ne pouvons pas percevoir les détails de leur distribution sur l'échiquier. Supposons que la moitié des cases d'un tel échiquier soit rouge. En le regardant, nous ne pouvons pas voir où se trouvent précisément les différentes cases rouges. Ce qui se présente à nous est seulement qu'il y a une certaine rougeur dans cette zone prise comme un tout ¹.

L'intensité des qualités sensibles est alors expliquée de la manière suivante : plus elle remplit d'imperceptiblement petits pixels du champ, plus une qualité sensible est intense. Plus il y a de parties vides, moins il y a d'intensité pour une qualité perçue. L'intensité des qualités sensibles, en d'autres termes, est assimilée à leur densité spatiale ². Cette théorie de l'intensité des sensations a une conséquence immédiate pour la question controversée de la relation entre les grandeurs intensive et extensive. Par définition, les secondes, contrairement aux premières, ont des parties. Ainsi, tandis qu'une petite grandeur extensive est une partie de la plus grande, une petite grandeur intensive n'est jamais une partie d'une grande ³. Grâce à sa « théorie de l'échiquier » de l'intensité, Brentano est en position de rejeter les grandeurs intensives ⁴ et d'affirmer que l'intensité de la sensation est en fait extensive ⁵.

Brentano note que l'existence de pixels phénoménalement vides est néanmoins impossible dans le cas de la vue (tandis qu'elle est possible dans le cas des autres sens), puisque l'absence de couleur correspond à une couleur phénoménalement positive : le noir (par contraste, des petits emplacements du champ auditif peuvent ne contenir aucun son, car le silence, contrairement au noir, n'est pas une qualité positive mais une

1. La présentation originelle de cette théorie de l'échiquier se trouve in *Schriften zur Sinnespsychologie*, *op. cit.*, p. 132-134 ; la proposition est ensuite invoquée en de multiples endroits : RZK, p. 12, 175, 180 ; KL, p. 81-86 ; PES II, p. 138-142 ; trad. fr., p. 288-291, PES III, p. 67-68 ; trad. fr., p. 434-435 ; DP, trad. fr., p. 129 ; voir O. Massin, M. Hämmerli, « Is Purple a Red and Blue Chessboard? Brentano on Colour Mixtures », *The Monist* 100, 1, 37-63, 2017, et *Ibidem*, « Mélanges Chromatiques : la théorie brentanienne des couleurs multiples à la loupe », dans C. Niveleau (éd.), *Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano*, Paris, Demopolis, 2014, p. 115-140.

2. PES III, trad. fr., p. 435, 438.

3. PES III, trad. fr., p. 434.

4. USP, p. 176-87.

5. Voir D. Seron, « The Fechner-Brentano controversy on the measurement of sensation », in I. Tănăsescu (ed.), *Franz Brentano's Metaphysics and Psychology*, Bucarest, Zeta Books, 2012, p. 342-365.

privation de qualité – le silence n’est pas un son). Selon Brentano, cette particularité de la vision soutient sa théorie de l’intensité. Brentano, en effet, s’accorde à dire avec Hering¹ que la vue est le seul sens où l’on ne trouve pas de différences d’intensité².

La théorie de l’échiquier permet aussi à Brentano de concilier la réalité des qualités composées avec l’impénétrabilité des qualités sensibles d’un même genre. Le violet est assimilé à un échiquier de cases alternativement bleues et rouges. Bien qu’aucune petite case ne soit à la fois rouge et bleue, conformément à l’impénétrabilité des qualités sensibles, la perception indistincte de l’échiquier pris comme un tout nous présente du rouge et du bleu participant au tout violet, conformément à la réalité des couleurs composées³.

La classification des sens et des qualités sensibles

Qu’est-ce qui, finalement, distingue les différents sens et combien y a-t-il de sens? Le traitement le plus détaillé de cette question par Brentano se trouve dans son texte « Sur le nombre des sens »⁴. Brentano rejette les positions voulant que les sens doivent être individués grâce aux différences des organes, ou grâce aux différences dans les modes de référence intentionnelle (tous les sens ayant un mode assertorique de référence). Suivant Aristote, il soutient que la différence entre les sens consiste dans les différences entre les genres de qualités sensibles sur lesquelles ils portent. Puisque l’espace ou les mouvements corporels ne sont pas des qualités sensibles, il n’y a pas de sens de l’espace ni de sens de la position du corps (les sensations de pression par lesquelles nous maintenons notre équilibre appartiennent au même sens que la sensation de pression sur notre peau⁵).

La question clé devient celle de savoir comment regrouper les qualités sensibles. Ici, Brentano emboîte le pas à Helmholtz, qui soutient que deux qualités sensibles appartiennent à un même genre si et seulement si des

1. E. Hering, « Über die sogenannte Intensität der Lichtempfindung und über die Empfindung des Schwarzen (1874) », in *Zur Lehre vom Lichtsinne, Sechs Mittheilungen an die Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien, Zweiter, unveränderter Abdruck*, Wien, Gerold, 1878, p. 51-69.

2. PES I, trad. fr., p. 134-5; RZK, p. 180.

3. Voir O. Massin, M. Hämmerli, « Is Purple a Red and Blue Chessboard? Brentano on Colour Mixtures », art. cit.

4. USP, p. 157-63.

5. USP, p. 157-63; PES III, trad. fr., p. 430.

transitions graduelles de l'une à l'autre sont possibles¹. Cependant, si Brentano considère dans un premier temps une telle solution comme prometteuse², il s'inquiète plus tard du fait que le critère de Helmholtz n'est pas suffisamment sûr en l'état³. Son problème découle de l'existence des qualités composées, que Brentano admet, comme nous l'avons vu. Pour aller du bleu au rouge, on passe par le violet, qui est une couleur composée – un mélange de bleu et de rouge. Or, étant donné la possibilité de qualités composées, on pourrait tout aussi bien, à ce qu'il semble, commencer avec le bleu, passer par un mélange de bleu et, disons, de chaud, de sorte à arriver à un chaud pur.

Le dilemme est alors le suivant :

(1) Soit il est possible de « voyager » d'une qualité sensible simple à une autre via certaines qualités composées, et l'on est conduit à la conclusion qu'il n'y a qu'un sens seulement (car il est toujours possible de mélanger des qualités de différents genres – par exemple, le rouge et le chaud) ;

(2) Soit l'on interdit de transiter par des qualités composées, et l'on parvient à la position voulant que le sens du bleu soit distinct du sens du rouge, car l'on ne peut plus aller du rouge au bleu.

Nous obtenons soit un sens uniquement, soit trop de sens – à savoir, autant de sens que de qualités simples. La solution de Brentano à ce problème est d'accepter que les qualités composées sont nécessaires pour faire la médiation entre les qualités simples, mais de nier que le rouge et le chaud, par contraste avec le rouge et le bleu, puissent constituer une qualité composée. Pourquoi le rouge et le chaud ne peuvent-ils pas être mélangés ? Brentano pense que tous les genres de qualités sensibles peuvent être dits « clairs et obscurs » en un certain sens : ainsi, il y a des couleurs claires et obscures, mais aussi des sons clairs et obscurs (hauts et bas), des goûts clairs et obscurs (doux et amer), des températures claires et obscures (chaud et froid). Toutefois, les qualités de genres différents sont dites être claires et obscures en un sens *analogue* seulement⁴ ; seules les qualités qui sont claires et obscures dans le même sens peuvent être mélangées, et sont donc des qualités d'un même genre. Des couleurs

1. Une telle position sera défendue par la suite par R. Carnap, *La construction logique du monde*, trad. fr. Th. Rivain, rev. E. Schwartz, Paris, Vrin, 2002 ; N. Goodman, *La structure de l'apparence*, trad. fr. J.-B. Rauzy et alii, Paris, Vrin, 2004 ; A. Clark, *Sensory Qualities*, New York, Oxford University Press, 1993.

2. PES I, trad. fr., p. 163.

3. USP, p. 158.

4. PES III, trad. fr., p. 431 ; cf. aussi DP, trad. fr., p. 216 ; USP, p. 162-3, 215, n. 17.

et des sons remplissant alternativement des pixels imperceptiblement petits ne donneront jamais naissance à un degré intermédiaire de clarté, parce qu'ils sont clairs et obscurs en un sens *analogue* seulement. Donc, le critère de Helmholtz de transition continue est fiable du moment que seules les qualités composées authentiques – des composés de qualités d'un même genre de clarté – sont autorisées à faire la médiation entre les qualités simples. Les différents genres de qualités sensibles sont dès lors reconduits aux différents genres de clair et d'obscur : « nous déterminons le nombre des sens d'après le nombre de genres pour le clair et l'obscur »¹.

Cette idée que les qualités sensibles sont regroupées grâce à leur genre de clarté a mené Brentano à la position étonnante voulant que les qualités sensibles soient seulement de *trois* genres : les couleurs, les sons et les qualités du troisième sens, qu'il appelle le « *Spürsinn* », qui inclut les températures, les pressions, les goûts, les odeurs, mais aussi les qualités algédoniques (c'est-à-dire les qualités présentées par le plaisir et la douleur), comme nous allons le voir maintenant. Par conséquent, Brentano pense qu'il y a seulement trois sens : la vue, l'ouïe et le « *Spürsinn* ». Tandis que le groupe de qualités propres au *Spürsinn* pourrait sembler hétérogène, Brentano soutient qu'elles sont toutes claires et obscures dans le même sens. L'un de ses arguments principaux à cet effet est que les sensations de température et de pression, ou les sensations de température et de goût, s'influencent généralement les unes les autres².

§ 3. LES PLAISIRS ET LES DOULEURS SENSORIELS

Les plaisirs et les douleurs comme sensations affectives

Brentano considère que le plaisir sensoriel (*sinnliche Lust*) et la douleur sensorielle (*sinnlicher Schmerz*) sont des opposés et souligne que ni l'un ni l'autre ne sont des qualités sensibles : tous deux sont des actes intentionnels. Brentano s'oppose donc vivement à Stumpf, qui tenait de telles sensations affectives (*Gefühlsempfindungen*) pour des qualités sensibles³.

Comment les plaisirs et les douleurs sensoriels se réfèrent-ils à leur objet? Pour Brentano, les douleurs et les plaisirs sensoriels sont des actes *affectifs*, de même que « le désir, l'aversion, l'espoir, la crainte, la

1. DP, trad. fr., p. 217.

2. PES I, trad. fr., p. 59-61 ; USP, p. 160-163.

3. Cf. F. Brentano, *Schriften zur Sinnespsychologie, op. cit.*, p. 176-90 pour les objections de Brentano à la position de Stumpf. Nous revenons en détail sur cette discussion au chapitre v.

colère »¹. On aurait pu penser que de la même manière que les qualités sensibles sont présentées, elles pourraient être aimées ou appréciées : que nous pourrions nous y référer affectivement. Mais Brentano rejette cette idée. Ce que nous apprécions, dans les plaisirs et les douleurs sensoriels, ce ne sont pas les qualités sensibles localisées, mais les sensations dirigées vers elles : « quand j'entends un son harmonieux, le plaisir que j'éprouve n'est pas dû en réalité au son, mais au fait que je l'entends »². Cela ne veut clairement pas dire que les plaisirs sensoriels sont des actes de second ordre dont les objets primaires seraient des sensations : le plaisir est en réalité la sensation elle-même, qui, en plus de présenter son objet primaire (la qualité sensible localisée) et de se présenter elle-même, réfère aussi *affectivement* à elle-même (mais *pas* à son objet primaire). Ainsi, parmi les trois modes de référence impliqués dans les sensations, seuls la présentation et le jugement sont dirigés vers l'objet secondaire (les sensations) *et* vers l'objet primaire (la qualité sensible). L'amour et la haine sont seulement dirigés vers l'objet secondaire.

Nous pouvons néanmoins encore et toujours *dire* que les plaisirs sensoriels ont des qualités sensibles comme objets. Mais lorsque nous le faisons, nous devons garder à l'esprit que cela n'est vrai seulement qu'en ce sens que nous prenons plaisir aux sensations qui présentent ces qualités sensibles. Dans la terminologie de Brentano, nous prenons plaisir à la sensation *in modo recto*, et à la qualité sensible seulement *in modo obliquo*³.

Quelles sont les sensations qui peuvent être des plaisirs sensoriels ? Brentano a changé de position sur cette question. Il pensait initialement que *toutes* les sensations sont accompagnées d'un certain sentiment sensoriel plaisant ou déplaisant. Aucune sensation n'est neutre, et donc aucune qualité sensible ne peut être sentie avec indifférence. Au mieux, une sensation donnée implique « un mélange de sentiments agréables et désagréables »⁴. Brentano en vint plus tard à accepter les sensations neutres⁵ et, par conséquent, à considérablement restreindre la classe des

1. PES III, trad. fr., p. 443.

2. PES I, trad. fr., p. 103 ; cf. aussi PES II, trad. fr., p. 157 ; PES III, trad. fr., p. 397.

3. PES II, p. 81, trad. fr., p. 443 ; voir R.M. Chisholm, « Brentano's Theory of Pleasure and Pain », *Topoi* 6, 1, 1987, p. 59-64 ; K. Mulligan, « Brentano on the Mind », in D. Jacquette, (ed.), *Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 66-97 ; « The Intentionality of Pleasures and Others Feelings, A Brentanian Approach », in D. Fisette, G. Fréchette (eds), *Themes from Brentano*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 307-337.

4. PES I, p. 215 ; trad. fr., p. 164.

5. PES II, trad. fr., p. 289 ; PES III, trad. fr., p. 432 ; DP, trad. fr., p. 179, 270.

plaisirs sensoriels. Selon cette position plus tardive, toutes les sensations de la vue et de l'ouïe, de même que certaines sensations (non pas toutes) du *Spürsinn*, sont considérées comme étant essentiellement neutres¹. Seule une sous-classe des sensations du *Spürsinn* sont d'authentiques plaisirs et douleurs sensoriels. Lorsque nous parlons du plaisir d'entendre, de voir ou de la perception tactile, ce qui se passe en fait est que nos sensations visuelles, auditives ou tactiles sont accompagnées de co-sensations (*Mitempfindungen*) qui sont des plaisirs et des douleurs corporels².

Les qualités algédoniques

En ce qui concerne ces plaisirs et douleurs corporels, Brentano n'a jamais changé d'avis : en 1874 déjà, à l'époque où il acceptait d'autres plaisirs sensoriels (visuels, auditifs, tactiles, etc.), Brentano considérait que ces plaisirs et douleurs corporels avaient un statut spécial³. Quels sont les objets de ces plaisirs et douleurs sensoriels paradigmatiques ? Ils sont dirigés vers une classe *sui generis* de qualités sensibles, qui remplissent l'espace exactement de la même manière que les couleurs, les sons et les autres qualités sensibles, et qui sont distinctes des sons, des couleurs, des pressions, des températures, des goûts et des odeurs⁴. Certains exemples sont les qualités correspondant à la sensation d'être coupé, brûlé ou chatouillé⁵ ou « à une piqûre d'épingle »⁶. Appelons de telles qualités sensibles « qualités algédoniques ». Brentano est clair sur le fait que de telles qualités constituent une sous-classe spécifique des qualités sensibles. Selon sa position tardive, les qualités algédoniques sont incluses dans le troisième sens, le *Spürsinn*. Parmi les qualités du troisième sens, et en fait parmi toutes les qualités sensibles, les qualités algédoniques sont les seules dont les sensations sont nécessairement affectives : la chaleur ou la pression, par contraste, sont des objets de sensations neutres⁷.

Les plaisirs et les douleurs corporels sont d'une importance particulière pour Brentano, car ils constituent, comme il le note de

1. PES III, p. 64 ; trad. fr., p. 432.

2. *Schriften zur Sinnespsychologie, op. cit.*, p. 84, 171.

3. Brentano manque d'une terminologie claire pour se référer à ceux-ci – il parle parfois du « plaisir de ce que l'on appelle "sens du sentiment" (*Gefühlssinnes*) » (PES I, p. 205, trad. fr. modifiée, p. 158).

4. PES I, trad. fr., p. 96 ; PES II, trad. fr., p. 396, 430-431 ; GAE, p. 126.

5. PES I, trad. fr., p. 96.

6. PES III, trad. fr., p. 430.

7. PES III, trad. fr., p. 432.

manière répétée, l'objection la plus pressante à sa position voulant que tous les phénomènes mentaux soient intentionnels, une objection qu'il attribue à Hamilton (voir note 1 ci-dessus). La réponse de Brentano à cette objection est simple : même dans le cas des douleurs corporelles, on doit distinguer la douleur, qui est une sensation, de la qualité algédonique que la douleur présente. Mais Brentano ne veut pas seulement *répondre* à l'objection hamiltonienne prenant appui sur la douleur corporelle ; il prend également grand soin d'expliquer son attrait intuitif. Comment se fait-il que nous tendions à confondre les douleurs comme actes affectifs avec les qualités qui y sont présentées, tandis que nous ne sommes aucunement enclins à confondre le plaisir pris à un son avec le son vers lequel il est – obliquement – dirigé ? Brentano avance deux réponses.

La première est que nous n'avons normalement qu'un seul nom pour les actes affectifs et pour les qualités algédoniques. Il en va ainsi, en particulier, de « douleur » qui signifie de manière équivoque les uns ou les autres ¹. De telles équivoques sont l'« un des principaux obstacles à la connaissance des différences » ².

La seconde explication est plus complexe ³. Elle commence avec l'observation faite ci-dessus que les plaisirs et les douleurs corporels sont normalement des co-sensations, des sensations qui accompagnent d'autres sensations, auditives, visuelles, tactiles, etc. Par exemple, lorsque nous avons un certain plaisir corporel ou une certaine douleur corporelle (disons, un chatouillement), nous n'avons pas seulement la présentation de la qualité algédonique correspondante (une certaine qualité chatouillante), mais aussi la présentation d'une certaine autre qualité (disons, une légère pression). Ce qui se présente alors à nous, c'est, premièrement, deux qualités sensibles physiques localisées (une qualité chatouillante algédonique et une étendue de pression) et, secondairement, deux sensations mentales se référant à elles (un plaisir corporel et une sensation tactile neutre).

Or, note Brentano : « nous constatons que plusieurs phénomènes de sensation, se manifestant en même temps, passent assez souvent pour *un seul* et même phénomène » ⁴. Cela nous conduit à confondre les qualités algédoniques avec les autres qualités avec lesquelles elles sont associées. Dans notre exemple, nous tendons à confondre la qualité chatouillante avec la qualité de pression. Par ailleurs, du côté mental, nous tendons à

1. PES I, trad. fr., p. 97 ; PES III, trad. fr., p. 401-402.

2. PES I, trad. fr., p. 98.

3. Elle apparaît initialement dans PES I, trad. fr., p. 96-7 et est reformulée en PES I, trad. fr., p. 158 et PES III, trad. fr., p. 397.

4. PES I, p. 118 ; trad. fr., p. 97.

retenir seulement la sensation dont l'autoréférence affective est plus forte, à savoir celle qui est dirigée vers les qualités algédoniques. Il en résulte que bien que nous ayons deux sensations dirigées vers deux qualités correspondantes, nous finissons par croire que nous n'avons qu'une seule sensation affective (de chatouillement) dirigée vers une qualité sensible (de légère pression). Supposons maintenant, continue Brentano, que la sensation de pression cesse. Dans un tel cas, nous sommes menés à croire que nous avons une sensation affective de chatouillement à laquelle ne correspond aucun objet. Nous sommes donc naturellement conduits à manquer de remarquer la distinction entre les douleurs ou les chatouillements et leurs objets.

§ 4. CONCLUSION

La théorie de Brentano des sensations et des qualités sensibles contient les germes non seulement des aspects clés de sa théorie générale de l'intentionnalité – les distinctions entre actes et objets, entre objets primaires et secondaires, entre trois modes de référence intentionnelle, la théorie de la perception indistincte – mais aussi d'éléments centraux de sa métaphysique – le primat du lieu, le concept de partie inséparable/distinctionnelle, le principe d'impénétrabilité, sans parler de sa théorie du continuum spatial¹, sur laquelle nous reviendrons au chapitre VII, *Continuer.*

On pourrait trouver surprenant que la métaphysique de Brentano ait été influencée par sa théorie des qualités sensibles : Brentano n'insiste-t-il pas, comme nous l'avons vu, sur le fait que de telles qualités ne sont pas réelles ? Tentons, pour conclure, de lever ce paradoxe apparent. L'antiréalisme de Brentano au sujet des qualités sensibles n'est pas, souligne-t-il, une thèse conceptuellement nécessaire. Contrairement à « une sensation subjectivement subjective » (voir chap. V), « une couleur non présentée »², souligne Brentano, n'est pas contradictoire. Il critique ainsi vivement la position de Bain voulant que des couleurs non vues soient contradictoires³. Le réalisme au sujet des qualités sensibles, pour Brentano, n'est pas logiquement déficient, mais seulement inconsistant avec les sciences empiriques. C'est ce qui lui permet de traiter « de façon

1. RZK, p. 12, 175.

2. PES I, trad. fr., p. 106.

3. PES I, trad. fr., p. 105-107.

fictive » les qualités sensibles comme réelles¹. Néanmoins, qu'est-ce qui autorise le passage de descriptions de tels objets fictifs à des conclusions métaphysiques? L'hypothèse tacite de Brentano semble être que les distinctions *formelles* effectuées au sujet de tels objets fictifs – par exemple, entre la différence et l'identité numériques, entre les parties séparables et distinctionnelles, entre les déterminations spatiales et qualitatives, entre les déterminations génériques et spécifiques – se généralisent à la réalité indépendante de l'esprit. Si l'on accepte cette hypothèse, alors bien que nos contenus sensibles « n'existent pas en dehors de nous »², leur description minutieuse fournit une porte d'entrée vers la réalité³.

1. DP, trad. fr., p. 85.

2. PES I, trad. fr., p. 23.

3. Ce chapitre est partiellement issu de O. Massin, « Brentano on Sensations and Sensory Qualities », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, Londres, Routledge, 2017, p. 87-96. Nous remercions Hamid Taieb pour son aide à la traduction de ces passages.



Bon à tirer



CHAPITRE III

CONNAÎTRE

Que pouvons-nous savoir? Qu'est-ce que savoir? Quel rôle joue la connaissance? Brentano avance des réponses précises à chacune de ces questions. Selon lui, les objets de la connaissance sont de deux types. J'ai connaissance de mes propres états et actes mentaux et je peux connaître des vérités non contingentes. Connaître, c'est juger correctement et avec évidence. Enfin, trois rôles centraux sont dévolus à la connaissance : elle permet l'analyse de la vérité, de l'existence et de la valeur.

Les réponses de Brentano aux deux premières questions ponctuent une longue et vénérable tradition. Sa réponse à la troisième question donne naissance à une famille de théories qui joueront un rôle important dans la philosophie du XX^e siècle. L'approche épistémique de la vérité de Brentano constitue en effet la première version des nombreux vérificationnismes autrichiens au sujet de la vérité et de la signification¹. Son explication épistémique des valeurs a permis d'élaborer plusieurs alternatives au réalisme naïf des valeurs de Moore ou Scheler. Les réponses de Brentano à ces trois questions ont conduit quelques-uns de ses étudiants à modifier substantiellement le cadre qu'il a proposé. Mais elles ont également provoqué un violent rejet de ce cadre par certains de ses héritiers et par d'autres philosophes, un rejet qui culminera avec la défense de la thèse que savoir n'est pas juger ou croire avec évidence, parce que savoir n'est ni juger ni croire.

Ce chapitre poursuit un double objectif. D'abord, exposer et comprendre les conceptions de la connaissance de Brentano, ainsi que ses explications épistémiques de la vérité et de la valeur. En second lieu,

1. A. Kastil, (« Ontologischer und gnoseologischer Wahrheitsbegriff » in O. Engländer et al. (eds), *Zur Philosophie der Gegenwart*, Prague, Calve, 1934, p. 23-34) parle de la conception « gnoseologique » de la vérité de Brentano.

puisqu'un siècle a désormais passé depuis sa mort, il semble approprié d'essayer de montrer quel rôle a joué son épistémologie pendant ces cent années. Nous nous concentrerons donc sur six développements majeurs de l'épistémologie brentanienne, parmi lesquels des modifications substantielles, des prolongements, quelques développements mineurs, et un rejet total. Le § 1 présente deux premières étapes du développement de la pensée de Brentano au sujet de la connaissance (nous ne ferons ici qu'esquisser brièvement la troisième étape, postérieure à son tournant réiste). Nous nous concentrons ensuite dans les § 2-4 sur l'explication brentanienne de la connaissance théorique et ses développements, et abordons enfin la connaissance axiologique et son destin dans le § 5.

§ 1. CORRECTION, ÉTATS DE CHOSES ET VALEURS

Les catégories d'*état de choses* et de *valeur* sont deux catégories importantes dans la philosophie du XX^e siècle. Leur importance doit beaucoup à Brentano. Sa philosophie de ce qu'il appelle les *contenus des jugements*, baptisés non sans succès *Sachverhalte* ou états de choses par ses étudiants Stumpf et Husserl, ainsi que sa philosophie des valeurs, passe par trois étapes. Brentano se rapproche d'abord, sans jamais l'embrasser totalement, de ce qu'on pourrait appeler une conception réaliste naïve des états de choses et des valeurs : les jugements sont dirigés vers des contenus de jugements et sont corrects seulement si ces derniers obtiennent ou existent, tandis que les émotions sont dirigées vers des valeurs et sont correctes seulement si ces valeurs sont exemplifiées¹. Dans un second temps, Brentano en vient à penser qu'il faut comprendre la prédication axiologique à partir des émotions correctes et de la connaissance de celles-ci, la distinction entre jugements corrects et jugements incorrects devant être comprise sans mentionner ni les contenus du jugement ni les états de choses. Son ultime revirement en ontologie le conduit à une troisième approche, forme de radicalisation de la seconde. Brentano finit par penser qu'il n'y a que des choses (c'est-à-dire des entités réelles, *res*), une conception parfois appelée (mais pas par Brentano) *réisme*. Cela lui fournit de nouvelles raisons de rejeter ces non-choses que sont les états de choses, les valeurs, mais également les jugements et les émotions. Plutôt que de comprendre les valeurs en termes d'émotions correctes,

1. Sur la phase pendant laquelle Brentano était prêt à admettre que les jugements et les émotions pouvaient *correspondre* à quelque chose, voir O. Kraus, *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, Brünn-Wien-Leipzig, Rudolf M. Rohrer, 1937, p. 182, 194.

Brentano les comprend alors en termes de la correction de ceux qui ont des émotions. Il parle de même de la correction de ceux qui jugent plutôt que du jugement correct.

Les trois plus grands philosophes formés par Brentano, Husserl, Meinong et Marty sont tous revenus au réalisme naïf quant aux états de choses et aux valeurs que Brentano avait lui-même rapidement abandonné. Aucun n'a jamais accepté son réisme. Tous ont élaboré des versions du réalisme naïf initial de Brentano et ont eu recours à ses distinctions entre jugements et émotions corrects et incorrects. L'idée que les croyances ne sont pas les seuls états ou actes mentaux corrects ou incorrects, mais que c'est aussi le cas des actes et des états mentaux non intellectuels, comme le désir et le choix, remonte au moins à Platon et Aristote¹. Elle refait sporadiquement surface dans l'histoire de la philosophie, par exemple dans le *De veritate* d'Anselme de Canterbury, avec la notion de *rectitudo*, puis, plus tard, chez Thomas d'Aquin, jusqu'à ce que Brentano la mette au cœur de sa philosophie et de celles de ses étudiants. Au début du XX^e siècle, Husserl et Meinong publièrent des conceptions réalistes naïves des relations entre le jugement correct et les états de choses. Mais on doit à Marty la publication de la première explication réaliste naïve unifiée de la relation entre, d'une part, les jugements, les émotions et les préférences (in)corrects et, d'autre part, les états de choses, les valeurs et les valeurs comparatives².

Dans cette section, nous esquissons d'abord la première conception brentanienne des jugements et des émotions (in)corrects ainsi que des contenus des jugements et des valeurs, puis nous montrons ce qu'en a fait Marty en 1908, pour terminer, ensuite seulement, sur la seconde conception de Brentano (celle qui précède son tournant réiste).

La première conception de Brentano

Dans une note ajoutée à sa conférence de 1889, *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Brentano écrit qu'on a souvent présenté la vérité comme un accord du jugement et de son objet. Il écarte une façon de comprendre ce *dictum* qui consiste à « en faire un genre d'identité entre quelque chose

1. Voir par exemple O. Kraus, *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, op. cit., p. 7-34; K. Mulligan, « Incorrect emotions in ancient, austrian & contemporary philosophy », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 142, 4, 2017, p. 491-512.

2. En dehors de la tradition brentanienne, Julius Bergmann emploie le terme « *Sachverhalt* », (J. Bergmann, *Allgemeine Logik*, vol. 1, Berlin, Mittler, 1879, p. 2 et 4) l'année où Frege, dans sa *Begriffsschrift*, fait référence aux circonstances (*Umstände*).

de contenu dans le jugement ou la présentation sur laquelle il s'appuie et quelque chose qui se tiendrait en dehors de l'esprit ». Mais le *dictum* est « correct, en un sens », si nous gardons à l'esprit qu'« accord » signifie ici « convenir » (*passen*), « correspondre » ou « être en harmonie avec (*in Einklang stehen, harmonieren*) » :

Les concepts d'existence et de non-existence sont les corrélats des concepts de vérité des jugements affirmatifs (*einheitlicher*) et négatifs. De même que ce qui est jugé appartient au jugement [...], l'existence de ce qui est affirmativement jugé appartient à la correction des jugements affirmatifs, la non-existence de ce qui est jugé négativement à la correction du jugement négatif et, si je dis qu'un jugement négatif est vrai ou que son objet est non existant, je dis la même chose dans les deux cas¹.

On voit mal comment Brentano pensait pouvoir réconcilier la thèse selon laquelle les concepts d'existence et de jugement vrai sont corrélatifs et la thèse selon laquelle dire qu'un jugement négatif est vrai et dire que son objet n'existe pas revient à dire la même chose. Mais on laissera ici cette question de côté.

Qu'est-ce qui est jugé ? Dans ses conférences sur la logique de 1875, Brentano fait référence aux contenus des jugements (*Urteilsinhalte*). Il dit également que ce qu'on énonce est le contenu du jugement correspondant à l'énoncé et que c'est la signification (*Bedeutung*) de l'énoncé². En 1907, Stumpf soutient que, trois décennies plus tôt, dans ses conférences de logique, Brentano a nettement insisté sur le fait qu'« à un jugement correspond un contenu de jugement spécifique, exprimé par une proposition subordonnée relative ou par des infinitifs nominalisés, qu'il faut distinguer du contenu (la matière) de la présentation »³. Stumpf précise également que lui-même emploie l'expression « *Sachverhalt* » ou « état de choses » pour désigner ce contenu de jugement spécifique, expression introduite dans ses propres conférences de logique en 1888. Selon Stumpf, Bolzano employait le terme « *Satz an sich* » pour désigner ce que Brentano appelait un contenu de jugement⁴. Mais un *Satz an sich* est constitué uniquement d'*abstracta*, par exemple de concepts. Stumpf

1. USE, p. 60-61, n. 25 ; trad. fr. modifiée, p. 53.

2. Pour une présentation de la théorie logique de Brentano, voir P. Simons, « Brentano's Reform of Logic », in *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht, Springer, 1962, p. 41-69.

3. C. Stumpf, « Erscheinungen und psychische Funktionen », *Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Classe, Berlin, Verlag der Königl. Akademie der Wissenschaften, 1907, p. 29.

4. *Ibid.*, p. 29-30.

voulait-il réellement attribuer à Brentano la conception que les contenus des jugements consistent en concepts ?

Les premières conceptions des valeurs de Brentano ressemblent à ses premières conceptions des contenus de jugement. En 1886, Brentano soutenait que

[...] les concepts de bien et de beau diffèrent en ce que nous appelons bon quelque chose dans la mesure où il est digne d'être désiré (*begehrenswert*), tandis que nous disons qu'il est beau dans la mesure où son apparence est digne d'être désirée¹.

En 1889, Brentano remplace *être digne d'être désiré* par *être digne d'être aimé* et parle d'*amour correct*, expressions dans lesquelles « amour » comprend toutes les pro-émotions, les désirs et les volitions.

Nous disons de quelque chose qu'il est bon si l'aimer est correct. Ce qui est aimé d'un amour correct, ce qui est digne d'être aimé est le bien en son sens le plus large².

Et Brentano affirme que tout amour, toute haine, mais aussi être content ou mécontent de quelque chose, est ou bien correct, ou bien incorrect³. La même année, il affirme également que tout amour et toute haine convient (*passend*) ou disconvient, et que

par conséquent, ce qui est pensable tombe dans deux classes, l'une contenant tout ce à quoi l'amour convient et l'autre tout ce à quoi la haine convient. Nous appelons *bon* ce qui appartient à la première classe et *mauvais* ce qui appartient à la seconde. Ainsi, nous pouvons dire qu'un acte d'amour ou de haine est correct s'il est amour de ce qui est bon ou haine de ce qui est mauvais et, réciproquement, qu'il est incorrect s'il est amour de ce qui est mauvais ou haine de ce qui est bon. Nous pouvons dire également que, dans les cas où notre comportement (*Verhalten*) est correct, *notre émotion correspond à l'objet ou est en harmonie avec sa valeur* et que, d'autre part, dans les cas où le comportement est inadéquat (*verkehrt*), il s'oppose (*widerspreche*) à son objet ou est en relation disharmonieuse avec sa valeur⁴.

Dans *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Brentano est également tenté par une conception des préférences et du meilleur (*betterness*) très différente de celle qu'il adoptera ensuite. Il y oppose deux conceptions des

1. *Über die Zukunft der Philosophie*, , op. cit., p. 141.

2. USE, § 23, trad. fr. modifiée, p. 53.

3. USE, § 22, trad. fr., p. 52.

4. *Wahrheit und Evidenz*, op. cit., p. 25, § 53.

préférences correctes. Selon la première, certains actes de préférence sont « caractérisés comme corrects », comme le sont certains actes d'aimer quelque chose ; lorsque nous savons qu'une chose est meilleure qu'une autre, notre connaissance a son origine dans des préférences caractérisées comme correctes. C'est la conception qu'il développera plus tard. Selon le second point de vue, les préférences « sont caractérisées comme correctes parce qu'elles se donnent pour guide une appréhension préalable de ce qui est meilleur ». Selon cette seconde conception, les préférences ne sont pas la source de notre connaissance du meilleur : l'appréhension du meilleur suppose la connaissance de jugements analytiques. Brentano dit que quiconque accepte la seconde conception au lieu de la première « a peut-être davantage raison », mais il n'endosse aucune des deux conceptions ¹.

Brentano s'en tient à cette époque à l'harmonie entre l'émotion correcte et l'exemplification des valeurs (et celle entre le jugement correct et l'existence ou la vérité), sans accorder à l'une ou l'autre une quelconque priorité.

Brentano ne dit pas, comme certains réalistes, qu'il est correct d'aimer quelque chose de bon *parce qu'il est bon*. Mais il ne dit pas non plus, comme il le fera plus tard, que quelque chose est bon *parce qu'il est correct de l'aimer*.

Marty

Les jugements, les choix, les désirs, les actes, les inférences, les émotions, les préférences et même la sympathie, pense Marty, sont corrects ou incorrects. Il soutient, comme le premier Brentano, qu'un jugement ou une émotion est correct si et seulement si le monde est d'une certaine manière. Dans ce contexte, il parle de relations de correspondance, de convenance, d'adéquation et de similarité idéale entre l'esprit et la manière d'être du monde. Cependant, à la différence du premier Brentano, mais comme Husserl, Marty soutient que, si une émotion ou un jugement est correct, c'est *parce que* le monde est d'une certaine façon. De même que les contenus des jugements rendent les jugements corrects ou incorrects, l'exemplification de différents types de valeurs – « situations de valeur objective (*Wertverhalt*) [...] valeur, valeur négative, moindre valeur »² – rend les émotions correctes ou incorrectes. Selon lui, dans le domaine

1. USE, § 31, trad. fr. 69-71.

2. A. Marty, *Untersuchungen zur allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, M. Niemeyer, 1908, p. 427.

de l'intérêt, il ne peut y avoir que des analogues de la correction et de l'incorrection des jugements :

[...] s'il y a quelque chose d'indépendant du phénomène subjectif de l'amour et de la haine, quelque chose qui, en ce sens, soit objectif, alors il fonde (*begründet*) la correction ou l'incorrection du comportement mental, de même que l'être de l'objet fournit les fondations de la correction de l'acceptation de cet objet [...]

Par contenu de jugement, [...] il faut entendre ce par quoi la correction du jugement est objectivement fondée, et donc, si le jugement formulé est correct, ce qui est sous-entendu, au sens propre du terme, par l'énoncé¹.

Ce qui « a de la valeur, le valable, est quelque chose d'objectif, qui entretient avec l'amour une relation semblable à celle qui existe entre le vrai et ce qui est (*das Seiende*) »². Ainsi :

De même que certains jugements, certains actes liés à un intérêt se distinguent par le fait qu'ils s'annoncent comme corrects et, par-là, caractérisent ce qu'ils aiment comme vraiment valable³.

Marty est donc précisément le genre de réaliste que Brentano n'est pas.

La conception mature de Brentano

Les suspicions de Brentano envers la conception réaliste naïve des valeurs émergent clairement dans la note 28 de *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*. Aristote, dit-il, semble avoir succombé à la « tentation compréhensible » de penser que « nous reconnaissons le bien comme bien, indépendamment de la stimulation de l'activité affective »⁴. Il faut relier cela, suggère-t-il, à la thèse d'Aristote que

[...] « le bon et le mauvais sont dans les choses, à la différence du vrai et du faux » [...] et que, même si des prédicats comme « vrai Dieu » ou « faux amis » ne sont attribués aux choses qu'en relation à certains actes mentaux, à savoir des jugements vrais et faux, les prédicats « bon » et « mauvais » s'appliquent aux choses d'une façon très différente, à savoir non pas seulement en relation à une certaine classe d'actes mentaux⁵.

1. *Ibid.*, p. 369-370.

2. *Ibid.*, p. 428.

3. *Ibid.*, p. 370.

4. USE, n. 28, trad. fr., p. 64 (trad. fr. modif.). Brentano fait ici référence à Aristote, *Métaphysique* XII, 7, 1072a29 et au *De anima* III, p. 9-10.

5. *Ibid.*

Mais « tout cela », dit-il, est « incorrect ». En effet, Hume, le *Gefühlsmoralist*, a l'avantage sur Aristote « lorsqu'il souligne : comment pourrions-nous reconnaître qu'une chose doit être aimée sans l'expérience de l'amour? »¹ La tentation à laquelle Aristote a succombé est compréhensible :

Elle est due au fait qu'au moment où l'on a l'expérience d'une émotion (*Gemütsätigkeit*) tenue pour correcte, la connaissance de la bonté de l'objet est toujours simultanément donnée. Il se trouve qu'on prend alors la relation par le mauvais bout et qu'on fait de notre amour une conséquence (*in Folge*) de cette connaissance, l'amour étant appréhendé comme correct du fait de son agrément avec elle, qui en est la règle (*Regel*)².

La relation que ceux qui croient que le bon et le mauvais sont dans les choses prennent à l'envers semble être une relation d'explication causale. Le réaliste naïf pense (1) que nous en venons à savoir qu'un objet est bon avant de l'aimer ; (2) que notre amour est causé par notre connaissance de sa valeur ; (3) que nous saisissons la correction de cet amour.

Brentano semble donc penser qu'Aristote se trompait en traitant la vérité et le bien de manières différentes. En outre, l'explication aristotélicienne de la vérité était plus proche de la vérité que son explication du bien. C'est là l'une des racines de la dernière philosophie brentanienne de la vérité, de l'existence et des valeurs. Selon cette philosophie, il est important de distinguer entre deux types de prédicats : d'une part des prédicats comme « rouge », « rond », « chaud », « penser », d'autre part des prédicats comme « bon », « exister » et « ne pas exister ». Brentano appelle les prédicats du premier groupe des prédicats « *sachlich* », matériels ou objectifs. Sa distinction entre les prédicats matériels ou objectifs et les prédicats non objectifs est liée à la distinction médiévale entre les dénominations intrinsèques et les dénominations extrinsèques ainsi qu'à la distinction husserlienne entre les concepts formels et les concepts matériels. Brentano emploie sa distinction de la façon suivante :

Si nous appelons (*nennen*) un objet bon, [...] nous ne voulons pas, par-là, ajouter une autre détermination (*Bestimmung*) aux déterminations de la chose en question [...] Si nous appelons certains objets *bons* et d'autres *mauvais*, nous ne disons rien de plus que *quiconque aime ceci ou hait cela a raison de le faire* (*verhalte sich richtig*)³.

1. USE, n. 28, trad. fr., p. 64 (trad. fr. modif.). Brentano ne donne ici aucune référence précise dans les écrits de Hume.

2. *Ibid.*, (trad. fr. modif.).

3. GAE, p. 144.

De même, dire de quelque chose qu'il existe n'est qu'une manière de dire que quiconque l'accepte juge avec vérité ou correctement (*ibid.*)¹. Ici et ailleurs, Brentano ne dit pas que si quelque chose est bon, il est bon *parce qu'il est correct de l'aimer* ; on ne trouvera que rarement, chez lui, cette dernière affirmation. Il n'est pas non plus un « non-cognitivist » au sujet des énoncés de valeurs. Il pense que les énoncés axiologiques ou éthiques ont des valeurs de vérité². Donc, avant de rejeter les propriétés (c'est-à-dire, avant son tournant réiste), il niait déjà qu'être valable soit une détermination des choses au sens où l'est la rougeur. Nous reviendrons sur ce point en détail au § 5 de ce chapitre.

Le dernier mot de Marty

En 1916, un an avant la mort de Brentano, le verdict final de Marty sur Brentano connut une publication posthume :

Selon Brentano, la [...] correction d'un jugement ne consiste pas en son adéquation à un contenu ou à un état de choses. En réalité, il n'y a rien de tel que des contenus de jugements ou de relations d'intérêt (des états de choses et des valeurs), seulement des différences entre les modes de relations psychologiques corrects et les modes de relations psychologiques incorrects [...]. S'il n'existe rien de tel que les « contenus » de ces relations, alors ce que nous avons pris pour [...] les concepts dont ces contenus sont les objets ne sont pas vraiment des concepts de déterminations non réelles de l'être non plus que de déterminations réelles de l'être [...]³.

« La tentative » brentanienne « de donner une explication de l'objectivité du jugement et de l'intérêt sans faire appel à ce que nous avons appelé "contenus" me semble », dit Marty, « insatisfaisante et intenable » :

La seule explication possible (*Erklärung*) de [cette] objectivité ou correction [...] est qu'elle consiste en une adéquation idéale (*ideellen*) à quelque chose (qui n'est pas simplement mental et subjectif, mais objectif, à savoir, indépendant de ce qui est donné dans la conscience). Dans le cas du jugement, c'est l'état de choses, dans le cas de l'intérêt, la valeur ou la valeur négative de l'objet auxquels le jugement ou l'intérêt se rapportent⁴.

1. Sur le rejet des contenus de jugements par Brentano, cf. *Die Lehre vom richtigen Urteil*, *op. cit.*, p. 38-40.

2. Brentano pense qu'il y a de vrais principes éthiques. Et Dieu, pense-t-il, a une connaissance axiologique, VDG, p. 477.

3. A. Marty, *Raum und Zeit*, Halle, Niemeyer, 1916, p. 155.

4. *Ibid.*, p. 155-156. Sur l'adéquation idéale, voir L. Cesalli, « Anton Marty's Intentionalist Theory of Meaning », in D. Fisette, G. Fréchette (eds), *Themes From Brentano*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 44-139.

Marty, comme Husserl¹, rejette également l'explication brentanienne de l'évidence (*Evidenz*) : « En appeler à l'*Evidenz* ne clarifie pas le concept de correction, parce c'est l'*Evidenz* [...] qui est une manifestation (*kundgeben*) de la correction. »².

§ 2. LA CONNAISSANCE ET SES OBJETS

Savoir, c'est juger correctement et avec évidence. Brentano dit peu de choses sur le genre de créature qu'est la correction. Il dit qu'elle n'est pas une relation ou une détermination relative et qu'elle n'en présuppose pas³. Son disciple, Kraus, pense que c'est une propriété normative, voire une propriété déontique : juger correctement, c'est juger comme on le doit. Il attribue ce genre de conception à Brentano. Husserl, lui aussi, conçoit la correction comme une propriété normative. Quelquefois, Brentano, comme ses élèves, utilise « juste » et des expressions connexes comme alternatives à « correct ». Souvent, Brentano semble penser que la correction et la vérité, en tant que propriétés du jugement, ne sont pas seulement co-extensives, mais identiques. Les jugements sont corrects ou incorrects et, comme nous le verrons dans le § 5, il en va de même des émotions et des désirs.

Fräulein Evi Denz, comme on l'appelait, ne perdit jamais ses charmes pour Brentano, ses élèves et bon nombre de ses héritiers. L'évidence est souvent décrite par Brentano en termes traditionnels, comme une sorte de clarté, un accident ou une qualité du jugement et seulement du jugement⁴. Dans le jugement évident, la correction du jugement est manifeste ou se montre elle-même, « ce qui fait d'un jugement un jugement évident est une particularité qui le caractérise comme correct »; même si les jugements et les émotions sont corrects ou incorrects, seuls les jugements sont évidents⁵.

1. E. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914)*, Husserliana XXVIII, U. Melle (ed.), Dordrecht, Kluwer, 1988, p. 344 ; trad. fr., p. 436.

2. A. Marty, *Raum und Zeit*, op. cit., p. 157.

3. *Die Abkehr vom Nichtrealen*, Hamburg, Meiner, 1977, p. 210-211.

4. Une terminologie qu'il modifie lorsqu'il passe au réisme. Dans ce qui suit, nous mettrons de côté l'explication brentanienne de l'évidence médiate.

5. *Wahrheit und Evidenz*, Hamburg, Meiner, 1974, p. 144. Dans ce texte tardif, Brentano note que nous ne disons pas seulement des jugements, mais aussi des contenus de jugement, qu'ils sont évidents. Son exemple est : « Il est évident que $1 + 1 = 2$ ». Mais, à cette période, l'ontologie de Brentano n'admet plus de jugements, entendus comme actes de juger, ni de contenus de jugements, mais seulement des personnes qui jugent.

L'évidence est donc première par rapport à la correction. Comment cette relation de priorité doit-elle être comprise en détail? C'est là question d'interprétation délicate. Il en va de même pour les thèses de Brentano sur la relation entre jugement évident, existence et valeur. Par la suite, nous envisagerons différentes manières de comprendre la priorité de l'évidence par rapport à la correction et par rapport à l'existence et à la valeur. Quelquefois, les thèses de priorité de Brentano sont de la forme : dire cela *revient à dire que*, dire que quelque chose est valable *revient à dire que*. Parfois, leur formulation renvoie à la relation de *clarification*. Parfois, Brentano considère qu'il donne une *définition*. Ailleurs, il semble donner des analyses, plus exactement des analyses réductrices. À l'occasion, comme nous le verrons dans le § 5, il formule ses thèses de priorité en utilisant « parce que ».

Kraus reformule sans détour ni hésitation la conception brentanienne de la relation entre l'évidence et la correction comme suit :

Nous ne disons pas d'un jugement qu'il est correct parce qu'il est guidé par, ou dirigé vers, certaines choses ou certains états de choses, ni *parce que* ces derniers sont guidés par notre pensée. S'il est correct, c'est plutôt *parce* qu'il est impossible qu'un jugement intuitif et évident sur l'objet du jugement correct ou du jugement dit vrai puisse avoir une autre qualité. Autrement dit, un jugement est correct parce qu'il est impossible qu'un jugement évident le contredise¹.

Kraus saisit là une conception qui va dans le sens de Brentano. Mais, à notre connaissance, quand il discute de la correction et de l'évidence, Brentano évite normalement d'utiliser le langage du « parce que », à la fois le « parce que » des raisons personnelles, employé ici par Kraus, et le « parce que » des raisons objectives ou impersonnelles, celui de la relation de fondation. (Cependant, comme nous le verrons dans le § 5, Brentano emploie parfois « parce que » dans son explication de la relation entre le jugement évident, l'émotion correcte et la valeur.) La relation de fondation *est* employée par ces élèves de Brentano qui rejettent sa tentative de tracer une voie moyenne entre les deux options décrites par Kraus dans le passage cité, le réalisme naïf et le kantianisme, et qui penchent pour un réalisme plus ou moins naïf². La nature de la relation

1. O. Kraus, « Die "kopernikanische Wendung" in Brentanos Erkenntnis- und Wertlehre » in *Wege und Abwege der Philosophie. Vorträge und Abhandlungen*, Calve, Prague, 1934, p. 76 (nos italiques).

2. L'article de O. Kraus que nous avons cité cherche à montrer que la voie moyenne en question constitue le tournant copernicien anti-kantien de Brentano.

entre la correction et l'évidence s'éclaircira lorsque nous examinerons les deux objets possibles de la connaissance.

Les jugements évidents sont soit assertoriques, soit apodictiques. Les jugements assertoriques évidents sont des perceptions correctes de nos propres états ou actes psychologiques. Ce sont des perceptions internes correctes, dans lesquelles la correction de la perception est donnée. Cette perception interne assertorique, pense Brentano, n'est possible que parce qu'elle est une partie dépendante de son objet¹. Quant aux jugements évidents apodictiques, ils sont négatifs et généraux. Ils rejettent comme impossible ce que présentent certaines présentations conceptuelles complexes². La correction de ces rejets est donnée à celui qui rejette. Parfois, Brentano appelle les jugements apodictiques « axiomes », parfois « vérités de raison ». Il dit ainsi qu'« un axiome est un élément de connaissance immédiate, apodictique *ex terminis*³. » Mais à la différence de nombreuses explications traditionnelles ou plus récentes des porteurs de vérité *per se nota* – c'est-à-dire, des porteurs de vérité qui sont tels que les comprendre revient à voir qu'ils sont vrais –, l'explication de Brentano décrit ce qui doit se produire pour qu'apparaisse une prise de connaissance apodictique que *p*. Cette connaissance doit être motivée. Elle l'est par la perception interne d'une présentation conceptuelle complexe. De plus, en tant que sujets connaissant apodictiques, nous devons être « conscients que notre jugement correct émerge avec nécessité d'une présentation, autrement dit, qu'en tant que sujets présentant nous nous causons nous-mêmes à juger d'une certaine manière⁴. » La motivation est ici comprise comme une relation de nécessitation causale et la causalité comme une sorte de causalité de l'agent.

Il y a une expérience typique de la transition d'une présentation conceptuelle complexe au jugement évident apodictique sur ce que cette présentation présente. Autrement dit, cela fait un certain effet d'effectuer cette transition : on prend connaissance « d'un seul coup » (*mit einem Schlag*⁵) que, par exemple, rien de coloré n'est non spatial. Cette explication brentanienne de la connaissance apodictique a été très

1. *Die Lehre vom richtigen Urteil*, *op. cit.*, p. 154-57; PES I, p. 128, 179, 182; trad. fr., p. 104, 139, 141; PES III, p. 8; trad. fr., p. 390.

2. *Versuch über die Erkenntnis*, Leipzig, Meiner, 1925, p. 50. Cf. PES II, p. 181; trad. fr., p. 317-318; PES III, p. 4; trad. fr., p. 387.

3. « Über unsere Axiome », Manuscrit, 16.2. 1916.

4. PES II, p. 153; trad. fr., p. 299 (trad. modif.); Cf. USE 1934, p. 75, 77; Brentano, *Versuch über die Erkenntnis*, Leipzig, Meiner, 1925, p. 40.

5. PES III, p. 59; trad. fr., p. 429.

influyente. Deux exemples des effets de l'épistémologie de Brentano sur la philosophie du XX^e siècle peuvent être mentionnés ici.

Selon les phénoménologues également, nous pouvons connaître d'un seul coup, des vérités et des connexions essentielles et nécessaires. À la différence de Brentano, les phénoménologues ne considèrent pas que ces vérités sont toujours purement négatives. Comme l'indique Chisholm, la description brentanienne de la prise de connaissance des vérités générales sur la base d'une présentation conceptuelle complexe ressemble à l'explication de l'« induction intuitive » que donnera beaucoup plus tard le philosophe de Cambridge W. E. Johnson¹. Chisholm indique encore que l'analyse de Brentano ressemble à l'explication husserlienne tardive de l'intuition des essences, même si Brentano n'a jamais cru qu'il y ait des choses comme des essences ni des intuitions d'essence. Selon la conception de Husserl, dans le cas le plus simple, la perception visuelle ou l'imagination visuelle de la rougeur d'un objet et de l'étendue qu'elle remplit permet une « ascension » vers une saisie directe de l'Idée ou de l'espèce *rouge*, qui nous permet de saisir les interconnexions entre cette idée et d'autres idées comme *le rouge dépend de l'étendue spatiale*. (Les différents éléments que Husserl considère comme nécessaires pour effectuer cette ascension, comme les divers types de variation, sont ici sans importance.) Il y a trois différences entre l'explication de l'« induction intuitive » donnée par Brentano et celle donnée par Husserl. D'abord, comme nous l'avons déjà noté, Brentano n'admet aucune essence. Ensuite, selon Brentano, on saisit toujours des impossibilités, ce qui n'est pas le cas pour Husserl. Finalement, le point de départ de Brentano est un acte conceptuel ou noétique qui conduit à un jugement évident. Le point de départ de Husserl est un acte perceptif qui conduit d'abord à une saisie intuitive des essences et de leurs interconnexions, et seulement ensuite au jugement évident.

En raison du rôle joué par les actes conceptuels dans l'explication de l'induction intuitive de Brentano, on pourrait parler d'explication « conceptualiste », à condition de considérer que cela n'implique aucun engagement envers les concepts. L'explication conceptualiste de Brentano est beaucoup moins baroque que celle de son élève. Elle est taillée sur mesure pour des explications nominalistes, conceptualistes, de l'essence et de la modalité. Kit Fine a contribué au récent retour de la position

1. R.M. Chisholm, « Brentano's Descriptive Psychology », *Akten des XVI. Internationalen Kongresses der Psychologie* 2, Vienna, University of Vienna, Herder, 1968, p. 170-171 ; W.E. Johnson, *Logic, Part II*, Cambridge, Cambridge University Press, 1922, p. 189-196 ; C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, I, Leipzig, Barth, 1939, p. 176-177.

(défendue par Husserl) que la modalité est fondée dans l'essence, mais cette conception ne dispose pas encore d'une épistémologie appropriée. Ceux qui ont du mal à avaler l'explication husserlienne de l'intuition des essences trouveront quelques avantages à la conception brentanienne de la saisie des impossibilités¹. En contrepartie, l'explication de Husserl lui permet de distinguer entre ce qui est temporel et ce qui est atemporel de la façon suivante : quelque chose est temporel si et seulement si il est perceptible et quelque chose est atemporel si et seulement si c'est le genre de chose qui peut faire l'objet d'une intuition².

L'explication brentanienne de la connaissance apodictique est l'ancêtre des différentes explications phénoménologiques de l'intuition des essences mais également d'une bonne part de la psychologie naissante. Les conceptions de Brentano sur la jeunesse et le futur de la psychologie, on l'a vu, différaient beaucoup de celles de Wittgenstein, qui trouvait dans la jeune science des confusions conceptuelles et des méthodes expérimentales. Brentano voulait que les psychologues basent leurs expériences sur la philosophie de l'esprit, *sa* philosophie de l'esprit. Peut-être parce que ses élèves étaient de grands psychologues, comme Stumpf, ou avaient des élèves qui étaient des psychologues distingués (les étudiants de Meinong, Witasek et Benussi, les étudiants de Stumpf, Koffka et Köhler, l'étudiant de Husserl, Katz), un bon nombre des premiers psychologues scientifiques, empiriques, entreprirent ce qui a été appelé *Veranschaulichungsexperimente*, des expériences conçues pour illustrer ou mettre en lumière une connexion essentielle, en plus de ces expériences plus familières dont le but est de confirmer ou falsifier une hypothèse contingente. Wundt, le grand ennemi de Brentano et Stumpf, s'était rendu compte de ce qui était en train de se passer et le désapprouvait fermement.

La première explication du rôle des *Veranschaulichungsexperimente* dans les débuts de la psychologie expérimentale est due au phénoménologue Max Scheler, qui applique ce terme à une grande variété d'expériences dont le sens est, dit-il, non inductif. Il fait référence en particulier au travail de Stumpf, Külpe, Bühler, Katz, Linke, Wertheimer, Köhler et Rubin. Dans bon nombre de cas, soutient-il, les psychologues, à l'exception de Stumpf, ne voient pas clairement la différence entre

1. Voir D. Seron, *Ce que voir veut dire. Essai sur la perception*, Paris, Le Cerf, 2012.

2. Les objets atemporels incluent à la fois les nombres et les universaux répétables. Ainsi, Husserl pense qu'il peut montrer que la distinction entre universaux et particuliers temporels est absolue.

les expériences proprement inductives et celles qui ne le sont pas¹. Ce dernier type d'expériences revêt une importance centrale dans les derniers grands travaux de la tradition de la psychologie perceptive de la Gestalt, qui remonte à Brentano et Erhenfels : les travaux de Kanizsa et Bozzi au sein de la « phénoménologie expérimentale² ».

Dans le type d'expériences en question, le but est généralement de montrer qu'un type de phénomène ou d'objet visuel exige ou exclut un phénomène ou un objet d'un type différent. Par exemple, une constellation de lignes ou de formes doit être complétée d'une certaine manière ou ne peut l'être. Dans cette mesure, ces expériences illustrent l'explication husserlienne de l'induction intuitive sur la base de la perception – ce ne sont pas des expériences de *pensée* – mieux que celle de Brentano. Mais, comme nous l'avons indiqué, qui veut donner une explication nominaliste de ce qui se passe dans ces expériences serait bien avisé de s'inspirer de Brentano, plutôt que de Husserl.

§ 3. LE VÉRIFICATIONNISME AUTRICHIEN : BRENTANO, HUSSERL, SCHLICK ET WITTGENSTEIN

Notre prochain exemple de l'influence de l'épistémologie de Brentano nous est fourni par les explications épistémiques de la vérité appelées *vérificationnisme*. L'épistémologie du XX^e siècle fut dominée, sinon tourmentée, par des tentatives de comprendre la vérité en termes épistémiques ou doxastiques. Brentano est le grand-père de l'approche épistémique de la vérité (ses rivaux pour ce titre sont Bradley, Peirce et James³). La première grande famille de théories de ce genre est représentée par les vérificationnismes autrichiens : des explications vérificationnistes de la vérité et de la signification. On dit souvent que ces explications font leur première apparition dans les écrits des membres du cercle de Vienne et de Wittgenstein. En fait, elles remontent au vérificationnisme aléthique

1. M. Scheler, « Die Idole der Selbsterkenntnis », in *Vom Umsturz der Werte*, Bern, Francke, 1955, p. 286 ; M. Scheler, « Erkenntnis und Arbeit. Eine Studie über Wert und Grenze des pragmatischen Motivs in der Erkenntnis der Welt », in *Die Wissensformen und die Gesellschaft* (1926), Bern, Francke, 1960, p. 306.

2. P. Bozzi, *Fenomenologia sperimentale*, Bologna, Il Mulino, 1989, p. 35. Sur les traditions de la psychologie de la Gestalt et leurs relations à Brentano, voir B. Smith (ed.), *Foundations of Gestalt Theory*, Munich, *Philosophia*, 1988. Sur les expérimentations non inductives, voir K. Mulligan, « Early Analytic Philosophy's Austrian Dimensions », in A. Coliva, P. Leonardi, S. Moruzzi (eds), *Eva Picardi on Language, Analysis and History*, London, Palgrave Macmillan, 2018, p. 7-29.

3. Voir W. Kühne, *Conceptions of Truth*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 21.

et sémantique de Husserl, qu'il avance en 1900-1901. Ce dernier est lui-même une modification des conceptions de Brentano.

Dans ses premières formulations de la thèse selon laquelle les jugements vrais ou corrects, ainsi que l'existence, doivent être compris en termes de jugements évidents, Brentano évite le plus souvent de recourir explicitement aux modalités. Il écrit ainsi :

Nous disons qu'un objet existe, si l'acte d'acceptation dirigé vers lui est immédiatement ou médiatement évident ¹.

Mais en 1915, il écrit :

[L]a vérité appartient au jugement du juge correct, à savoir au jugement de celui dont le jugement sur un problème est identique au jugement de quiconque *ferait* un jugement évident sur ce problème. Elle appartient donc à celui qui affirme ce que quiconque aurait un jugement évident sur le problème affirmerait aussi ².

Dans ses *Recherches logiques*, Husserl considère la relation entre la vérité et la connaissance possible ou, plus exactement, entre la vérité et la possibilité de prendre connaissance que *p*, prise de connaissance qu'il identifie à l'acte de juger correctement avec évidence, qu'il appelle d'abord « remplissement » puis, plus tard, « vérification », par opposition à « falsification ³ » :

Évidemment, il y a une équivalence générale entre les propositions « A est vraie » et il est *possible* que quelqu'un juge avec évidence que A est le cas » [...] La proposition « A est vraie » ne dit pas ce que dit son équivalent, « il est possible que quelqu'un juge avec évidence que A est le cas » [...] ⁴.

Il est possible que la thèse husserlienne selon laquelle les deux propositions équivalentes ne disent pas la même chose (selon laquelle, comme il le dit ailleurs, vouloir dire l'une n'est pas vouloir dire l'autre) soit dirigée contre Brentano.

1. GAE, p. 146-147. Dans une autre formulation, Brentano n'écrit pas que nous disons qu'un objet existe, si..., mais plutôt : « [L'expression] un existant dit autant que... "est correctement accepté" ». (*Wahrheit und Evidenz*, *op. cit.*, p. 79).

2. Brentano, *Wahrheit und Evidenz*, *op. cit.*, p. 139, nous soulignons. Voir également Brentano, *Die Abkehr vom Nichtrealen*, *op. cit.*, p. 207; W. Künne, *Conceptions of Truth*, *op. cit.*, p. 375-380.

3. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/2, La Haye, Martinus Nijhoff, 1984a., p. 799.

4. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XVIII, *Prolegomena zur reinen Logik*, La Haye, Nijhoff, 1975, § 50.

Husserl admet également une explication vérificationniste de la signification : « une expression a une signification [...] si un remplissement possible [...] correspond à son intention ¹ ». Son explication de la vérité et de la signification par le remplissement possible ou la vérification a un « analogue » que nous avons déjà mentionné :

La conversion (*Umwendung*) du concept de vérité en celui de jugement évident a son analogue dans la relation entre le concept d'être individuel et celui de possibilité de perception ².

Suivant Bolzano plutôt que Frege, Husserl tient l'existence pour une propriété d'un concept (d'un sens, non pas d'un concept frégeen). Par « individuel » ou « réel », Husserl ne fait donc pas référence à l'existence, mais à un mode d'être, le mode d'être temporel et causalement efficace ³.

Les trois « équivalences » de Husserl, entre la vérité et la vérifiabilité, entre la signification et le remplissement possible, entre l'être réel ou temporel et la perceptibilité, sont incompatibles avec les conceptions de Brentano. Selon Husserl, à strictement parler, les jugements sont corrects, mais ne sont pas vrais, tandis que les propositions sont vraies, mais ne sont pas correctes ; même si, bien sûr, si un jugement que *p* est correct, alors il est vrai que *p*. Et la correction, à la différence de la vérité, est une propriété normative. Selon Husserl, mais pas Brentano, nous avons connaissance, quoique pas « au sens strict », des choses extérieures et des états de choses contingents. Comme son maître, Husserl pense que la connaissance implique la conscience de la correction du jugement. Mais, à la différence de Brentano, il pense que si un jugement est correct, alors quelque chose le rend correct. Finalement, Husserl ne pense pas que la relation entre la vérité et le jugement évident possible ne soit qu'une

1. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/1, La Haye, Nijhoff, 1984, § 15.

2. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XVIII, *Prolegomena zur reinen Logik*, *op. cit.*, § 50, cf. *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/2, *op. cit.*, VI § 47. En plus de ses explications vérificationnistes de la vérité et de la signification, Husserl fait aussi de la vérifiabilité un critère de démarcation. La plupart des conceptions philosophiques critiquées dans les *Prolegomènes* à ses *Recherches logiques*, comme le scepticisme et le psychologisme, sont diagnostiquées comme « absurdes » ou « insensées » (*widersinnig*). La façon husserlienne de distinguer l'absurde du « sensé » n'est pas celle des philosophes viennois de son temps, mais c'est un critère de démarcation et, de fait, le premier de ce genre.

3. Brentano avait argumenté contre l'identification par Sigwart de l'existence et de la perceptibilité : « ce concept d'existence est trop étroit, puisqu'on pourrait bien affirmer, par exemple, qu'il existe beaucoup de choses qui ne peuvent être perçues, par exemple un passé et un futur, un espace vide et, plus généralement, un manque, une possibilité, une impossibilité, etc. » (*Wahrheit und Evidenz*, *op. cit.*, p. 46). Ce passage figure initialement dans la première édition de USE.

équivalence. Selon sa théorie des « modifications », s'il est possible de prendre connaissance que p , alors il est possible de prendre connaissance que p au moins en partie parce qu'il est vrai que p .

Quelle notion de possibilité Husserl emploie-t-il dans ses trois équivalences? Il distingue nettement entre les possibilités « idéales » et les possibilités « réelles », à savoir les possibilités « pour un sujet empirique ». Il affirme que dans chacune de ces trois équivalences le type pertinent de possibilité est la possibilité « idéale ¹ ». Son vérificationnisme est ce qu'Evans appelle « vérificationnisme idéal » dans une discussion de la caractérisation dummettienne du réalisme ².

Quel type de possibilité Brentano avait-il pour sa part à l'esprit dans la citation du début de cette section? Non pas ce que Husserl appelait possibilité « réelle », car Brentano dit que « le concept de vrai n'a rien à voir avec le fait que la vérité soit nous soit connaissable ³. » En effet, il

n'appartient pas au concept de « pouvoir être accepté par un jugement correct » que quelqu'un accepte effectivement quelque chose, pas même que quelqu'un soit disposé à l'accepter ⁴.

Quand Schlick, Waismann, Wittgenstein et d'autres philosophes viennois commencent à faire appel aux doctrines vérificationnistes, eux aussi se demandent quel genre de possibilité est présupposé par la vérifiabilité. Ils recourent parfois à ce que Husserl appelle la vérifiabilité réelle, parfois à une notion plus large ⁵. Le maillon qui relie le dernier vérificationnisme viennois à celui de Husserl – et par-là à l'explication épistémique de la vérité et du jugement correct de Brentano – n'est autre que Schlick. Dans son papier de 1910 sur l'essence de la vérité et son livre de 1918, *Théorie générale de la connaissance*, Schlick montre qu'il est très familier des écrits de Brentano, de Husserl et d'autres héritiers de Brentano. Il expose et critique les premières conceptions de Husserl en détail. En particulier, il rejette la catégorie husserlienne d'intuition

1. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XVIII, *Prolegomena zur reinen Logik*, op. cit., § 50, cf. E. Husserl *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/1, op. cit., § 15.

2. G. Evans, *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 94.

3. GÄ, p. 17.

4. GÄ, p. 146.

5. R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Frankfurt am Main, Ullstein, 1974, § 179; trad. fr. Th. Rivain, rév. É. Schwartz, *La construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002; L. Wittgenstein, *Philosophische Bemerkungen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1984, § 59; F. Waismann, *Ludwig Wittgenstein und der Wiener Kreis : Gespräche*, [Bd. 3 der Wittgenstein-Werkausgabe] éd. B. McGuinness, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984, p. 47; M. Schlick, « Meaning and Verification », *The Philosophical Review*, 45, p. 98-104, 1936.

ou de perception d'objets idéaux. Il fait toutefois un large usage de l'une des composantes de l'explication husserlienne de la prise de connaissance que p : l'identification, ou ce que Schlick appelle pour sa part « vérification »¹. Selon Husserl, prendre connaissance que p , c'est identifier ce qui est perçu à ce qui est pensé. Selon le premier Schlick, ce sont deux jugements qui sont identifiés².

L'une des thèses les plus frappantes de Schlick sur ce qu'il tient pour le genre le plus fondamental de vérification apparaît dans une discussion de la vérification des comptes-rendus psychologiques en première personne. Schlick admet la critique de Husserl de l'explication brentanienne de l'infailibilité de la perception interne, mais il rejette sa thèse selon laquelle la perception interne serait adéquate et la perception externe inadéquate³. Il justifie son rejet en disant qu'il n'y a pas de perception interne. Husserl a affirmé que dans la perception interne, par exemple dans la perception d'une sensation de douleur, le contenu senti et l'objet de la perception interne sont identiques. Dans ce cas, soutient Schlick :

Il n'y a absolument aucun sens à parler de perception. Le contenu *est* simplement là, rien de plus⁴.

Dans l'un des plus fameux passages de ses *Recherches*, Wittgenstein semble d'accord avec l'alternative de Schlick à la modification husserlienne des vues de Brentano :

En quel sens mes sensations sont-elles *privées*? [...] On ne peut absolument pas dire de moi (sauf sur le ton de la blague) que je *sais* que j'ai mal. Qu'est-ce que cela est supposé signifier – à part peut-être que j'ai mal?

On ne peut dire que les autres personnes prennent connaissance de mes sensations *seulement* par mon comportement – car on ne peut dire que j'en prends connaissance. Je les *ai*⁵.

1. M. Schlick, *Allgemeine Erkenntnislehre*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1979 (1918), p. 185-195.

2. *Ibid.*, p. 189, p. 192; E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/1, *op. cit.*, I § 15.

3. M. Schlick, *Allgemeine Erkenntnislehre*, *op. cit.*, p. 176-177.

4. *Ibid.*, p. 177.

5. Sur Brentano et Schlick au sujet de la « perception interne », voir W. Künne, *Conceptions of Truth*, *op. cit.*, p. 378-9; R.M. Chisholm, « Schlick on the Foundations of Knowing », in R. Haller (ed.), *Schlick und Neurath. Ein Symposium*, *Grazer Philosophische Studien* 16/17, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 149-158. K. Mulligan (*Wittgenstein et la philosophie austro-allemande*) soutient que bon nombre des thèses présentées comme des vérités essentielles sur le langage, l'esprit et ses objets par des philosophes autrichiens antérieurs refont surface dans les écrits de Wittgenstein comme descriptions des façons dont les mots sont utilisés et doivent l'être.

§ 4. EXPLICATIONS RÉCESSIVES DES VALEURS : LES THÉORIES
DE LA PATATE CHAUDE (*BUCK-PASSING*) ET DES ATTITUDES CONVENABLES
(*FITTING ATTITUDES*)

Brentano pense que la connaissance axiologique est un type de connaissance apodictique. Ici encore, comme dans son explication de la connaissance apodictique non axiologique, l'évidence et la correction jouent un rôle central. En particulier, Brentano utilise l'idée que non seulement les jugements, mais aussi les émotions, les désirs et les volontés sont corrects ou incorrects, une idée qui, nous l'avons déjà noté, remonte à Platon et Aristote¹. La philosophie brentanienne mature de la connaissance apodictique des valeurs, comme sa philosophie mature de la connaissance non normative apodictique, diffère à plusieurs égards de ses conceptions initiales. Initialement, comme nous l'avons vu, Brentano semble avoir pensé que les jugements conviennent ou disconviennent à ce qu'il appelle des « contenus de jugements », une catégorie que Stumpf et Husserl ont baptisée des états de choses, mais aussi que les émotions conviennent ou disconviennent à l'exemplification de valeurs². Dans les deux cas, ses conceptions initiales ressemblent aux conceptions qu'adopteront plus tard ses étudiants Husserl, Meinong et Marty ainsi que certains de leurs étudiants et disciples³. Ici, nous avons donc un cinquième exemple d'effet de l'épistémologie brentanienne des valeurs, plus exactement de sa première version. Ainsi, dans ses conférences de 1885-1886 sur l'esthétique, Brentano dit que l'esthétique

est cette discipline pratique qui nous apprend à faire preuve d'un goût correct lorsque nous sentons (*empfinden*, ressentons) le beau et le laid, à préférer le plus beau au moins beau [...] ⁴.

1. Le rôle des émotions et des désirs corrects dans la philosophie ancienne ne semble pas avoir reçu beaucoup d'attention dans les travaux contemporains de philosophie ancienne. Les élèves de Brentano, Kraus, Kastil, Katkov, et Arleth, suivant les indications de Brentano, ont consacré une large part de leur attention à la correction affective et conative dans la philosophie ancienne et médiévale. Voir K. Mulligan, « Incorrect Emotions in Ancient, Austrian & Contemporary Philosophy », *Revue de philosophie de la France et de l'étranger* 142, 4, 2017, p. 491-512.

2. Brentano ne pense pas que seul ce qui existe est valable. Cf. « Il n'est pas nécessaire que quelque chose existe pour l'appeler beau. Tout ce qui est digne d'être désiré est bon, comme tout ce dont nous avons raison de nous réjouir » (GÄ, p. 123).

3. Pour les conceptions de Brentano sur les jugements et les contenus de jugements, voir L. Cesalli, K. Mulligan, « Brentano and Marty : Correctness, Value, States of Affairs & Language », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Handbook of Brentano and the Brentano School*, London, Routledge, 2017. Cet article fournit également quelques détails sur les premières conceptions brentanienne des émotions et des valeurs.

4. GÄ, p. 4-5. L'éditeur de Brentano y fait référence comme à la « vieille conception de Brentano [...] selon laquelle le beau et le laid (*Unschönes*) sont d'authentiques concepts »

Qu'est-ce que sentir ou ressentir une valeur (une expression également employée par Lotze)? Dans ces mêmes conférences, Brentano dit, dans une discussion sur la beauté des présentations, qu'une « émotion dit "cela est particulièrement beau", souvent sans qu'on sache pourquoi cela est beau ou ce qui le rend beau ». Plus précisément, la

valeur [d'une présentation] est saisie (*erfasst*) dans une joie dont on a l'expérience réelle et qui est caractérisée comme correcte¹.

C'est exactement la position défendue par Husserl, qui a suivi les conférences dont est tiré ce passage, et par Marty : les émotions correctes dévoilent ou révèlent l'exemplification de la valeur. Brentano propose une autre version, peut-être distincte de l'idée que les valeurs puissent être senties. Dans un article publié en 1892, il écrit :

Le poète, comme tout artiste, cherche à nous éveiller à des présentations d'une grande valeur et à nous rendre cette valeur sensible (*fühlbar*)².

Dans un autre article publié la même année, Brentano dit qu'un goût très développé « isole par le sentiment (*fühlt heraus*) ce qui est esthétiquement important³. » Peut-être Brentano veut-il dire que sentir une valeur signifie saisir une valeur via une émotion correcte. Reste que ses formulations sont précisément celles qu'emploieront plus tard les disciples de Husserl, Reinach, von Hildebrand et Scheler, lorsqu'ils soutiendront que la façon la plus simple de saisir une valeur est de la sentir, et que sentir une valeur n'est pas être ému. Être ému, admirer ou avoir peur, soutiennent-ils, est une réaction à une valeur ressentie, comme croire est une réaction à la découverte que *p*⁴.

La théorie brentanienne mature des valeurs rejette toutes ces formulations naïvement réalistes. Brentano y retient les notions d'émotion correcte et de connaissance de cette correction, mais les utilise pour élucider la valeur. Faisant référence à cette explication, Kraus dit que « la clarification du concept de valeur » ne fait montre « d'aucun progrès essentiel dans la période qui va d'Aristote à Brentano⁵ ». Que

(GÄ, p. 226). Comme nous le verrons, selon la dernière conception de Brentano, les concepts de beau et de laid ne sont pas d'authentiques concepts.

1. GÄ, p. 31-32.

2. GÄ, p. 171 ; voir aussi p. 13.

3. GÄ, p. 108.

4. Sur les conceptions de Reinach, Scheler et Husserl et certaines versions contemporaines de leurs conceptions, voir K. Mulligan, « Emotions and Values », in P. Goldie (ed.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 475-500.

5. O. Kraus, *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, Brünn-Wien-Leipzig, Rudolf M. Röhler, 1937, p. 169.

cela soit ou non le cas, Brentano cherche certainement à comprendre la valeur par l'émotion correcte et cette dernière par la connaissance de l'émotion correcte, de même qu'il cherche à comprendre l'existence par la vérité ou la correction du jugement et cette dernière par la connaissance de la correction. Bien que Brentano dise que la correction du jugement n'est qu'analogue à celle de l'émotion, il semble supposer que tous les jugements immédiatement évidents le sont de la même manière, bien qu'ils diffèrent à la fois par leurs objets et par ce qui les justifie ou non. Kraus dit correctement que

le mérite particulier de Brentano consiste en la façon dont il présente (*aufweist*) et analyse le *sens* de ce qui est appelé l'objectivité ou l'absoluité des valeurs¹.

Mais la formulation suivante, donnée par Kraus, est-elle réellement la conception de Brentano ?

Nous disons d'une émotion, d'un sentiment ou d'une volonté qu'ils sont corrects, justes ou justifiés, non *parce qu'ils s'accordent* avec un état de choses axiologique (*Wertverhalte*) ou avec des valeurs éternelles quelconques, mais *parce qu'une évaluation (Bewertung) de l'objet dit « valable » ou « bon » s'annonce elle-même comme justifiée, comme une évaluation caractérisée comme correcte qui ne pourrait évaluer cet objet d'aucune autre manière*².

Comme nous l'avons vu au § 2, Kraus donne une formulation parallèle de la conception brentanienne mature de la relation entre le jugement correct et la connaissance. Nous avons dit de cette formulation qu'elle va au-delà des textes de Brentano. Dans le cas présent, toutefois, nous avons des raisons de penser que Kraus expose correctement la conception de Brentano. Dans l'un de ses textes – si l'on fait confiance à ses éditeurs –, Brentano formule ses conceptions de la relation entre la valeur et l'émotion correcte par un « parce que », le « parce que » des raisons impersonnelles (il la formule aussi en termes modaux) :

Considérée en elle-même et par elle-même, [...] toute présentation [...] est un bien et est connaissable en tant que tel *parce qu'une émotion caractérisée comme correcte peut être dirigée vers elle*³.

1. O. Kraus, *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, op. cit., p. 205.

2. O. Kraus, « Die "kopernikanische Wendung" in Brentanos Erkenntnis- und Wertlehre », in *Wege und Abwege der Philosophie*, op. cit., nous soulignons.

3. GÄ, p. 144, nous soulignons.

Ailleurs, Brentano affirme que dire que quelque chose est (un) bien revient à dire que c'est l'objet possible d'une émotion caractérisée comme correcte. Mais en 1906, Brentano emploie également, comme Kraus, le « parce que » personnel :

Ce qui est bien peut être beau mais les concepts ne coïncident pas pour autant. Ainsi l'intuition est bonne et belle, comme le sont les choix vertueux. Ils sont dits vertueux non parce qu'il est juste de les aimer en eux-mêmes, mais *parce qu'il est juste d'aimer leur perception*, à savoir leur présentation¹.

Cette conception est même formulée par Brentano comme la conception que « le beau est fondé (*begründet*) dans la bonté de la présentation². »

On trouvera une formulation importante des conceptions de Brentano dans une note de *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, écrite après la publication de sa monographie pionnière; c'est une conception dont il dit qu'elle est peut-être venue à l'esprit des lecteurs de sa monographie, même si elle n'y est pas clairement établie, conception selon laquelle :

les actes d'amour et de haine immédiatement caractérisés comme corrects sont comparables aux actes de juger immédiatement caractérisés comme corrects et apodictiquement évidents (clairs, *einleuchten*) en tant que vérités de raison. Ce ne sont pas des perceptions immédiatement évidentes, mais seulement des axiomes dont l'évidence provient de concepts (*aus den Begriffen einleuchtend*) : des axiomes qui sont, pour ainsi dire, entraînés par des concepts (à savoir par celui qui pense ces concepts). Si les axiomes émergent ainsi, il en va de même des actes affectifs immédiatement caractérisés comme corrects : eux aussi émergent de concepts³.

Le passage et son contexte immédiat, ainsi que bon nombre de passages liés, présentent plusieurs énigmes à l'interprétation. Brentano semble affirmer que (1) sur la base d'une présentation conceptuelle d'un amour (ou d'amours) ou d'une connaissance (de connaissances), (2) l'amour d'un objet singulier ou d'une classe d'objets ainsi présenté peut se produire et, si c'est le cas, (3) peut se caractériser comme correct dans un acte de connaissance, un jugement de perception interne dont l'amour de l'objet singulier ou d'une classe d'objets est l'objet, acte qui, à son tour (4) peut motiver l'acte de jugement qu'aucun acte d'aimer

1. GÄ, p. 136, nous soulignons.

2. GÄ, p. 138, nous soulignons.

3. USE, p. 112 (non traduit). On trouvera également ce passage dans *Die Abkehr vom Nichtrealen*, *op. cit.*, p. 186.

l'amour ou la connaissance n'est incorrect. Il est vrai que, dans le passage cité, l'étape (3) n'est pas clairement distinguée de l'étape (4). Mais la distinction semble requise par les analogies suggérées par Brentano entre ce cas et son explication de l'émergence de la connaissance des axiomes, présentée dans le § 2. Dans le passage cité et dans la reconstruction que nous en avons proposée, aucun concept axiologique n'est employé. Dans d'autres passages, il emploie quelques concepts axiologiques. Ainsi, Brentano dit que sur la base d'une présentation conceptuelle de la classe des amours ou des connaissances « et de » l'expérience de l'acte d'amour de cette classe, « un simple regard, sans inductions tirées de cas individuels, doit rendre évident (apparent) ¹ » que tous les cas de connaissance ou d'amour sont des « biens ». Dans un autre passage, il dit que sur la base d'une séquence similaire, nous pouvons « prendre connaissance que [...], *ceteris paribus*, la joie doit être préférée à la souffrance et la connaissance à l'erreur ². » Les formulations des deux derniers passages suggèrent que la séquence (1)– (4) devrait être complétée par des jugements évidents dotés d'un contenu axiologique.

Brentano avance souvent explicitement des thèses comme :

Nous disons que quelque chose est bon en référence au fait que l'amour dirigé vers lui est caractérisé comme correct. De même, nous disons qu'un objet existe, si l'acceptation dirigée vers lui est immédiatement ou médiatement évidente ³.

Cette formulation n'emploie pas le concept de possibilité. Mais nous avons vu que Brentano affirme parfois que dire que quelque chose existe revient à dire qu'il *peut* être accepté correctement et qu'être connaissable ne signifie pas être connaissable par nous. De même, son explication des valeurs est quelquefois formulée grâce au concept *être capable d'être aimé correctement*, dont Brentano dit qu'il ressemble au concept *ce qui peut être accepté correctement*. Il ne présuppose ni un amour actuel ni une personne disposée à aimer quelque chose ⁴.

L'une des affirmations centrales de la conception mature de Brentano, nous le savons, est que le bon et le mauvais ne sont pas dans les choses, une

1. USE, p. 82 (non traduit).

2. USE, p. 153, trad. fr., p. 139. L'expression « doit être préférée » est déontique. Il est possible que l'usage inhabituel de la qualification *ceteris paribus* (dans ce genre de contexte) soit dicté par l'usage de cette locution déontique.

3. GAE, p. 146-147.

4. GÄ, p. 146.

conception que Brentano a rejetée bien avant de rejeter des propriétés¹. Des prédicats comme « bon » et « existe » diffèrent absolument, pense-t-il, de prédicats matériels comme « rouge » et « pense » (les premiers sont des dénominations non intrinsèques).

Brentano pense certainement que, si quelque chose est bon, alors l'aimer est correct. Mais il ne pense pas toujours que dire de quelque chose qu'il est bon revient seulement à dire que l'aimer est correct, car c'est aussi dire que cet amour correct se rend évident. Cette condition épistémique, dit Brentano, appartient à sa clarification du concept de bien², une tâche que, comme Moore, il distingue nettement de la tâche de spécifier l'extension de ce concept. Considère-t-il cette clarification comme une définition ou une analyse? Brentano utilise parfois « clarification » pour faire référence à la clarification d'un concept par des exemples³. Mais il l'utilise souvent également pour faire référence à ce qu'il appelle des définitions ou des explications. Ainsi, il dit de la clarification suivante qu'elle est une « définition » du beau :

Dans la vie quotidienne, on appelle beau ce dont l'apparence *peut* être, pour elle-même, préférée par un amour correct, quelque chose qui se manifeste de telle sorte qu'un haut degré d'amour et de joie sont, *de fait*, éveillés [...] chez ceux qui sont dotés de bon goût⁴.

Son « explication du concept de “meilleur” » est : « le meilleur est ce qu'il est juste d'aimer plus⁵. » Ces formulations, considérées avec les thèses Brentaniennes de la forme : « dire... revient à dire... », suggèrent que, souvent, Brentano voulait que ses analyses des valeurs et de l'existence soient comprises comme des analyses réductrices. Puisque ces thèses, comme nous l'avons vu, prennent souvent la forme d'une équivalence entre deux porteurs de vérité dont il est suggéré que l'un des côtés est prioritaire sur l'autre, elles ressemblent à ce qu'on appellera plus tard des *analyses* et à ce que Bolzano appelait *Zerlegungen*⁶. Mais, comme nous l'avons vu, à l'occasion, Brentano semble épouser la conception qu'*être valable* doit être expliqué en termes d'émotions correctes, sans être réduit à cela, et qu'il n'y a pas de déterminations ou de propriétés axiomatiques.

1. USE, p. 78 (non traduit).

2. GAE, p. 146.

3. PES I, p. 110-111 ; trad. fr., p. 91-92.

4. GÄ, p. 148, nous soulignons. Voir également, p. 145-146.

5. USE, p. 25-6 ; trad. fr., p. 68-69.

6. Sur la relation entre ces analyses et les analyses Brentaniennes des phénomènes mentaux, voir K. Mulligan, « Incorrect Emotions in Ancient, Austrian, and Contemporary Philosophy », art. cit.

L'analyse épistémique de la valeur de Brentano a été très influente, bien que moins influente que sa théorie épistémique de la vérité. Elle fut, comme nous l'avons noté, rejetée par Husserl et Marty, qui soutenaient que, si une émotion est correcte, elle l'est parce que son objet exemplifie la valeur. Mais les écrits de philosophes associés à Cambridge, comme Broad, Ewing et Laird, manifestent plus de sympathie pour les idées de Brentano, qu'ils développent. Nous avons ici notre sixième et dernier exemple des effets de l'épistémologie de Brentano.

Stout a introduit les conceptions de Brentano dans la philosophie de Cambridge. Dans son *Analytic Psychology* de 1896, il a résumé (de façon inexacte) les conceptions de Brentano sur l'amour et la haine in/corrects. Moore, son étudiant, en fera une recension très positive en 1903¹. Vers la fin du XX^e siècle, les théories de la « patate chaude » ou « des attitudes convenables » acquièrent une certaine popularité. L'expression *buck-passing* (que nous traduisons par « patate chaude »), due à Scanlon, utilise une métaphore semblable à celle qu'utilisait Meinong pour caractériser des théories comme celles de Brentano. Meinong parlait de théories « récessives ».

Les prolongements anglophones des explications dans le style de Brentano diffèrent à plusieurs égards des conceptions de Brentano lui-même. D'abord, dans bon nombre d'entre elles, la valeur est caractérisée en termes d'attitudes diversement caractérisées, mais ces dernières ne sont pas, à leur tour, comprises en termes de connaissance possible de ces attitudes. En second lieu, l'explication brentanienne des valeurs est, dans une large mesure, une explication de ce qui se passe dans les prédications axiologiques non contingentes comme « L'amour est bon », « L'amour est meilleur que la haine », plutôt que dans des affirmations contingentes comme « Sam est mauvais », « Ce sac à main est beau ». Les théories récessives postérieures accordent plus d'attention aux prédications du dernier type qu'aux prédications du premier type. Comme nous l'avons vu, Brentano pense qu'on peut saisir la correction de l'amour dans une connaissance particulière. Mais de même qu'il a bien peu à dire sur la perception externe des choses, des personnes et des situations – par

1. G. Stout, *Analytic Psychology* (I, II), London, Macmillan, 1896, p. 111. Stout y discute en détail les autres idées de Brentano et le travail de trois élèves de Brentano : Ehrenfels, Meinong et Stumpf. Deux ans plus tard, Stout fait un large usage de l'explication meinongienne des quantités et de la mesure (G. Stout, *A Manual of Psychology*, London, W. B. Olive, 1898, chap. VII). L'autre fameux élève de Stout, Russell, a recensé très positivement cette explication, en 1899, et il a fait bon usage de certains de ses éléments dans ses *Principles of Mathematics* de 1903.

opposition à la perception externe des couleurs – il a également très peu à dire sur la correction des réactions émotionnelles aux choses, aux personnes et aux situations. Enfin, dans beaucoup d'explications récessives, le concept de raison défaisable pour une émotion ou un désir occupe une place importante. De même, toutes les propriétés normatives qu'on trouve au cœur de la plupart de ces théories, comme la convenance, l'adéquation et le caractère raisonnable, admettent des degrés. La correction et l'évidence à la Brentano sont dépourvues de degrés et Brentano rejette d'emblée la tentative de Meinong d'introduire des justifications et des raisons défaisables ¹.

§ 5. LA CORRECTION

La connaissance de la correction du jugement et de l'émotion est, comme nous l'avons vu, au cœur de l'explication brentanienne de la connaissance théorique et axiologique. Les réponses de Brentano à deux questions sur la nature de la correction sont cependant difficiles à discerner.

L'une est la question mentionnée plus haut : la correction est-elle une notion déontique? Ainsi, en 1907, Brentano semble suggérer que, si un amour est « comme il doit être », alors il « sera caractérisé comme correct ² ». Supposons que la correction soit déontique. Ce n'est sans doute pas une sorte de *devoir faire*, mais plutôt un *devoir être*. Juger correctement, c'est alors juger de telle manière qu'il doit être le cas qu'on juge de cette manière. Aimer correctement, c'est aimer de telle manière qu'il doit être le cas qu'on aime de cette manière. Une conséquence est que la connaissance doit être partiellement caractérisée en termes déontiques. Une autre conséquence est que l'exemplification d'une valeur doit elle aussi être comprise en termes déontiques. Cette thèse particulière est souvent acceptée par les sympathisants de la théorie de la patate chaude. Mais bon nombre des élèves de Brentano et de ses héritiers soutiennent que, des normes déontiques et des valeurs, ce sont les dernières qui

1. Brentano mentionne Herbart comme un précurseur partiel de son explication épistémique de la valeur. Au regard de la popularité de conceptions des valeurs comme celle de Brentano dans le monde anglophone, il est intéressant de noter que Brentano avait connaissance d'un précurseur anglais, James Martineau (*Types of Ethical Theory*, 2 vol., Oxford, Clarendon Press, J. Martineau, 1891), dont il discute l'explication dans un manuscrit non publié à ce jour (F. Brentano, « Bemerkungen zu Martineaus Types of Ethical Theory », Manuscrit, Firenze, 12 avril 1907). Comme Brentano, Martineau a suivi les conférences de Trendelenburg et il semble être co-responsable du regain d'intérêt pour les préférences et les préférences correctes.

2. GÄ, p. 140-141.

portent la culotte : les émotions et les préférences ont aux valeurs le même rapport que les désirs et les volitions aux *devoirs*¹, une conception attrayante pour ceux qui pensent qu'il n'y a pas de transitions graduelles des émotions et des préférences aux désirs et aux volontés.

La seconde question ou groupe de questions sur la correction concerne sa relation à la polarité. Brentano pense que juger, c'est accepter ou rejeter et qu'être ému ou désirer, c'est être pour ou contre quelque chose. Pense-t-il que sa thèse, selon laquelle tout jugement ou émotion est correct ou incorrect, est indépendante de sa thèse que juger et s'émouvoir apparaissent toujours en l'une ou l'autre de deux variétés opposées ?

Brentano dit que le fait qu'« une seule des deux » options, accepter ou rejeter A, aimer ou haïr A, « peut être correcte, a un rapport avec » le fait que juger ou s'émouvoir « se différencient en variétés positives et négatives² ». De quel rapport s'agit-il au juste ? La question se pose également pour l'explication brentanienne de la connaissance. Comme nous l'avons vu, pour cette explication, il est central que la correction des jugements et des émotions soit connaissable. Mais l'incorrection du jugement et de l'émotion est-elle connaissable ? Si c'est le cas, l'est-elle de la même façon que la correction du jugement et de l'émotion ? Les élèves de Brentano étaient en désaccord sur la nature des réponses apportées par Brentano à ces questions. Selon l'interprétation probablement la plus plausible, Brentano pensait que seule la correction peut être donnée directement, l'incorrection du jugement et de l'émotion ne pouvant qu'être inférée. Mais cette inférence présuppose la polarité du jugement et de l'émotion : de l'évidente correction de l'amour de l'amour, et de la nature opposée de l'amour et de la haine, je peux inférer l'incorrection de la haine de l'amour³. Par ailleurs, dans les passages où il mentionne des actes caractérisés comme incorrects, Brentano n'indique pas, pour autant que nous sachions, que cette connaissance est moins directe que la connaissance de la correction. Cela est vrai du passage suivant :

Si l'amour d'une présentation n'est pas caractérisé comme correct ou incorrect, on parle de ce qui est plaisant plutôt que de ce qui est beau⁴.

1. Voir O. Massin, « Desires, Values and Norms », in J. Deonna, F. Lauria (eds), *The Nature of Desire*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 165-200.

2. GÄ, p. 144.

3. Brentano a fini par rejeter cette conception, cf. A. Marty, *Gesammelte Schriften*, I, 1, J. Eisenmeier et al. (eds), Halle, Niemeyer, 1916, p. 100.

4. GÄ, p. 146. Un autre exemple est Brentano « Bemerkungen zu Martineaus Types of Ethical Theory, *op. cit.*, p. 2-3.

L'idée que certains actes mentaux sont corrects ou incorrects présuppose-t-elle que ces actes aient des opposés polaires? Si l'on en croit Bolzano, Frege et Husserl, juger que p n'a pas d'opposé polaire. La négation appartient à ce qui est jugé, au contenu. Cette conception diffère radicalement de la conception de Brentano où juger, c'est accepter (croire à) ou rejeter (ne pas croire à) quelque chose, et pour laquelle le jugement n'est pas propositionnel. Et Husserl affirme, avec une certaine vraisemblance, que juger que p est toujours correct ou incorrect. De même, on peut penser que les émotions, les désirs ou les volontés existent souvent en paires opposées de façon polaire, mais que ce n'est pas vrai des choix, des intentions et des décisions. Il ne s'ensuit pas que les choix, les intentions et les décisions ne soient pas toujours corrects ou incorrects. Une option proche est la conception selon laquelle, bien que le désir existe en variétés opposées, ce n'est pas le cas de la volonté (une thèse défendue par Leonard Nelson). Cela ne signifie pas que les volontés, ainsi conçues, ne soient pas correctes ou incorrectes.

L'objection la plus fondamentale à l'explication brentanienne du jugement évident et de la correction est sans doute celle de Husserl et Marty. S'ils saluent régulièrement la renaissance, chez Brentano, de l'idée que les actes non intellectuels peuvent être corrects ou incorrects, ainsi que le fait qu'il remette le jugement évident au cœur de l'épistémologie, sa vraie place, ils émettent des réserves quant à son explication de la relation entre l'évidence et la correction. Dans la théorie brentanienne de la connaissance, écrit Husserl,

l'évidence n'est qu'une caractéristique postulée et inintelligible, qui a la propriété miraculeuse (*wunderbare*) de conférer aux jugements auxquels elle s'attache le caractère de correction. Il en va de même de l'analogie de l'évidence dans la sphère affective qui, en l'absence d'autres analyses, reste un mystère, une caractéristique de l'amour supposée le caractériser miraculeusement comme correct¹.

Deux voies sont ouvertes à Brentano pour répondre à ces critiques. La première est son objection à toute forme de réalisme naïf, ses objections plus spécifiques à l'idée que, si un jugement ou une émotion est correct, alors quelque chose le rend correct, ainsi que son objection au réalisme naïf sur l'existence des objets, l'obtention des états de choses et l'exemplification des valeurs. La seconde est son insistance sur le fait que la seule manière d'éclaircir, de comprendre ou de saisir la notion de

1. E. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, op. cit., p. 344.

correction des jugements et des émotions est de considérer des exemples de jugements évidents¹. Ces deux voies ne sont pas indépendantes. La justification de la seconde se trouve dans le rejet du réalisme naïf. Comme il le dit dans une lettre à Kraus de 1909 :

Ce que vous cherchez à gagner ici avec votre croyance en l'obtention (*Bestehen*) du bien, à laquelle les émotions sont supposées se révéler adéquates, m'est incompréhensible. Croyez-vous vraiment que cette existence du bien vous est accessible par la perception, tout comme les actes mentaux émotionnels, et que vous reconnaissez dès lors leur accord puis, par-là, la correction de votre émotion, en comparant ce que vous percevez de façon interne avec ce que vous percevez de façon externe ? Je pense que formuler cette question suffit à rendre manifeste l'impossibilité de lui donner une réponse affirmative^{2 3}.

1. *Die Abkehr vom Nichtrealen*, op. cit., p. 206-207.

2. *Ibid.*, 1977, p. 207-208.

3. Ce chapitre est partiellement issu de de K. Mulligan, « Brentano's Knowledge, Austrian Verificationisms, and Epistemic Accounts of Truth and Value », *The Monist* 100, 1, 2017, p. 88-105. Nous remercions Stéphane Dunand pour son aide à la traduction de ces passages.

CHAPITRE IV

JUGER

§ 1. LA DIVERSITÉ DE QUESTIONS AUXQUELLES LES ACTES DE JUGER DONNENT LIEU

Peu de philosophes doutent de nos jours qu'une théorie du jugement ou de l'assertion doive occuper une place centrale dans le projet d'une théorie de la signification, projet dont s'occupent les philosophes exacts, depuis les travaux de Frege et de Russell au moins. Or les deux théories du jugement les plus sophistiquées à notre disposition, chacune élaborée de manière extrêmement détaillée au sein de la tradition Brentanienne, restent pratiquement inconnues à ce jour. Nous faisons ici référence à la théorie développée par Brentano et défendue, de façon substantiellement modifiée, par Anton Marty, ainsi qu'à la théorie alternative exposée par Husserl. Il faut encore ajouter à ces théories celle de Meinong, qui occupe à bien des égards une position intermédiaire entre les deux premières. Ces théories, ou pour être plus précis, ces familles de théories, ont bien entendu beaucoup en commun. Elles prennent avant tout au sérieux les deux principes suivants :

(P1) Les actes de juger sont des épisodes complexes.

(P2) Les actes de juger ont une forme logique.

Brentano, ses élèves immédiats – Stumpf, Marty, Meinong, Husserl et Twardowski –, mais également les élèves de ceux-ci – Ingarden, Reinach, Mally, Witasek –, ont tous développé des descriptions du jugement qui, même là où elles se contredisent entre elles, tentent de faire droit à ces truismes. Cette préoccupation commune distingue les descriptions du jugement données par les Brentaniens de presque tous les travaux sur le sujet effectués par leurs contemporains, à l'exception de ceux de Frege et de Russell. En effet, ces travaux contemporains méconnaissent la nature

de la forme logique. Par ailleurs, presque tous les travaux ultérieurs sur la question échouent à saisir la nature des épisodes psychologiques complexes.

Parmi les plus de trois mille pages, de qualité remarquable, écrites par les Brentaniens sur le juger, nous trouvons notamment des pans entiers de la *Psychologie* de Brentano, son *Wahrheit und Evidenz*, sa *Doctrine du jugement correct*, la majeure partie des *Recherches logiques* de Husserl, et en particulier le long argument de 75 pages que l'on trouve dans les § 20-43 de la cinquième *Recherche*, l'essentiel de *Über Annahmen* de Meinong, les *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* de Marty et « La théorie du jugement négatif » de Reinach. On peut considérer comme un hommage à la fertilité de cette tradition le fait que pratiquement chaque distinction introduite en son sein ait été redécouverte dans des travaux ultérieurs en philosophie de l'esprit et du langage.

Dans ce qui suit, nous exposons certaines des idées principales mises en avant dans cette tradition en distinguant, comme Brentano et ses héritiers, trois questions :

- (A) Quelle est la description et la classification correctes du juger et des phénomènes apparentés ?
- (B) Quel est le statut ontologique des actes de juger et des phénomènes apparentés ?
- (C) Quelles lois le phénomène du juger exemplifie-t-il ?

En ce qui concerne la première question, nous nous intéresserons en particulier :

- (A1) à ce que Meinong et Husserl (de même bien sûr que Frege et Russell) appelaient des *assomptions* et que Brentano et Marty appelaient des *présentations de contenus de jugement* ;
- (A2) aux *présentations* de Brentano ;
- (A3) à ce que Husserl appelait des *contenus propositionnels* ;
- (A4) aux présuppositions existentielles.

Nous présenterons ensuite les deux réponses les plus détaillées aux questions (B) et (C), à savoir celles développées par le Brentano tardif et par le jeune Husserl. Nous nous efforcerons à cette occasion de mettre en évidence la façon dont ces travaux parviennent à inscrire les descriptions précises du juger au sein d'un cadre ontologique rigoureux.

§ 2. LES ACTES DE JUGER DISTINGUÉS DES ÉTATS DE CHOSES
ET DES ENTITÉS ABSTRAITES DE SIGNIFICATION

Selon (P1), les actes de juger sont des épisodes complexes. Afin de souligner ce point, et ainsi que nous l'avons mentionné en introduction, nous suivons ici encore l'usage de nombreux brentaniens en utilisant l'infinitif nominalisé « juger » (qui correspond en allemand à *das Urteilen*), plutôt que le terme plus commun de « jugement », qui introduit une ambiguïté « acte/produit » (un jugement est-il l'acte de juger ou la chose jugée ?). Les actes de juger sont des particuliers qui se produisent à un certain instant. Ils peuvent donc avoir des effets causaux.

Tout ce qui est réel peut avoir des effets ; l'acte de présenter [*Vorstellens*] ainsi que tout autre acte psychique¹.

Les jugements sont eux-mêmes des objets, et qui plus est des objets réels, qui ne peuvent exister que dans des êtres jugeant. Et les possibilités de jugement sont des dispositions de jugement réelles, de même que les caractéristiques des êtres réels qui jugent².

Le juger de Jean selon lequel Jules aime Jeanne peut produire causalement en lui, par la seule force d'association, un fantasme portant sur Jeanne³.

La force de la remarque selon laquelle les actes de juger sont des particuliers ressort plus clairement si nous gardons à l'esprit le double contraste – découvert par les brentaniens – entre les actes de juger concrets et les entités abstraites de signification, d'une part, et entre les actes de juger et les états de choses, d'autre part.

Les actes de juger de Jean qui ont lieu lundi et mardi, et selon lesquels Jules est amoureux, sont deux particuliers. Or de nombreux philosophes du XX^e siècle ont voulu, dans le sillage de Frege et de Husserl, concevoir de tels particuliers comme deux occurrences d'un type ou d'une entité abstraite souvent appelée « proposition ». Utiliser ce mot de la sorte revient à galvauder de manière malheureuse un mot qui devrait, comme

1. A. Marty, « Über Annahmen », in A. Marty, *Gesammelte Schriften*, vol. II, 2, Halle, Niemeyer, 1920, p. 16.

2. E. Husserl, « Intentionale Gegenstände », in E. Husserl *Aufsätze und Rezensionen* (1890-1910), B. Rang (ed.), La Haye, Nijhoff, 1979, p. 340 ; cf. *Logische Untersuchungen*, vol. 2, 1^{re} part., U. Panzer (ed.), La Haye, Nijhoff, 1975, V, § 2.

3. Admettre de telles connexions causales ne revient pas, comme les brentaniens en étaient tout à fait conscients, à identifier les relations intentionnelles aux relations causales : les deux sortes de relations contribuent à la structure de la référence, de l'assertion et de l'émotion.

le souligne Geach, être utilisé pour faire référence à « une structure de mots au moyen de laquelle quelque chose est proposé, soumis à la considération »¹. Le problème a été rendu plus complexe encore par la tendance de certains philosophes à utiliser le mot « proposition » pour faire référence aux états de choses ou à des entités hybrides qui combinent des caractéristiques des propositions (en tant qu'entités abstraites) et des états de choses. (Une tradition initiée par Moore et Russell, au sein de laquelle s'inscrit l'usage du mot *Objektive* par Meinong.) Nous n'utiliserons pas ici le mot « proposition » de cette manière, mais parlerons d'entités abstraites de signification. Ce qui nous intéresse à propos de ces dernières est qu'elles sont supposées être instanciables de manière multiple et qu'elles ont des caractéristiques négatives telles que l'inefficacité causale, la non-localisation temporelle, etc. Les « pensées » de Frege appartiennent à cette catégorie, tout comme les « significations propositionnelles idéales » (*Aussagebedeutung*) ou les « espèces de signification » de Husserl.

Si Husserl considérait que les deux actes de juger de Jean instancient une entité idéale instanciable de manière multiple, tel n'était pas le cas de Marty. Ce dernier, en bon nominaliste au sujet du jugement, tentait de montrer que les relations de similarité entre actes de juger rendent les espèces de signification superflues.

Les actes de juger s'opposent aux états de choses. Le mot « *Sachverhalt* », comme nous l'avons noté, a été utilisé à partir de 1888 par Stumpf pour souligner une distinction déjà établie auparavant, nous dit-il, par Brentano : celle entre le juger et le contenu de jugement (*Urteilsinhalt*)².

Nous soupçonnons que malgré l'assurance de Stumpf que Brentano « avait clairement aperçu toute la portée de la distinction » entre le juger et le contenu de jugement³, la notion brentanienne de contenu de jugement était aussi indifférenciée que l'était cette notion clé dans l'œuvre d'un néokantien singulier écrivant en 1879⁴, à savoir la notion de « contenu jugeable » élaborée par le jeune Frege. Puisque Frege en 1879 et Brentano en 1874 n'avaient pas encore fait de distinction sérieuse entre sens et référence (dans la terminologie frégréenne) ou entre contenu et objet (dans

1. P. Geach, *Logic Matters*, Oxford, Blackwell, 1981, p. 255.

2. C. Stumpf, « Selbstdarstellung », in R. Schmidt (ed.), *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellung*, vol. 5, Leipzig, Felix Meiner, 1924, p. 36. Ceci est confirmé par Marty, cf. *Die Abkehr vom Nichtrealen*, op. cit., p. 223.

3. C. Stumpf, « Selbstdarstellung », op. cit., p. 36.

4. Voir G. Gabriel, « Frege als Neukantianer », *Kantstudien* 77, 1986, p. 84-101.

la terminologie brentanienne), la notion moderne d'état de choses comme quelque chose qui est en corrélation avec des jugements de la même manière que les actes de nommer sont corrélés aux objets, et donc, la notion de quelque chose qui implique des objets, simples ou complexes, sans leur être identique, leur était étrangère. Le rôle de Brentano fut tout simplement de stimuler chez ses élèves et héritiers le développement de plusieurs théories des états de choses. Un concept indifférencié tel que son « contenu de jugement » a dû sembler bien ambigu à la lumière des différenciations ultérieures.

La première distinction nette entre les jugements (ou leur sens ou leur contenu) et leurs corrélats objectifs se trouve dans l'article de Frege de 1892 « Sur le sens et la référence » et dans la monographie de Twardowski de 1894 *Sur la théorie du contenu et de l'objet des présentations*. Avant cela cependant, plusieurs pas dans la bonne direction avaient été faits par Höfler, Meinong, Kerry (un philosophe autrichien influencé par les brentaniens, qui n'est plus connu aujourd'hui que pour sa discussion de Frege), Twardowski¹, Marty et Husserl, ainsi que par Frege lui-même dans ses *Fondements de l'arithmétique*². Il n'est pas simple de comparer la triple distinction entre acte, sens ou contenu et objet chez Frege et chez Twardowski, avant tout parce que les deux philosophes appliquent leurs distinctions à des domaines différents même s'ils se chevauchent. Frege s'intéresse principalement aux assertions et à leurs constituants sous-propositionnels. Twardowski s'intéresse principalement aux actes non judicatifs tels que les présentations et les actes sous-propositionnels tels que le nommer. Cependant, dans une série d'articles écrits dans les années 1890, Husserl a généralisé la distinction entre acte, contenu et objet pour prendre en compte les actes judicatifs, non judicatifs et linguistiques,

1. Voir K. Twardowski, *Idee und Perzeption. Eine erkenntnistheoretische Untersuchung über Descartes*, Wien, Carl Konegen, 1892.

2. Sur les anticipations antérieures à 1892 de la distinction entre sens et référence chez Frege, voir I. Angelelli *Studies on Gottlob Frege and Traditional Philosophy*, Dordrecht, Reidel, 1967, p. 38 sq. ; trad. fr. J.-Fr. Courtine, A. de Libera, J.-B. Rauzy, J. Schmutz, *Études sur Frege et la philosophie traditionnelle*, Paris, Vrin, 2007. Twardowski signale que Bolzano (*Wissenschaftslehre*, § 49) et son élève Zimmermann (*Philosophische Propädeutik*, W. Braumüller, Wien, 1867, § 18 et § 26) avaient distingué le contenu et l'objet (K. Twardowski, *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellung*, Hödler, Wien, 1982). Höfler relate que la distinction entre contenu et objet à laquelle il est fait allusion dans le § 6 de sa *Logik* (*op. cit.*), qu'il avait écrite avec l'aide de Meinong, aurait été développée de manière plus complète s'il n'y avait pas eu Brentano. Car lorsque Höfler en 1885-1886 insista auprès de Brentano sur l'importance de cette distinction, la réponse de son maître fut sceptique et décourageante (A. Höfler, *Psychologie*, vol. 1, 2^e éd., Wien, Hödler, 1930, p. 30).

de même que leurs constituants¹. La parution après le tournant du siècle des *Recherches logiques* de Husserl et de *Über Annahmen* de Meinong a permis d'accéder à des versions complètement généralisées de la distinction entre acte, contenu et objet².

Nous ne nous occuperons pas directement ici de la diversité déconcertante des théories brentaniennes du corrélat du juger – l'état de choses. Il suffit, pour le but qui est ici le nôtre, que nous puissions extraire de cette tradition un critère de distinction entre les actes de juger et les états de choses. Or un tel critère est disponible au moins pour le type le plus simple de jugement. Le jugement de Jean que Jules est en train d'embrasser Jeanne est rendu vrai ou correct par l'obtention de l'état de choses que nous pouvons nommer au moyen d'une expression nominalisée telle que « le baiser que Jules est en train de donner à Jeanne ». Or la distinction entre le juger et l'état de choses revient à affirmer que le second, à la différence du premier, contient des constituants spatio-temporels perceptibles. Le critère a une interprétation triviale et une interprétation non triviale. Selon l'interprétation triviale, il s'applique aux deux constituants des états de choses que sont Jules et Jeanne. Peu de personnes seraient prêtes à nier que ceux-ci, à la différence du jugement qui porte sur eux, sont perceptibles. Selon l'interprétation non triviale, qui est exploitée en particulier par (les jeunes) Meinong et Husserl, les états de choses les plus simples contiennent un troisième constituant spatio-temporel perceptible – ici un baiser parmi une série d'autres baisers. C'est leur engagement envers les constituants de ce type³ qui permet à Husserl et Meinong de postuler des corrélats propres aux actes de juger par opposition aux corrélats propres aux actes tels que le nommer ordinaire ou le voir (des choses).

Une caractéristique attractive de ce critère est qu'il nous permet de distinguer les actes de juger des états de choses sans avoir à nous engager envers une quelconque conception définitive du statut ontologique des

1. E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen* (1890-1910), *op. cit.*, en particulier p. 303-356.

2. Meinong a établi la distinction entre le contenu et l'objet d'une présentation dans son texte de 1899 : « Über Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », in A. Meinong, *Gesamtausgabe*, vol. 2, Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1971, p. 377-471.

3. Sur ces entités controversées, voir B. Smith (ed.), *Parts and Moments : Studies in Logic and Formal Ontology*, *op. cit.* ; K. Mulligan, P. Simons, B. Smith, « Truth-Makers », *Philosophy and Phenomenological Research* 44, 1984, p. 287-311. Marty a initialement tenu compte de ces entités dans son ontologie, et les a ensuite rejetées ; voir A. Marty, *Gesammelte Schriften*, vol. II, 1, Halle, Niemeyer, 1918, p. 251.

états de choses ¹. Husserl, Stumpf et Meinong considéraient que le type le plus élémentaire d'état de choses positif était, comme les entités abstraites de signification, idéal, mais qu'il différait de ces entités en n'étant pas instanciable de manière multiple. (Bien qu'il soit bien sûr capable d'accès multiples). Mais il se peut que ce qui, pour Husserl et Meinong, constituait les composants du type le plus simple d'état de choses – par exemple les événements, les processus ou les états – puisse en fait accomplir la totalité des tâches dévolues aux états de choses ².

La distinction entre les états de choses d'une part, et les jugements, leur contenu et les propositions, d'autre part, permet d'affirmer avec Husserl et Reinach que le seul *locus* de l'actualité, de la possibilité, de la nécessité, et de la probabilité est l'état de choses. Les propositions sont vraies ou fausses. Seuls les états de choses sont actuels, nécessaires, possibles ou probables. Cette thèse allait marquer durablement la philosophie du XX^e siècle. La distinction entre la vérité des propositions et la correction des actes de juger n'a pas connu le même succès.

§ 3. LES CONSTITUANTS DU JUGER

Les actes de juger sont des épisodes complexes qui ne sont pas répétables et qui, si Husserl et Meinong ont raison, instancient des universaux. Mais en quel sens ces épisodes sont-ils complexes ? D'après le jeune Brentano et tous ses élèves, de tels épisodes contiennent deux sous-épisodes, qu'ils appellent la « qualité » et le « contenu », ou « matière », de l'acte de juger. On trouve une distinction analogue dans la presque totalité de la philosophie du langage du XX^e siècle (« force ou mode *vs* radical ou contenu » ; « tropique *vs* neustique », etc.). Et certains auteurs, tels Austin et Searle, sont même prêts à parler, comme les brentaniens, de parties constituantes d'actes. Ainsi les actes d'asserter, de prédiquer, de nommer, peuvent tous être distingués dans l'acte d'informer quelqu'un que *p*, selon Austin ³. Or on peut prendre le fait de parler de constituants d'actes plus ou moins au sérieux. Au moins quatre positions différentes

1. Voir E. Heinrich, *Untersuchung zur Lehre vom Begriff*, thèse de doctorat, Göttingen, Kaestner, 1910.

2. Voir K. Mulligan, P. Simons, B. Smith, « Truth-Makers », art. cit.

3. Voir J.L. Austin, *How to do Things with Words*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1975, p. 90-93 ; K. Mulligan, « Promisings and other Social Acts : their Constituents and Structure », in K. Mulligan (ed.), *Speech Acts and Sachverhalt : Reinach and the Foundations of Realist Phenomenology*, Dordrecht, Nijhoff, 1987, p. 29-90.

eu égard à ce que nous avons appelé l'épisode du juger peuvent être distinguées.

Premièrement, un philosophe peut affirmer que la phrase :

(1) Jean jugeait que Jules débordait de joie

est vraie si une substance, à savoir Jean, tombe sous un certain prédicat complexe. Un tel philosophe pourrait ne pas avoir de place pour les épisodes dans son ontologie. Il parlera alors probablement de relations logiques entre des phrases telles que (1) et des phrases telles que :

(2) Jean supposait que Jules débordait de joie

plutôt que de constituants d'actes.

Deuxièmement, un philosophe peut affirmer que la phrase (1) est vraie si Jim tombe sous un certain prédicat complexe *et* exemplifie un certain universel complexe. Un philosophe de cette sorte pourrait également se passer des épisodes.

Selon une troisième position, la phrase (1) peut être rendue vraie ou correcte par l'occurrence d'un épisode non répétable, un épisode qui tombe sous différents concepts, mais qui ne peut avoir de parties (Bergmann et Grossman considèrent les actes mentaux comme étant inanalysables à peu près en ce sens).

La quatrième position, qui est celle des Brentaniens, considère que la phrase (1) est rendue vraie par l'occurrence d'un épisode qui est composé d'au moins deux sous-épisodes : l'acte de juger et l'occurrence de la matière ou du sens de ce juger. Le premier sous-épisode n'appartient pas à ce qui rend la phrase (2) vraie ; le second sous-épisode est (selon une interprétation) lui-même complexe, étant composé d'un acte de nommer et d'un acte de prédication, et peut contribuer à rendre soit (1) soit (2) vraie.

Nous verrons bientôt que les Brentaniens n'étaient pas tous d'accord sur la portée (une question de type A) des termes « qualité » et « matière », ni sur la manière dont ils interagissent (une question de type C). Pour l'heure, il importe encore de relever que le désaccord concernant la question de savoir si un juger dans son entièreté instancie un universel conduit à deux désaccords supplémentaires eu égard à la question de savoir si les deux constituants d'un tel jugement instancient des universaux. Pour Marty, bien sûr, les parties d'un juger doivent être traitées de manière aussi nominaliste que les épisodes qu'elles constituent. Husserl, d'un autre côté, soutient que l'épisode et chacune de ses deux parties *instancient* des universaux. On comprend mieux son affirmation en la comparant à celle de Frege dont la position, eu égard au problème en question, se situe entre celle de Marty et celle de Husserl. Une *Gedanke* frégréenne peut en effet

être liée ou attachée au monde réel des épisodes psychologiques, mais si elle est liée de la sorte, ce n'est pas parce qu'elle est instanciée. Elle est plutôt *exemplifiée* par un habitant du monde réel, à savoir un juger. Une *Gedanke* est reconnue comme vraie, c'est l'acte de juger, qui, à la différence de la *Gedanke*, n'est pas répétable. Elle est saisie (*fassen*, le terme de Bolzano est *erfassen*). De même qu'une *Gedanke* frégéenne n'a pas d'instanciation, un juger frégéen semble ne pas instancier d'habitant du troisième royaume. Husserl remplit ces deux lacunes. Tout juger instancie selon lui une espèce de juger. Toute entité de signification universelle peut être instanciée¹ par une matière judicative. Sous forme de tableau, la différence entre Frege et Husserl ressemble à ceci :

Frege

répétable :	Gedanke
non répétable :	juger saisir

Tableau I

Husserl

répétable :	espèce de signification	espèce de qualité
non répétable :	matière	qualité

Tableau II

Un exemple non psychologique illustrant ces distinctions nous aidera à mieux comprendre la position de Husserl. Considérons une table rouge. Selon Husserl, la table et *sa* rougeur – ce qu'on appelle souvent une « propriété particularisée » ou un « moment » – sont toutes deux des habitants non répétables du monde spatio-temporel. Chacune instancie un habitant non répétable du troisième monde : Table et Rougeur².

L'approche nominaliste des constituants des actes de juger se laisse aisément comprendre dans le contexte de l'approche platonicienne³ de Husserl. Si nous éliminons tout simplement la ligne supérieure du Tableau II, nous obtenons l'approche de Marty. La position de Husserl, à la différence de celle de Frege, possède une contrepartie nominaliste. Pour tous les Brentaniens, les actes de juger sont à tout le moins des « parties ou

1. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, op. cit., V, § 20-21.

2. Cette analogie est en fait mentionnée par Husserl lui-même in *Logische Untersuchungen*, op. cit., § 34.

3. C'est le terme utilisé par Marty pour la position de Husserl (*Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, op. cit., p. 338), un terme que ce dernier n'accepte pas (E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen* (1890-1910), op. cit., p. 263).

modi de l'âme individuelle », c'est-à-dire exactement ce que les *Gedanke* de Frege ne sont pas, comme il l'affirmait dans « La pensée ».

§ 4. MATIÈRE ET PLACE DE LA NÉGATION

Qu'est-ce que la matière d'un juger? Les réponses à cette question données par les brentaniens peuvent être réparties en deux groupes et constituent le désaccord le plus important au sein de la psychologie descriptive du juger. Brentano, Marty, Bergmann et Stumpf adhèrent à ce que Chisholm appelle une analyse non propositionnelle des actes de juger, tandis que Husserl, tout comme Bolzano, Frege et la plupart des auteurs depuis lors, adhère à une analyse propositionnelle. Pour Husserl, mais pas pour Brentano, la matière d'un juger est articulée de manière propositionnelle. Meinong, comme nous le verrons, a oscillé entre ces deux positions.

Le jeune Brentano pensait que la matière d'un juger était un présenter (*Vorstellung*) simple ou complexe. Je juge que Jules existe lorsque la qualité d'un juger survient sur ma présentation de Jules. Je juge que Jules déborde de joie lorsque la qualité d'un juger survient sur ma présentation de Jules débordant de joie. Selon l'approche de Husserl, à l'inverse, la portée d'un tel juger n'est rien dont l'expression verbale serait une nominalisation¹.

Mais afin de comprendre ce que signifie vraiment la différence entre théories propositionnelle et non propositionnelle du juger, nous devons aborder un autre groupe de questions descriptives : la négation est-elle une qualité d'acte (que nous décrivons à l'aide de verbes tels que « nier » et « rejeter »), ou sa place est-elle dans la matière ou le sens d'un juger?

Pour Frege comme pour Husserl, l'une des marques du sens ou de la matière propositionnelle est qu'il est dans son essence de pouvoir contenir une négation. Frege écrit : « Ainsi, la négation est attachée au contenu, que celui-ci se présente ou non comme un jugement. Je trouve donc plus approprié de considérer la négation comme une marque

1. Au début de l'*Idéographie* (§ 2), Frege faisait remarquer que la circonstance qu'il y ait des maisons est un contenu jugeable qui contient à titre de partie la présentation « maison », présentation qui n'est pas elle-même un contenu jugeable. Or, si nous suivons le conseil de Frege dans la Préface au premier volume des *Grundgesetze* et que nous scindons cette première notion de contenu jugeable en deux notions correspondant à la distinction entre le sens et la référence, alors l'une des affirmations que nous obtenons est que la force judicative peut gouverner ce que « des maisons existent » exprime, mais pas ce que « des maisons » exprime. Husserl est d'accord avec cette affirmation, alors que Brentano et Marty la rejettent.

caractéristique d'un *contenu jugeable* »¹. Si nous traduisons ceci en une affirmation portant sur la matière ou le sens d'un juger par opposition à sa contrepartie vérifactive, nous obtenons l'affirmation suivante de Husserl : « Les différences entre *est* et *n'est pas* sont des différences de matière intentionnelle »².

Brentano refuse pour sa part l'idée que la négation appartienne à la matière d'un juger. Selon sa théorie, nier est un type de qualité judicative. Il affirme en particulier que nier, refuser ou rejeter (*Verwerfen*) et accepter (*Anerkennen*) sont les deux sous-catégories contraires de la catégorie « qualité de jugement ». L'affirmation brentanienne selon laquelle le juger manifeste ces deux opposés polaires fait écho à la théorie brentanienne des actes, états et attitudes émotionnels et volitifs. Ceux-ci manifestent également une opposition polaire entre ce qu'il appelle l'« aimer » et le « haïr » (et que nous pourrions tout aussi bien appeler des « pro » ou « contra » attitudes, voir le chapitre premier, *être conscient*). Mais bien que l'on trouve dans les attitudes émotionnelles et les actes de juger des opposés polaires, ce n'est pas le cas, selon Brentano, des actes de présenter.

La conception polaire du juger est défendue par Marty contre Frege dans son compte-rendu de l'*Idéographie*³. Elle est attaquée par Husserl dans le long argument auquel nous avons fait référence⁴ et dont le but est de montrer que ce que Brentano appelle « accepter » n'a pas d'opposé polaire, mais possède bien une contrepartie ou un type de qualité d'acte qui est lui est coordonné – les assomptions ou suppositions. Cependant, quoiqu'il y ait une connexion étroite entre la thèse selon laquelle la négation s'attache à la matière d'un juger et celle selon laquelle il n'y a pas d'opposition polaire entre différents types de juger, la raison la plus importante que Husserl donne pour assigner la négation à la matière d'un juger plutôt qu'à sa partie qualitative est que la matière d'un juger est articulée de manière propositionnelle. La matière d'un juger articulée de manière propositionnelle a une complexité interne qui n'est pas et ne peut pas être possédée par une matière articulée de manière non

1. G. Frege, *Begriffsschrift*, Halle, Louis Nebert, 1879, § 4, trad. fr. C. Besson, *L'idéographie. Un langage formulaire de la pensée pure construit d'après celui de l'arithmétique*, Paris, Vrin, 1999.

2. E. Husserl, *Logische Untersuchungen, op. cit.*, VI, § 39. Cf. *ibid.*, V, § 40. À mettre en contraste avec L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, in L. Wittgenstein, *Werkausgabe*, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2006, 4.064.

3. A. Marty, « Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zu Logik und Psychologie », quatrième article, in A. Marty, *Gesammelte Schriften*, II. 1, Niemeyer, Haller, 1918, p. 115-145.

4. E. Husserl, *Logische Untersuchungen, op. cit.*, V, § 20-43.

propositionnelle. Ce type de complexité est décrite par Husserl dans sa quatrième *Recherche logique*, dans laquelle les différents constituants syntaxiques (logiques) et lexicaux de la matière ou contenu d'un juger son examinés. Le contenu d'un juger peut ainsi contenir une expression (ou, en absence de signes, leur contrepartie psychique) de négation, d'implication, de conjonction, etc. Si la distinction husserlienne entre actes articulés de manière propositionnelle et actes articulés de manière non propositionnelle n'est pas acceptée, alors rien ne nous empêche de considérer le nier comme un type de qualité d'acte ¹.

Husserl résume son analyse des actes de juger dans le passage suivant, issu d'un compte-rendu (de Bergmann, qui adhère à la thèse de la polarité) écrit quelques années après la parution de ses *Recherches logiques* :

Mais, pour nous, la matière n'est pas la présentation telle qu'elle a probablement existé avant l'articulation prédicative, et elle n'est pas une présentation exprimable nominalement. D'autre part, la qualité [d'un jugement] n'est pas, pour nous, l'approbation ou le rejet rapporté à une telle présentation. [...] [C]e n'est pas seulement la matière au sens traditionnel (S, P), mais ce sont aussi toutes les formes catégoriales, comme « un » et « quelques-uns », « si » et « alors », et surtout « est » et « ne... pas », qui appartiennent à la « matière ». Le « est » n'est donc absolument pas une expression de la « croyance », le « n'est pas » est encore moins une expression d'une « non-croyance » coordonnée ; au contraire, le caractère de position ou de certitude appartient à la matière tout entière, de quelque façon d'ailleurs qu'il s'articule selon les parties de cette matière. Les expressions habituelles qui désignent ce caractère : « tenir pour vrai », « croire », [...] conduisent à la conception erronée selon laquelle il s'agirait d'une prédication de vérité, de validité, de justesse, rapportée à la matière ², et en outre selon laquelle il faudrait distinguer ici deux qualités coordonnées, le fait de tenir pour vrai et le fait de tenir pour faux. Ce dernier point non plus ne me semble absolument pas indubitable. Tout énoncé [*Aussage*] (normal) exprime un jugement, mais aussi tout jugement trouve son expression dans un énoncé possible. Or il y a sans doute des énoncés qui expriment une non-croyance, un rejet [...], mais cela ne se fait que de manière prédicative. Celles-ci disent

1. Pour une défense de la philosophie brentanienne de l'existence et donc de sa description du jugement, voir U. Kriegel, *Brentano's Philosophical System, op. cit.*, chap. 4-5. Pour un développement de cette philosophie et de cette description, voir M. Textor, *Brentano's Mind, op. cit.*

2. Peut-être Husserl pense-t-il ici à Frege ?

[*aussagen*], soit du sujet jugeant et de son acte : « Moi, ou quelqu'un d'autre, je ne crois pas cela, je le nie », soit objectivement de la matière concernée ou de la proposition concernée : « elle n'est pas vraie », « elle est incorrecte ». Dans chaque cas, l'expression du rejet, de la non-croyance, et de la non-vérité, appartient à la matière de ces énoncés, et ce qui en fait même des énoncés, ce n'est pas cette non-croyance prédiquée, mais c'est le caractère de conviction, de « croyance » qui informe pour ainsi dire cette matière. Toute mise en avant d'une proposition (*Aussagens*) est une « croyance ». Que cette conception, vers laquelle j'incline (après avoir longtemps hésité), soit ou non définitive, elle se fonde en tout cas sur des faits auxquels il faut être attentif et qui demandent à être étudiés et éclaircis¹.

§ 5. LES SUPPOSITIONS

Meinong rejette la thèse selon laquelle il n'y a que deux attitudes cognitives que nous puissions adopter envers la matière d'un juger – l'acceptation et le rejet. Nous pouvons également, insiste-t-il, *supposer* que quelque chose est le cas. Husserl soutient lui aussi que nous pouvons soit juger soit supposer que quelque chose est le cas (mais nie, on l'a vu, que nous pouvons le rejeter, si rejeter que p est autre chose que juger que non- p). Et Frege (« Fonction et Concept ») avait clairement vu qu'une *Gedanke* peut « se produire » en un certain sens sans aucune force judicative ou assertive ; il est possible de « poser un cas », de le considérer, sans former un jugement à son propos.

Meinong parvient à la catégorie des suppositions en confrontant laborieusement la théorie brentanienne des actes de juger et des présentations à divers phénomènes auxquels cette théorie ne pouvait rendre justice. Chaque fois qu'il découvre une inadéquation, il modifie la théorie. Husserl parvient pour sa part à sa théorie des suppositions en combinant deux affirmations descriptives – celle selon laquelle la matière d'un juger est articulée de manière propositionnelle et celle selon laquelle on trouve la distinction entre matière et qualité à la fois dans les actes propositionnels et dans les actes non propositionnels – avec une description rigoureuse des différentes manières dont les parties des actes de juger peuvent tenir ensemble².

1. E. Husserl, « Bericht über deutsche Schriften zur Logik, zweiter Bericht », in E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, B. Rang (ed.), La Haye, Nijhoff, 1979, p. 187-188.

2. Voir la section suivante.

Meinong avait remarqué que dans les simples expressions d'étonnement ainsi que dans les hypothèses et dans les mensonges, la matière des différents actes n'était pas associée à une quelconque qualité judicative, mais était simplement supposée. Supposer que quelque chose est le cas est distinct à la fois de la présentation et du jugement. Afin de démontrer cela, Meinong modifie la description du juger donnée par Brentano. Premièrement, il identifie la polarité entre accepter et rejeter avec ce qu'il appelle la polarité oui-non. Deuxièmement, il affirme qu'en plus de manifester cette polarité, chaque juger présente une deuxième caractéristique, à savoir la présence de la croyance. Il n'y a alors plus qu'un petit pas à faire pour affirmer que les actes de supposer se distinguent des actes de juger par le fait qu'ils ne possèdent pas le moment de croyance, mais présentent, comme les actes de juger, la polarité oui-non. Par ailleurs, les actes de supposer diffèrent des actes de présenter, parce ces derniers ne possèdent pas de polarité de ce type ¹.

Les descriptions des actes de supposer dans toute leur diversité ont conduit Meinong à modifier la théorie brentanienne en introduisant un nouveau type d'épisode psychologique fondamental. Mais, en fait, Meinong accepte toutes les caractéristiques fondamentales de la description du juger de Brentano. Il est, lui aussi, attaché à une description non propositionnelle du juger (et accepte par suite que la qualité d'un juger se présente sous deux formes opposées), et donc également du supposer.

Ainsi, Meinong pense, comme Brentano, que la matière d'un juger ou d'un supposer est un présenter simple ou complexe ². Il est vrai qu'au cours de la rédaction de *Über Annahmen*, en particulier dans les § 34 et § 59, il découvre les états de choses, les *Objektive*. Mais, à aucun moment dans la première édition de son œuvre maîtresse, il n'envisage que, si les actes de juger et de supposer ont leur propre corrélat objectuel ³, il peut être nécessaire d'assigner une tout autre sorte de matière à ces actes que celle possédée par les actes de présenter. Ce n'est vraiment que dans la seconde édition que Meinong laisse entendre que la matière des actes de

1. A. Meinong, *Über Annahmen* (1^{re} éd. de 1902 et 2^e éd. de 1910), in A. Meinong, *Gesamtausgabe*, vol. 4, R. Haller (ed.), Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1977, § 1-2. Pour une analyse approfondie des suppositions selon Meinong et Husserl, voir K. Mulligan, « Annehmen, Phantasieren und Entertaining. Husserl und Meinong ».

2. *Ibid.*, § 59.

3. Une expression jargonneuse mais indispensable si nous voulons disposer d'un déterminable français correspondant au déterminable allemand *Gegenständlichkeit*, pour les deux termes déterminés « objet » (ou « chose ») et « état de choses ».

juger et de supposer pourrait être d'un tout autre type que celle des actes de présenter¹.

Meinong pense donc également que les actes de juger se présentent sous deux formes – accepter et rejeter – et transpose tout simplement cette affirmation aux actes de supposer. Il accepte dès lors l'arbre suivant :

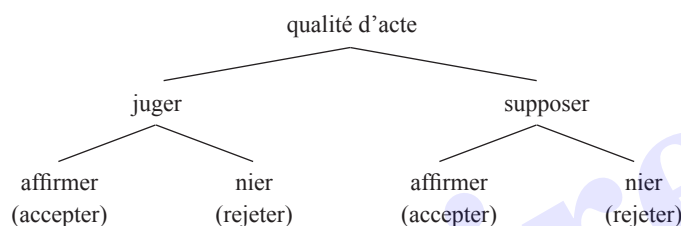


Tableau III

Il était dès lors aisé pour Marty de soutenir que Meinong avait pris un peu à la légère la logique des déterminables et des déterminés (des genres et des espèces)². Marty compare la conception de Meinong à celle de quelqu'un qui affirme qu'on peut trouver le rouge et le bleu en dehors du genre couleur³.

Marty et Brentano n'étaient pas satisfaits par ce type de structure en arbre. C'est pourquoi ils ont cherché à montrer que les exemples d'assomptions de Meinong pouvaient tous être ramenés sans encombre à une combinaison des deux catégories fondamentales du présenter et du juger. Si Jean suppose que Jules déborde de joie, il est, affirment-ils, seulement en train d'avoir un certain type de présentation, une présentation de quelqu'un qui juge que Jules déborde de joie. Il doit, écrit Marty,

1. *Ibid.*, p. 86 et p. 341-342. Voir R. Grossman, *Meinong*, London, Routledge, 1974, p. 197.

2. Nous n'abordons pas ici la différence entre les arbres déterminable-déterminé et les arbres genre-espèce (voir O. Massin, « Determinables and Brute Similarities », in C. Svennerlind, J. Almäng, R. Ingthorsson (eds), *Johanssonian Investigations. Essays in Honour of Ingvar Johansson on his Seventieth Birthday*, Frankfurt am Main, Ontos Verlag, Heusenstamm, 2013, p. 388-420), pas plus que la question de savoir dans quelle sorte d'arbre exactement s'insèrent des infinitifs tels que « juger ». Il vaut cependant la peine de remarquer que la philosophie du langage et l'ontologie des brentaniens prennent les structures en arbre au sérieux et consacrent une attention importante à les distinguer de types de structures liées mais distinctes. Voir section suivante.

3. A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* (publié à l'origine en 1908), Hildesheim, New York, Olms, 1976, p. 245.

[...] avoir une présentation d'un sujet jugeant, mais seulement d'un sujet jugeant en général, et cela ne doit pas particulièrement nous préoccuper¹.

Or, quelle que soit la justification de la critique de Brentano et Marty à l'encontre de l'affirmation de Meinong selon laquelle juger et supposer ont chacun les mêmes déterminés (ou espèces), leur affirmation descriptive semble clairement erronée. Les assertions :

(1) Jean suppose que Jules déborde de joie

(2) Jean a une présentation de Jules débordant de joie

(3) Jean a une présentation de quelqu'un jugeant que Jules déborde de joie

ont toutes des conditions de vérité différentes. Jean peut clairement avoir une présentation de Jules débordant de joie sans avoir une présentation de qui que ce soit d'autre, aussi « général » ou « arbitraire » soit-il. Le « quelqu'un » de Brentano semble superflu.

La description husserlienne des actes de supposer, quant à elle, implique le rejet de deux affirmations fondamentales de la théorie de Brentano et Marty acceptées par Meinong. Husserl affirme que les actes de juger, de même que les actes de supposer, ont une matière qui ne peut être identifiée à une quelconque présentation, qu'elle soit simple ou complexe. Il affirme également que juger n'a pas d'opposé polaire, et il n'est donc pas tenté, contrairement à Meinong, de transposer cette conception aux actes de supposer. Son argument descriptif principal en faveur de ces deux affirmations a trait à l'analyse des actes de présenter. Brentano – et tous ses élèves à l'exception de Husserl – identifie la matière ou le contenu des actes de juger à des actes de présenter. Jean a une présentation de Jean débordant de joie et celle-ci est la matière de son jugement que Jules déborde de joie. Mais alors, se demande Husserl, est-ce que cela signifie qu'on ne trouve pas la distinction entre qualité et matière dans les présentations de Jean, de Jean débordant de joie ou de Zeus? Si des prédications apparaissent dans les actes de juger et dans les actes de supposer, pourquoi ne pourrions-nous pas également dire qu'il y a des modes positionnels et non positionnels du nommer? Lorsque je fais référence à Jean en utilisant son nom et lorsque j'utilise les noms « Zeus » et « Sherlock Holmes », j'accomplis dans chaque cas un acte nominal. Mais dans le premier cas, je considère que « Jean » nomme quelque

1. A. Marty, *Gesammelte Schriften*, II, 2, Niemeyer, Halle, 1920, § 14. Cf. PES II, Anhang V. Une fois qu'on accepte l'affirmation descriptive de Brentano, la voie est ouverte à sa description très subtile, par exemple, du discours indirect au moyen de la distinction entre présentations *in recto* et *in obliquo*. Cette description est au moins aussi subtile que celle de Frege.

chose d'existant et dans les deuxième et troisième cas je ne considère (normalement) pas que mes actes nomment un quelconque objet existant. L'utilisation des noms propres peut varier selon deux dimensions : eu égard à leur matière ou sens ¹ et eu égard à la présence ou à l'absence de présupposition existentielle. Pour Husserl, cette remarque ne s'applique pas qu'aux actes linguistiques. Mon imagination portant sur Zeus, qui peut être datée, et le fait que j'ai considéré, à l'âge de sept ans, que Zeus existait dans un pays lointain, peuvent différer du point de vue de la qualité d'acte, mais possèdent la même matière.

L'affirmation descriptive n'impressionnera pas le défenseur de la théorie non propositionnelle du juger. Pour Brentano, Meinong et Marty, nommer Jean, c'est simplement juger, effectuer un jugement existentiel. Ce jugement contient une présentation de Jean ainsi que la reconnaissance que Jean existe. D'après cette théorie, je ne peux considérer que Jean existe à moins que je ne juge de la sorte. Afin de mettre en évidence la différence entre les deux approches, il est utile de voir comment chacune traite un problème bien connu.

En 1894, sous l'influence probable du livre de Twardowski sur le contenu et l'objet de la présentation, Husserl soulève les questions suivantes. À quoi est-ce que je fais référence, du moins s'il y a quelque chose à quoi je fais référence, lorsque j'utilise l'expression « [l']actuel empereur des Français » (l'exemple est de Husserl) ? Et en quoi consiste mon utilisation de cette expression et la pensée correspondante ? Les réponses qu'il fournit à ces questions sont exposées en détail dans un texte de 1894 ² et six ans plus tard dans les *Recherches logiques*.

Il soutient que l'utilisation des noms propres et des descriptions définies ne doit pas être identifiée à quelque prédication ou acte de juger que ce soit. En utilisant l'expression « [l']actuel empereur des Français », de manière isolée ou en tant que partie d'une phrase, je n'asserte pas que l'actuel empereur des Français existe ou qu'il n'existe pas. Si j'utilise « Jean » à propos de quelqu'un dont je suis convaincu qu'il existe, je n'asserte pas par là même qu'il existe ³. Pour Brentano, bien sûr, mon jugement selon lequel Jean déborde de joie contient le jugement que

1. Sur la théorie husserlienne du sens des noms propres, voir K. Mulligan, B. Smith, « A Husserlian Theory of Indexicals », *Grazer philosophische Studien* 28, 1986, p. 133-163.

2. E. Husserl, « Intentionale Gegenstände », in E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen* (1890-1910), *op. cit.*, p. 303-348.

3. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, *op. cit.*, V, § 34. Sur les propos de Husserl au sujet des descriptions définies, voir K. Mulligan, « Early Analytic Philosophy's Austrian Dimensions », A. Coliva, P. Leonardi, S. Moruzzi (eds), *Eva Picardi on Language, Analysis and History*, Londres, Palgrave Macmillan, 2018, p. 7-29.

Jean existe. L'utilisation d'une expression nominale est en fait un jugement. La différence principale entre les descriptions de Husserl et du jeune Brentano est donc que, selon le premier, la distinction entre matière et qualité se trouve à la fois dans les actes de jugement et dans leurs constituants, tandis que selon le second, elle ne se trouve que dans les actes de jugement et dans ceux de leurs constituants qui sont eux-mêmes des jugements. Mais remarquons que l'extension du terme « présentation » chez Brentano, Marty, Stumpf, Kraus et Meinong est la même que celle de l'expression « acte non positionnel, non propositionnel » chez Husserl – comme lorsque je pense à Zeus sans penser qu'il est tel et tel –, bien que leurs intensions soient différentes.

La théorie de Husserl implique que mon usage de « Jean » dans « Jean est gai », pour faire référence à quelqu'un dont je suis convaincu de l'existence, et mon usage de « Jean existe » dans les mêmes circonstances, sont deux sortes d'actes très différents. Brentano les considère comme deux expressions d'un seul et même acte. Nous avons vu plus haut que Frege et Husserl, à la différence de Brentano, étaient d'avis que juger pouvait gouverner le sens de « des maisons existent » mais pas de « des maisons ». Comment Husserl défend-il cette différence apparemment triviale ?

Husserl développe dans les *Recherches* une théorie de la modification, en particulier de la modification syntaxique ¹, qui, entre autres choses, est censée montrer pourquoi Brentano avait tort d'assimiler les usages positionnels des noms propres aux usages assertifs des phrases existentielles. Comme dans tant d'autres cas, il semble que ce soit Brentano qui ait été le premier à diriger l'attention de ses élèves sur le phénomène de la modification. Mais Brentano était essentiellement intéressé par la modification sémantique, comme celle que nous obtenons lorsque nous passons de « ... est un roi » à « ... est un roi déchu ». Husserl étudie un certain nombre de types de modifications syntaxiques, ou, comme on les appelle aujourd'hui, de transformations, telles que la nominalisation de phrase ou de prédicat et la mention (en tant qu'opposée à l'usage) d'une expression. Il soutient que l'usage normal ou non modifié et l'usage anormal et modifié d'une expression ont quelque chose en commun, mais qu'il y a dans chaque cas un changement de signification. Sa théorie est que ce qu'on appelle aujourd'hui les *caractéristiques* syntaxiques, mais pas les *catégories*

1. Mais également de la modification d'acte et de la modification sémantique (= lexicale). Cf. E. Husserl, *Logische Untersuchungen, op. cit.*, IV et V, § 36. Sur cette théorie, voir K. Mulligan, « Promisings and other Social Acts : their Constituents and Structure ».

syntaxiques, sont préservées par transformation. Ainsi, un usage de « rougeur » instancie à la fois la catégorie syntaxique indépendante *Nom* et la caractéristique syntaxique dépendante *Adjectif*. Ce que la forme normale et la forme modifiée ont en commun apparaît plus clairement dans le cas des modifications sémantiques. « Billet de banque » et « faux billet de banque » ont en commun la caractéristique sémantique [+ fait de papier].

Or, réduisant les jugements catégoriques aux jugements existentiels, Brentano affirme :

[...] toute phrase [*Satz*] catégorique peut, sans le moindre changement de sens, se traduire en phrase existentielle¹.

La thèse de Husserl est que les phrases existentielles, de même que la mention d'un nom, impliquent une certaine modification de signification. Les phrases existentielles contiennent des modifications des utilisations ordinaires des expressions nominales. Et parce qu'« une prédication [*Aussage*, proposition] ne peut jamais fonctionner comme un nom, ni un nom jouer le rôle d'une prédication, sans qu'en soit modifiée sa nature existentielle »², la description Brentano-Martiano-Meinongienne des présentations et de leurs expressions nominales doit être rejetée. Mais l'argument de Husserl montre bien sûr au mieux qu'il y a un certain nombre de distinctions syntaxiques dont la théorie de Brentano, en l'état, ne rend pas compte. (Voyez les remarques prudentes de Husserl à la fin de la citation donnée à la fin de la section § 4). Il ne montre pas qu'on ne peut en rendre compte qu'en faisant une distinction entre actes articulés de manière propositionnelle et actes articulés de manière non propositionnelle, une distinction rejetée par Brentano.

La fausseté d'une assertion contenant « [l'] actuel empereur des Français » (énoncée en 1894) découle alors, pour Brentano, comme elle allait découler pour Russell, de la fausseté d'une des assertions qui la constituent. Mais Husserl ne peut emprunter cette voie. Comment peut-il alors dire « qu'une proposition contenant des noms positionnels soit vraie, et que les jugements d'existence correspondant à ces noms soient faux, c'est là une incompatibilité *a priori* »³? Il fait appel, en guise de réponse, à sa distinction entre, d'une part, l'épisode judiciaire actuel et sa structure interne et, d'autre part, les entités abstraites de signification qui y sont instanciées. Il ne faut pas confondre « l'*analyse effective de signification*, qui cherche ce qui est impliqué actuellement [*das aktuell Implizierte*] »

1. PES II, chap. 7, § 7, p. 56; trad. fr. modif. p. 233.

2. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, op. cit., V, § 36, p. 475.

3. *Ibid.*, V, § 36, p. 471.

dans l'usage d'une expression nominale, et « l'*analyse logique*, qui vise ce qui est impliqué logiquement dans le sens de la phrase [*Satz*], ce qui peut en être logiquement inféré [*das logisch zu Folgernde*] »¹. Ce que Husserl entend montrer, pensons-nous, est que bien que l'utilisation d'une expression nominale telle que « l'actuel empereur des Français » (ou « la rougeur de cette table ») ne soit pas une assertion, ni ne soit contenue dans une assertion, l'entité abstraite de signification qu'elle instancie « contient » un jugement idéal – « l'actuel empereur des Français existe » (ou « cette table est rouge ») – qui est vrai ou faux. Il écrit :

[Les expressions] « l'Empereur », « cette maison », etc., ne sont pas des phrases existentielles, parce que ce ne sont absolument pas des phrases, ni grammaticalement, ni logiquement. Elles posent des objets de manière nominale, elles ne posent pas des états de choses de manière propositionnelle. À chaque nom positionnel, correspond, du point de vue logico-idéal, une phrase existentielle possible équivalente [...]².

Nous avons brièvement examiné un certain nombre de désaccords entre Brentano et ses héritiers eu égard à l'intension et à l'extension de la « qualité » et de la « matière » (ou « sens ») des actes de juger et des actes qui leur sont liés. Mais leurs désaccords les plus élémentaires concernent les questions de type C : Qu'est-ce que cela veut dire que les actes de juger contiennent une qualité et une matière à titre de parties ? Et comment de telles parties tiennent-elles ensemble ? *Wie kommt der Satzverband zustande* ³ ?

1. E. Husserl, « Bericht über deutsche Schriften zur Logik, fünfter Bericht », in E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, op. cit., p. 256 (trad. fr. modif.). Cf. Russell (*Essays in Analysis*, D. Lackey (ed.), Londres, Allen & Unwin, 1973, p. 124) : « Ma théorie des descriptions n'a jamais été conçue comme une analyse de l'état d'esprit de ceux qui énoncent des phrases contenant des descriptions ». Et sur la croyance non propositionnelle, cf. « On Propositions », in B. Russell, *Logic and Knowledge*, Allen & Unwin, London, 1956, p. 307, un article que Russell écrivit après être sorti de la prison dans laquelle il avait avec lui un exemplaire des *Recherches logiques* de Husserl.

2. E. Husserl, « Bericht über deutsche Schriften zur Logik, fünfter Bericht », op. cit., p. 245-246.

3. Nous suspectons que la formulation wittgensteinienne de cette question (*Tractatus logico-philosophicus*, op. cit., 4.221) fait référence au problème génétique de savoir comment surgit l'unité propositionnelle ou judicative, et non à la question descriptive de savoir comment les parties d'un jugement tiennent de fait ensemble. Assurément, les Brentaniens utilisaient des expressions apparentées à celle de Wittgenstein pour faire référence à ces deux problèmes, qu'ils distinguaient nettement. Cf. A. Marty, *Psyche und Sprachstruktur*, Francke, Bern, 1965, sur le *Urteilsverband*, ou Brentano lorsqu'il parle de la manière dont un *Urteil zustande kommt*, in *Die Lehre vom richtigen Urteil*, § 27. Voir K. Mulligan, « "Wie die Sachen sich zueinander verhalten" inside and outside the Tractatus », *Theoria* 5, 1985, p. 145-174.

§ 6. COMMENT LES PARTIES DES ACTES DE JUGER
TIENNENT-ELLES ENSEMBLE ?

Brentano et ses élèves ne se sont rendu compte que peu à peu que les notions de structure auxquelles ils recouraient dans leurs premiers travaux de psychologie descriptive et d'ontologie pouvaient en elles-mêmes faire l'objet de recherches. La troisième *Recherche logique* de Husserl sur la théorie des tous et des parties, la théorie des objets de Meinong et la théorie de la relation de partie à tout de Brentano telle qu'exposée dans sa *Kategorienlehre* et dans son texte publié de manière posthume *Raum, Zeit und Kontinuum*, constituent les points culminants de cette réflexion sur la nature de la structure et des relations ¹.

Trois types de relation sont employés dans leurs écrits sur la structure des actes de juger : la relation de dépendance existentielle (*Abhängigkeit, Fundierung*), la relation d'inclusion partie-tout, la relation entre genres et espèces ou entre déterminables et déterminés (parfois appelée la relation de « partie logique »).

La théorie des actes de juger défendue par Brentano et Marty dans leurs premiers écrits affirme que les déterminés du déterminable « qualité de jugement », à savoir « accepter » et « rejeter », dépendent de manière unilatérale des présentations. La qualité judicative survient sur des présentations simples ou complexes. Une présentation peut se produire sans la qualité judicative mais les actes de juger se produisent nécessairement en même temps que des présentations. Si nous écrivons les expressions nominales pour ces deux types d'épisode dans des cadres avec des lignes pleines pour signifier que les occurrences du type nommé sont indépendantes et dans des cadres en pointillés pour signifier que les occurrences de l'entité nommée à l'intérieur du cadre sont dépendantes, alors la relation de dépendance unilatérale entre la qualité de jugement brentanienne et la présentation peut être présentée par l'illustration 1.



III. 1

En vertu de la relation de spécification qui a lieu entre la « qualité » et ses deux déterminés, il y a aussi deux relations de dépendance unilatérale supplémentaire. En combinant le Tableau III avec l'illustration 1, on obtient

1. Sur ces théories, voir B. Smith, K. Mulligan, « A Husserlian Theory of Indexicals », art. cit., p. 15-109 ; « Mach and Ehrenfels : the Foundations of Gestalt Theory », in B. Smith (ed.), *Foundations of Gestalt Theory*, Munich, Philosophia, 1988, p. 124-157.

les quatre relations de dépendance unilatérale qui, d'après Meinong, lient les actes d'accepter et de rejeter judicatifs et assumptifs à leurs bases présentationnelles.

Selon cette première conception de Brentano, la structure des actes de juger est isomorphe à la structure syntaxique de la phrase ou proposition correspondante. Cette dernière se produit lorsqu'une expression nominale indépendante est « complétée » (*ergänzt*, dans le vocabulaire de Frege) en étant combinée à un signe de jugement – soit « est » soit « n'est pas ». Ces derniers sont des signes dépendants ou syncatégorématiques¹.

Dans la conception qui est celle de Brentano dans ses premiers écrits, la matière d'un juger peut être une présentation relativement complexe. La présentation sur laquelle est fondé un juger que Jules déborde de joie peut être exprimée par « Jules débordant de joie ». Brentano, cependant, remplaça vite cette première théorie par sa théorie du « double jugement », et fut suivi sur ce point par Marty². La première théorie est désormais considérée comme n'étant adéquate que pour l'analyse des phrases existentielles. Dans le cas des jugements plus complexes, nous devons faire une distinction entre l'acceptation (*Anerkennung*), par exemple que Jules existe, et une prédication ou attribution (*Zuerkennen*) qui survient sur cette acceptation, par exemple la prédication ou l'attribution d'un débordement de joie à Jules. L'acte d'accepter peut également être complété par un acte de rejeter quelque chose de quelque chose (*Absprechen*). Or, comme Kraus le souligne³, cette nouvelle théorie signifie que « Jules déborde de joie » subit une « modification de sens » lorsqu'il est présenté comme « Jules débordant de joie est », tandis que dans l'ancienne théorie, on l'a vu, on considérait que ce dernier type d'expression n'impliquait pas de modification. Dans la nouvelle théorie, « Jules déborde de joie » est considéré comme la manière non modifiée d'exprimer un jugement composite ou complexe.

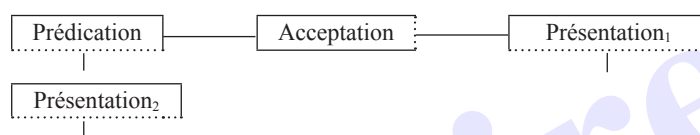
Quelle est alors la forme d'un acte de juger que Jules déborde de joie ? Nous devons garder à l'esprit que chacune des deux qualités de jugement

1. *Die Lehre vom richtigen Urteil*, § 27.

2. Cf. la remarque ajoutée à la fin de PES II, p. 158-172, p. 193-194 ; trad. fr., p. 302-311, p. 325-326, et *Die Lehre vom richtigen Urteil*, § 30-31. Marty adopte et défend la nouvelle théorie dans son quatrième article sur les phrases impersonnelles et la relation de la grammaire à la logique et à la psychologie (« Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zu Logik und Psychologie », quatrième article), et continue dans ses écrits postérieurs. Sur cette théorie tardive du jugement, voir également F. Hillebrand, *Die neuen Theorien der kategorischen Schlüsse*, Wien, Kaestner, 1881.

3. Cf. sa remarque dans PES II, p. 300.

dépend d'une présentation. L'accepter de Jules dépend d'une présentation de Jules et l'attribution d'un débordement de joie dépend d'une présentation de ce débordement de joie. Et puisque la dernière théorie de Brentano, comme sa première théorie, est une théorie de la prédication à un ou deux noms (ou plus exactement à n noms), les présentations, tout comme leurs expressions nominales, sont indépendantes les unes des autres¹. Nous pouvons, pensons-nous, présenter la structure du type le plus commun de double jugement comme suit :



III. 2

Les relations de dépendance unilatérale sont à l'évidence constamment invoquées par Brentano, Marty et Meinong. Husserl, du fait de ses désaccords descriptifs avec Meinong sur la nature des présentations, soutient qu'il y a une relation de dépendance mutuelle entre la qualité d'acte et la matière d'acte².



III. 3

Du fait que ces deux constituants des actes de juger, de supposer, de présenter, etc., dépendent mutuellement l'un de l'autre, l'arbre husserlien des qualités d'acte évite la critique que Marty avait soulevée à l'encontre de Meinong. Ce dernier soutenait que les deux types de qualité d'acte, le supposer et le juger, étaient tous les deux spécifiés par l'acte d'affirmer et l'acte de nier (voir le Tableau III). L'arbre de Husserl ressemble à ceci :

1. PES II, p. 191 ; trad. fr., p. 324 : « On peut dire avec autant de vérité : *un oiseau est noir et quelque chose de noir est un oiseau ; Socrate est un homme et un homme est Socrate* ». Brentano continue à être d'accord avec Aristote pour dire que seule la première prédication est dans chaque cas naturelle. Mais nous ne voyons pas clairement quelle est la relation entre ce que Brentano (et Marty) disent à propos des prédications non naturelles et la notion de modification de signification.

2. « Qualité d'acte » porte ici uniquement sur les actes cognitifs ; comme les autres brentaniens, Husserl tenait fermement à la conception selon laquelle les émotions et les désirs sont des qualités d'acte qui dépendent de manière unilatérale de leurs bases, lesquelles sont des actes cognitifs et leurs matières.

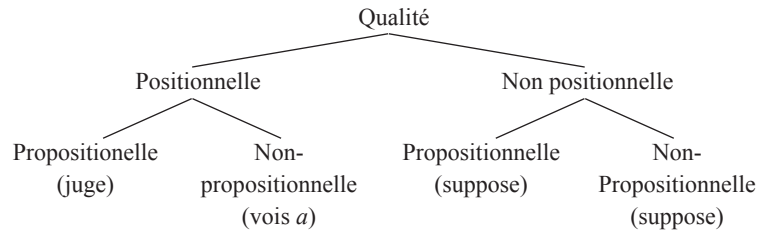


Tableau IV

À première vue, Husserl semble faire la même erreur que Meinong. Ils autorisent tous les deux la spécification de types différents par les mêmes espèces. Mais il y a une différence entre leurs positions respectives. Les déterminés spécifiant « positionnelle » et « non positionnelle » sont obtenus par une catégorisation croisée explicite, en faisant référence aux types de matière avec lesquels la qualité d'acte peut se combiner. L'arbre de Meinong n'implique aucune catégorisation croisée, puisque tout terme dans son arbre est un type de qualité d'acte.

Néanmoins, Husserl s'expose à une autre critique que Marty avait soulevée à l'encontre de Meinong. Ce dernier avait caractérisé les actes de supposer à la fois de manière négative et de manière positive : les actes de supposer manquent de croyance, mais présentent la polarité oui-non. Cependant, soutient Marty,

[...] aucune différence interne ne peut être spécifiée au moyen de laquelle les suppositions et les jugements seraient qualifiés comme étant des espèces du même genre et seraient distingués les uns des autres. Car le caractère de conviction et son manque, auquel Meinong renvoie comme étant ce qui distingue les suppositions des jugements, ne peut être une différence interne de ce type¹.

La réaction de Meinong à la critique de Marty consiste en fait à affirmer que personne ne sait vraiment ce que sont les relations genre-espèce². La réflexion un peu plus systématique de Husserl sur la théorie des arbres et la relation de dépendance l'a conduit dans les *Recherches logiques* à mettre en avant deux réponses différentes à des objections du type de celle avancée par Marty. Nous ne présentons ici que la première d'entre elles.³

1. A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, op. cit., p. 245.

2. A. Meinong, *Über Annahmen*, op. cit., § 64.

3. Pour une présentation critique de la seconde, voir K. Mulligan, « Judgings : Their Parts and Counterparts » *Topoi* 2, 1988, p. 117-148.

La première réponse de Husserl fait usage de la relation d'exclusion ontologique, une relation étroitement apparentée à celle de dépendance. L'exemple le plus familier de ce genre de relation nous est donné par une tache de couleur rouge dans un champ visuel et la relation d'exclusion entre sa rougeur et, disons, la verdeur. La verdeur et la rougeur ne peuvent être toutes les deux dépendantes d'une seule et même étendue visuelle au même instant, chose sur laquelle a insisté Brentano ¹. Un autre exemple mentionné par Husserl nous est fourni par les cas d'incompatibilité grammaticale à l'intérieur de la matière d'une assertion ².

Selon Husserl, l'occurrence d'un acte de supposer que *p* exclut l'occurrence simultanée d'un acte positionnel propositionnel lié à la même matière (même si on peut supposer que *p* et croire que *p* simultanément). Et, pouvons-nous dire, les utilisations du verbe « supposer » sont définies par la caractéristique [– positionnel]. Car la théorie de Husserl peut être comparée à ce que le phonologue dit de l'occurrence d'un phonème, à savoir qu'elle est définie par la présence *et* l'absence nécessaires de certaines caractéristiques déterminées ³.

L'un des avantages qu'il y a à parler, comme Husserl, de « positionnel » et « non positionnel » comme de caractéristiques d'actes cognitifs ne devint apparent qu'à la suite des travaux de Reinach, l'un de ses élèves, sur la théorie du jugement. Celui-ci, stimulé par les théories de Husserl et Meinong, et en particulier par la distinction du second entre présentations passives et actes de visée actifs ou spontanés (*Meinen*), souligna une ambiguïté importante dans des termes tels que « croyance » et « conviction », qui avaient souvent été utilisés comme des synonymes de « juger » par les brentaniens et par les empiristes britanniques avant eux. La croyance, à la différence du juger, n'est pas un épisode temporel instantané, mais dure un certain temps. « Positionnel » est dès lors un déterminable utile à la fois pour les actes de juger épisodiques et les croyances temporellement étendues. Les actes de juger dépendent de

1. Voir O. Massin, M. Hämmerli, « Is Purple a Red and Blue Chessboard? Brentano on Colour Mixtures », art. cit.

2. Cf. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, III, § 10.

3. Sur l'exclusion en phonologie, voir K. Mulligan, « On Structure : Bühler's Psychological and Linguistic Examples », in A. Eschbach, *Karl Bühler's Theory of Language, Benjamins*, Amsterdam, 1988, p. 203-226. Husserl doit cependant recourir à quelque chose de plus que la notion d'exclusion pour expliquer sa distinction entre matières « propositionnelle » et « non propositionnelle ». Expliquer cette distinction nécessiterait de rentrer dans la théorie husserlienne des concepts formels, tels que Négation, Phrase et Nom. Cette théorie rejette une thèse chère à Brentano, puisqu'elle affirme que les concepts formels n'ont pas leur racine dans l'intuition sensorielle – à la différence des concepts matériels.

manière unilatérale des croyances, mais ne sont pas identiques à ces dernières.

Il serait plus correct de dire que la croyance est une disposition plutôt qu'un état. Est-ce que les actes de supposer sont fondés sur un état (ou une disposition) sous-jacent ? Reinach soutient qu'il y a des états d'incroyance – les opposés polaires des croyances (*Unglaube* en allemand). Nous suggérons que, de même que les états de croyance fondent les jugements, les états d'incroyance peuvent fonder les suppositions. Mais dans d'autres cas, comme lorsque je décide de supposer que *p*, soit malgré le fait que je crois que *p*, soit en l'absence de toute croyance ou incroyance que *p*, ma supposition est totalement dépourvue de tout état ou disposition sous-jacents¹.

La prochaine relation fondamentale à laquelle recouraient les Brentaniens que nous allons examiner est la relation de constitution ou d'inclusion méréologique. Nous avons déjà implicitement fait usage de cette relation lorsque nous avons dit, avec les Brentaniens, que les actes de juger contiennent nécessairement une qualité et une matière à titre de constituants. Husserl, dans sa troisième *Recherche logique*, fut le premier Brentanien à clairement distinguer l'inclusion et la dépendance, et l'utilisation qu'il fit de cette distinction dans sa description du juger fournit certains des meilleurs arguments en faveur d'une telle distinction.

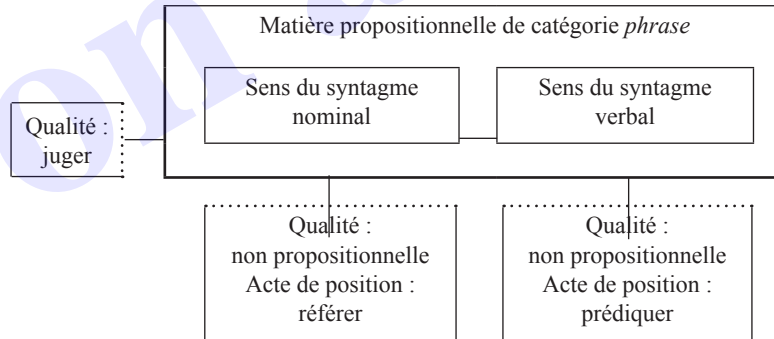
Brentano et Marty, nous le savons maintenant, font un usage intensif de l'idée que les actes de juger contiennent divers constituants qui sont dans des relations de dépendance les uns par rapport aux autres. Mais quelle description donnent-ils, demande Husserl, de l'unité d'un jugement ? Comment peuvent-ils rendre justice à notre intuition selon laquelle, lorsque Jim juge (ou affirme) que Jules déborde de joie, un jugement a été effectué (*une chose a été dite*) ?

Husserl objecte à la théorie Brentano-Martienne du double jugement que, bien qu'elle fasse du jugement catégorique un « entrelacement *sui generis* de jugements élémentaires », elle néglige le fait qu'un jugement de ce type « croit » – ou, comme nous devrions le dire à présent, pose – « comme un tout, et croit quelque chose comme un tout ». « La distinction entre deux concepts de matière fondamentalement différents disparaît dans cette théorie [de Brentano et Marty] : la matière en tant que corrélat du *belief* [Husserl utilise le mot anglais], comme unité de ce qui est cru

1. Cf. A. Reinach, « Zur Theorie des negativen Urteils », in A. Pfänder (ed.), *Münchener Philosophische Abhandlungen. Festschrift für Theodor Lipps*, Leipzig, J.A. Barth, 1911, p. 196-254. Reinach admet une opposition polaire entre croyance et incroyance au niveau des états (ou des dispositions), tout en rejetant, comme Husserl, toute opposition de ce type au niveau des épisodes de juger.

(par exemple en tant que sens de la phrase [*Satz*] énoncée [*ausgesagten*] [...]), et d'autre part la matière en tant qu'agrégat des "termes" par opposition aux formes catégoriales de la phrase qui confèrent l'unité (un, quelques, tous, est, ne... pas, etc.) »¹.

Husserl peut rendre justice à l'intuition selon laquelle *une* chose est dite, parce qu'il fait une distinction entre (a) la relation de dépendance qui lie la qualité d'acte d'un juger et la matière propositionnelle qu'elle gouverne dans sa totalité, et (b) les constituants de cette matière, de même que les relations de dépendance dans lesquelles ils entrent. Considérons à nouveau le jugement de Jean d'après lequel Jules déborde de joie, et supposons que l'analyse syntaxique de la matière de ce jugement (ou le sens de la phrase correspondante) adoptée par Frege, sinon par Husserl, est correcte. D'après cette analyse, le sens du syntagme verbal est unilatéralement dépendant du sens du syntagme nominal². Le sens propositionnel ou les matières des actes de juger relèvent de la catégorie *S*, les syntagmes nominaux, de la catégorie *N* et les syntagmes verbaux, de la catégorie *S/N* (qui se lit « font une phrase – *S* – à partir d'un nom – *N*). Dès lors, selon Husserl, une coupe transversale au travers d'une machine syntactico-sémantique simple en action ressemblerait à ceci :



III. 4

1. R. Husserl, « Bericht über deutsche Schriften zur Logik, fünfter Bericht », *op. cit.*, p. 245-246 (trad. fr. modif.). Lorsque Marty en vient à traiter l'objection de Husserl à la théorie brentano-martienne du juger (*Psyche und Sprachstruktur*, *op. cit.*, p. 162 sq.), il omet de mentionner cette objection.

2. Husserl, comme Leśniewski, adhère en fait à ce que Geach appelle la « théorie des deux noms », qui, suivant Aristote, analyse les phrases en nom-copule-nom : *N S/NN N*. Plus tard, il soutient que les syntagmes nominaux et les syntagmes verbaux sont dépendants mutuellement les uns des autres. Cf. l'Annexe à E. Husserl, *Formale und transzendente Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft*, P. Janssen (ed.), La Haye, Nijhoff, 1974.

Ici, la qualité du juger est présentée comme gouvernant la totalité de la matière propositionnelle, reflétant ainsi l'intuition selon laquelle Jean juge (ou dit) *une* chose¹. Remarquons que bien que la qualité et la matière soient dans une relation de dépendance mutuelle, cela nous autorise uniquement à affirmer d'un juger particulier est unilatéralement dépendant d'une certaine matière. Contrairement à la conception brentano-martienne – cf. l'illustration 1 ci-dessus –, il n'y a pas d'isomorphisme entre la structure de l'acte dans sa totalité et la structure de son sens et de son expression. Selon Husserl, la complexité des actes et la complexité logique de leurs matières ou sens ne se reflètent pas l'une l'autre. Cela est avant tout vrai du fait de la relation partie-tout qui lie une matière articulée de manière propositionnelle et ses constituants ; et, ensuite, du fait que la théorie de Husserl permet à différentes relations de dépendance et de constitution de relier ces constituants.

Tous les exemples de constitution et de dépendance que nous avons rencontrés jusqu'à présent étaient des cas dans lesquels les *relata* de ces relations étaient des épisodes, ou des entités temporelles. En repensant de manière radicale ses engagements ontologiques au tournant du siècle, Brentano a été conduit à donner une description des actes de juger et des actes apparentés dans laquelle la relation d'inclusion ne lie plus des épisodes, mais des substances.

Après avoir offert au monde philosophique la catégorie de contenu de jugement, baptisée état de choses par ses élèves, Brentano en vint à adopter la position décrite et rejetée dans la deuxième phrase du *Tractatus* – l'affirmation selon laquelle le monde est la totalité des choses (totalité qui est elle-même une chose). S'il y a seulement des choses – et donc pas d'états de choses, d'épisodes, de propriétés (qu'elles soient individuelles ou particulières), etc. –, alors il ne peut y avoir d'actes de juger. Qu'advient-

1. Dummett, à la suite de Frege et à l'encontre de Wittgenstein, a soutenu que cette intuition peut être défendue, et même doit être défendue, si une théorie de la signification a pour vocation d'être mise en œuvre. Les brentaniens pensaient tous que les types de qualité d'actes sont uniformes et que les verbes correspondants sont univoques – une affirmation rejetée par Wittgenstein. Husserl, seul, fait un pas de plus en montrant que, dans un acte propositionnel, une chose est dite. Ses arguments soutiennent, croyons-nous, l'affirmation de Dummett selon laquelle les phrases, à la différence des images, ne disent qu'une seule chose. Voir M. Dummett, « Frege and Wittgenstein », in I. Block (ed.), *Perspectives on the Philosophy of Wittgenstein*, Oxford, Blackwell, 1981, p. 31-42. La théorie de Husserl peut être étendue afin de pouvoir traiter la force uniforme des actes de langage, comme l'a montré Reinach. Voir A. Reinach, « Die apriorischen Grundlagen des bürgerlichen Rechtes », in A. Reinach, *Gesammelte Schriften*, Halle, Niemeyer, 1921, p. 166-350 ; et à ce propos K. Mulligan, « Promising and other Social Acts : their Constituents and Structure ».

il des actes de juger dans l'ontologie réiste de Brentano? Ils doivent être traités comme des choses, ou pour être exact : des sujets jugeant. Afin de mener à bien cette réduction, Brentano procède en deux temps. Tout d'abord, au moyen de ce que Chisholm appelait joliment une « prédication concrète »¹, il traduit toutes les expressions qui semblent correspondre à des épisodes, telles que « accepte », « rejette », « prédique », en des expressions qui font référence à des choses, « sujet acceptant », « sujet rejetant », « sujet prédisant ». À l'aide de nominalisations telles que « un sujet acceptant une chose rouge », Brentano peut alors reformuler la description donnée ci-dessus – cf. les Illustrations 1 et 2 – des relations de dépendance entre épisodes en termes de relations d'inclusion entre substances animées adéquatement qualifiées. Nous avons ainsi les substances suivantes :

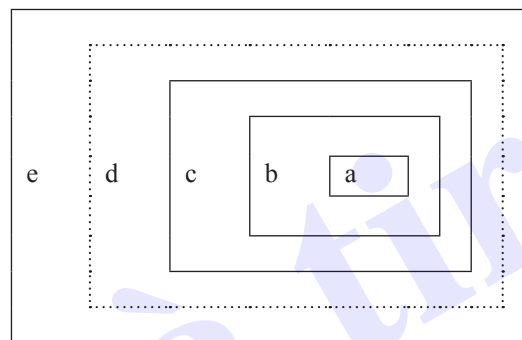
- (a) Jean ;
- (b) Une substance-présentant-Jules ;
- (c) Une substance-acceptant-Jules ;
- (d) Une substance-présentant-quelqu'un-débordant-de-joie
(ou devrions-nous dire « substance-présentant-Jules-débordant-de-joie »?)
- (e) Une substance-prédisant-le-débordement-de-joie
(ou devrions-nous dire « substance-prédisant-Jules-qui-déborde-de-joie »?).

Les deux syntagmes nominaux alternatifs entre parenthèses sont les deux formulations privilégiées par Chisholm, et il y a des preuves textuelles à l'appui de cette lecture. Mais nous pensons que seule une expression telle que « substance-présentant-quelqu'un-débordant-de-joie » rend justice à la théorie de la prédication en termes de n noms de Brentano. L'expression nominale alternative met dans les noms ce qui est supposé les lier entre eux. Selon Brentano, ce qui fait de l'attribution par Jean du débordement de joie à Jules une attribution à Jules plutôt qu'à Paul, c'est le fait qu'il y a une attribution par Jean qui lie sa présentation de quelqu'un de débordant de joie à son acceptation de Jules. Cette présentation de quelqu'un de débordant de joie – à la différence d'une

1. Voir R.M. Chisholm, « Brentano's Theory of Substance and Accident », in R.M. Chisholm, *Brentano and Meinong Studies*, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 3-16 ; et « Brentano's Theory of Judgement », in R.M. Chisholm, *Brentano and Meinong Studies*, op. cit., p. 17-36. Ci-dessus et dans ce qui suit, nous adoptons dans une large mesure les suggestions terminologiques de Chisholm. Cependant, il traduit *Vorstellung* par « idée » [*idea*], une traduction souvent explicitement acceptée par les Brentaniens. Nous avons préféré « présentation » et « présenter », afin de pouvoir distinguer qualité d'acte et matière d'acte.

présentation de Jules débordant de joie – est indépendante de toute présentation de Jules.

Comment les diverses choses nommées par tous ces noms curieux tiennent-elles ensemble? Selon la théorie de l'oignon de Brentano, elles sont reliées les unes aux autres (*sich zueinander verhalten*) comme suit :



III. 5

La relation d'inclusion présentée par les boîtes fermées est dans chaque cas une inclusion unilatérale nécessaire, à une exception près, signalée par les côtés en tirets de la boîte (d). Rappelons-nous que, comme l'Illustration 4 le met en évidence, les actes de présenter sont indépendants des autres actes de présenter, tout comme les utilisations des noms sont, pour Brentano, indépendantes des utilisations des autres noms. La relation entre un sujet représentant et un sujet acceptant ne peut être que la relation d'inclusion accidentelle¹.

Il y a un cliché historique bien connu concernant les théories du jugement développées dans le sillage de Brentano qui s'énonce comme suit. Brentano et ses élèves étaient coupables de psychologisme ; cela

1. Husserl, dans la troisième Recherche logique, considère toutes les relations de dépendance comme étant génériques – par exemple, tout épisode de jugement contient nécessairement une certaine présentation – et il ne fait pas de distinction claire entre une relation de dépendance générique et une relation de dépendance spécifique – par exemple le cas où ce jugement contient nécessairement cette présentation. Sur la distinction spécifique/générique, voir R. Ingarden, *Über die kausale Struktur der realen Welt* (vol. 3 de *Der Streit über die Existenz der Welt*), Niemeyer, Halle, 1974, p. 18 sq. ; P. Simons, « Three Essays in Formal Ontology », in B. Smith, *Parts and Moments. Studies in Logic and Formal Ontology*, op. cit., p. 111-260 ; I. Johansson, *Ontological Investigations*, London, Routledge, 1988 ; K. Mulligan, « Promising and other Social Acts : their Constituents and Structure ».

fut démontré par Husserl qui, un peu comme Frege, a montré que le psychologisme implique le refus de l'existence des entités abstraites de signification, instanciables de manière multiple. Meinong suivit Husserl, à la différence de Brentano et de Marty qui restèrent coupables de psychologisme. Cette histoire est un tissu de mythes, bien que Brentano et ses élèves n'aient jamais clarifié la situation aussi bien qu'ils auraient pu le faire.

De manière relativement indépendante de la question de savoir s'ils acceptaient des entités semblables aux *Gedanken*, Brentano et tous ses héritiers acceptaient que les actes de juger et les phénomènes apparentés entretiennent diverses relations non accidentelles. Nous avons brièvement examiné certaines de ces relations ci-dessus. Il est vrai que Husserl, par exemple, pensait que les connexions nécessaires exigeaient le (ou une variété de) platonisme, et inversement. Mais qu'il ait tort ou raison à ce propos ¹, c'est un fait que tous les brentaniens acceptaient au moins l'existence de relations nécessaires telles que celle qui lie les actes de juger et les actes de présenter. En ce sens, aucun d'entre eux ne fut coupable de psychologisme ².

1. Il vaut la peine de rappeler ici que Frege combinait le platonisme avec un rejet résolu des variétés de connexion nécessaire dont les brentaniens raffolaient.

2. Ce chapitre est partiellement issu de K. Mulligan, « Judgings : Their Parts and Counterparts », *Topoi* 6, 1, 1988, p. 117-144. Nous remercions Sébastien Richard pour son aide à la traduction de ces passages.



Bon à tirer



CHAPITRE V

PRENDRE PLAISIR

Brentano soutient que tous les plaisirs, y compris les plaisirs corporels, sont dirigés vers des objets distincts d'eux-mêmes. Appelons cette thèse « intentionnalisme hédonique ». Dans ce chapitre, nous tentons de différencier les thèses les plus importantes de Brentano au sujet du plaisir de ses thèses qui nous paraissent plus sujettes à caution, afin d'arriver à une version prometteuse de l'intentionnalisme hédonique. Nous nous intéresserons en particulier aux plaisirs corporels, qui constituent les principaux fauteurs de trouble pour l'intentionnalisme hédonique.

La section 1 présente le problème soulevé par les plaisirs corporels pour l'intentionnalisme hédonique ainsi que quelques-unes des réactions qu'il a suscitées. Les sections 2 et 3 rejettent deux approches, qui assimilent les plaisirs corporels à des épisodes non intentionnels. Plus précisément, la section 2, s'appuyant sur l'objection avancée par Brentano à l'encontre de l'analyse du plaisir de Hamilton, soutient que les plaisirs corporels ne peuvent être des *sensations* non intentionnelles, qui ne seraient conscientes que d'elles-mêmes. La section 3, qui s'appuie sur les objections de Brentano à l'analyse du plaisir de Stumpf, soutient que les plaisirs corporels ne peuvent être des *qualités sensibles* non intentionnelles. La section 4 développe une conception brentanienne de l'intentionnalité des plaisirs corporels : elle soutient que les plaisirs corporels sont dirigés vers des classes de qualités sensibles *sui generis*. La section 5 présente une objection à l'ultime théorie du plaisir de Brentano, selon laquelle tous les plaisirs sensibles sont dirigés vers des sentir.

§ 1. PLAISIRS CORPORELS ET INTENTIONNALITÉ

Brentano, on le sait maintenant, soutient que les épisodes mentaux sont par nature dirigés vers des objets distincts d'eux-mêmes. Il pense également que tous les plaisirs sont des épisodes mentaux. Il endosse donc l'intentionnalisme hédonique :

Intentionnalisme hédonique : tous les plaisirs sont des épisodes intentionnels.

Bien que l'intentionnalisme hédonique ne pose *prima facie* aucun problème pour les plaisirs de l'esprit, il n'en va pas de même pour les plaisirs corporels. Les plaisirs de l'esprit incluent le plaisir de lire un bon roman, de se souvenir d'un dîner agréable, de résoudre une énigme ; les plaisirs corporels incluent le plaisir d'entrer dans un bain chaud, d'être massé ou de se gratter là où cela démange.

Il y a deux raisons *prima facie* de douter de l'intentionnalité des plaisirs corporels.

D'abord, on voit mal quels pourraient être les objets intentionnels de ces plaisirs. Lorsque Marie prend plaisir à la lecture d'un bon roman ou apprécie l'élégance de Paul, il y a une distinction assez claire entre, d'une part, son plaisir ou son appréciation et, d'autre part, ce à quoi elle prend plaisir (lire le roman) ou ce qu'elle apprécie (l'élégance de Paul). Mais lorsque Marie entre dans un bain chaud ou qu'un frisson agréable parcourt son cou, il n'est pas aisé de distinguer les actes intentionnels de leurs objets. Brentano formule la difficulté ainsi :

Pour certaines sensations de plaisir ou de douleur, nous admettons bien qu'on puisse nier l'existence d'une présentation au sens où nous l'entendons. On est, en tout cas, tenté de le faire. Cela s'applique aux sentiments provoqués par une coupure ou une brûlure. Si vous vous coupez, vous n'éprouvez d'ordinaire aucune perception de contact ; si vous vous brûlez, aucune perception de chaleur ; dans les deux cas, il ne semble y avoir que la douleur¹.

Dans le cas des plaisirs corporels, il n'y a pas de distinction marquée entre les actes intentionnels et les objets intentionnels vers lesquels ils se dirigent.

La seconde raison de douter de l'intentionnalité des plaisirs corporels est liée à leur inscription corporelle. Comme les douleurs corporelles, les plaisirs corporels sont présentés comme ayant une localisation corporelle :

1. PES I, p. 116 ; trad. fr., p. 95-96.

qu'il s'agisse du frisson agréable ressenti sur notre visage lorsque qu'un vent le caresse un jour de canicule, du plaisir éprouvé lorsque nous grattons notre démangeaison, de l'orgasme sexuel, du plaisir de passer ses mains froides sous l'eau chaude, du plaisir d'être effleuré ou encore des autres *Kitzeempfndungen* (sensations plaisantes), il est naturel de décrire ces plaisirs comme localisés dans des parties de notre corps ou dans sa totalité. Cela ne signifie pas que cet emplacement soit toujours précisément donné : il peut être plus ou moins diffus ; nous pouvons bien avoir des difficultés à dire où un plaisir se situe exactement. Mais il n'en reste pas moins localisé quelque part, dans une zone plus ou moins bien définie de notre corps.

Les phénomènes intentionnels sont toutefois dépourvus de localisation corporelle. Les jugements, désirs, pensées, préférences, appréciations, convictions n'ont pas d'emplacement corporel ressenti. Cela n'a pas de sens de demander : « Où crois-tu en Dieu ? », « À quelle distance le plaisir que tu prends à cette discussion se trouve-t-il de ton aversion pour Brahms ? ». Certes, un matérialiste dira que ces épisodes intentionnels sont effectivement localisés dans notre corps, à savoir dans notre cerveau. Mais la psychologie *descriptive* est délibérément muette sur les corrélats cérébraux des épisodes intentionnels (voir notre introduction). Hormis les maux de tête, qui sont des déplaisirs corporels, nous ne ressentons rien dans notre crâne.

Ces deux observations au sujet des plaisirs corporels – ils sont dépourvus d'objets intentionnels manifestes et sont ressentis quelque part – suggèrent que l'intentionnalisme hédonique est faux. Étant donné que les plaisirs de l'esprit semblent intentionnels, il paraît plus judicieux de maintenir que certains plaisirs – ceux du corps – ne sont pas intentionnels, tandis que d'autres plaisirs – ceux de l'esprit – le sont. Cette conception distingue deux types tout à fait différents de plaisir. Nous l'appellerons dualisme hédonique :

Dualisme hédonique : certains plaisirs – ceux de l'esprit – sont intentionnels, d'autres – les plaisirs du corps – ne le sont pas.

Si les plaisirs du corps ne sont pas des épisodes intentionnels, que sont-ils ? Deux hypothèses ont été avancées, l'une par le philosophe écossais Sir William Hamilton et l'autre par l'un des élèves de Brentano, Carl Stumpf. Brentano les considère comme ses plus sérieux adversaires sur les questions relatives au plaisir.

Selon Hamilton, qui fait sienne la conception de Reid (dont il est l'éditeur), les plaisirs corporels sont des épisodes *mentaux mais non intentionnels*¹. Cela revient à rejeter la thèse de Brentano selon laquelle l'intentionnalité est essentielle aux phénomènes mentaux. Qui soutient cette conception doit expliquer en quoi les plaisirs corporels sont *mentaux*, autrement qu'en recourant à l'intentionnalité. La stratégie de Reid et Hamilton est de faire appel à la conscience réflexive : les plaisirs (corporels) sont mentaux parce qu'ils sont *conscients d'eux-mêmes* : les plaisirs *ne* sont dirigés *que* vers eux-mêmes². Appelons cette version du dualisme hédonique le dualisme hédonique *réflexif* :

Dualisme hédonique réflexif : certains plaisirs – les plaisirs de l'esprit – sont intentionnels, tandis que d'autres – les plaisirs du corps – sont des épisodes *mentaux mais non intentionnels* : leur caractère mental vient du fait qu'ils sont *conscients d'eux-mêmes*.

Pour rendre compte des plaisirs corporels, Stumpf suggère une autre alternative à l'intentionnalisme hédonique. Dans cette optique, les plaisirs corporels sont des épisodes *non mentaux* et *non intentionnels*, semblables aux qualités sensibles, comme les couleurs et les sons. Ces qualités sensibles sont des *objets* intentionnels, ce que Brentano appelle des phénomènes physiques. Cela revient à rejeter une autre thèse de Brentano, selon laquelle tous les plaisirs sont des phénomènes mentaux. Appelons la conception de Stumpf « dualisme hédoniste qualitatif » :

Dualisme hédonique qualitatif : certains plaisirs – les plaisirs de l'esprit – sont intentionnels, tandis que d'autres – les plaisirs du corps – sont des épisodes non intentionnels et *non mentaux*,

1. Sur les relations de Brentano aux philosophes écossais, voir A. de Libera, « Le direct et l'oblique : sur quelques aspects antiques et médiévaux de la théorie brentanienne des relatifs. », *Mind, Values, and Metaphysics*, London, Springer, 2014, p. 317-347 et du même, « L'Ouverture écossaise : Brentano critique de Bain. », *Quaestio* 12, 2012, p. 123-151.

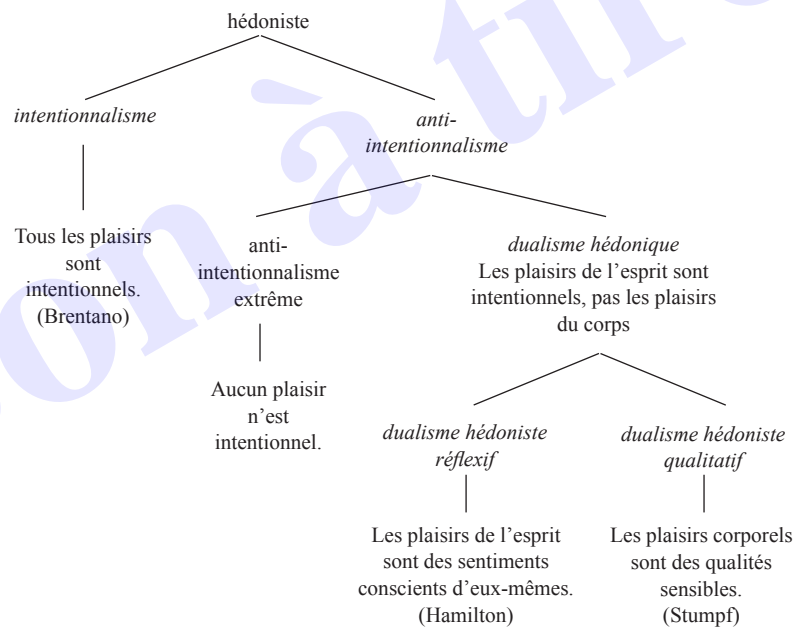
2. Nous présumons ici qu'Hamilton cherche à limiter cette approche aux seuls plaisirs corporels. Bien qu'il ne dise pas explicitement qu'il cherche à aborder différemment les plaisirs de l'esprit et les plaisirs du corps, il pourrait bien avoir eu cette idée en tête. Après avoir nié l'intentionnalité des plaisirs, Hamilton mentionne favorablement la théorie selon laquelle les plaisirs sont des perceptions de nos perfections (voir, par ex., W. Hamilton, *Lectures on Metaphysics and Logic, op. cit.*, vol. 2, p. 460 sq.). Comme le note Brentano (PES II, p. 95-96, 1995, trad. fr., p. 259), il y a une tension entre la conception officielle de Hamilton, selon laquelle les plaisirs ne sont pas intentionnels, et sa sympathie déclarée pour la conception que les plaisirs sont des perceptions de perfections. Pour Hamilton, une façon de les réconcilier serait d'affirmer que, tandis que les plaisirs de l'esprit sont des perceptions de certaines perfections, les plaisirs du corps sont de simples plaisirs réflexifs.

analogues aux qualités sensibles comme les couleurs, les sons, les odeurs, les goûts, les pressions, etc.¹

Par conséquent, trois principales options se présentent à nous quant à la nature des plaisirs corporels :

1. Les plaisirs corporels sont des épisodes intentionnels (Brentano).
2. Les plaisirs corporels sont des épisodes mentaux non intentionnels : des sentiments réflexifs (Hamilton).
3. Les plaisirs corporels sont des épisodes non intentionnels, non mentaux : des qualités sensibles (Stumpf).

Ces différentes approches de l'intentionnalité des plaisirs sont récapitulées dans la figure ci-dessous :



Principales approches de l'intentionnalité des plaisirs

1. Pour une défense d'une thèse analogue au sujet de la souffrance (intentionnelle) et de la douleur (qualité sensible), voir O. Massin, « Suffering Pain », in D. Bain, M. Brady, J. Corns (eds), *The Philosophy of Suffering*, London, Routledge, 2019.

§ 2. LES PLAISIRS CORPORELS NE SONT PAS
DES SENSATIONS RÉFLEXIVES : BRENTANO VS HAMILTON

Nous présentons dans cette section certaines objections au dualisme hédonique réflexif (le dualisme hédonique qualitatif sera la cible de la section 3). Brentano objecte à Hamilton que la conception selon laquelle certains plaisirs sont des sentiments non intentionnels conscients d'eux-mêmes est conceptuellement incohérente. Nous admettons cette conclusion, mais le diagnostic brentanien nous paraît cependant hâtif : l'idée de sentiments purement réflexifs est bien incohérente, mais pas pour les raisons avancées par Brentano.

L'incohérence des sentiments réflexifs : première tentative

Pour Hamilton, les plaisirs sont des sentiments, à savoir des phénomènes mentaux non intentionnels :

Dans le phénomène du sentiment – le phénomène du plaisir et de la douleur –, au contraire, la conscience ne place pas la modification mentale ou l'état mental devant elle-même ; elle ne la contemple pas à part d'elle, comme si elle en était séparée, mais, comme chacun le constate, elles fusionnent et ne font qu'un. La particularité du sentiment, par conséquent, c'est qu'il n'y a rien hormis ce qui est subjectivement subjectif ; il n'y a pas d'objet différent du soi – aucune objectivation d'aucun mode du soi ¹.

Brentano prétend qu'il est contradictoire d'affirmer que les plaisirs et les douleurs sont « subjectivement subjectifs » car les concepts de sujet et d'objet sont interdépendants :

Hamilton a donc tort quand il dit que tout y est subjectivement subjectif. Cette expression est, à dire vrai, contradictoire en soi. S'il n'est plus question d'objet, il ne peut pas non plus être question de sujet ².

Brentano n'a pas tort d'affirmer que les concepts de sujet et d'objet sont mutuellement dépendants. Mais peut-être donne-t-il trop de poids à l'expression de Hamilton « subjectivement subjectif ». On peut conserver le noyau de la conception d'Hamilton sans employer cette expression malheureuse. Ce que Hamilton aurait dû dire, c'est que les plaisirs sont leurs propres et uniques objets : ils ne se réfèrent *qu'*à eux-mêmes, sans référer à rien au-delà. Ce n'est pas tant que les plaisirs sont des sujets sans

1. W. Hamilton, *Lectures on Metaphysics and Logic*, op. cit., vol. 2, p. 432 ; voir aussi p. 463.

2. Brentano, PES I, p. 127 ; trad. fr, p. 103.

objets, c'est plutôt qu'ils sont (des constituants) des sujets qui sont leurs propres objets.

Ainsi formulée, la conception de Hamilton n'enfreint pas la grammaire de la relation sujet-objet. En outre, même si la réflexivité pourrait soulever ses propres problèmes d'ordre logique, ce n'est pas là une carte que Brentano peut jouer contre Hamilton, car lui-même recourt allègrement à la réflexivité dans sa théorie des objets secondaires. En effet, pour Brentano, bien que les phénomènes intentionnels ne soient pas *seulement* réflexifs, ils le sont pourtant *nécessairement*. Selon lui, tout acte intentionnel a un objet distinct de lui-même pour objet primaire et se prend lui-même comme son propre objet secondaire.

L'incohérence des sensations réflexives : deuxième tentative

Existe-t-il une autre façon de montrer que les sentiments purement réflexifs d'Hamilton sont incohérents ? Plutôt que de reprocher à Hamilton de se fourvoyer au sujet des relations sujet/objet, on pourrait soutenir que c'est sur la nature du sentiment qu'il se trompe. À première vue, la conception non intentionnelle des sentiments de plaisir se heurte à deux observations linguistiques qui suggèrent l'intentionnalité des sentiments :

1. Nous distinguons entre les différents sentiments en utilisant la même préposition, « de », employée pour décrire et distinguer les phénomènes intentionnels. De même que nous distinguons une perception de rouge d'une perception de bleu par leurs objets, nous distinguons un sentiment de fraîcheur d'un sentiment de chaleur par leurs objets.
2. Pour distinguer entre plusieurs sentiments nous utilisons également le verbe *sentir* (*feeling*, *fühlen*) de manière transitive : sentir une démangeaison est distinct de sentir une douleur, pour la raison que chacun de ces actes de sentir porte sur des objets différents.

Quoique nous souscrivions à cette seconde tentative de prouver l'incohérence de sentiments non intentionnels par le langage ordinaire, nous pensons qu'elle échouera à convaincre les amis des sentiments purement réflexifs. Pour répondre au premier point, ceux-ci pourraient soutenir que, dans des expressions comme « un sentiment de peur », « un sentiment de douleur », « un sentiment de plaisir », le terme « sentiment » ne fait référence ni à un acte intentionnel ni à un objet intentionnel, mais à un épisode mental réflexif ; le « de » ne serait pas intentionnel, mais *spécificatif* : il spécifie le genre du sentiment dont il est question, non

pas son objet (comme dans « un morceau de gâteau », « un livre de cuisine »)¹. De même, dans « un sentiment de plaisir », il serait hors de question de distinguer le plaisir du sentiment, parce que le plaisir *est* le sentiment.

Le second point mérite un examen plus détaillé. Le nom « sentiment » est déverbal. Il provient du verbe transitif « sentir ». Cette transitivité suggère qu'il y a une différence entre l'acte de sentir et son objet : lorsque nous sentons du plaisir, le verbe fait référence à l'acte intentionnel et « plaisir » renvoie à l'objet intentionnel. Les anti-intentionnalistes pourraient cependant rétorquer en affirmant que dans « Paul sent un plaisir », « plaisir » est un *complément trivial* du verbe « sentir », comme dans « Paul pense une pensée ». Selon cette hypothèse, dans « Paul sent un plaisir », « sent » et « plaisir » fonctionnent en apposition : ils expriment la même chose. Cette stratégie remonte au moins à Reid, qui a influencé Hamilton, son éditeur :

Le même mode d'expression est utilisé pour dénoter la sensation et la perception ; et c'est pourquoi nous sommes portés à les considérer comme étant de même nature. Ainsi, si je dis : *je sens une douleur ; je vois un arbre*, la première des deux expressions dénote une sensation, la seconde une perception. L'analyse grammaticale que j'en fais est la même pour les deux, lesquelles sont composées d'un verbe actif et d'un objet. Mais si nous prêtons attention aux choses signifiées par ces expressions, nous trouvons que dans la première, la distinction entre l'acte et l'objet n'est pas réelle, mais grammaticale, alors que dans la seconde elle est non seulement grammaticale mais aussi réelle. La forme de l'expression *je sens une douleur* pourrait paraître suggérer que le sentir est quelque chose qui est distinct de la douleur sentie ; mais en réalité, il n'y a pas de distinction. De même que penser une pensée est une expression qui ne signifierait que ceci : penser, de même *sentir une douleur* ne signifie pas davantage qu'être en proie à une douleur².

Ryle lui-même, bien que viscéralement hostile à la conception selon laquelle les plaisirs sont des sentiments réflexifs, note que, dans certains de ces usages, le verbe « sentir » dénote des épisodes non intentionnels, et il introduit explicitement l'idiome de « complément trivial [*cognate accusative*] » pour traiter de la transitivité de « sentir » :

1. J. Searle, *Intentionality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 39, note 1.

2. T. Reid, *An Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense*, D.R. Brookes (ed.), University Park, Pennsylvania State University Press, 2012, p. 199-200 ; trad. fr. M. Malherbe, Paris, Vrin, 2012.

Dans « sentir un frisson » et « frapper un coup », « frisson » et « coup » sont des compléments d'objet triviaux [*cognate accusatives*] des verbes « sentir » et « frapper ». Le verbe et son complément d'objet sont deux expressions pour une même chose, comme le sont les verbes et leurs compléments d'objet dans « Je rêve un rêve » et « Je pose une question »¹.

Il ne nous paraît pas évident, *pace* Reid et Ryle, que, dans ces expressions, *rêve* et *rêver*, *question* et *questionner*, *pensée* et *penser*, aient la même valeur sémantique². Accordons cependant, pour les besoins de l'argument, que cette stratégie du « complément trivial », appliquée aux sensations non intentionnelles, soit correcte. Grâce à la lecture spécifique de « de » dans « sentiment de plaisir » et à la lecture de « plaisir » comme complément trivial dans « sentir un plaisir », l'hédoniste réflexif dualiste peut soutenir que l'expression « sentiment de plaisir » dénote des épisodes à la fois non intentionnels et purement réflexifs.

L'incohérence des sentiments réflexifs : dernière tentative

Brentano n'a-t-il pas alors été trop optimiste en suggérant que l'idée de plaisirs non intentionnels, simplement conscients d'eux-mêmes, était incohérente? Pas nécessairement. Cette idée, suggérons-nous, est bien incohérente, mais pour des raisons quelque peu distinctes de celles avancées par Brentano. Les sentiments réflexifs non intentionnels se heurtent au dilemme suivant :

- (1) Soit un sentiment n'est rien d'autre qu'une présentation de lui-même.
- (2) Soit un sentiment n'est qu'*en partie* une présentation de lui-même.

Il suffit de chercher à saisir le sens de la première proposition pour être pris de vertige : un sentiment ne présenterait rien que le fait qu'il se présente lui-même. Les sentiments seraient des boucles vides. Même si l'on pouvait parvenir à faire sens de ces boucles vides infinies, il est pour le moins douteux que les sentiments soient *ressentis* ainsi. Et même s'ils l'étaient, qu'est-ce qui, ici-bas, distinguerait alors un sentiment de plaisir d'un sentiment de douleur ou d'un sentiment de démangeaison?

1. G. Ryle, *The Concept of Mind*, Londres, Penguin Books, 1990 ; trad. fr. J. Tanney, *La notion d'esprit*, Paris, Payot, 2005, p. 189.

2. Voir O. Massin, « Suffering Pain », pour une discussion de ce point. K. Twardowski, *On Actions, Products and other Topics in Philosophy*, J. Brandl, J. Wolenski, A. Szylewicz (eds), Amsterdam, Rodopi, 1999, soutient une thèse analogue dans le domaine des verbes et des noms d'action.

Comment une boucle vide pourrait-elle être qualitativement distincte d'une autre ?

Selon la seconde alternative, les sentiments réflexifs se présentent certes à eux-mêmes, mais ils ont également une partie, ou un aspect, qui ne consiste pas dans cette sui-réflexivité. Grâce à cette partie – appelons-la « partie qualitative » – les sentiments ne seraient plus des boucles vides et acquerraient un contenu matériel qui distinguerait les sensations de types différents les unes des autres. Mais quelle serait alors la relation entre la partie réflexive du sentiment et sa partie qualitative ? Nous nous heurtons ici à un second dilemme :

- (a) Soit la partie réflexive ne réfléchit qu'elle-même, la partie qualitative lui étant simplement juxtaposée dans le sentiment.
- (b) Soit la partie réflexive se présente non seulement elle-même à elle-même, mais elle présente également la partie qualitative du sentiment.

Dans le premier cas, nous revenons à la première branche de notre dilemme général : la partie réflexive devient une boucle vide et la partie qualitative ne joue aucun rôle dans la phénoménologie du sentiment : elle est là, dans le sentiment, mais n'est ni sentie ni présentée. Si tel était le cas, les douleurs seraient ressenties de la même manière que les plaisirs et on voit mal pourquoi la partie matérielle devrait être considérée comme une partie du sentiment.

Dans le second cas, nous retrouvons le schéma intentionnel brentanien que cherchent à rejeter ceux qui soutiennent que les sentiments sont non intentionnels. Ce qui est appelé la « présentation de soi du sentiment » se réduit à la présentation de sa partie qualitative (l'objet primaire) avec la présentation réflexive de cette présentation elle-même (l'objet secondaire). Cela correspond point par point au schéma brentanien de l'intentionnalité : au lieu d'éliminer la distinction entre l'acte de sentir et son objet, elle est réintroduite au sein du sentiment.

En somme, soit les sentiments réflexifs non intentionnels sont de pures réflexions et sont alors des boucles vides, soit les sentiments ont une partie qualitative quelconque, non réflexive, mais chaque sentiment se compose alors d'un acte de sentir dirigé vers sa partie matérielle (et vers lui-même) et il est pourvu d'intentionnalité. Il s'ensuit que des sentiments non intentionnels conscients d'eux-mêmes sont incohérents. S'il y a des sentiments réflexifs, ils doivent être intentionnels, à savoir pointer vers autre chose qu'eux-mêmes. Si l'argument qui précède est correct, Brentano avait raison d'affirmer que la conception réflexive des plaisirs corporels est logiquement incohérente.

Notons que l'argument fournit non seulement une objection à la thèse des sentiments purement réflexifs, mais également une justification à la thèse brentanienne selon laquelle la présentation d'un objet secondaire implique la présentation d'un objet primaire – en raison de la vacuité qualitative de la première. On s'étonne parfois de ce que Brentano ne motive pas cette thèse. Peut-être avait à l'esprit des considérations proches de celles-ci.

§ 3. LES PLAISIRS CORPORELS NE SONT PAS DES QUALITÉS SENSORIELLES. BRENTANO VS STUMPF

Les plaisirs corporels ne sont donc pas des sentiments mentaux non intentionnels. Pourraient-ils être des qualités non intentionnelles et *non* mentales? Selon une hypothèse de ce genre, tandis que les plaisirs de l'esprit sont des actes intentionnels, les plaisirs du corps sont comparables aux qualités sensorielles, à savoir aux *objets* intentionnels. Il s'agit de la conception que nous appelons « dualisme hédonique qualitatif ». Stumpf et Husserl sont les premiers à l'avoir défendue explicitement¹. Stumpf soutient que les plaisirs corporels constituent une classe *sui generis* d'objets intentionnels, analogues aux autres qualités sensibles, comme les couleurs et les sons. Il appelle *Gefühlsempfindungen* cette nouvelle classe de qualités sensibles. À la suite de Titchener² et comme l'a suggéré Stumpf lui-même³, nous utiliserons le terme « sensation algédonique », plutôt que « sensations-sentiments », « sensations affectives » ou « plaisirs sensoriels », pour traduire « *Gefühlsempfindungen* ». Il faut insister sur le fait que « sensation » ou « sentiment » désignent ici ce qui est senti ou ressenti, par opposition avec la sensation ou l'acte de sentir. Assimiler des plaisirs corporels à des sensations non mentales ou aux sensations algédoniques revient à les assimiler à un certain type d'objets intentionnels. C'est en ce sens que les plaisirs corporels, selon le dualisme qualitatif hédonique, sont objectifs ou non mentaux : ce sont des phénomènes physiques au sens de Brentano. Ils peuvent être mentaux

1. La question de savoir si Stumpf reprend cette conception à Husserl ou si c'est l'inverse est délicate. D. Fisette (« Mixed Feelings. Carl Stumpf's Criticism of James and Brentano on Emotions. » in D. Fisette, G. Fréchette (eds), *Themes from Brentano*. Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 281-306) soutient que la première option est la bonne.

2. E. Titchener, *Lectures on the elementary Psychology of Feeling and Attention*. New York, The Macmillan Company, 1908, p. 338.

3. C. Stumpf, *Gefühl und Gefühlsempfindung*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1928, p. 68, n. 1.

en un sens plus faible : ils pourraient dépendre, pour leur existence, d'actes mentaux dirigés vers eux, à la manière des *sense data* (selon la compréhension courante de ces derniers). C'est en effet la conception de Stumpf des sensations algédoniques. Comme il souscrit également à la conception selon laquelle les couleurs sont dépendantes de l'esprit (comme Brentano à l'époque de la *Psychologie*), les plaisirs n'ont rien de particulier à cet égard. Stumpf aurait pu adopter une posture plus réaliste envers les plaisirs corporels. Cela n'aurait rien changé au résultat principal : les plaisirs corporels sont des objets intentionnels plutôt que des actes intentionnels ou des sentiments conscients d'eux-mêmes.

Les thèses sur le plaisir de Stumpf furent très influentes ¹. Elles ont en particulier été adoptées par Husserl ² et Scheler ³ (et plus récemment par les présents auteurs ⁴). En outre, les thèses récemment développées par Feldman ⁵, élève de Chisholm, au sujet du plaisir, présentent de claires

1. Les travaux de Stumpf sur le plaisir n'ont pas été traduits en français. On en trouvera des présentations utiles, sinon des indications, dans E. Titchener, *Lectures on the elementary Psychology of Feeling and Attention*, *op. cit.*, chap. II; E. Titchener, « Professor Stumpf's affective Psychology », *The American Journal of Psychology* 28, 2, 1917, p. 263-267; A.H. Allen, *Pleasure and Instinct, A study in the Psychology of Human Action*, Londres, Kegan Paul, 1930, p. 5; G. Katkov, « The Pleasant and the Beautiful » in *Proceedings of the Aristotelian Society* 40, 1939, p. 177-206; R.M. Chisholm, « Brentano's Theory of Pleasure and Pain », *Topoi* 6, 1, 1987, p. 59-64; R.M. Chisholm, *Brentano and Intrinsic Value*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986., p. 24 *sq.*; R. Reisenzein, W. Schönpluf, « Stumpf's Cognitive-Evaluative Theory of Emotion », *American Psychologist* 47, 1992, p. 34-45; K. Mulligan, « On Structure : Bühler's Psychological and Linguistic Examples », in A. Eschbach, *Karl Bühler's Theory of Language*, Amsterdam, Benjamins, 1988, p. 203-226; K. Mulligan, « Max Scheler. Die Anatomie des Herzens oder was man alles fühlen kann », in H. Landweer, U. Renz (eds), *Klassische Emotionstheorien von Platon bis Wittgenstein*, Berlin, de Gruyter, 2008; K. Mulligan, « On Being Blinded by Value, Feeling Feelings and their Valence », Manuscrit, 2008; D. Fiset, « Mixed Feelings », « Carl Stumpf ».

2. *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/2, La Haye, Nijhoff, 1984, § 15, (b).

3. *Formalismus*, *op. cit.*, p. 260 *sq.*, trad. fr., p. 265 *sq.*. Classer Scheler parmi les dualistes hédoniques est un euphémisme. Scheler, en effet, reconnaît quatre formes fondamentales de sentiments algédoniques (M. Scheler, *Formalismus*, *op. cit.* p. 341 *sq.*, p. 337 *sq.*). Voir K. Mulligan (« Max Scheler. Die Anatomie des Herzens oder was man alles fühlen kann », *op. cit.*); R. Zaborowski, « Max Scheler's model of stratified Affectivity and its Relevance for Research on Emotion », *Appraisal* 8, 2011, p. 24-34, pour des présentations de la conception schelerienne de la stratification de la vie émotionnelle.

4. K. Mulligan, « On Structure : Bühler's Psychological and Linguistic Examples »; K. Mulligan, « The Spectre of Inverted Emotions and the Space of Emotions », *Acta Analytica* 18, 1998, p. 89-105; « On Being Blinded by Value »; « Emotions and Values », in P. Goldie (ed.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 475-500; O. Massin, « Suffering Pain ».

5. F. Feldman, *Utilitarianism, Hedonism, and Desert : Essays in Moral Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997; « The Good Life : A Defense of Attitudinal

affinités avec ces conceptions. Tous ces auteurs s'accordent sur le fait qu'il y a deux types de plaisirs : les plaisirs intentionnels de l'esprit et les plaisirs non intentionnels du corps ; et tous identifient les plaisirs du corps à ce que Brentano appelle des phénomènes physiques, à savoir des types d'objets intentionnels, analogues aux autres qualités sensibles comme les couleurs ou les odeurs, mais, en aucun cas, à des actes intentionnels. Par conséquent, en dépit de différences significatives¹, tous insistent sur le fait que les plaisirs de l'esprit et les plaisirs du corps sont trop hétérogènes pour relever d'une même espèce naturelle. Les premiers sont des attitudes positives, tandis que les seconds sont des qualités sensibles, des objets intentionnels. Le tableau ci-dessous récapitule les différents termes utilisés par les dualistes hédoniques qualitatifs pour marquer cette distinction.

Plaisirs	de l'esprit (épisodes intentionnels)	du corps (sensations ou sentiments non intentionnels)
Stumpf (1928b)	Acte de sentiment (<i>Gefühlsakt</i>)/émotion (<i>Gemütbewegung</i>)	Sensations algédoniques (<i>Gefühlsempfindung</i>)
Husserl (1970)	Acte de sentiment (<i>Gefühlsakt</i>)	Sensation de sentiment (<i>Gefühlsempfindung</i>)
Scheler (1973a)	Sentiments intentionnels (<i>intentionalen Fühlen</i>)	États affectifs sensoriels (<i>sinnliche Gefühlzustände</i>)
Mulligan (1998)	Emotions	Sensations émotionnelles
Feldman (2004)	Plaisirs attitudinaux	Plaisirs sensibles

Hedonism », *Philosophy and Phenomenological Research* 65, 2002, p. 604-628 ; *Pleasure and the Good Life : Concerning the Nature, Varieties, and Plausibility of Hedonism*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

1. Dans la mesure où il est question des plaisirs corporels, la principale différence entre les hédonistes qualitatifs est la suivante : tandis que Stumpf et Husserl tiennent les plaisirs corporels pour des qualités sensibles naturelles (= non axiologiques), Scheler soutient qu'il faut interpréter les plaisirs corporels comme des valeurs sensibles. En dépit de cette différence, ces trois philosophes s'accordent sur le fait que les plaisirs corporels sont des qualités sensibles (naturelles ou axiologiques) qui appartiennent au même genre, indépendamment du fait qu'on les aime ou non. C'est ce qui distingue Feldman d'autres dualistes qualitatifs, c'est que selon lui, la seule propriété partagée par les plaisirs corporels est d'être les objets de plaisirs attitudinaux. Les plaisirs corporels sont des qualités sensibles qui n'ont aucune propriété en commun à part la propriété extrinsèque d'être appréciés. Ils ne sont pas intrinsèquement semblables.

Les dualistes hédoniques qualitatifs ont souvent recours à la localisation des plaisirs corporels pour justifier leur conception ¹. Comme nous l'avons dit dans la première section, si cette localisation constitue un problème pour l'hédoniste intentionnaliste, elle s'explique simplement si les plaisirs corporels sont tenus pour des qualités sensibles : la localisation des plaisirs corporels, dans cette dernière hypothèse, ne pose pas plus de problème que celle des couleurs et des sons. Nous présenterons la réponse de Brentano à ce problème dans la section suivante. Concentrons-nous sur l'une des principales objections de Brentano au dualisme hédonique qualitatif.

Contre le dualisme hédonique qualitatif

Brentano propose une critique détaillée du dualisme hédonique de Stumpf². Certaines objections sont indépendantes de son intentionnalisme hédonique (comme le note Stumpf dans sa réponse à Brentano)³. Mais ce n'est pas le cas de toutes ses objections. Du point de vue de l'intentionnalisme hédonique, le dualisme hédonique divise une classe homogène de phénomènes, la classe des plaisirs, en deux classes complètement hétérogènes : les actes intentionnels et les qualités sensibles.

Selon Stumpf, les plaisirs sensibles et les plaisirs de l'esprit, les douleurs sensibles et les déplaisirs mentaux n'ont rien en commun. Selon moi, leur caractère commun est hors de doute⁴.

À cette objection, les dualistes hédoniques répondent généralement que les plaisirs corporels et les plaisirs de l'esprit, bien qu'essentiellement distincts, sont néanmoins étroitement liés les uns aux autres. Les plaisirs corporels, disent-ils, sont les objets intentionnels des plaisirs de l'esprit. On peut considérer qu'il s'agit d'une nécessité métaphysique (Feldman), d'une nécessité psychologique (Stumpf) ou d'un certain type de nécessité normative – il est approprié d'apprécier des plaisirs corporels parce qu'ils sont essentiellement bons (Scheler). Cependant, en tant que réponses à l'objection de Brentano, ces relations nécessaires entre plaisirs corporels et plaisirs de l'esprit manquent leur cible. Que les plaisirs corporels soient

1. C. Stumpf, *Gefühl und Gefühlsempfindung*, op. cit., p. 67 ; M. Scheler, *Formalismus*, op. cit., p. 345-346, trad. fr., p. 340-341.

2. USP, p. 237-240.

3. C. Stumpf, « Apologie der Gefühlsempfindungen », in *Gefühl und Gefühlsempfindung*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1928, p. 103-140.

4. USP, p. 237. E. Titchener, (« Professor Stumpf's affective Psychology », *The American Journal of Psychology*, 1917, p. 265) ; K. Duncker, (« On Pleasure, Emotion, and Striving », *Philosophy and Phenomenological Research* 1, 1941, p. 408) opposent en substance les mêmes objections à Stumpf.

des objets des plaisirs de l'esprit n'aide nullement à comprendre ce que tous les plaisirs ont en commun ¹.

La seule véritable option pour le dualiste hédonique qualitatif est d'avalier la pilule et d'admettre que, malgré les apparences et le langage ordinaire, les plaisirs de l'esprit et les plaisirs du corps ne sont pas des plaisirs dans le même sens. Contrairement à nos intuitions initiales, les plaisirs corporels et les plaisirs mentaux n'appartiennent pas au même genre naturel. Cette affirmation révisionniste n'est pas la seule pilule que le dualisme hédonique qualitatif doit avaler. Si le dualisme hédonique est vrai, alors non seulement les plaisirs, mais toutes les entités et théories définies à partir d'eux se brisent en autant de morceaux épars ². Voici trois exemples :

1. L'hédonisme psychologique est la conception selon laquelle seuls les plaisirs peuvent être intrinsèquement désirés. L'un des attraits de cette théorie est sa simplicité : nous ne désirons toujours, *in fine*, que le plaisir. Cependant, si le dualisme hédonique est vrai, cette simplicité disparaît : l'hédonisme psychologique devient la thèse selon laquelle il y a en réalité deux types de choses qui peuvent être intrinsèquement désirées : les plaisirs corporels et les plaisirs intentionnels.

2. L'hédonisme axiologique est la conception selon laquelle seuls les plaisirs ont une valeur intrinsèque. L'un des attraits de cette théorie est sa simplicité : les porteurs des valeurs intrinsèques sont tous d'un seul et même type, le plaisir (on parle de monisme axiologique). Cependant, si le dualisme hédonique est vrai, cette simplicité disparaît : l'hédonisme axiologique devient la thèse selon laquelle deux types de choses ont une valeur intrinsèque : les plaisirs corporels et les plaisirs intentionnels.

1. F. Feldman (*Utilitarianism, Hedonism, and Desert*, *op. cit.*, chap. 5) restreint ce qu'il appelle le « problème de l'hétérogénéité » (à savoir celui de déterminer quelle est la propriété essentielle partagée par tous les plaisirs) aux seuls plaisirs sensoriels et soutient que le principal problème concernant à la fois les plaisirs attitudinaux et les plaisirs sensoriels est le « problème du lien » : quelle est la relation métaphysique entre les plaisirs attitudinaux et les plaisirs sensoriels ? Bien que le problème du lien soit une question parfaitement légitime, il ne doit pas masquer le fait que la restriction du problème de l'hétérogénéité aux seuls plaisirs sensoriels ressemble à une manœuvre *ad hoc*. Si les plaisirs sensoriels et attitudinaux sont tous des plaisirs, la première question à poser n'est pas : « Comment sont-ils reliés ? » mais : « Qu'ont-ils en commun ? » Y a-t-il une propriété naturelle/rare que les plaisirs sensoriels et attitudinaux partagent et en vertu de laquelle ces deux types d'épisodes sont des plaisirs ? La réponse de Feldman, en dépit de sa réponse positive au problème du lien, est négative.

2. Voir I. Goldstein, (« Hedonic Pluralism », *Philosophical Studies* 48, 1985, p. 49-55) pour une objection similaire à ce qu'il appelle le « pluralisme hédonique », dont le dualisme hédonique est une version.

Nous ne souscrivons ni à l'hédonisme psychologique ni à l'hédonisme axiologique. Ces deux thèses souffrent de bien d'autres défauts, mais leur simplicité doit leur être accordée.

3. La valence des émotions est souvent interprétée en termes hédoniques : amour, admiration, peur, colère sont tenues pour des émotions positives ou négatives en fonction des plaisirs ou des déplaisirs qui les constituent. Si on divise les plaisirs, on court aussi le risque de démanteler les émotions. Les émotions positives ne seront pas toutes positives au même sens. Supposons qu'il y ait des émotions corporelles, dont la valence soit expliquée par les plaisirs corporels, et des émotions non corporelles, dont la valence soit expliquée par des plaisirs non corporels. Les émotions corporelles pourraient inclure, par exemple, la délectation et le dégoût (la valence de telles émotions consiste dans le fait qu'elles contiennent un plaisir/déplaisir corporel). Les émotions non corporelles pourraient inclure, par exemple, la fierté et la honte (la valence de ces émotions consiste en ce qu'elles contiennent certains plaisirs/déplaisirs non corporels). Selon les dualistes hédoniques qualitatifs, ce qui fait que la délectation est plaisante n'a *rien* à voir avec ce qui fait que la fierté est plaisante. Par suite, la paire {délectation, fierté} n'est pas plus naturelle que la paire {délectation, honte}, car ces valences hédoniques sont distinctes par essence et, donc, incommensurables. La délectation et la fierté sont positives en des sens entièrement différents. Cela entraîne d'autres bizarreries : comment se fait-il, par exemple, que toutes choses égales par ailleurs, nous préférons les émotions positives aux émotions négatives ? Une telle régularité dans nos préférences s'avère complètement infondée.

Le dualisme hédonique est donc une conception révisionniste du plaisir. Nous allons maintenant suggérer que l'on peut concilier l'intuition d'une unité de tous les plaisirs, propre à l'intentionnaliste hédonique, avec les idées centrales du dualisme hédonique.

§ 4. L'INTENTIONNALITÉ DES PLAISIRS CORPORELS

Les deux principales explications anti-intentionnelles des plaisirs corporels envisagées jusque-là sont défectueuses : les assimiler à des sentiments non intentionnels conscients d'eux-mêmes est incohérent ; les comparer aux qualités sensibles oblige à rejeter l'unité des plaisirs. Cependant, pour défendre l'intentionnalisme hédonique, réfuter ses rivaux ne suffit pas : il faut établir ce que sont les objets intentionnels, apparemment insaisissables, des plaisirs corporels. On l'a vu, les plaisirs

corporels ne sont *prima facie* pas intentionnels : il est facile de dire ce vers quoi sont dirigés nos actes visuels, il est plus difficile de déterminer les objets des plaisirs corporels. La principale motivation des deux versions du dualisme hédonique est précisément le fait que les plaisirs corporels sont apparemment dépourvus d'intentionnalité. Pour Brentano, et plus généralement pour tout intentionnaliste hédonique, la question la plus délicate au sujet des plaisirs corporels est donc la suivante : que sont leurs objets intentionnels ?

Les objets des plaisirs corporels

Une façon aujourd'hui commune de défendre l'intentionnalité de la douleur ou du déplaisir est d'affirmer que les douleurs sont des perceptions de dommages corporels¹. Mais qu'est-ce qui pourrait correspondre aux dommages corporels dans le cas des plaisirs ? Dire que ce sont « des réparations corporelles » n'est pas une réponse très prometteuse : en dépit d'une longue tradition qui explique les plaisirs par la restauration d'un manque ou la disparition d'une douleur², ce genre d'approche se heurte à l'objection selon laquelle il y a des plaisirs qui ne sont précédés d'aucun manque ou déplaisir. L'intentionnalité des plaisirs corporels semble donc bien plus problématique que l'intentionnalité des déplaisirs corporels.

Cependant, le dualisme hédoniste qualitatif contient tous les éléments de réponse à ce problème. Stumpf souligne qu'il y a aux côtés des qualités sensibles standard une classe de qualités sensorielles oubliées, les qualités algédoniques, et il assimile les plaisirs corporels à ces sensations algédoniques. Ce sont là deux thèses indépendantes. L'intentionnaliste hédonique, suggérons-nous, devrait accepter la première et rejeter la seconde. Il y a en effet une classe de sensations (au sens d'objets possiblement sentis), typiquement localisées dans le corps, que la distinction classique entre les objets propres des cinq sens ne parvient pas à capturer. Ces sensations algédoniques incluent, par exemple, les orgasmes, les démangeaisons, les frissons, les picotements, les irritations, les fourmillements, les piqûres, les brûlures, les sensations

1. D. M. Armstrong, *Bodily sensations*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1962 ; G. Pitcher, « Pain Perception », *Philosophical* 79, 1970, p. 368-393 ; F. Dretske, *Naturalizing the Mind*, Boston, MIT Press, 1995 ; M. Tye, « Another Look at Representationalism about Pain », in M. Aydede (ed.), *Pain : New Essays on Its Nature and the Methodology of Its Study (Bradford Books)*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006, p. 99-120.

2. Platon, *Philèbe*, trad. fr. J.-F. Pradeau, Paris, Flammarion, 2002 ; P. Verri, *Discorsi sull'indole del piacere e del dolore, sulla felicitae sulla economia politica*, Milano, Giuseppe Marelli, 1781 ; I. Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Paris, Vrin, trad. M. Foucault, 1994, p. 125 sq.

de faim et de soif, les sensations que l'on a en étirant ses muscles, celles que l'on a lorsqu'on nous pique ou qu'on nous pince, etc. Stumpf avait raison d'affirmer que ces sensations peuvent être comparées à d'autres qualités sensibles comme les sons, les couleurs, les pressions ou les odeurs : ce sont des objets intentionnels *sui generis*. Mais il avait tort de les comparer au plaisir. Ces sensations, selon notre hypothèse, sont les *objets* de nos plaisirs et de nos déplaisirs corporels. Les plaisirs corporels sont précisément les plaisirs dirigés vers les sensations algédoniques. Les objets des plaisirs corporels sont donc les sensations algédoniques que les dualistes hédoniques qualitatifs assimilent à tort aux plaisirs corporels eux-mêmes.

Or cette conception fut en réalité avancée par Brentano avant même que Stumpf n'introduise sa propre conception des plaisirs corporels comme sensations algédoniques. Après avoir concédé que les plaisirs corporels constituent un problème *prima facie* pour son intentionnalisme (voir la première section de ce chapitre), Brentano écrit :

Il est hors de doute, néanmoins, que dans ces cas également le sentiment repose sur une présentation. Nous avons toujours la présentation d'une localisation précise que nous lions d'ordinaire à telle ou telle partie visible et palpable de notre corps. Nous disons que nous avons mal au pied, à la main, que nous souffrons de telle ou telle partie du corps. [...] Je n'ai pas seulement en moi la présentation d'une localisation précise, mais encore celle d'une propriété sensible particulière, analogue à la couleur, au son, à d'autres qualités dites sensibles ; cette propriété fait partie des phénomènes physiques et il faut la distinguer nettement du phénomène qui l'accompagne ¹.

Brentano affirme ici que les plaisirs corporels sont dirigés vers des qualités sensibles d'une classe *sui generis*, analogues aux couleurs, aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux pressions et aux températures, mais qui s'en distinguent et sont nécessairement localisées dans le corps. Il y a des types de qualités-de-plaisir et des types de qualités-de-douleur qui affectent des parties de nos corps et qui sont, pour ainsi dire, les objets propres des plaisirs et des douleurs corporels. Les qualités-de-plaisir et de douleur ne sont pas elles-mêmes des plaisirs et des douleurs ; ce sont les objets intentionnels des plaisirs et des douleurs. Ces qualités sont même déjà appelées *Gefühlsempfindungen* par Brentano ². Brentano et Stumpf s'accordent sur l'existence de cette classe *sui generis* de qualités sensibles.

1. PES I, p. 116-117 ; trad. fr. modif., p. 96.

2. PES I, p. 118 ; trad. fr., p. 97.

Leur seul désaccord concerne la relation entre les plaisirs corporels et les *Gefühlsempfindungen* : l'identité pour Stumpf, l'intentionnalité pour Brentano. L'intentionnalisme hédonique de Brentano a pourtant un avantage crucial sur le dualisme hédonique : il ne divise pas les plaisirs en genres hétérogènes. Ce que tous les plaisirs ont en commun, selon cette hypothèse, c'est qu'ils sont les attitudes hédoniques dirigées vers des objets intentionnels. Ce qui distingue les plaisirs de l'esprit des plaisirs corporels, ce sont leurs objets : contrairement aux plaisirs de l'esprit, les plaisirs corporels sont dirigés vers une qualité sensorielle d'un type *sui generis*, les sensations algédoniques. Brentano formule ainsi cette théorie intentionnaliste du plaisir :

Sentir du plaisir ou de la délectation est un acte émotionnel, celui de prendre du plaisir à ou d'aimer. Cet acte a toujours un objet, c'est nécessairement un plaisir pris à quelque chose que nous percevons ou imaginons, à quelque chose dont nous avons une idée. Par exemple, le plaisir sensuel a une qualité sensible localisée comme objet¹.

Selon cette l'hypothèse intentionnaliste, les plaisirs corporels ne sont pas eux-mêmes localisés dans le corps, mais leurs objets, avec lesquels ils sont souvent confondus, le sont.

Pourquoi les plaisirs corporels semblent non intentionnels

Comment se fait-il alors que les plaisirs corporels ne soient pas manifestement intentionnels, comment le sont les plaisirs de l'esprit ? Comment expliquer qu'alors que nous distinguons sans mal entre les sons et leur audition, nous ne distinguons pas aussi aisément entre le frisson et le plaisir que nous y prenons ?

En réponse, Brentano avance différentes raisons pour lesquelles, dans le cas des plaisirs corporels, nous avons tendance à confondre les actes intentionnels de plaisir et leurs objets intentionnels. Il note d'abord que nous n'avons qu'un seul nom pour désigner l'acte dirigé vers une qualité de douleur et la qualité de douleur elle-même.

Une [...] raison qui favorise l'illusion [la confusion entre le sentiment plaisir et la qualité sur laquelle il porte], c'est que la qualité antécédente au sentiment et le sentiment lui-même ne portent pas deux noms différents. Le phénomène physique, qui se manifeste en même temps que le sentiment de douleur, prend lui-même, dans ce cas, le nom de douleur².

1. GAE, § 51.

2. PES, p. 119 ; trad. fr., p. 97.

Une telle observation peine à convaincre totalement. En premier lieu, nous sommes généralement capables de distinguer des choses différentes portant le même nom. En effet, dans le langage des affects, il est fréquent que les objets des émotions reçoivent le nom des émotions dirigées vers eux : « Ce dîner fut un plaisir », « Cette défaite est une honte », « Son trophée est une fierté », « Le rencontrer fut une grande excitation », etc. Or de telles expressions ne nous conduisent pas à confondre l'émotion et son objet – le plaisir que nous prenons à un dîner et le dîner lui-même ; la honte et l'événement honteux vers lequel elle est dirigée. En second lieu, le fait que nous n'ayons qu'un seul nom pour l'acte intentionnel et l'objet intentionnel de la douleur ne peut pas compter pour une explication de notre tendance à les confondre : il s'agit là plutôt d'un symptôme de cette tendance.

Enfin, il n'est pas le cas que nous n'ayons qu'un seul terme pour désigner les deux phénomènes présents : nous décrivons les douleurs comme localisées dans le corps, et pour décrire le phénomène intentionnel attendant nous parlons d'expérience de douleur, ou de souffrance.

L'autre explication de la confusion entre les plaisirs corporels et leurs objets proposée par Brentano est plus élaborée. Brentano fait appel à notre tendance à confondre les qualités sensorielles qui sont régulièrement présentées simultanément. Mais on ne voit pas bien comment il passe de cette confusion entre objets intentionnels à la confusion entre les actes de plaisirs intentionnels et leurs objets intentionnels. Son argument est le suivant :

- [1] Si nous considérons maintenant les sensations affectives, nous trouvons au contraire que leurs phénomènes sont liés la plupart du temps à des sensations d'une autre classe qui disparaissent tout au plus dans des cas de forte excitation. Et ainsi s'explique fort bien qu'on se soit trompé sur la présence d'un genre particulier de qualités sensibles et qu'on ait cru à la présence, non de deux sensations, mais d'une seule.
- [2] Comme la présentation adjointe était accompagnée d'un sentiment relativement très intense, incomparablement plus intense que celui qui avait suivi la première espèce de qualité, on a considéré ce phénomène psychique comme la seule chose nouvelle.
- [3] Et si la première espèce de qualité disparaissait alors complètement, on ne croirait plus posséder qu'un sentiment qui ne reposerait sur aucune présentation préalable d'un phénomène physique¹.

1. PES I, p. 118 ; trad. fr., p. 97.

Nous avons divisé ce passage dense en trois étapes argumentatives pour faciliter son explication. L'étape [1] explique pourquoi les qualités algédoniques sont souvent confondues avec les qualités non algédoniques (comme les couleurs, les sons, les pressions, etc.). Afin d'expliquer cette confusion, Brentano recourt au fait que les qualités algédoniques sont habituellement présentées en même temps que les qualités non algédoniques et que les qualités présentées ensemble sont souvent confondues.

À l'étape [2], Brentano ne parle plus des objets intentionnels (des qualités sensibles), mais des actes intentionnels. La présentation de la qualité sensible non algédonique n'est, dit-il, ni très plaisante ni très déplaisante. Seule la présentation de la qualité algédonique l'est. En conséquence, la personne ne relève que le sentiment intense qu'elle éprouve envers la qualité algédonique, au détriment de la sensation faible qu'elle a envers la qualité non algédonique. Tandis que la première étape explique la confusion entre les qualités sensibles et les qualités algédoniques, la seconde étape explique pourquoi le sentiment intense dirigée vers la qualité algédonique éclipse le sentiment plus faible dirigé vers la qualité non algédonique. Le résultat des deux premières étapes est que nous semblons n'éprouver qu'un unique sentiment intense dirigé vers une seule qualité algédonique (avec laquelle la qualité non algédonique a été confondue à l'étape [1]).

L'étape [3] est l'étape cruciale, celle qui permet d'expliquer pourquoi les plaisirs corporels *semblent* souvent non intentionnels. Mais c'est aussi la plus difficile à comprendre. Elle dit que si la qualité non algédonique disparaît complètement, nous sommes amenés à croire que nous avons un sentiment sans objet plutôt qu'un sentiment dirigé vers la qualité algédonique. Mais pourquoi devrait-il en être ainsi ? Pourquoi la disparition de la qualité non algédonique nous conduit-elle à croire que nous avons une sensation sans objet plutôt qu'une sensation dirigée vers la qualité algédonique, qui apparaît maintenant pour elle-même, sans risque d'être confondue avec une qualité sensible non algédonique ? Supposons que nous sentions une légère pression sur notre peau et que nous éprouvions une qualité sensible algédonique concomitante. La première étape montre que lorsque les deux qualités sont présentées en même temps, elles tendent à être confondues. Mais si la pression disparaît, la qualité algédonique demeure seule sur la scène intentionnelle. Plutôt que de ne pas en prendre conscience, nous devrions être frappés par son indépendance dans sa nouvelle apparence. Autrement dit, lorsque la qualité non algédonique

disparaît, nous devrions cesser d'identifier à tort l'objet de notre plaisir à cette qualité sensible non algédonique (une pression par exemple) et en venir à l'identifier avec ce qu'il est réellement, à savoir une authentique qualité algédonique.

Si cela est vrai, Brentano ne parvient pas à donner une explication convaincante de la confusion fréquente des plaisirs corporels et de leurs objets : ni son argument linguistique, ni son explication fondée sur la confusion phénoménale ne semblent probants. L'intentionnalisme hédonique a toujours besoin d'expliquer le caractère insaisissable des objets intentionnels des plaisirs corporels. Nous proposons l'explication alternative suivante.

La raison pour laquelle les sensations algédoniques ne sont pas spontanément reconnues comme les objets de nos plaisirs corporels pourrait être la suivante. Traditionnellement, l'intentionnalité a été pensée à partir de la perception visuelle, l'intentionnalité visuelle étant à son tour comprise à partir de la *distance* ou de la *profondeur* visuelle entre le sujet et l'objet¹. L'intentionnalité, à proprement parler, n'est pas, bien entendu, une relation spatiale : c'est une relation de référence entre un sujet et un objet. Toutefois, la présence d'une distance vue (ou co-vue²) entre le sujet et l'objet nous aide certainement à *diagnostiquer* l'intentionnalité. Dans de tels cas, la distinction entre le sujet et l'objet est facile à cerner. Lorsqu'il n'y a pas de distance spatiale entre le sujet et l'objet, on néglige parfois la distinction entre le sujet et l'objet et, du même coup, on néglige l'intentionnalité du phénomène considéré. Ainsi a-t-on pu soutenir, par contraposition, que la perception tactile, nous mettant fréquemment en contact avec ses objets, est non intentionnelle³. Par exemple, la distinction entre notre sentiment d'une pression sur la peau, d'une part, et la pression ressentie, de l'autre, est moins saillante que la distinction entre notre vision de la couleur de la lune et la couleur de la lune. Comme les sensations tactiles, les sensations algédoniques ne sont pas présentées à distance du sujet. Aucune distance n'est présentée entre notre frisson et nous-mêmes prenant plaisir à ce frisson. Cela pourrait bien être la raison principale de l'absence de distinction nette entre les plaisirs corporels et leurs objets : les objets de nos plaisirs corporels, présentés comme localisés dans notre corps, ne sont pas présentés à distance de nous.

1. A. Smith, « Space and Sight », *Mind* 109, 2000, p. 481-518.

2. Cf. E. Husserl, *Chose et Espace, Leçon de 1907*, Paris, P.U.F., trad. fr. J.-F. Lavigne, 1989, p. 308.

3. G. Warnock, *Berkeley*, Harmondsworth, Penguin Books, 1953, p. 47.

Bien que l'explication de Brentano de notre tendance à confondre les plaisirs corporels et leurs objets soit discutable, sa thèse principale, que les plaisirs corporels sont dirigés vers des qualités algédoniques, offre une réponse simple et très plausible au problème de l'intentionnalité des plaisirs corporels. Les intentionnalistes hédonistes devraient, selon nous, rester fidèles à l'hypothèse de Brentano.

Les plaisirs et les peines sont-ils des contraires ?

Avant de terminer cette section, considérons une réponse possible du dualisme hédoniste qualitatif. Comme nous l'avons vu, l'une des principales difficultés pour le dualisme hédonique est qu'il conduit à réviser l'intuition que tous les plaisirs ont quelque chose en commun. Mais on pourrait répondre que l'intentionnalisme hédonique rejette lui aussi une croyance répandue : à savoir que plaisirs et douleurs sont localisés dans le corps. Selon l'intentionnalisme hédonique, ils ne le sont pas, puisque la localisation supposée des plaisirs corporels découle en réalité de la confusion entre les plaisirs et leurs objets. L'intentionnalisme hédonique serait donc lui aussi, eut égard à la localisation des plaisirs et des douleurs, une thèse révisionniste.

En réponse, notons d'abord que si le sens commun localise les douleurs corporelles dans le corps, il n'est pas certain qu'il localise ainsi les plaisirs corporels. Nous disons naturellement que nous avons une douleur dans le pied, mais il est étrange de dire que nous avons un plaisir dans le pied. Certes, nous disons que nous avons une sensation plaisante localisée dans le corps, mais « plaisante », dans son sens ordinaire, signifie la propriété de ce qui donne ou mérite du plaisir (par opposition à un usage philosophique répandu où être plaisant est la propriété essentielle des plaisirs eux-mêmes).

Mais que dire alors des douleurs corporelles ? L'intentionnalisme hédonique ne doit-il pas nier leur localisation corporelle ? Pas nécessairement. Brentano tient les plaisirs (*Lust*) et la douleur (*Schmerz*) pour des contraires. Nous pensons qu'il se trompe sur ce point : le plaisir n'est pas le contraire de la douleur¹. Selon notre hypothèse, qui s'écarte de Brentano, le véritable opposé du plaisir est le déplaisir² et la douleur

1. Voir O. Massin, « Pleasure and Its Contraries », *Review of Philosophy and Psychology* 5, 1, 2014, p. 15-40.

2. Que « déplaisir » soit l'antonyme de « plaisir » est une conception endossée par S. Mezes, « Pleasure and Pain Defined », in *The Philosophical Review* 4, 1895, p. 22-46; A. Wohlgenuth, « On the Feelings and their Neural Correlates, with an Examination of the

n'est pas l'opposé du plaisir¹. La douleur est une qualité algédonique localisée, le plaisir est un phénomène psychique non localisé. Les plaisirs et les déplaisirs sont des phénomènes intentionnels, mais nous ne leur attribuons pas de localisation corporelle. La douleur est un type de qualité algédonique qui est typiquement l'objet de certains déplaisirs. Les douleurs ne sont pas intentionnelles et sont effectivement localisées dans le corps. Aussi longtemps que les douleurs ne sont pas des contraires des plaisirs, une telle affirmation est parfaitement compatible avec l'intentionnalisme hédonique.

Brentano critique régulièrement l'emploi d'idiomes mentaux pour désigner des phénomènes physiques, mais il ne semble jamais relever le phénomène inverse, où des idiomes désignant des qualités corporelles en viennent à désigner des phénomènes psychologiques : on peut être piqué par une remarque, touché par un compliment, rongé par le remords, démangé par une idée, ou brûler d'envie. Brentano est convaincu que l'emploi du terme « douleur » pour désigner une qualité corporelle est un usage dérivé, « douleur » étant au sens propre un terme psychologique. Nous soutenons que c'est exactement l'inverse qui est vrai : la douleur au sens strict désigne un phénomène corporel, et le fait de parler de « douleur mentale » est une extension du sens premier du terme². En ce sens, douleur et plaisir sont foncièrement distincts : la douleur est identique à la qualité-de-douleur, conformément à la thèse de Stumpf, mais le plaisir est dirigé vers une qualité-de-plaisir, dont il se distingue, conformément à ce que soutient Brentano. Stumpf comme Brentano cherchent à formuler une thèse qui vaut pour les plaisirs *et* les douleurs. Nous suggérons à l'inverse que douleurs et plaisirs sont catégoriquement distincts, de sorte que Stumpf a raison pour les douleurs mais tort pour les plaisirs, alors que Brentano a raison pour les plaisirs mais tort pour les douleurs.

Récapitulons : les opposés des plaisirs sont les déplaisirs. Les plaisirs et les déplaisirs sont des phénomènes intentionnels dont les objets sont

Nature of Pain », *British Journal of Psychology* 8, 1917, p. 423-476, p. 437 ; B. Russell, « What is Mind? », *The Journal of Philosophy* 55, 1958, p. 5-12 ; J. Findlay, *Values and Intentions*, London, Allen & Unwin, 1961 ; S. Rachels, « Six Theses About Pleasure », *Philosophical Perspectives* 18, 2004, p. 247-267 ; K. Mulligan, « Emotions and Values », in P. Goldie (ed.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 475-500.

1. A. Wohlgemuth, « On the Feelings and their Neural Correlates, with an Examination of the Nature of Pain », *British Journal of Psychology* 8, 1917, p. 450 ; B. Russell, *The Analysis of Mind*, London, Routledge, 1995, p. 70 ; G. H. Von Wright, *The Varieties of Goodness*, London, Routledge & Kegan Paul, 1963, p. 70.

2. O. Massin, « Suffering pain », *op. cit.*

des qualités algédoniques. La douleur n'est pas un opposé du plaisir, mais l'une des qualités algédoniques qui est typiquement l'objet intentionnel de certains déplaisirs.

§ 5. LE PLAISIR PRIS DANS LES ACTES SENSORIELS

Selon la conception brentanienne défendue ici, les plaisirs corporels sont des plaisirs dirigés vers des qualités sensibles d'un genre *sui generis*. Cette conception n'est toutefois pas exactement celle de Brentano. Selon la théorie qu'il défend en 1874, seuls *quelques* plaisirs sensibles sont dirigés vers des qualités sensibles (en particulier des qualités algédoniques); d'autres, cependant, sont dirigés vers des actes sensoriels. Plus précisément, de nombreux plaisirs sensoriels ne sont pas dirigés vers des qualités sensibles, mais plutôt vers les actes d'appréhension sensible de ces qualités :

Il faut cependant admettre ceci : l'objet auquel se rapporte un sentiment n'est pas toujours un objet extérieur. Quand j'entends un son harmonieux, le plaisir que j'éprouve n'est pas dû en réalité au son, mais au fait que je l'entends¹.

Nous soutenons dans ce qui suit que Brentano, en raison de ses conceptions de la perception interne, ne peut en réalité admettre des plaisirs pris aux actes sensoriels. Bien que l'objection que nous allons soulever affecte déjà la théorie du plaisir défendue par Brentano dans sa *Psychologie*, elle est encore plus problématique pour la seconde théorie du plaisir de Brentano. Selon cette dernière théorie, *tous* les plaisirs sensoriels, y compris les plaisirs corporels, sont dirigés vers les actes d'appréhension sensibles – aucun plaisir n'est plus dirigé vers des qualités sensibles. Nous commençons par présenter plus en détail cette seconde théorie avant d'introduire le problème soulevé par les plaisirs pris dans les actes sensoriels pour la théorie générale de l'intentionnalité de Brentano.

1. PES I, p. 127, trad. fr., p. 103. Voir également : « [...] souvent, l'acte d'écouter un son s'accompagne manifestement non seulement d'une présentation et d'une cognition de cet acte d'écoute, mais aussi d'une émotion. Ce peut être un plaisir, lorsque nous écoutons une jeune voix douce et pure, ou un déplaisir, lorsque nous entendons le grincement d'un violon mal joué. Sur la base de notre discussion précédente, ce sentiment a lui aussi un objet auquel il fait référence [Cet objet n'est pas le phénomène physique du son, mais le phénomène mental d'écoute, car ce n'est évidemment pas le son qui est agréable ou plaisant, ni qui nous tourmente, mais l'écoute du son] », PES I, p. 204, trad. fr., p. 157.

La seconde théorie du plaisir de Brentano

La nouvelle théorie du plaisir de Brentano apparaît dans ses *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* et dans l'appendice de 1911 à la *Psychologie d'un point de vue empirique*.

La nouvelle théorie des plaisirs de Brentano se veut toujours une version de l'intentionnalisme hédonique. Brentano introduit trois modifications principales à sa théorie initiale.

La première modification concerne la nature des *Gefühlsempfindungen*. Dans la première version de la *Psychologie*, Brentano n'utilise ce terme qu'une fois, sans le définir précisément : il suggère simplement que les plaisirs et les douleurs corporels ont pour objet un type *sui generis* de qualité sensible, sans en dire plus. Dans sa seconde théorie, Brentano est plus prolixe. Il inclut maintenant les *Gefühlsempfindungen* parmi les *Spüremfindungen*, à savoir les sensations du *Spürsinn*. Brentano soutient qu'il n'y a que trois sens : la vision (dont les objets propres sont les couleurs), l'audition (dont les objets propres sont les sons) et le *Spürsinn* (dont les objets propres sont les *Spüremfindungen*). Le *Spürsinn* inclut tous les actes sensoriels dirigés vers les températures, les pressions, les goûts, les odeurs et les qualités algédoniques (comme « la qualité de la sensation d'être frappé avec une aiguille »¹). Selon Brentano, la raison pour laquelle ces six modalités sensorielles, qu'on tient habituellement pour distinctes, sont fusionnées, c'est que leur objet peut être dit clair et obscur au même sens (qui n'est pas celui dans lequel les couleurs et les sons peuvent être dits clairs ou obscurs). L'hypothèse de Brentano donne l'impression d'être métaphorique et paraît peu convaincante. Dans la section précédente, on trouve une façon sans doute meilleure d'unifier les différentes *Spüremfindungen* : tandis que dans le cas des couleurs et des sons, nous pouvons parler d'une distance perçue entre le sujet et la qualité sensorielle perçue, cette distance est absente lors de la perception d'une pression, d'un goût, d'une température où de démangeaisons. Cette absence de distance ou d'externalité ressentie pourrait être la caractéristique commune de tous les *Spüremfindungen*. Quoi qu'il en soit, la théorie du *Spürsinn* de Brentano, même si elle est associée à sa nouvelle théorie du déplaisir, n'en est pas une partie cruciale. Les deux autres changements sont plus décisifs.

Selon le deuxième, les plaisirs sensoriels ne sont désormais que des plaisirs du *Spürsinn*. La première théorie de Brentano soutenait que les

1. PES III, p. 61, trad. fr., p. 430.

plaisirs corporels n'étaient qu'un des types de plaisirs sensoriels. Les plaisirs sensoriels pouvaient en principe être dirigés vers n'importe quelle qualité sensible : les couleurs, les sons, les goûts, les pressions, les qualités algédoniques, etc. (bien que Brentano ait exprimé certaines réserves concernant les sons). Les plaisirs corporels constituaient un sous-genre des plaisirs sensoriels : les plaisirs sensoriels dirigés vers les qualités algédoniques. La seconde théorie de Brentano, cependant, soutient que les seuls plaisirs sensoriels sont les plaisirs liés aux *Spüremfindungen* :

[...] tout activité psychique de même qu'elle fait l'objet d'une présentation et d'un jugement qu'elle contient, est également l'objet d'une référence émotionnelle interne. Je m'étais rallié à ce point de vue dans ma *Psychologie d'un point de vue empirique*. Depuis, j'ai changé d'avis et je crois maintenant que beaucoup de sensations sont dépourvues de référence émotionnelle et ne contiennent ni plaisirs, ni déplaisirs. Je vais plus loin : je dénie en bloc au vaste domaine que forment les sensations visuelles et auditives tout caractère émotionnel, ce qui n'empêche pas que de très vifs états affectifs de plaisir et de douleur les accompagnent de façons variées, déterminées par les lois¹.

La nouvelle position de Brentano est que les actes visuels et auditifs ne sont jamais des plaisirs intrinsèques. Mais il soutient également que les actes d'appréhensions sensibles du *Spürsinn* sont toujours nécessairement des plaisirs. Nous ne pouvons être mis en présence d'une qualité sensible du *Spürsinn* sans avoir un sentiment de plaisir ou de douleur. C'était le cas pour toutes les qualités sensibles dans la première théorie du plaisir de Brentano ; maintenant, cela ne concerne que les qualités du *Spürsinn*.

C'est encore beaucoup trop, toutefois. En niant qu'on puisse être mis en présence d'une qualité algédonique sans y prendre plaisir ou en souffrir, Brentano rigidifie sans nécessité son intentionnalisme hédonique (notons que le présent problème s'applique aussi à sa première théorie du plaisir). Pour Stumpf² avoir une douleur sans en souffrir est au minimum une possibilité conceptuelle et des investigations empiriques supplémentaires montrent que, dans certains cas pathologiques, c'est aussi une réalité psychologique : dans le cas de l'*asymbolie à la douleur*, les sujets sentent la douleur mais n'en souffrent pas. Tandis que dans les cas d'*anhédonie*, les sujets sentent l'orgasme, mais n'y prennent aucun

1. PES II, p. 139, trad. fr., p. 289.

2. *Gefühl und Gefühlsempfindung*, op. cit., p. 68.

plaisir¹. Un intentionnaliste hédonique qui ne rejette pas les qualités algédoniques peut facilement expliquer ces cas : les sujets sentent une qualité algédonique dans leur corps, mais ce sentiment n'en est qu'une présentation neutre ou indifférente, dépourvue de toute caractéristique hédonique. Les deux théories du plaisir de Brentano, bien qu'elles reconnaissent l'existence des qualités algédoniques, ne peuvent expliquer l'*asymbolie* de la douleur ou l'*anhédonie*, parce qu'elles supposent que de telles qualités ne peuvent être présentées indépendamment d'un acte quelconque d'amour ou de haine.

Le troisième changement introduit dans la seconde théorie du plaisir de Brentano, le changement principal, est qu'il pense désormais que nous ne prenons jamais plaisir aux qualités sensibles elles-mêmes, mais toujours aux actes d'appréhension de ces qualités sensibles :

Le plaisir sensoriel est un accord, la douleur sensorielle un désaccord, dirigés tous deux vers un acte sensoriel auquel elles appartiennent².

Brentano refuse désormais d'admettre que nous pouvons prendre du plaisir aux objets physiques, à savoir aux qualités sensibles. C'est la cible de l'une des critiques que lui adresse Stumpf. Ce dernier affirme que l'on peut prendre du plaisir non seulement à voir, mais aussi aux couleurs, non seulement à écouter, mais aussi aux sons, non seulement à goûter, mais aussi aux goûts, etc., et que la restriction de Brentano est par conséquent illégitime³. Sans doute Brentano a-t-il voulu rendre compte du fait que bon nombre de plaisirs sensoriels semblent dirigés vers des *activités* sensorielles : nous prenons plaisir à écouter Purcell, à lire un livre, à regarder les Alpes depuis le Jura, etc. Mais d'une part, qu'un certain nombre de plaisirs portent sur les activités sensorielles plutôt que sur les qualités sensorielles n'implique pas qu'aucun plaisir ne soit dirigé vers des qualités sensorielles : il semble bien que nous puissions apprécier le goût d'un vin ou les couleurs d'un tableau. D'autre part, comme nous allons le faire valoir maintenant, il n'est pas certain que la théorie brentanienne de

1. Voir en particulier N. Grahek, *Feeling Pain and being in Pain*, Boston, MIT Press, 2007 ; G.H. Von Wright, *The Varieties of Goodness*, London, Routledge & Kegan Paul, 1963 suggère que les douleurs ne sont pas essentiellement souffertes. Voir également R. Hall, « Are Pains Necessarily Unpleasant? », *Philosophy and Phenomenological Research* 49, 1989, p. 643-659 ; I. Johansson, « Species and Dimensions of Pleasure », *Metaphysica* 2, 2001, p. 39-71 ; M. Tye, « The Experience of Emotion : an Intentionalist Theory », *Revue internationale de Philosophie* 62, 2008, p. 25-50 ; K. Mulligan, « On Being Blinded by Value, Feeling Feelings and their Valence », Manuscrit, 2008b.

2. USE, p. 137.

3. « Apologie der Gefühlsempfindungen », *op. cit.*, p. 110.

L'intentionnalité ait les ressources pour rendre compte des plaisirs qui ont des actes sensoriels pour objets primaires.

Brentano peut-il admettre des plaisirs dans les actes sensoriels ?

Quelle que soit l'explication de la réticence de Brentano à admettre des plaisirs sensoriels dirigés vers les objets physiques, son insistance sur le fait que les plaisirs sont dirigés vers les actes mentaux soulève un problème important dans le contexte de sa théorie de l'intentionnalité. La façon la plus directe de rendre compte des plaisirs pris à l'appréhension sensible est de faire appel à des plaisirs de second ordre : prendre plaisir à écouter un son, c'est avoir un acte d'amour mental de second ordre dirigé vers l'acte de premier ordre d'écouter. Mais Brentano rejette les actes mentaux de second ordre : seuls les objets physiques peuvent être appréhendés de l'extérieur. Les actes mentaux ne peuvent jamais être directement et instantanément observés. Comment les connaît-on alors ? La réponse réside bien sûr dans la distinction de Brentano entre les objets intentionnels primaires et secondaires des actes mentaux. Un acte mental fait référence non seulement à un objet primaire distinct de lui-même, mais il fait également référence à lui-même comme à son propre objet secondaire. Tout acte mental est réflexif : cette réflexivité n'épuise pas la nature de l'acte mental qui fait également référence à un objet physique (*contra* Hamilton, voir ci-dessus), mais elle en est cependant une caractéristique essentielle¹. Cet aspect cartésien de l'intentionnalisme de Brentano explique, selon lui, que les actes mentaux soient toujours conscients et que la perception interne soit infaillible, contrairement à la perception externe, dirigée vers les objets physiques primaires. Les actes mentaux, selon cette approche, ne peuvent jamais être des objets primaires, à savoir les objets d'actes mentaux simultanés et distincts d'eux-mêmes². Lorsque nous prenons du plaisir à écouter un son, selon la théorie de Brentano, il est impossible qu'un acte mental d'amour de second ordre soit dirigé vers notre écoute de premier ordre.

Comment pouvons-nous alors prendre plaisir à l'écoute plutôt qu'aux sons ? Pour répondre à cette question, Brentano s'appuie sur sa théorie des objets secondaires et sur une deuxième caractéristique de sa théorie de l'intentionnalité. Il distingue, on l'a vu, entre trois modes de référence intentionnelle : la présentation, le jugement, et l'amour/la haine. Ces

1. Voir M. Textor, « Brentano (and Some Neo-Brentanians) on Inner Consciousness », *Dialectica* 60, 2006, p. 411-432.

2. PES I, p. 181 ; trad. fr., p. 140.

modes dépendent les uns des autres : tout objet d'amour est jugé, tout objet de jugement est présenté.

Grâce à sa distinction entre objet intentionnel primaire et secondaire et à sa distinction entre les trois modes de références intentionnelles, l'hypothèse de Brentano consiste à traiter les plaisirs pris dans les actes sensoriels de la façon suivante. Lorsque nous apprécions l'acte d'écoute, aucun acte mental d'amour de second ordre n'est dirigé vers notre écoute. Voici plutôt ce qui se passe : l'acte d'écoute n'est pas seulement présenté comme son propre objet secondaire, mais il est aussi aimé comme son propre objet secondaire. L'acte d'écoute, pour ainsi dire, s'aime lui-même : l'amour n'est pas un acte mental supplémentaire dirigé vers l'acte d'écoute ; c'est simplement une manière dont l'acte d'écoute fait référence à lui-même.

L'expérience montre qu'outre une présentation et un jugement, il existe fréquemment en nous une troisième sorte de conscience, à savoir un sentiment qui se rapporte à l'acte, un plaisir ou une douleur que nous ressentons envers lui¹.

C'est ici que surgit le problème. Si le plaisir est un type d'amour, comme le dit Brentano, il devrait être dirigé non seulement vers lui-même, mais aussi vers un objet primaire. Il ne peut y avoir d'objet secondaire sans objet primaire. Brentano pense pouvoir éviter ce problème en affirmant que les plaisirs sensoriels, étant fondés sur une présentation, sont intentionnels. Mais cela élude la question : sa théorie ne requiert pas (seulement) un objet primaire *présenté*, nécessairement lié à un sentiment de plaisir. Elle requiert également un objet primaire *aimé*, un objet vers lequel l'acte d'amour – et non pas l'acte de présentation sur lequel il est fondé – est dirigé.

En somme, en maintenant que certains ou tous les plaisirs sont pris dans les actes sensoriels et non dans des qualités physiques, Brentano suggère que ces plaisirs ont un objet secondaire, mais pas d'objet primaire (sinon ces plaisirs seraient également pris dans les sons, les couleurs...). Or cela contredit directement sa théorie de l'intentionnalité. La distinction entre les objets primaires et secondaires est supposée s'appliquer à chacun des trois modes de référence intentionnelle : la présentation a à la fois un objet primaire et un objet secondaire, et il en va de même du jugement et de l'amour. Il ne suffit pas de dire que l'acte d'amour est son propre objet secondaire et qu'il est fondé sur une présentation ayant un objet physique

1. PES I, p. 203 ; trad. fr., p. 157.

comme objet primaire. La théorie de Brentano requiert que l'acte d'amour ait son propre objet primaire, à savoir que l'acte d'amour soit relié, par lui-même, à un objet physique. Que la dépendance des plaisirs à un acte de présentation ne suffise pas à assurer l'intentionnalité du plaisir est clairement exprimé par Husserl :

Mais nous n'avons pas seulement une présentation à laquelle un sentiment supplémentaire serait *associativement* adjoint, ajouté par-dessus elle plutôt qu'intrinsèquement lié à elle, car le plaisir ou le dégoût sont dirigés vers l'objet présenté et ne pourraient exister sans cette direction [...]

[Le plaisir intentionnel, la conviction, le désir] sont tous des intentions, des actes authentiques en notre sens. Tous « doivent » leur relation intentionnelle à certaines présentations sous-jacentes. Mais une partie de ce que nous voulons dire par « doivent », c'est qu'ils *ont* désormais réellement ce qu'ils doivent à d'autres¹.

La théorie de Brentano concernant les plaisirs pris dans les actes intentionnels prive donc ces plaisirs de toute intentionnalité intrinsèque. Les plaisirs pris dans les actes sensoriels, bien qu'ils dépendent de présentations sensorielles, ne sont pas *par eux-mêmes* dirigés vers un objet distinct d'eux-mêmes. Ils deviennent des phénomènes non-intentionnels ajoutés aux présentations.

La réticence de Brentano à admettre des objets primaires pour les plaisirs pris dans les actes sensoriels apparaît non seulement dans la manière dont il parle des plaisirs sensoriels, selon lui dirigés seulement vers des actes sensoriels, mais aussi dans sa manière d'assimiler les plaisirs aux *sentiments qui accompagnent* les actes mentaux. Il s'exprime souvent comme les théoriciens des tonalités hédoniques [*hedonic tones*] : ces sentiments colorent la présentation dont ils dépendent mais ne sont pas eux-mêmes intentionnels. S'il en va ainsi, prendre plaisir à quelque chose ou éprouver un sentiment n'est pas un mode de référence intentionnel, comme Brentano le soutient officiellement, mais un *quale*, comme il le suggère parfois². Pire, dans la mesure où les plaisirs pris dans les actes sensoriels sont dirigés vers eux-mêmes, sans être *intrinsèquement* dirigés

1. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/2, V, § 15, trad. fr., vol. 2, p. 108.

2. Voir K. Hossack, « Reid and Brentano on Consciousness » in M. Textor (ed.), *The Austrian contribution to analytic philosophy*, Londres, Taylor & Francis, 2006, p. 49, sur l'idée que Brentano admet des *qualia* hédoniques. Notons en appui de cette thèse que les différents auteurs que Brentano mentionne en faveur de l'idée que le plaisir est dépendant d'une présentation sont le plus souvent des théoriciens de la tonalité hédonique et que Brentano ne s'en écarte pas sur ce point spécifique.

vers des qualités sensorielles, ils ressemblent beaucoup aux sentiments purement réflexifs de Hamilton, dont Brentano soupçonne à juste titre l'incohérence (voir ci-dessus). Dans l'ontologie de l'esprit officielle de Brentano, il n'y a place ni pour ces tonalités hédoniques ni pour des sentiments réflexifs.

Il y a une grande différence entre la conception selon laquelle les plaisirs sont des actes mentaux intentionnels dépendant de présentations et la conception selon laquelle les plaisirs sont des tonalités hédoniques ou des sentiments purement réflexifs dépendant de présentations. La position officielle de Brentano est (ou devrait être) la première, mais lorsqu'il considère les plaisirs dirigés vers les actes sensoriels, il tend vers la seconde. Dans l'ensemble, la théorie du plaisir tardive de Brentano se heurte donc à la triade inconsistante suivante :

1. Tout acte mental a un objet primaire distinct de lui-même.
2. Aucun acte mental n'est un objet primaire.
3. Certains plaisirs sont dirigés seulement vers les actes mentaux.

Il nous semble que c'est la seconde affirmation qu'il convient de rejeter. Elle est étroitement liée à la thèse de Brentano selon laquelle les actes mentaux sont essentiellement réflexifs. Ce n'est pas ici le lieu de critiquer cette conception¹, mais l'intentionnaliste hédonique n'a aucun besoin de l'admettre. Le concept d'acte intentionnel requiert le concept d'objet primaire, mais on peut le conserver sans cette référence aux objets secondaires. L'intentionnaliste hédonique qui prend au sérieux les plaisirs pris dans les activités sensorielles devrait donc rejeter la thèse de Brentano sur la nécessité de la perception interne. Mais il lui faut conserver ces trois thèses brentaniennes inestimables : (1) les sentiments purement réflexifs sont incohérents ; (2) les plaisirs de l'esprit et les plaisirs du corps partagent une certaine propriété naturelle et essentielle ; et (3) les plaisirs du corps sont dirigés vers des qualités algédoniques².

1. Voir notamment M. Scheler, « Die Idole der Selbsterkenntnis », in *Vom Umsturz der Werte*, Bern, Francke, 1955, p. 213-92.

2. Ce chapitre est partiellement issu de O. Massin, « The Intentionality of Pleasures and Others Feelings. A Brentanian Approach », in D. Fisette, G. Fréchette (ed.), *Themes from Brentano*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 307-337. Nous remercions Stéphane Dunand pour son aide à la traduction de ces passages.

CHAPITRE VI

PRÉFÉRER

De nombreuses théories du comportement humain considèrent que la préférence est un phénomène très important. Il est dès lors quelque peu surprenant que les philosophes de l'esprit lui accordent aussi peu d'attention. Brentano fait à ce titre figure d'exception et de pionnier. Nous avons présenté au chapitre I, *Être conscient*, la théorie brentanienne des émotions et du désir et avons proposé un très bref survol de sa théorie de la préférence. La préférence, selon Brentano, comme les émotions et les désirs, fait partie de la famille des actes d'intérêt, d'aimer et de haïr. Nous exposons d'abord quelques-unes des options principales au sein de la philosophie de la préférence. Cela nous permettra de situer ensuite les positions de Brentano et ses héritiers.

Une première question concernant la préférence a trait à sa *diversité*. La préférence est-elle toujours la préférence en faveur d'une option ou d'un état de choses au détriment d'une autre option ou d'un autre état de choses ? Ou bien y a-t-il également, comme le suggère le langage ordinaire, une préférence objectuelle – la préférence pour une personne plutôt qu'une autre, la préférence pour un pays plutôt qu'un autre ? Une autre question, ou plutôt un groupe de questions, concerne la *nature* de la préférence. S'agit-il d'un état mental, d'une disposition, d'un acte ou d'un épisode, d'une construction théorique ou d'un phénomène purement comportemental ? Si c'est un état ou un acte mental, possède-t-il une « valence » positive ou négative ? La préférence doit-elle être comprise comme une relation entre les attitudes d'une personne ou s'agit-il d'un phénomène primitif ?

On ne s'étonnera pas que les réponses à ces questions soient rarement indépendantes les unes des autres. Dans ce qui suit, nous présentons des raisons de penser qu'il y a trois types distincts de préférence et mettons en contraste deux conceptions concernant la nature de la préférence, à

savoir la conception selon laquelle la préférence n'est pas elle-même un état intentionnel mais une relation entre états intentionnels et celle selon laquelle la préférence est mentalement ou psychologiquement primitive et possède sa propre forme d'intentionnalité. Les suggestions que nous mettons en avant dans ce qui suit sont, espérons-nous, sujettes à controverse. Nous ne les défendons cependant pas en détail.

Deux *types* principaux d'attribution de préférence nous sont donnés par les instanciations de :

(1) x préfère *Fer* à *Ger*

et de :

(2) x préfère que p à que q

Préférer *Fer* à *Ger*, c'est préférer une option, un certain cours des choses à un autre, par exemple préférer beaucoup voyager plutôt que beaucoup lire, ou préférer fumer plutôt que ne pas fumer. Mais on peut penser que ces préférences ne sont rien d'autre que préférer *que* l'on voyage beaucoup plutôt *qu'on* lise beaucoup et préférer *que* l'on fume plutôt *que* l'on ne fume pas. Il semble alors que les instanciations de (1) ne sont que des cas particuliers du type (2), qui peut être qualifié de préférence propositionnelle. Mais les instanciations de (2) comprennent de nombreuses autres choses que les options. Elles incluent les résultats de nombreux autres types d'états de choses. On peut, par exemple, préférer que la société soit organisée d'une certaine manière plutôt qu'une autre. De manière similaire, les préférences de quelqu'un pour certaines préférences plutôt que d'autres, certaines émotions plutôt que d'autres, sont des préférences typiquement propositionnelles.

Le terme « préférence propositionnelle » (*cf.* la « connaissance propositionnelle »), de même que notre référence aux états de choses, peut suggérer que les instanciations de (2) devraient être comprises comme des relations entre un sujet, d'une part, et deux états de choses ou propositions, d'autre part. Mais il y a une manière moins baroque de comprendre les instanciations de (2), qui remonte à Prior : « préfère que... plutôt que... » peut être compris comme un connectif hybride, qui prend un nom et deux phrases pour faire une phrase. Selon cette conception, la valeur sémantique d'un tel connecteur hybride n'est pas une relation, mais quelque chose qui ressemble à une relation à une seule extrémité.

Une raison de penser que les instanciations de (1) ne sont pas simplement des cas particuliers de (2) peut être mise en évidence par la considération d'une analogie possible avec la structure des intentions. Pour Sam, vouloir, avoir l'intention (*wollen*) de fumer peut au premier abord sembler ne revenir à rien de plus que Sam veut ou a l'intention

que *lui-même* fume. Mais ceci introduit dans ce dont on a l'intention un type de référence à un sujet qui n'est pas explicitement présent dans l'intention de fumer. Une manière de l'exprimer est de dire que la référence à soi n'est pas *thématique* ou explicite dans les intentions. Une autre manière de le dire est que le sujet est un *constituant inarticulé* de ce qui est visé dans l'intention. Si cette suggestion est plausible, il semble tout aussi plausible de dire que préférer fumer plutôt que chanter n'est pas une instanciation de (2). Mais l'analogie entre avoir une intention et la préférence optionnelle est limitée. Il existe un argument bien connu en faveur de la conception selon laquelle avoir l'intention (souhaiter, désirer), c'est en fait *avoir l'intention que*. Avoir l'intention de fumer, c'est avoir l'intention de fumer plus tôt que tard ou le surlendemain, etc. Qu'est-ce qui est qualifié par de telles spécifications temporelles? Pas « avoir l'intention ». Mais, pour autant que nous puissions le voir, aucun argument de ce type ne peut être déployé pour montrer que la préférence optionnelle – là où elle n'est pas comprise en termes de choix ou de décision – est réellement un type de préférence propositionnelle.

Que les instanciations de (1) soient ou non des cas particuliers de (2), le langage ordinaire suggère qu'il y a un type distinct de préférence : la préférence objectuelle. Considérons le catalogue donné par la poétesse Wisława Szymborska dans « Possibilités » :

Je préfère les films.
 Je préfère les chats.
 Je préfère les chênes le long de la Warta.
 Je préfère Dickens à Dostoïevski [...] ¹.

La plupart des préférences auxquelles il est fait allusion dans la version complète de ce poème ne sont ni des options ni des états de choses, mais des objets (y compris des pluralités d'objets). Il semble y avoir de nombreux types de préférence objectuelle, de *x* préférant *y* à *z*. On peut préférer Sam à Hans, Venise à Florence, le bordeaux au bourgogne, la philosophie autrichienne à la philosophie allemande, la liberté à la justice sociale, la grâce de Giorgio à la maladresse de Sam, la légitimité d'un quelconque État-nation à l'illégitimité de l'Empire belge, l'ironie autrichienne de Robert Musil au kitsch teuton de Thomas Mann, l'enfer du chaos à l'enfer de l'ordre, etc. Les préférences objectuelles semblent alors être des relations à trois places. Comme nous l'avons vu, il n'est pas nécessaire de dire la même chose des préférences que *p* plutôt que *q*.

1. W. Szymborska, « *Możliwości* », in W. Szymborska, *Wiersze wybrane*, Wydawnictwo a5, Cracovie, 2012, p. 281.

Le fait que si peu d'attention est accordée à la catégorie de la préférence objectuelle dans les théories de la préférence est probablement dû au soupçon que, tout comme les préférences du type (1) semblent être des cas particuliers du type (2), les exemples de préférence objectuelle devraient, eux aussi, être conçus comme des cas particuliers du type (2). La préférence, peut-on penser, est essentiellement propositionnelle. Von Wright exprime un soupçon de ce genre :

Qu'est-ce que « préférer » le pays *A* au pays *B* ? [...] N'est-ce pas préférer visiter *A* ou vivre en *A* ou commercer avec *A*, ou quelque chose de similaire ? En général, est-ce que ce n'est pas préférer un état de choses concernant *A* à un état de choses correspondant concernant *B* ?

Que fait une personne lorsqu'elle préfère les pommes aux poires ? Il y a beaucoup de réponses possibles. Peut-être aime-t-elle davantage le goût des pommes. Donc, elle préfère davantage le goût des pommes. Donc, elle préfère le goût des pommes au goût des poires. L'état qui est caractéristique d'un fruit est l'une de ses qualités ou propriétés. Les propriétés, comme les états de choses, sont des entités de type propositionnel.

Mais qu'est-ce que préférer le goût pomme au goût poire, ou pour le dire de manière plus générale, une qualité à une autre ? [...] En réponse à la question générale, on pourrait dire que préférer une qualité à une autre signifie, grossièrement, préférer un état lorsque la qualité en question est instanciée à un état lorsque l'autre l'est [...].

Il semble ainsi être le cas que les préférences entre états de choses sont plus élémentaires que les préférences entre choses, au sens où lorsque nous expliquons la signification d'une préférence du deuxième type nous le faisons en termes de préférence du premier type. Et il semble également être le cas que les préférences entre états de choses sont plus élémentaires que les préférences entre qualités de choses. Mais je ne soutiendrai pas qu'il en est toujours et nécessairement ainsi ¹.

Von Wright s'abstient d'affirmer que la préférence est toujours et nécessairement une préférence (que nous avons qualifiée de) propositionnelle, mais pense qu'il semble être le cas que les préférences entre états de choses sont plus élémentaires que les préférences entre choses. Mais considérons une préférence pour la Suède plutôt que pour la France. Une telle préférence revient-elle réellement toujours à préférer *Fer* d'une manière qui implique la Suède à *Ger* d'une manière qui implique la France ? « Je préfère la Suède à la France » est assurément une réponse possible à la question : « Pourquoi préférez-vous vivre en/visiter/... la

1. G. H. Von Wright, « The Logic of Preference Reconsidered », *Philosophical Papers*, vol. 2, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1983, p. 70.

Suède plutôt que vivre en/visiter/... la France? ». Dans de tels cas, la préférence qui est motivée ne peut être la préférence qui motive. Mais celui qui doute de l'omniprésence ou du caractère fondamental de la préférence objectuelle peut bien concéder ce point et continuer à affirmer que préférer la Suède à la France doit néanmoins être compris en termes de préférences optionnelles impliquant deux pays. Il est vrai que la genèse causale d'une préférence pour la Suède au détriment de la France peut être constituée d'actes impliquant les deux pays. Mais cela n'exclut pas la possibilité qu'une préférence optionnelle soit motivée par une préférence objectuelle.

Le scepticisme quant au caractère fondamental de la préférence objectuelle peut aussi conduire à la croyance que la préférence au sujet des valeurs – préférer la liberté à la justice sociale – revient à préférer que la première valeur soit réalisée ou exemplifiée plutôt que la deuxième. Mais, une fois de plus, « Parce que je préfère la liberté à l'égalité » est assurément une bonne réponse à la question « Pourquoi préférez-vous que la liberté soit réalisée plutôt que l'égalité? ».

Qu'est-ce que préférer, quelle est la *nature* de la préférence? Une réponse à cette question nous est suggérée par des locutions comparatives telles que « aimer davantage que », « haïr moins que », « admirer davantage que ». Supposons que Sam soit très content que p et un peu content que q . Cela ne suffit-il pas à ce que Sam préfère que p plutôt que q ? La préférence de Sam, pourrions-nous dire, est déterminée par les degrés de son contentement. Supposons que Sam soit content que p et mécontent que q . Une fois de plus, sa préférence semble être une relation interne. Cependant, contrairement au premier cas, sa préférence est déterminée par la nature de ses deux attitudes. La préférence comprise de cette manière comme une relation interne possède un certain nombre de caractéristiques distinctives. Les préférences de Sam ressemblent à un type de propriété doxastique – la propriété que quelqu'un a lorsqu'il croit que p et croit que q . Croire que p et croire que q ce n'est pas croire que p et q . Une conjonction de croyances n'est pas une quelconque sorte de croyance. De manière similaire, pourrait-on penser, la conjonction de deux attitudes en Sam – être très content que p et être un peu content que q – ne détermine absolument aucune attitude dans l'esprit de Sam. La conjonction détermine ce qui est souvent appelé une préférence. Mais la préférence comprise de la sorte n'est pas une sorte d'état ou d'acte mental, puisqu'il s'agit d'une simple relation non mentale entre états ou actes mentaux et leurs caractéristiques, c'est-à-dire une relation interne.

Qu'il en soit ainsi est également fortement suggéré par certaines conceptions de l'intentionnalité des attitudes et autres actes et états mentaux. Dans une optique de ce type, si Sam est très content que p , alors il considère qu'il est bon ou utile, en particulier, plaisant ou agréable que p – il a une impression de valeur. De manière similaire, si quelque chose contente Sam, il la considère comme étant plaisante. Si elle le contente beaucoup, il la considère comme étant très plaisante. S'il admire Maria, il la considère comme étant admirable, peut-être courageuse, ou généreuse. Si son attitude envers Jürgen est une attitude de mépris, il considère Jürgen comme étant méprisable. Et ainsi de suite. Selon un développement de cette conception qui, on l'a vu, remonte à Brentano, les différentes attitudes affectives et leurs corrélats axiologiques sont liés de la manière suivante : les attitudes sont correctes si et seulement si leurs objets exemplifient certaines propriétés de valeur. Être contenté par quelque chose est alors correct si et seulement si cette chose est plaisante ; l'indignation que p est correcte si et seulement si il est injuste que p ; la honte d'une action passée est correcte si et seulement si l'action était honteuse. Et ainsi de suite.

Si tel est le cas, alors il est vraisemblable qu'une préférence que p plutôt que q est correcte si et seulement si il vaut mieux que p plutôt que q . Mais, du fait que Sam est très content que p et un peu content que q , il ne s'ensuit pas que Sam ait une quelconque impression qu'il vaut mieux que p plutôt que q . En effet, non seulement Sam pourrait ne pas posséder de concept de « méliorité » [*betterness*], mais il pourrait aussi ne pas être familier avec la notion de valeur comparative. De la sorte, si nous disons que les deux degrés de contentement de Sam déterminent une préférence, nous ne devrions pas dire que cette préférence est une quelconque sorte d'état mental affectif jouissant d'intentionnalité.

La conception selon laquelle les relations internes entre attitudes et leurs degrés suffisent à rendre compte de la préférence s'accorde davantage avec certains cas qu'avec d'autres. Considérons un monde dans lequel les seuls phénomènes affectifs sont constitués par des degrés de contentement et de mécontentement. Dans un tel monde, les préférences d'une personne sont facilement déterminées. (Mais même dans ce monde, nous pouvons nous demander si les attitudes qui déterminent les préférences d'un sujet doivent être simultanées). Ce monde est le monde réel d'après une certaine philosophie des émotions. Selon une autre philosophie très différente, les émotions positives et négatives se présentent sous des formes qualitativement différentes ; admirer, approuver et adorer, disons, sont qualitativement différents. Supposons que x admire un peu z et qu'au

même moment *y plaise beaucoup* à *x*. Il n'est nullement évident que ces deux faits déterminent une préférence. Si l'on pense non seulement qu'il y a des différences de degré et de type entre émotions, mais aussi que ces différences peuvent être plus ou moins profondes, il apparaît alors que les émotions déterminent les préférences seulement dans certains cas très simples.

Y a-t-il une alternative mentaliste à la conception selon laquelle les préférences sont des relations internes entre attitudes ? Une telle alternative prendra sans doute au sérieux des phénomènes tels que les impressions de méliorité et, en particulier, l'intentionnalité de telles impressions.

Un exemple d'impression de ce type est celle qu'une personne (chose, animal, pays) est meilleure, plus belle, utile, élégante, saine, ... qu'une autre. Ici, la relation axiologique est une relation externe. Un type d'impression apparenté est celle selon laquelle une valeur est plus importante, plus élevée, qu'une autre valeur. Nietzsche, par exemple, avait l'impression distincte que la valeur de la vie est plus importante que la valeur de la connaissance ou de la vérité. Ici, la relation axiologique est une relation interne. Mais c'est une relation interne qui ne devrait pas être confondue avec les relations internes entre les degrés de valeur (positif, négatif, indifférent) des choses et des personnes, qui, selon une conception vraisemblable, font partie de la constitution des relations contingentes de valeur entre objets. (Comparez la différence entre la relation externe d'être plus ou moins cher que et les relations internes entre les prix, et la différence entre la relation externe de similarité entre choses et les relations internes de distance entre qualités). Les différentes relations axiologiques entre objets correspondent à des relations similaires entre options et états de choses.

Que sont à présent les impressions de méliorité et d'importance ? De telles impressions peuvent se produire sans comparaisons explicites ou sur la base de telles comparaisons. Qu'est-ce qu'une impression de méliorité ? Une réponse est qu'une telle impression est un jugement, et en particulier un jugement d'après lequel une chose est meilleure qu'une autre. De manière similaire, on a souvent soutenu que les émotions ne sont que des jugements évaluatifs. Supposons que nous soyons convaincus par les arguments contre la conception selon laquelle avoir des émotions, c'est juger ; nombre de ces arguments ressemblent à ceux contre la conception selon laquelle voir, c'est juger. De tels arguments suggèrent fortement que les impressions de méliorité ne sont pas non plus nécessairement judicatifs. Mais que pourrait bien être une impression de méliorité ou d'importance, si ce n'est pas un jugement ou une croyance ?

Peut-être qu'une impression de méliorité ou d'importance n'est qu'un [acte de] préférer. Préférer une chose à une autre est correct seulement si cette chose est meilleure que l'autre. L'objet formel d'un tel préférer est la méliorité. Préférer une valeur à une autre est correct seulement si la première valeur est plus élevée ou plus importante que la seconde valeur. L'objet formel d'un tel préférer est la hauteur (ou importance) de valeur. De manière similaire, on pense souvent, comme nous l'avons fait remarquer, que diverses valeurs monadiques figurent dans les conditions de correction de différents types d'émotions (l'indignation et l'injustice, la honte et la turpitude). Cette dernière affirmation est souvent combinée avec la conception selon laquelle les émotions peuvent révéler ou dévoiler des propriétés de valeur. Est-ce vrai? Les émotions sont typiquement motivées et suscitées par les impressions de valeur qui les précèdent. Il n'y a pas d'incompatibilité entre cette affirmation et la pensée que seul le préférer peut révéler ou dévoiler la méliorité. Car les actes de préférer ne sont pas des émotions. Ce sont des phénomènes affectifs – le cœur de quelqu'un se tourne dans une direction plutôt qu'une autre –, mais ce ne sont pas des émotions. Les émotions sont des attitudes, contrairement aux actes de préférer. Les actes de préférer n'ont pas d'opposés polaires. À cet égard, ils ressemblent aux actes de juger plutôt qu'aux croyances. Car les actes de juger, à en croire Bolzano et Frege, n'ont pas d'opposés, bien que la croyance s'oppose à l'incrédulité, et la certitude à l'incertitude. Les actes de préférer n'ont pas de « valence », ils ne sont ni *pro* ni *contra* quoi que ce soit. À cet égard, ils ressemblent à la surprise. Un préférer est un épisode, à la différence d'une préférence. La relation entre les actes de préférer et les préférences ressemble à la relation entre les actes de juger et les croyances. Un juger marque typiquement le début d'une croyance. De manière similaire, les actes épisodiques de préférer marquent les débuts de ces états et dispositions que nous appelons des préférences.

La suggestion selon laquelle les actes de préférer et les préférences auxquelles ils donnent lieu sont les meilleurs candidats pour jouer le rôle des impressions de méliorité et d'importance possède deux caractéristiques intéressantes. Premièrement, elle complète la conception populaire selon laquelle les émotions ou d'autres phénomènes affectifs (par exemple *Wertfühlen*, le phénomène qui consiste à être frappé par une valeur) révèlent ou dévoilent des valeurs monadiques. Les émotions ou impressions de valeur monadique et les actes de préférer, y compris les actes de préférer portant sur une valeur, ont à titre de contreparties objectives la gamme complète des objets, propriétés, relations et connecteurs axiologiques : la valeur positive et la valeur négative, la beauté et la laideur, la relation de

méliorité, la relation d'être plus élégant que, la hauteur de valeur et l'état de choses qu'il est pire de *Fer* que de *Ger*. Deuxièmement, la suggestion fournit immédiatement une réponse à la question de l'origine ou la source des concepts de méliorité et d'importance. Ces concepts, d'après cette réponse, trouvent leur origine dans les actes de préférer et dans leurs « objets intentionnels ». Une conception alternative de l'origine du concept de méliorité est que ce concept dépend d'une saisie du concept de valeur monadique et du concept de plus ou moins. Mais il n'est pas évident de deviner ce à quoi ressemblerait une description parallèle de l'origine du concept d'importance ou de hauteur de valeur.

Quelle est la relation entre le préférer, compris comme un épisode complètement intentionnel, et d'autres phénomènes affectifs tels que les émotions ou le fait d'être frappé par une valeur ? Si, comme on l'affirme parfois, la méliorité est plus fondamentale que la valeur monadique, le préférer pourrait être indépendant de tous les autres phénomènes affectifs. La formation d'une préférence pour une chose plutôt qu'une autre présuppose une certaine saisie des propriétés de valeur des deux choses. Comme nous l'avons remarqué, on peut considérer une telle saisie comme le dévoilement de valeur par l'émotion ou quelque autre type d'impression. Cette saisie peut également être purement conceptuelle, comme lorsque nous en venons à préférer une chose à une autre sur la base d'une connaissance par description. Mais elle peut aussi être totalement intuitive comme lorsque Giorgio, sur la base d'un examen rapide de deux nouveaux sacs à main de Milan donne sa préférence à l'un plutôt qu'à l'autre. Et, bien sûr, de nombreuses combinaisons différentes d'information conceptuelle et d'impressions peuvent fournir le point de départ d'actes de préférer.

Les deux descriptions de la nature de la préférence que nous venons d'esquisser sont très différentes. Selon la première, les préférences ne coûtent rien ontologiquement – en particulier du point de vue psychologique ou mental –; elles surviennent sur les émotions et les sentiments d'une personne et leurs caractéristiques ou sont déterminées par eux. Selon la deuxième description, les préférences viennent à l'être grâce aux actes de préférer, compris comme des impressions épisodiques de méliorité ou d'importance. Les deux descriptions sont-elles réellement des descriptions concurrentes ? Pourquoi ne pourrions-nous pas penser qu'il y a des préférences des deux types ? L'existence de préférences qui manifestent une intentionnalité et de préférences qui n'en manifestent pas semble être incompatible avec l'idée que la préférence a une essence ou une nature. Il semble également que la partie la plus solide du dossier en

faveur d'une conception totalement intentionnelle des actes de préférer est celle qui s'occupe des impressions d'importance ou de hauteur de valeur. Car, dans de tels cas, les différences de degré entre propriétés de valeur monadique ne peuvent jouer aucun rôle. Mais ici aussi le partisan de la conception selon laquelle les préférences sont déterminées par les attitudes et leurs caractéristiques a une description alternative à disposition. Il peut dire qu'une préférence pour une valeur au détriment d'une autre est déterminée par les *profondeurs* relatives des attitudes et sentiments d'une personne. Ainsi, la préférence d'un anti-nietzschéen pourrait être déterminée par un profond attachement à, ou une révérence pour, la valeur de connaissance et une indifférence, ou une appréciation esthétique superficielle, quant à la valeur de la santé. Mais la relation entre la hauteur de valeur, le conflit de valeur, la préférence et l'action demeure aujourd'hui encore largement inexplorée.

Seuls Brentano et certains de ses héritiers autrichiens et allemands ont soutenu, à notre connaissance, une théorie de la préférence comme phénomène entièrement intentionnel, à peu près semblable à celle que nous venons d'esquisser. Dans sa tentative de ressusciter la description de la préférence d'Aristote et de la mettre au cœur de la philosophie de l'esprit et des valeurs, Brentano utilise le concept inhabituel d'un préférer (*ein Vorziehen*) et décrit celui-ci comme « un aimer relatant » (*ein beziehentliches Lieben*)¹.

Après son tournant réiste, Brentano ne peut plus admettre des préférences qui portent sur des états de choses ou options (ni d'ailleurs des actes de préférer, à la différence de sujets en train de préférer). Toute préférence est désormais objectuelle. Mais avant ce tournant, Brentano insistait sur la différence entre la préférence qui porte sur les options et les préférences objectuelles. Comme nous avons déjà noté dans le chapitre I, Brentano estime que préférer est un phénomène beaucoup plus fondamental que décider de faire une chose plutôt qu'une autre ou choisir entre deux options parce que les objets des actes de préférer peuvent se trouver hors de notre pouvoir. Les actes de préférer en général ne doivent pas être réduits aux « actes pratiques de préférer, c'est-à-dire des actes de choix », où « le choisir est le vouloir préférentiel »². C'est surtout Scheler qui a repris et défendu la préférence objectuelle. Préférer une rose à un œillet, dit-il, n'est pas choisir. À de telles préférences « empiriques », qui portent sur des biens et maux, il ajoute ce que nous avons appelé

1. GAE, p. 147. Sur la relation entre la théorie aristotélicienne et celle, plus récente, scandinave, voir N.-E. Sahlin, « Worthy of Choice », *Theoria* 59, 1993, p. 178-191.

2. M. Scheler, *Formalismus*, *op. cit.*, p. 105 ; trad. fr., p. 108.

les préférences pour une valeur plutôt qu'une autre, la préférence « *a priori* »¹. Brentano n'est donc pas un ami de la réduction de la *diversité* apparente de la préférence.

Quant à la *nature* de celle-ci, Brentano pense d'abord, dans sa *Psychologie*, que la relation de haïr un objet plus qu'un autre dans laquelle je peux me trouver devrait être comprise en termes de différences d'intensité entre mes attitudes affectives simples à l'égard de ces objets. Brentano en est venu à penser que cette conception était erronée. « Plus » ne fait pas référence à une relation entre les intensités de deux actes². Mais il continue à parler du préférer comme s'il s'agissait d'un type de comparaison³. Moore pourtant n'est pas d'accord :

Si, comme d'habitude, nous voulons désigner par préférence un *sentiment*, c'est à l'évidence un sentiment *uniquement* dirigé vers la chose préférée, et *non* vers la chose qui n'est pas préférée. Lorsque nous disons que nous préférons une chose à une autre, nous voulons généralement dire soit (1) que nous *aimons* l'une *plus* que l'autre, soit (2) que nous choisissons l'une et *pas* l'autre : *il n'existe pas de sentiment unique, appelé préférence, qui soit dirigé simultanément vers les deux choses*⁴.

Une conception à peu près semblable à celle qui fait de la préférence une relation interne entre des attitudes était parfois appelée « préférer analytique » dans la tradition brentanienne, et quelque chose de proche de ce que nous avons appelé la préférence axiologique y était appelé « préférer synthétique »⁵. La préférence selon Brentano s'oppose-t-elle à un autre acte comme la joie à la tristesse ? Brentano prête peu d'attention dans ses écrits à l'existence possible d'actes affectifs qui ne s'opposent à rien, tels que la colère, la surprise ou l'intérêt théorique. Il est peut-être vrai, comme le signale Scheler, qu'il y a une différence psychologique entre celui qui préfère (*vorsetzen*) *a* à *b* et celui qui « dispréfère » (*nachsetzen*) *b* à *a*⁶. Elle ressemble à la différence entre celui qui voit le verre à moitié plein et celle qui le voit à moitié vide. Mais la relation entre une relation

1. *Ibid.*

2. USE, p. 25 ; PES, II, p. 151 ; trad. fr., p. 297 ; USP, p. 80 ; GAE, p. 147.

3. USE, p. 148.

4. G.E. Moore, [CR de Brentano 1902, *The Origin of the Knowledge of Right and Wrong*, Westminster : Archibald Constable & Co., Ltd.] *International Journal of Ethics* 14, October, 1903, p. 115-123 ; reproduit in L.L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 176-181 ; nous soulignons.

5. H. Schwarz, *Psychologie des Willens, zur Grundlegung der Ethik*, Leipzig, Engelmann, 1990, p. 288-339.

6. M. Scheler, *Formalismus, op. cit.*, p. 106, trad. fr., p. 110.

psychologique et sa converse n'est pas la relation entre la joie prise dans *a* et la tristesse qui porte sur *a*.

L'acte de préférer occupe-t-il la place centrale dans le cœur que Brentano lui attribue? De tous les héritiers de Brentano, c'est surtout Scheler qui fait sienne cette thèse de Brentano. Mais la version qu'il en propose est très éloignée de l'original. Selon Scheler, les préférences qui portent sur les valeurs fondent la saisie affective (*Fühlen*¹). Selon Brentano, les préférences ne portent pas sur les valeurs et, nous le savons, le réalisme naïf².

« Préférer » (*Vorziehen*), affirmait Ludwig von Mises en 1933, est « l'élément fondamental » (*Grundelement*³) de la théorie économique. Mais la préférence n'a pas toujours été au cœur de la théorie⁴. Comment est-elle entrée dans la théorie économique autrichienne?

En 1901, dans *Zur Theorie des Wertes. Eine Bentham-Studie*, Kraus a entrepris de démontrer que l'absence de la préférence était une lacune majeure dans la théorie économique autrichienne et que celle-ci devait être complétée par la philosophie brentanienne de la préférence. En l'absence de cette notion, il est impossible, fait-il valoir, de comprendre les phénomènes économiques fondamentaux tels que la valeur économique, la valeur comparative économique, les prix et les coûts⁵. Menger, von Wieser et Böhm-Bawerk ne sont jamais loin de comprendre l'importance de la préférence mais n'y parviendront jamais. En 1937, dans sa remarquable évaluation de toutes les philosophies de la valeur du point de vue de l'évangile brentanien, Kraus écrit, au sujet des pères de la théorie autrichienne de l'utilité marginale qu'il avait lui-même démontrée en 1901 :

[aucun n'] utilisait le concept de préférence [*Vorzugsbegriff*], sans lequel il ne peut y avoir de clarification du concept économique de la

1. M. Scheler, *Formalismus*, op. cit., p. 106-7, trad. fr., p. 110-111.

2. Le texte de G.E. Moore, CR de Brentano 1902 *The Origin of the Knowledge of Right and Wrong*, constitue l'une des critiques les plus importantes de la tentative brentanienne de comprendre l'exemplification de la valeur à travers les émotions correctes et leur connaissabilité. Son réalisme naïf axiologique ressemble sur plusieurs points à ceux de Husserl, Marty et Meinong.

3. L. von Mises, *Grundprobleme der Nationalökonomie*, Jena, Verlag von Gustav Fischer, 1933.

4. Voir M. Ruppe, *Der Begriff der Wertung, seine Bedeutung und Problematik in der Wertlehre der "Älteren Oesterreichischen Schule" der Nationalökonomie*, thèse, Vienne, 1961, p. 32.

5. O. Kraus, *Zur Theorie des Wertes. Eine Bentham-Studie*, op. cit., p. 82-85, p. 100-113.

valeur. Depuis lors, la théorie économique a domestiqué le concept de préférence¹.

Si la théorie économique a en effet domestiqué le concept de préférence, ce n'est pas l'épisode intentionnel de préférer décrit par Brentano qu'elle a fait sien, mais quelque chose qui est totalement déterminé soit par des attitudes et des états mentaux, soit par des dispositions comportementales (« revealed preferences »)^{2 3}.

1. O. Kraus, *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, op. cit., p. 263. Cela est dû, estime Kraus, à ses efforts et à ceux d'un économiste pragois influencé par Brentano, Oskar Engländer. Les références que donne Kraus aux œuvres de Böhm-Bawerk pour étayer cette thèse ne sont pas convaincantes (Kraus, *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, op. cit., p. 464, cf. p. 364, 370, 382-383, 464).

2. Il est aussi vrai qu'à l'intérieur de la théorie économique autrichienne et non autrichienne, l'utilité marginale cardinale, qui est le corrélat axiologique de la préférence qui manifeste des degrés (la préférence analytique), a vite cédé la place à l'utilité marginale ordinale, le corrélat axiologique de la préférence qui n'admet pas de degrés (la préférence synthétique). Sur ce développement, voir I. Moscati, *Measuring Utility. From the Marginal Revolution to Behavioural Economics*, Oxford University Press, 2018. Sur le cas autrichien, voir I. Moscati, « Austrian Debates on Utility Measurement from Menger to Hayek », *CESMEP Working Paper 6*, 2013. Sur les rapports entre la théorie économique autrichienne et la psychologie descriptive de la tradition Brentanienne, deux théories rationalistes et souvent essentialistes, voir p. 25-26 de ce volume; B. Smith, « A Husserlian Theory of Indexicals », *Grazer Philosophische Studien* 28, 1986, p. 133-163; B. Smith, *Austrian Philosophy. The Legacy of Brentano*, Chicago et LaSalle, Illinois, Open Court, 1994, chap. 9-10.

3. Ce chapitre est partiellement issu de K. Mulligan, « Is Preference Primitive? », in J. Persson, G. Hermerén, E. Sjöstrand (eds), *Against boredom, 17 Essays presented to Nils-Eric Sahlén*, Lund, Fri tanke förlag, 2018, p. 169-180. Nous remercions Sébastien Richard pour son aide à la traduction de ces passages.



Bon à tirer



CHAPITRE VII

CONTINUER

Brentano développe longuement sa théorie du *continuum* dans ses *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*¹, en particulier dans le premier traité, « Von Kontinuierlichen », dicté en 1914, ainsi que dans son *Kategorienlehre*. On en trouve également des présentations plus concises dans son essai de 1917, « Vom ens rationis »², dans sa *Deskriptive Psychologie*, dans ses *Untersuchungen zur Sinnespsychologie* ainsi que dans *Von Sinnlichen und Noetischen Bewusstsein*³. On trouve enfin dans ses cours sur la logique élémentaire, *Die elementare Logik und die in ihr nötigen Reformen*, donnés en 1884/1885⁴, une présentation détaillée de ses premières réflexions sur le *continuum*.

La théorie brentanienne du continu est adossée à sa théorie des frontières. L'idée centrale est *que les frontières et leur coïncidence appartiennent à l'essence des continua*. Brentano est convaincu qu'il a développé une théorie complète de la continuité fondée sur la notion de frontière⁵. À la lecture cependant, on est frappé par le fait que la théorie brentanienne du continu, quoiqu'elle fourmille d'idées nouvelles,

1. RZK.

2. PES II, p. 238-277, trad. fr., p. 357-382.

3. PES III.

4. Ms. Y2, Y3, *Die elementare Logik und die in ihr nötigen Reformen*, C. Ierna (ed.), à paraître.

5. Dans une lettre présumée être une recommandation pour Rhees, Kastil rapporte cependant ce qui suit : [Brentano] m'a indiqué quelques jours avant sa mort que sa théorie [de la continuité] était en train de changer, sans donner d'indication supplémentaire concernant le type d'améliorations qu'il avait en tête. (Lettre citée in C. Erbacher, T. Schirner, « On Continuity : Rush Rhees on Outer and Inner Surfaces of Bodies », *Philosophical Investigations* 40, 1, 2017, p. 3-30).

demeure très elliptique. Il ne fait aucun doute que la théorie des *frontières* sur laquelle elle repose, de même que les théories de la dépendance ontologique que Brentano développe parallèlement à celle-ci, constituent toutes deux des réussites remarquables. Mais *la transition de la théorie des frontières à la théorie de la continuité* contient de nombreuses zones d'ombre. Dans ce chapitre, nous identifions certains des principaux problèmes soulevés par la transition de la théorie des frontières vers la théorie des *continua*, et nous proposons une solution à ces problèmes qui, quoiqu'elle s'écarte parfois de la lettre de la théorie brentanienne des *continua*, entend rester fidèle à son esprit.

La section 1 présente la critique brentanienne de la description mathématique du continu. La section 2 introduit la théorie positive des *continua* donnée par Brentano. La section 3 soulève quatre problèmes qui menacent cette théorie. Enfin la section 4 développe une approche néobrentanienne du *continuum* qui résout ces problèmes.

§ 1. CONTRE LES THÉORIES MATHÉMATIQUES DU CONTINU

Contre les constructions

D'après les approches mathématiques standard de la continuité, celle de Dedekind, Cantor ou Poincaré, les *continua* sont composés d'un nombre infini non dénombrable d'« individus-points »¹. Ils sont ainsi construits par des intercalations successives de nombres : partant de l'infini des entiers, on intercale ensuite les rationnels, qui seront eux-mêmes complétés par les irrationnels.

À l'encontre de cette approche de la continuité, Brentano soulève une objection qui se rapporte à « l'origine du concept de continu ». Fidèle à son empirisme, Brentano soutient que le concept de continuité, au même titre que n'importe quel autre concept, n'est pas possédé de manière innée, mais acquis grâce à la perception. Il y a alors seulement deux manières d'acquérir un concept : soit en *abstrayant* des caractéristiques données dans la perception, soit en *combinant* des caractéristiques données dans la perception.

La différence entre les deux méthodes est la suivante. L'abstraction à partir de l'intuition – que Brentano favorise – est un processus qui ne produit aucune modification de son objet : pour abstraire quelque chose, par exemple la rougeur, à partir d'intuitions perceptives, on doit

1. R. Dedekind, *La Création des Nombres*, trad. fr. H. Sinaceur, Paris, Vrin, 2008.

considérer diverses intuitions ayant ce contenu, et les mettre en contraste avec d'autres intuitions qui en sont dépourvues, de manière à rendre saillante la ou les caractéristiques qui les différencient :

Comme avec d'autres concepts obtenus non en combinant diverses caractéristiques [*Merkmale*], mais par abstraction à partir d'une intuition unitaire – comme, par exemple, le concept de ce qui est coloré –, nous n'avons qu'à avancer différentes intuitions qui contiennent toutes la caractéristique pertinente et peut-être, afin d'attirer plus encore l'attention sur le point crucial, à mettre en contraste celles-ci avec d'autres dans lesquelles cette marque caractéristique est totalement absente ou du moins donnée d'une manière sensiblement différente¹.

Dans les approches constructionnistes de l'origine des concepts, en revanche, on ne se contente pas d'extraire les caractéristiques pertinentes à partir du contenu de nos perceptions, mais on *intervient* également sur elles, en les *combinant* de différentes manières.

L'approche mathématique de la continuité est une approche de type combinatoire/constructionniste : elle construit le concept de continuité au moyen d'interpolations successives à partir des nombres naturels.

Cette approche mathématique n'est pas la seule approche constructionniste de la continuité, fait remarquer Brentano. Une autre conception affirme que les *continua* « peuvent être divisés *in infinitum* » mais ne sont pas composés de parties indivisibles (par opposition à l'approche précédente selon laquelle les *continua* sont composés d'un nombre infini de parties indivisibles). Cette deuxième approche constructionniste assimile les *continua* à ce qu'on appellerait aujourd'hui à la suite de Lewis² du « magma [*gunk*]³ dépourvu d'atomes » : des objets infiniment divisibles qui sont dépourvus de toute partie indivisible, en particulier de parties ayant la dimension d'un point. L'approche en termes de magma manifeste deux différences essentielles par rapport à l'approche en termes d'intercalation :

1) Tandis que l'approche en termes d'intercalation admet que les *continua* sont composés d'une infinité *actuelle* d'éléments, l'approche en termes de magma ne fait appel qu'à une infinité potentielle : les *continua* peuvent être divisés *in infinitum*.

1. RZK, p. 13.

2. D.K. Lewis, *Parts of Classes*, Oxford, Blackwell, 1991.

3. Nous remercions Sébastien Richard pour cette traduction.

2) Tandis que l'approche mathématique fait appel à des objets (en nombre infini) ayant la dimension d'un point, l'approche en termes de magma rejette les objets punctiformes du fait de leur caractère indivisible.

Brentano soulève plusieurs objections qui visent spécifiquement chacune de ces deux approches constructionnistes. Dans l'ensemble, il considère que l'approche en termes de magma, dans la mesure où elle n'a d'engagement ni envers des infinités actuelles, ni envers des individus-points, est plus prometteuse que l'approche en termes d'intercalation.

Cependant, il soulève deux objections liées, destinées à les réfuter toutes les deux, ainsi que toute autre approche constructionniste. Parce qu'elles sont constructionnistes, de telles approches rendent le concept de continuité trop technique et inaccessible à l'intuition.

[...] nous devrions attribuer au concept de continuité une origine dans des opérations de pensée à la fois artificielles et complexes. Cela semble d'emblée inacceptable, car comment ce concept pourrait-il alors se retrouver en possession d'un homme simple ou même d'un enfant immature¹.

Étant donné que le concept de continuité est saisi de manière préthéorique, la construction est d'emblée exclue et ce concept ne peut être obtenu que par abstraction.

La seconde raison pour laquelle les approches constructionnistes sont « artificielles et complexes » est que la continuité, insiste Brentano, est présentée dans toutes nos intuitions :

[...] chacune de nos intuitions – celles issues de la perception externe, de même que leurs accompagnements dans la perception interne, et dès lors également celles issues de la mémoire – présente ce qui est continu².
[...] aucune intuition n'est totalement dégagée du concept de ce qui est continu³.

Puisque la continuité est donnée dans la perception, il n'est pas nécessaire de la construire :

[...] ce qui est continu doit nous être donné dans une intuition individuelle et doit dès lors en avoir été abstrait⁴.

1. RZK, p. 6-7.

2. RZK, p. 9.

3. RZK, p. 13.

4. RZK, p. 7.

[...] ce concept est obtenu non par un quelconque processus complexe de combinaison, mais plutôt de façon immédiate par simple abstraction à partir de notre intuition¹.

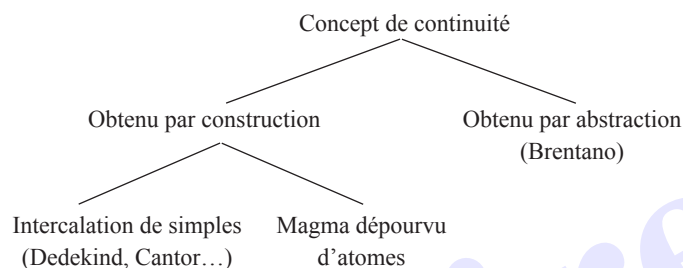


Figure 1 : Les différentes manières d'acquérir le concept de continuité

Avant de nous tourner vers la conception brentanienne positive de la continuité, il nous faut considérer une interprétation selon laquelle Brentano et les constructionnistes ne seraient en réalité pas en désaccord mais viseraient plutôt différents *explananda*.

Un malentendu ?

Dans leur précieuse introduction aux *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, Kölner et Chisholm soutiennent que les conceptions défendues par Dedekind, Cantor et Poincaré, d'un côté, et Brentano, de l'autre, ne sont en fin de compte pas incompatibles². Elles viseraient plutôt des concepts de continuité différents. Tandis que les premiers s'intéresseraient aux *continua idéalisés* au centre des mathématiques, Brentano chercherait à comprendre les *continua phénoménologiques* qui concernent la psychologie descriptive. Il n'y aurait donc ici, pour Kölner et Chisholm, pas de véritable désaccord. Selon cette lecture, Brentano aurait surestimé la portée de sa critique : il aurait prouvé, non que l'approche mathématique de la continuité est fautive *tout court*, mais seulement qu'elle est fautive *en tant que description de la continuité phénoménale*. Puisque la continuité phénoménale n'était clairement pas l'*explanandum* de Dedekind, Cantor et Poincaré, ceux-ci peuvent vivre en paix avec Brentano.

1. RZK, p. 9.

2. W. Baumgartner, P. Simons (« Brentano's Mereology », *Axiomathes* 1, 1994, p. 55-76) soutiennent cette interprétation.

Cette tentative de réconciliation de Brentano avec Dedekind et Cantor par restriction de la portée de chaque théorie est d'autant plus plausible qu'à première vue, Dedekind et Brentano nous offrent des caractérisations préthéoriques de la continuité qui ont peu en commun. Tandis que Dedekind assimile de manière explicite la continuité à la « complétude », l'« absence de lacune » et l'« enchaînement ininterrompu »¹, Brentano considère comme préthéoriquement évident que les idées de « frontière » et de « coïncidence des frontières » constituent les caractéristiques clés des *continua* :

[...] le concept de frontière et la possibilité de la coïncidence des frontières sont essentiels pour le concept de ce qui est continu².

Qui ne montre pas comment nous arrivons [aux idées de frontières à partir de la possibilité de leur coïncidence] ne peut se targuer d'avoir suffisamment clarifié l'idée du continu³.

La proposition conciliante de Kölner et Chisholm semble confirmée : Brentano est à la recherche d'un concept *empirique* de continuité, dont les caractéristiques fondamentales impliquent la *coïncidence des frontières*, tandis que Dedekind, Cantor et Poincaré tentent d'éclairer un concept *idéalisé* de continuité, dont la caractéristique clé est l'*absence de lacune*.

Aussi attrayante que soit cette image irénique, elle est, pensons-nous, erronée. Entre Brentano et Dedekind, il y a davantage qu'un malentendu : il y a un réel désaccord. Premièrement, Brentano pense non seulement qu'il est en désaccord avec l'approche mathématique classique du *continuum*, mais il explique pourquoi. Ainsi souligne-t-il au tout début de ses recherches sur le *continuum* qu'il doit y avoir un concept unique de continuité que nous partageons tous, lequel constitue l'objet de désaccords ultérieurs :

La question qui porte sur le concept de continuité ne peut être formulée de telle sorte que l'on puisse remettre en doute que nous soyons en possession d'un tel concept. Car autrement nous ne serions pas capables de nous comprendre nous-mêmes lorsque nous nous disputons au sujet de ce concept⁴.

Deuxièmement, comme le reste de sa discussion le montre clairement, certaines de ses objections visent non seulement l'application de

1. R. Dedekind, *La création des nombres*, op. cit., p. 71-72.

2. RZK, p. 11 ; cf. DP, p. 104.

3. RZK, p. 6.

4. RZK, p. 3 ; cf. KL, p. 64.

l'approche mathématique de la continuité aux contenus simples de perception, mais également au « *continuum*-nombre » lui-même¹. Ce que Brentano entend faire apparaître, c'est ce que tous les *continua* – sensibles et mathématiques – ont en commun.

Notons également que Dedekind ne se réjouirait sans doute pas non plus de voir son entreprise restreinte aux seuls *continua* mathématiques, lui qui déclare avoir l'intention de poser le « fondement scientifique pour l'analyse de *tous* les domaines continus »².

Pour ces deux raisons, la proposition de Kölner et Chisholm doit être rejetée : Brentano et Dedekind ne cherchent pas à élucider différentes espèces de *continua*, mais bien le genre même de *continuum*. S'ils concentrent leur attention sur des exemples paradigmatiques distincts – phénoménaux pour Brentano, mathématiques pour Dedekind, ils partagent néanmoins leur *explanandum*.

Comment le concept sur lequel ils sont en désaccord doit-il alors être caractérisé, préalablement à leur désaccord ? Nous suggérons que la caractérisation neutre de la continuité en termes d'*absence de lacune* donnée par Dedekind – qui correspond à la caractérisation standard de la continuité³ – est en fait également celle sur laquelle s'appuie Brentano : *ce qui est continu n'a pas de lacunes*.

Bien que Brentano soit moins explicite à ce propos, il souscrit, comme Dedekind, à la conception selon laquelle l'absence de lacune est une caractéristique essentielle de la continuité. Dans ses *Cours sur la logique élémentaire*, il caractérise de manière récurrente les *continua* comme étant dépourvus de lacunes (*lückenlos*). La supposition que les lacunes menacent les *continua* refait ensuite surface en différents endroits dans ses écrits. Il écrit par exemple : « le *continuum* ou les *continua* (s'il y a des perturbations, des trous) »⁴, voulant dire par là que des lacunes sectionnent un *continuum* unique en de multiples *continua*⁵. La coïncidence des frontières est, dans la proposition de Brentano, précisément ce qui explique l'absence de lacunes, laquelle constitue dès lors l'*explanandum* commun que lui et Dedekind partagent. Ainsi,

1. Ce point est documenté par C. Ierna, « Brentano and Mathematics », in I. Tănăsescu (ed.), *Franz Brentano's Psychology and Metaphysics*, Bucarest, Zeta Books, 2012, p. 367-396.

2. R. Dedekind, *La Création des Nombres*, op. cit., p. 71-72.

3. J.L. Bell, *The Continuous and the Infinitesimal in Mathematics and Philosophy*, Milan, Polimetria sas., 2005.

4. DP, p. 106.

5. Pour d'autres engagements envers l'absence de lacunes dans les *continua*, cf. DP, p. 74 et p. 105.

lorsque Brentano insiste sur le fait que la coïncidence des frontières est la caractéristique essentielle d'un *continuum*, il ne caractérise pas tant la continuité de manière *neutre*, qu'il n'en fournit déjà une explication¹.

Par conséquent, Brentano et Dedekind sont d'accord sur *ce qui est à expliquer* : l'absence de lacunes. Ils ne sont pas d'accord sur *la manière de l'expliquer*. Où se situe leur désaccord ? Pour le dire de façon sommaire, pour Dedekind, la différence entre un objet continu et un objet discret est que, dans le premier, toutes les lacunes ont été remplies, grâce à l'intercalation de nouveaux « individus-points ». *Remplir* est la manière de remédier aux lacunes. Pour Brentano, d'un autre côté, la différence entre un objet continu et un objet discret réside dans le fait que dans les objets continus, l'absence de lacunes est garantie par les coïncidences de frontières au sein de cet objet. *Joindre* est le remède contre les lacunes – une idée que Brentano emprunte à la description aristotélicienne des quantités continues². Comparez :

Et si nous savions avec certitude que l'espace est discontinu, rien ne nous empêcherait, si bon nous semblait, de le rendre continu en pensée en remplissant ses lacunes ; mais ce remplissage consisterait à créer de nouveaux individus-points et devrait être effectué conformément au principe énoncé ci-dessus³.

et :

[...] il appartient à la nature d'un continuum que ses parties soient en contact les unes avec les autres à titre de frontières⁴.

Alors qu'on lui demande de réparer un trou dans le fond d'une tarte, Dedekind ajoute un petit morceau de pâte afin de remplir le trou ; Brentano,

1. Dans cette perspective, l'objection de Brentano à l'encontre des approches constructionnistes au nom de leur oubli des frontières paraît être une pétition de principe. On voit que dans toute cette construction putative du concept de ce qui est continu le but a été entièrement manqué : car ce qui est avant tout caractéristique du continuum, à savoir l'idée d'une frontière au sens strict (à laquelle appartient la possibilité d'une coïncidence des frontières), sera recherché totalement en vain. (RZK, p. 7). Une telle objection est une *petitio principii* : la nécessité de faire appel aux frontières pour expliquer l'absence de lacunes est précisément ce que Brentano doit défendre (ce qu'il fait ailleurs), il ne peut la tenir pour acquise. La continuité ou l'absence de lacunes n'impliquent pas de manière évidente le concept de frontière – des descriptions de la continuité dont est absente la notion de frontière ne sont pas d'emblée exclues.

2. KL, 4b24-5a14.

3. R. Dedekind, *La création des nombres*, op. cit., p. 74.

4. RZK, p. 53.

lui, rapproche les côtés du trou de manière à les faire *très* légèrement se chevaucher ¹.

§ 2. LA THÉORIE POSITIVE DES *CONTINUA* DE BRENTANO

En quoi consiste alors la conception brentanienne positive du continu? Pour des raisons de simplicité, et suivant Brentano, nous nous concentrerons ici sur une espèce de *continua* : les *continua spatiaux qui sont uniformément ou graduellement colorés*. Bien qu'il s'appuie régulièrement sur de tels exemples, Brentano considère les *continua* de ce type comme étant non seulement secondaires – c'est-à-dire, fondés sur ou dérivés d'autres *continua* plus fondamentaux –, mais également fictifs, pour trois raisons :

1) Il pense que le temps, plutôt que l'espace, est le seul *continuum* fondamental, c'est-à-dire, primaire;

2) Il nie que les couleurs existent en dehors de l'esprit (voir le chapitre II, *Sentir*);

3) Il refuse l'idée que des transitions continues entre couleurs soient possibles – les transitions continues entre couleurs ne sont qu'« apparentes » ². En effet, les couleurs intermédiaires sont en fait des mélanges de couleurs, qui sont eux-mêmes conçus comme des échiquiers de couleurs simples, de sorte qu'un changement d'une couleur simple à une autre ne peut « qu'être soudain » ³.

Cela étant, Brentano se permet explicitement de faire appel à des régions uniformément ou graduellement colorées à titre d'exemples heuristiques pour jeter une lumière sur les *continua* en général. Ainsi, bien que de tels cas n'existent pas à strictement parler, il est néanmoins fécond, soutient-il :

1) De traiter de manière fictionnelle l'espace comme un *continuum* primaire ⁴;

2) De traiter de manière fictionnelle les couleurs comme étant réelles ⁵;

1. Une limite évidente de cette illustration est que l'ajout dédekindien d'un bout de pâte ainsi que le léger chevauchement brentanien, aussi petits soient-ils, sont encore trop grands, car ils ont encore tous les deux une certaine épaisseur, ce qui n'est le cas ni des points de Dedekind ni des frontières de Brentano.

2. KL, p. 86.

3. *Ibid.*, p. 93-94. Pour une présentation et une discussion de la théorie brentanienne des couleurs multiples, voir M. Hämmerli, O. Massin, « Is Purple a Red and Blue Chessboard? ».

4. RZK, p. 35.

5. DP, p. 14-18.

3) De traiter de manière fictionnelle les transitions entre couleurs comme des variations continues¹.

Pour présenter la théorie des *continua* de Brentano, nous nous concentrerons comme lui sur l'exemple des couleurs et nous ignorerons, conformément à ses recommandations, les problèmes qui ont trait aux *continua* temporels et mentaux, ainsi que ceux qui ont trait à l'existence des couleurs et aux transitions entre celles-ci.

La description brentanienne des frontières et de la continuité a fait l'objet de plusieurs présentations détaillées². Les deux nouveautés de la présentation qui suit sont (1) l'articulation plus explicite autour des divers types de dépendances ontologiques auxquels Brentano fait appel et (2) l'inclusion des principales figures colorées que Brentano introduit à titre d'exemples.

Dépendance existentielle : frontières

La caractéristique centrale qui différencie l'approche brentanienne de l'approche mathématique standard est l'usage que fait Brentano du concept de frontière – et son refus concomitant d'utiliser des individus-points. Les frontières spatiales – et en conséquence les *continua* – se présentent sous trois formes³ :

1) les *points*, qui limitent les lignes. Les lignes sont alors des « *continua* unidimensionnels », car leurs frontières, les points, ne sont pas elles-mêmes continues.

2) les *lignes*, qui limitent les surfaces. Les surfaces sont alors des *continua* bidimensionnels, car leurs frontières, les lignes, sont des *continua* unidimensionnels.

1. RZK, p. 31 ; KL, p. 86, 93-94.

2. En particulier : celle de Rhee in C. Erbacher, T. Schirner, « On Continuity : Rush Rhee on Outer and Inner Surfaces of Bodies », art. cit. ; R.M. Chisholm, « Spatial Continuity and the Theory of Part and Whole. A Brentano Study », *Brentano Studien* 4, 1993, p. 11-24 ; D. Zimmerman, « Could Extended Objects Be Made Out of Simple Parts? An Argument from "Atomless Gunk" », *Philosophy and Phenomenological Research* 56, 1996, p. 1-29 ; W. Baumgartner, P. Simons, art. cit. ; M. Libardi, « Franz Brentano (1838-1917) », in L. Albertazzi, M. Libardi, R. Poli (eds), *The School of Franz Brentano*, Dordrecht, Nijhoff, 1996, p. 25-79 ; B. Smith, « Boundaries : An Essay in Mereotopology », in L. Hahn (ed.), *The Philosophy of Roderick Chisholm*, LaSalle, Open Court, 1997, p. 534-561 ; J. L. Bell, « Continuity and the Logic of Perception », *Transcendent Philosophy* 1, 2000, p. 1-7 ; J. L. Bell, *The Continuous and the Infinitesimal in Mathematics and Philosophy* ; L. Albertazzi, *Immanent Realism. An Introduction to Brentano*, Dordrecht, Springer, 2006, chap. 7 ; R. Poli, « Modes and Boundaries », in I. Tănăsescu (ed.), *op. cit.*, p. 397-358 ; W. Zelanec, « Brentano on Time and Space », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Handbook of Brentano and the Brentano School*, Londres, Routledge, 2017.

3. RZK, p. 14-15.

3) les *surfaces*, qui limitent les corps. Les corps sont alors des *continua* tridimensionnels, car leurs frontières, les surfaces, sont des *continua* bidimensionnels.

Comme les individus-points de Dedekind, les frontières de Brentano n'ont pas d'épaisseur. Comme les points, les lignes ou les surfaces, elles sont indivisibles dans la dimension dans laquelle elles sont dépourvues d'épaisseur. La différence entre les individus-points et les frontières, cependant, est que contrairement aux individus-points qui sont des êtres *indépendants* – traditionnellement appelés des *substances* –, les frontières sont des entités *existentiellement dépendantes*. Les frontières ne peuvent exister par elles-mêmes : elles dépendent existentiellement de leur intérieur, de ce qu'elles limitent :

Mais tout comme il est certain qu'il y a des frontières et qu'elles doivent être incluses parmi les choses, il est également certain qu'une frontière n'est pas une chose qui existe en elle-même. La frontière ne pourrait pas exister sans appartenir, en tant que frontière, à un continuum¹.

Ceci constitue aux yeux de Brentano une raison supplémentaire de rejeter les descriptions mathématiques du continu :

[...] une coupure libre de tout ce qui est continu est absolument impossible pour [les frontières]. Et ceci nous permet de saisir très clairement le caractère extravagant de la tentative mentionnée ci-dessus de construire le concept de continu par interpolation de nombres fractionnaires, alors que toute fraction est supposée avoir une existence sans appartenir à une série de fractions².

En d'autres termes, les descriptions mathématiques des *continua* hypostasient les frontières. Alors que les frontières dépendent des *continua* qu'elles limitent, les constructions mathématiques du continu les traitent comme s'il s'agissait de briques indépendantes à partir desquelles quelque chose pourrait être construit.

1. KL, p. 170. cf. PES, p. 251, trad. fr., p. 371-372 ; RZK, p. 14, 206. Une complication qui sera ignorée ici vient du fait que, bien que tout point dépende d'un continuum, le continuum dont il dépend ne doit pas nécessairement être réel. C'est le cas, principalement, du présent : puisque Brentano est présentiste et soutient que le présent dépend de ses frontières que sont le passé et le futur, il doit soutenir que les frontières peuvent dépendre de continua qui ne sont pas réels, qui n'ont pas d'être. C'est également vrai, affirme Brentano, de certains points spatiaux, bien que la possibilité d'un point spatial dépendant de *continua* non réels soit plus rare (PES, p. 251, trad. fr., p. 371-2). Cette dernière affirmation est cependant en tension avec d'autres affirmations (plus nombreuses) selon lesquelles la destruction des parties adjacentes d'une frontière modifie sa plérose (voir section suivante).

2. RZK, p. 14-15.

Dépendance essentielle : plérose et téléose

La dépendance des frontières par rapport aux *continua* est plus étroite encore : les frontières dépendent des *continua* qu'elles limitent non seulement *pour leur existence*, mais également *pour leur nature même* :

[...] la nature de la frontière est conditionnée et déterminée par les propriétés distinctives du continuum¹.

Qu'est-ce qui, dans la nature d'une frontière, dépend de ce qu'elle limite? Brentano introduit deux caractéristiques essentielles des frontières : leur *plérose* et leur *téléose*. La téléose comme la plérose possèdent des degrés, qui sont déterminés par le type de *continua* que les frontières limitent.

Plérose

La *plérose* d'une frontière correspond *aux nombres de directions dans lesquelles elle limite*². Le concept de plérose d'une frontière peut être facilement saisi en contrastant les frontières *internes* et *externes* (Figure 2). Un côté d'un rectangle rouge est une frontière externe, et possède seulement une demi-plérose, car il limite seulement vers l'intérieur du rectangle. Une ligne parallèle interne au rectangle est une frontière interne qui possède une plérose complète, car elle limite dans deux directions opposées (vers la gauche et vers la droite). Les frontières extérieures sont ainsi *orientées* : elles « regardent » pour ainsi dire vers l'intérieur. Les frontières internes, elles, regardent tout autour.

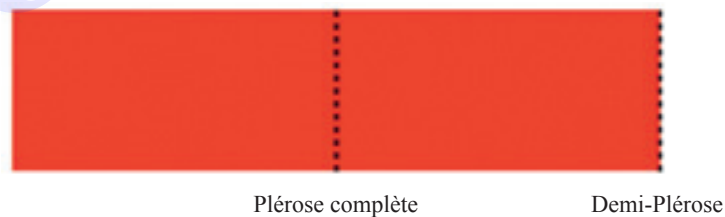


Figure 2 : lignes frontières – plérose complète vs demi-plérose.

1. KL, p. 66, *cf.* p. 71. Sur la distinction entre dépendances existentielle et essentielle en jeu ici, *cf.* en particulier F. Correia, « Ontological Dependence », *Philosophy Compass* 3, 2008, p. 1013-1032.

2. KL, p. 171 ; et RZK, p. 15.

Ce qui est vrai des lignes l'est également des points. Considérons le centre d'un disque uniformément rouge. Ce centre a une plérose complète :

Là où nous avons affaire à l'intérieur d'un continuum, tout point a une plérose complète, c'est-à-dire est connecté au continuum pertinent dans toutes les directions concevables¹.

Supposons alors qu'on enlève progressivement des secteurs d'un disque rouge (Fig. 3). La plérose du centre initial décroît à mesure que le processus se déroule : le point limite dans des directions de moins en moins nombreuses².

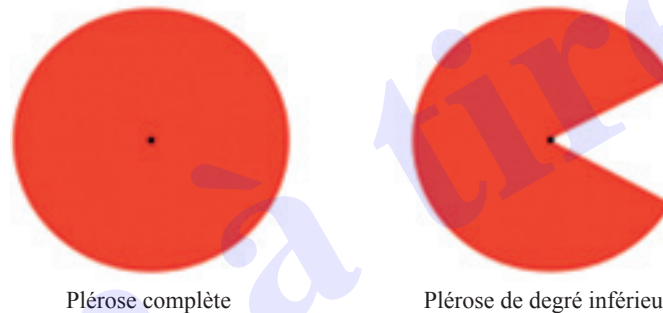


Figure 3 : points frontières – plérose complète vs demi-plérose.

On peut trouver des différences de plérose dans le domaine temporel. Ainsi, la fin d'une vie limite seulement vers le passé : elle a une plérose moindre qu'un moment interne d'une vie, qui est à la fois une frontière initiale et finale. La même chose vaut pour le présent lui-même, qui constitue le *continuum* temporel et qui limite dans deux directions opposées : vers le passé et vers le futur. Il semble ainsi que les frontières temporelles ne peuvent avoir que deux degrés de plérose : être de plérose *complète* – pour les frontières internes et les processus, et pour le présent lui-même – ou être de *demi-plérose* : la demi-plérose des frontières initiales et finales.

1. RZK, p. 39.

2. KL, p. 171.

Téléose

La *téléose* d'une frontière est distincte de sa plérose ; elle correspond à la *vitesse de changement* du *continuum* à l'endroit où elle se trouve. On peut penser à la téléose d'une frontière en termes de vitesse instantanée. Considérons deux rectangles, tous deux progressant de manière continue du rouge à gauche vers le bleu à droite, le milieu des deux rectangles contenant différentes nuances de violet (Fig. 4). Supposons qu'un de ces rectangles soit deux fois plus long que l'autre. La vitesse du changement de couleur sera deux fois plus lente dans le rectangle plus grand que dans celui qui est plus petit. Brentano aurait pu dire que n'importe quel segment vertical du rectangle plus court est une frontière de téléose plus élevée que n'importe quel segment vertical à l'intérieur du rectangle plus long. Mais il adopte la convention inverse :

Plus grande est la vitesse de variation, plus petit est le degré de téléose¹.

Ainsi, on dit des frontières verticales qui composent le rectangle plus long qu'elles ont une téléose plus élevée que les frontières du rectangle plus court.

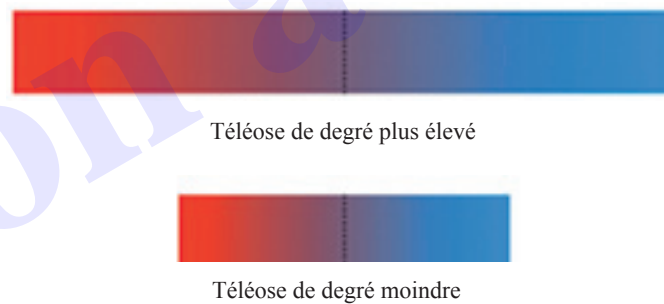


Figure 4 : Téléose plus élevée vs téléose moins élevée.

Les deux frontières que nous venons de considérer ont chacune une téléose constante, mais il est également possible pour une même frontière d'avoir une téléose qui change de manière continue. C'est le cas, par exemple, d'un rayon d'un disque qui tourne. Mais on rencontre également de telles téléoses qui changent de manière continue dans le cas des couleurs dans l'espace. Brentano donne comme exemple le rayon d'un cercle de couleur qui change de manière continue : plus nous nous

1. KL, p. 172.

éloignons du centre, plus élevée est la téléose du rayon – plus faible est sa vitesse instantanée.



Figure 5 : frontière dont la téléose change de façon continue.

En quoi consiste finalement la téléose des frontières dans les deux cas limites : le *repos* – la frontière à l'intérieur d'un rectangle rouge; et le *mouvement instantané* – la frontière entre un rectangle bleu et un rectangle rouge? Brentano ne soulève pas explicitement la question, mais les deux réponses suivantes semblent découler de sa position :

– Le *repos*. Les frontières internes d'un rectangle uniformément rouge devraient avoir la *téléose la plus élevée possible*, car la vitesse de changement de couleur est nulle (la couleur est pour ainsi dire au repos).

– Le *mouvement instantané*. En cas de « saut » de qualité, en revanche, on devrait dire des frontières qu'elles ont une plérose, mais *pas de téléose ou une téléose nulle*. Brentano écrit ainsi que des tuiles rouges et bleues adjacentes « sont semblables, non à la téléose, mais à la plérose »¹. On peut comprendre cela de la manière suivante : sauter immédiatement d'un lieu (ou d'une qualité) à un(e) autre sans passer par des lieux (ou qualités) intermédiaires exige que nous nous déplaçons avec une vitesse maximale. Puisque « [p]lus grande est la vitesse de variation, plus faible est le degré de téléose », la téléose devrait alors être nulle.

Dépendance réciproque : frontières et continua

Nous n'avons rien dit jusqu'à présent de la nature des *continua* : au contraire, les frontières ont été introduites *grâce* aux *continua* dont elles dépendent. Comment passer alors d'une telle théorie des frontières à

1. KL, p. 86.

une théorie des *continua*? La première étape consiste à affirmer que les frontières *appartiennent* aux *continua* dont elles dépendent, de sorte que les frontières sont des *parties ou des constituants* des *continua*. De ce fait, les *continua* dépendent à leur tour des frontières qui les constituent :

[...] toute frontière est [...] une *conditio sine qua non* de la totalité du *continuum* [...] le *continuum* est également une *conditio sine qua non* de la frontière¹.

Dès lors, il semblerait à la fois que le *continuum* soit conditionné par la frontière et également que la frontière soit conditionnée par le *continuum*².

Cette dépendance mutuelle entre frontières et *continua* n'est cependant pas symétrique. L'idée de Brentano est que tandis que les *continua* *dépendent individuellement* des frontières qui les constituent, les frontières *dépendent génériquement* des *continua* qu'elles constituent³.

[...] on ne peut pas dire de tout *continuum* déterminé qu'il est une condition de la frontière, seul un universel peut être désigné comme une condition de la frontière. Autrement dit, ce qui est requis, ce n'est pas tel ou tel *continuum* particulier, mais n'importe quel continuum de ce type⁴.

Coïncidence des frontières

Aussi étroites que soient les interdépendances entre frontières, elles ne garantissent pas par elles-mêmes l'absence de lacunes : les relations de dépendance ne sont pas des relations spatiales. La solution principale de Brentano pour éviter les lacunes est d'assurer que les différentes parties des *continua* sont en *contact* les unes avec les autres. Il vaut la peine ici de rappeler la citation donnée précédemment :

[...] il appartient à la nature d'un continuum que ses parties soient, à titre de frontières, en contact les unes avec les autres [*dass seine Teile aneinander grenzen*]⁵.

La possibilité du contact est cependant source de paradoxes bien connus. Le problème est ici le suivant : soit les frontières des corps en contact n'occupent pas les mêmes points de l'espace, soit elles occupent

1. *Ibid.*, p. 66.

2. *Ibid.*, p. 170.

3. Un chiasme similaire de dépendances générique et individuelle vaut entre les qualités et les lieux selon Brentano, comme nous le discutons dans le chapitre II.

4. KL, p. 66 ; *cf.* p. 217, 284.

5. RZK, p. 53.

les mêmes points de l'espace. Si les frontières occupent des points distincts de l'espace, et si entre deux points il y en a toujours au moins un autre, alors les corps ne sont jamais réellement en contact mais toujours séparés par au moins un point. Si, en revanche, les frontières occupent les mêmes points de l'espace, le contact est acquis au prix fort puisqu'il implique de renoncer à l'imperméabilité des corps : les frontières de deux corps qui se touchent sont alors en effet littéralement au même moment au même endroit¹.

Brentano embrasse une version de la deuxième solution. Pour lui, le contact est la *coïncidence* des frontières : lorsque deux corps sont en contact, (des parties de) leurs frontières sont au même endroit au même moment. Brentano demeure pourtant indéfectiblement attaché à l'imperméabilité des corps. Mais, soutient-il, une telle imperméabilité est compatible avec la coïncidence des *frontières* des corps. Il demeure également fortement attaché à l'imperméabilité des couleurs. Mais l'imperméabilité des couleurs nécessite seulement que les frontières d'un *même corps* ne puissent jamais être à la fois rouges et bleues. Tant que les frontières limitent des entités différentes, c'est-à-dire aussi longtemps qu'elles sont d'une plérose incomplète et dépendent de *continua* distincts, leur coïncidence ne viole pas l'imperméabilité des couleurs :

Si une surface rouge et une surface bleue sont en contact l'une avec l'autre, alors une ligne rouge et une ligne bleue coïncident, chacune avec une plérose différente².

[...] la proposition du géomètre selon laquelle seule une ligne droite est concevable entre deux points est, à strictement parler, fautive si on conçoit la chose en termes de lignes de pléroses incomplètes dont les pléroses se sont dirigées vers des côtés différents, alors que ces lignes coïncident pourtant l'une avec l'autre³.

De telles coïncidences de frontières, répète Brentano, sont essentielles au concept de *continua* :

Nous ne pouvons certainement pas distinguer les points individuels et les frontières dans le continuum qui se présente de lui-même à nous [...]. Pourtant cela ne nous empêche pas de saisir avec une certitude complète

1. Pour des présentations de ce paradoxe, voir A.D. Kline, C.A. Matheson, « The Logical Impossibility of Collision », *Philosophy* 62, 1987, p. 509-515 ; F. Arntzenius, « Gunk, Topology and Measure », in D. Zimmerman (ed.), *Oxford Studies in Metaphysics*, Volume 4, New York, Oxford University Press, 2004.

2. RZK, p. 51-52.

3. RZK, p. 16-17.

que les frontières et les coïncidences de frontières sont présentes en nombre infini dans le tout en question¹.

Un problème apparaît cependant. Brentano, on l'a vu, soutient que les frontières intérieures ont une plérose complète, qu'elles sont « connectées au *continuum* pertinent dans toutes les directions concevables ».

Le problème est alors de comprendre *comment deux frontières intérieures peuvent coïncider*. En effet, la seule raison pour laquelle il pourrait y avoir *deux* frontières, plutôt qu'une seule, est précisément qu'elles auraient chacune une demi-plérose différente, c'est-à-dire qu'elles limiteraient dans des directions opposées. Mais si la plérose des frontières intérieures est complète, nous n'avons plus aucune raison de supposer, semble-t-il, qu'il y a là deux frontières coïncidentes plutôt qu'une seule qui borne dans toutes les directions. Plutôt que deux frontières avec des demi-pléroses, nous avons alors seulement une frontière avec une plérose complète. Le dilemme est donc le suivant :

1) Soit le contact interne consiste, comme le contact externe, en la coïncidence plusieurs frontières, mais il est alors faux que *toutes* les frontières internes aient une plérose complète, contrairement à ce que soutient Brentano ;

2) Soit les frontières internes ont en effet une plérose complète, en opposition à celles qui sont externes, mais alors le contact interne ne consiste pas dans la *coïncidence* de frontières distinctes mais plutôt dans le *partage* d'une même frontière.

Une première réponse possible consiste à embrasser la deuxième branche du dilemme et à soutenir que le contact interne ne se ramène pas à la coïncidence de plusieurs frontières, mais à un partage d'une unique frontière. Les côtés droit et gauche de notre rectangle rouge seraient en contact parce qu'ils *auraient une frontière en commun* : *la ligne verticale au milieu*. Deux raisons cependant plaident à l'encontre de cette solution.

Premièrement, comme le souligne Zimmerman² (qui rappelle que cette théorie du contact en termes de partage de frontière remonte à Suárez), une telle solution conduit à des conséquences contre-intuitives dans les cas de *scission*. Supposons que nous cassions d'un seul coup notre rectangle rouge en deux parties. Puisque, selon la présente hypothèse, il n'existe qu'une seule frontière au milieu du rectangle, deux options se présentent à nous, aussi peu convaincantes l'une que l'autre.

1. RZK, p. 12-13 (nos italiques).

2. D. Zimmerman, « Indivisible Parts and Extended Objects : Some Philosophical Episodes from Topology's Prehistory », *The Monist* 79, 1996, p. 148-180.

Soit la frontière demeure avec l'un des nouveaux (demi-)rectangles – mais lequel? – et une nouvelle frontière est créée sur l'autre rectangle – *ex nihilo*. Soit la frontière interne est détruite et deux frontières sont créées, *ex nihilo*. De même, lorsque les deux (demi-)rectangles sont remis en contact pour former à nouveau le rectangle originel, on devrait dire soit qu'une frontière est détruite et que l'autre survit (mais une nouvelle fois : laquelle?); soit que les deux frontières sont détruites et qu'une nouvelle est créée – deux options aussi peu attrayantes l'une que l'autre. À l'inverse, on ne rencontre pas de dilemme de ce type si, comme dans la théorie du contact comme coïncidence de frontières, nous avons deux frontières internes à disposition avant la scission : chaque moitié de rectangle part avec sa frontière. Brentano suggère une théorie voisine dans le passage suivant :

Dedekind croit que soit le nombre $\frac{1}{2}$ forme le début de la série qui va de $\frac{1}{2}$ à 1, de sorte que la série qui va de 0 à $\frac{1}{2}$ se verrait épargner un dernier membre, c'est-à-dire un point final qui lui appartienne; soit inversement. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans le cas d'un véritable continuum. Bien plutôt, lorsqu'on divise une ligne, toute partie a un point de départ, mais de demi-plérose¹.

La seconde raison de ne pas attribuer à Brentano la thèse selon laquelle le contact interne consiste dans le partage de frontière est simplement qu'aucun élément textuel ne suggère qu'il ait eu l'intention de traiter le contact interne différemment du contact externe. Il entend manifestement appliquer l'idée que le contact consiste dans la coïncidence de frontières aussi bien au contact externe qu'au contact interne (c'est également ainsi que l'interprètent Chisholm et Zimmerman²).

Brentano adopte donc la première branche du dilemme : le contact interne, comme le contact externe, se ramène à la coïncidence des frontières. Comment réconcilier alors cette conception avec l'affirmation que « [I]à où nous avons affaire à l'intérieur d'un *continuum*, tout point a une plérose complète »? Nous suggérons qu'il s'agit là d'une hyperbole. À strictement parler, ce qui est vrai est qu'à chaque point de l'espace occupé par un continuum se trouve un point qui a une plérose complète. Il n'est pas vrai pour autant que tout point interne d'un *continuum* ait

1. RZK, p. 51.

2. R.M. Chisholm, « Spatial Continuity and the Theory of Part and Whole. A Brentano Study », *op. cit.* ; D. Zimmerman, « Could Extended Objects Be Made Out of Simple Parts? An Argument from "Atomless Gunk" », *art. cit.*

une plérose complète. Brentano reconnaît cela explicitement à d'autres endroits :

Dans le cas d'un continuum unidimensionnel, ces frontières peuvent être des frontières internes dans deux directions opposées et sont alors des points de connexion. *Mais elles peuvent aussi être des frontières internes dans une direction seulement* en relation à ce qu'elles limitent, et être des frontières externes dans l'autre direction. Il y a alors des points de séparation, non pas un point mais deux points de demi-plérose qui coïncident¹.

L'idée centrale est que le fait que certaines frontières internes aient une demi-plérose est conciliable avec le fait que certaines autres frontières aient une plérose complète, pour peu que l'on admette que des frontières incomplètes constituent les parties de frontières complètes. L'intuition de Brentano ici est simplement que *deux frontières de demi-plérose qui coïncident forment ensemble une frontière de plérose complète*.

Dépendance unilatérale : continua primaires et secondaires

C'est donc la coïncidence des frontières qui assure la continuité des *continua*. Il existe deux principaux types de *continua*. La distinction centrale est la suivante : une couleur remplissant une région spatiale est un *continuum secondaire*, tandis que l'extension qu'elle remplit est un *continuum primaire*. De même, le temps est un *continuum primaire*, tandis qu'un son constant ou variable qui s'y produit sans interruption est un *continuum secondaire*. Les *continua* secondaires dépendent dès lors de manière unilatérale des *continua* primaires : les *continua* primaires (ici l'espace) « rendent possible »² la continuité des *continua* secondaires (ici une couleur unique ou un dégradé de couleurs).

Nous en arrivons maintenant à un aspect très important de la classification de la continuité. Il s'agit de celui qui découle de la multiplicité de la plupart des choses qui sont continues, si ce n'est de toutes. Imaginons, par exemple, une surface colorée. Sa couleur est quelque chose que le géomètre abstrait. Pour lui, seules entrent en compte les multiplicités constamment changeantes de différences de lieu. Mais la couleur, aussi, semble être étendue sur la surface spatiale. Cela vaut aussi bien lorsque la couleur ne manifeste par elle-même aucune différence spécifique – comme dans le cas d'une couleur rouge qui remplit uniformément une surface – ou

1. RZK, p. 129-130 (nos italiques).

2. DP, p. 110.

lorsqu'elle varie dans sa coloration – peut-être à la manière d'un rectangle qui est rouge d'un côté et bleu de l'autre, en passant uniformément par toutes les nuances de couleurs allant du violet au bleu pur. Dans les deux cas, nous avons affaire à un continuum multiple, et c'est le continuum spatial qui apparaît ainsi comme primaire, le continuum-couleur comme secondaire¹.

Brentano soutient que le temps est au final le seul *continuum* primaire, mais prétend que l'espace peut néanmoins être traité comme un *continuum* primaire eu égard à ce qui le remplit.

Il examine ensuite en détail la manière dont le concept de téléose s'applique respectivement aux *continua* primaires et secondaires. La téléose est à strictement parler une propriété des frontières, mais Brentano parle également de la téléose *des* continua, entendant par là la vitesse de changement des *continua* : en d'autres termes, la téléose *d'une frontière* correspond à la vitesse instantanée, et la téléose *d'un continuum* correspond à la vitesse sur un intervalle de temps.

On pourrait penser que les *continua* primaires sont dépourvus de téléose. En effet, comment ce à l'aune de quoi la vitesse de changement est mesurée – l'espace et le temps – pourrait-il lui-même avoir une vitesse ? Brentano écarte cependant cette inquiétude : puisqu'il y a des variations spatiales et temporelles, ces variations doivent avoir des degrés ; les *continua* primaires ont par conséquent également une téléose. Ce qu'il rejette, cependant, c'est *que la vitesse des continua primaires puisse changer* : leurs téléoses doivent être constantes. Les *continua* primaires ont une vitesse constante. Ils ne peuvent pas accélérer :

Cependant, par « vitesse », nous n'entendons au final rien d'autre que le taux de variation, et on ne peut certainement pas nier que partout où une variation existe, elle doit exister à un certain degré, que celui-ci soit constant [...] ou ici plus élevé, là moins élevé. Dans le cas du temps il existe alors une variation. [...] Ce qui devrait être refusé, c'est seulement que, comme le degré des autres variations, il pourrait en venir à être abaissé ou augmenté. Et quelque chose d'assez similaire vaut également du spatial en tant que tel².

1. RZK, p. 28.

2. RZK, p. 30.

Un *continuum* secondaire, par opposition, peut avoir des téléoses variables : un mouvement ou un dégradé de couleurs peuvent accélérer.

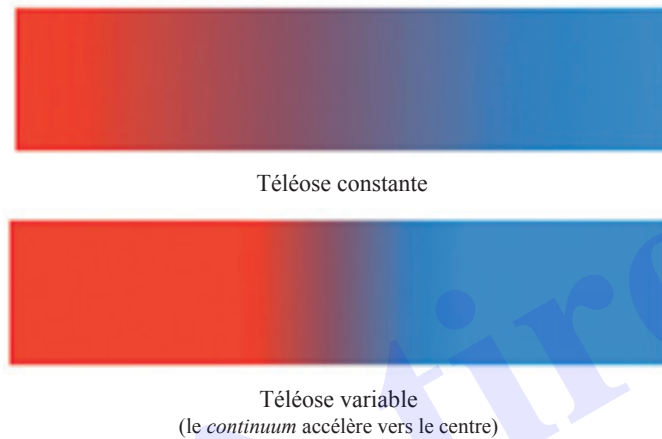


Figure 6 : téléose constante vs téléose variable

Cette différence entre la téléose des *continua* primaires et secondaires conduit Brentano à une objection subtile contre les théories mathématiques constructionniste du *continuum*. Dedekind définit le continu mathématique à partir de l'action de compter¹. Mais il doit alors convenir, selon Brentano, que la vitesse de l'énumération peut varier. Par conséquent, le *continuum* des nombres est un *continuum* secondaire, et il dépend dès lors d'un *continuum* primaire, dont la nature n'a pas encore été expliquée :

De ceci il s'ensuit que le continuum des nombres qui est supposé avoir été produit serait dans chaque cas un continuum secondaire qui incluait dès lors l'idée d'un continuum primaire comme ayant été donné auparavant. Et donc pour cette raison, également, il est évident que ce que l'on croyait pouvoir atteindre par construction était déjà – sans que cela ait été remarqué – présupposé comme donné. Le caractère contradictoire de toute l'entreprise est donc une fois de plus mis au jour de la plus flagrante des manières².

1. Je vois l'Arithmétique entière comme une conséquence nécessaire, ou du moins naturelle, de l'acte arithmétique le plus simple : compter, et compter même n'est rien d'autre que la création successive de la suite infinie des nombres entiers positifs, dans laquelle chaque individu est défini par son prédécesseur immédiat ; l'acte le plus simple est le passage d'un individu déjà créé au nouvel individu, à créer, qui le suit. R. Dedekind, *La création des nombres*, *op. cit.*, p. 62.

2. RZK, p. 54-55.

Que se passerait-il si, au lieu de faire appel à des énumérations, les mathématiciens constructionnistes s'appuyaient plutôt sur la « coexistence » de tous les nombres ? Alors, rétorque Brentano, nous devrions être capables de dire précisément *quel* degré de variation est le degré de variation du *continuum* des nombres. Or nous ne le sommes pas.

En résumé, les *continua* ne sont pas construits, mais abstraits. Leurs ingrédients clés sont les frontières. Celles-ci (1) ont différentes pléroses – différentes directions dans lesquelles elles limitent ; (2) ont différentes téléoses – des vitesses instantanées ; (3) dépendent à leur tour – bien que seulement génériquement – des *continua* qu'elles constituent ; (4) assurent la continuité des *continua* qu'elles constituent en coïncidant.

Voilà pour la présentation de la théorie de Brentano. Nous allons à présent soutenir qu'elle rencontre trois problèmes qui appellent une révision.

§ 3. TROIS PROBLÈMES POUR LA THÉORIE BRENTANIENNE

Les frontières des continua primaires peuvent-elles coïncider ?

La théorie Brentanienne du contact comme coïncidence des frontières est assez vraisemblable dans le cas des choses qui sont dans l'espace, tels un livre bleu et un livre rouge qui se touchent l'un l'autre via une surface, ou un carré bleu et un carré rouge qui se touchent l'un l'autre via une ligne. Mais les frontières qui composent l'espace lui-même, c'est-à-dire les frontières constitutives des *continua* primaires, peuvent-elles coïncider ? Que les frontières de deux choses dans l'espace puissent coïncider est une chose, mais que les frontières de deux régions de l'espace puissent coïncider en est une autre.

Un premier problème est le suivant. Pour que des frontières coïncident, différentes frontières doivent être au même endroit. Mais qu'est-ce que cela signifie pour des frontières qui constituent l'espace que d'être au même endroit ? Comment les frontières mêmes qui composent l'espace peuvent-elles être localisées en des lieux, puisqu'elles sont elles-mêmes des constituants des lieux ? Nous sommes au fond en train de dire que des lieux sont localisés en des lieux.

Mais peut-être l'affirmation n'est-elle pas si absurde. On peut considérer la localisation – la relation d'*être à* – comme une relation réflexive¹. Les lieux seront alors vus comme étant localisés à *eux-mêmes*.

Mais on se heurte alors à un second problème : indépendamment de ses mérites et problèmes intrinsèques, la réflexivité de la localisation est de peu d'aide pour sauver la possibilité d'une coïncidence entre les frontières des *continua* primaires. Car même si les lieux sont localisés à eux-mêmes, ceci ne montre pas encore que *deux lieux peuvent être localisés au même endroit*. Bien au contraire : si les lieux sont localisés à eux-mêmes et si deux lieux sont localisés au même endroit, alors il doit s'agir d'un seul et même lieu. Grâce à la localisation réflexive, nous pouvons obtenir la localisation pour les frontières qui constituent l'espace, mais nous n'avons toujours pas de co-localisation, c'est-à-dire de coïncidence des frontières.

La coïncidence est, dès lors, une relation qui vaut entre des choses qui existent dans l'espace, et non une relation entre des constituants de l'espace, tels les lieux. Si cela est correct, toute théorie des *continua* primaires fondée sur la coïncidence est vouée à l'échec.

Ironiquement, Brentano lui-même avance des objections similaires à la théorie mathématique des *continua*. Il soutient que l'approche en termes d'intercalation ne peut rendre compte des *continua* primaires, car elle les présuppose. Contre Poincaré, il soutient ainsi que pour saisir l'idée d'intercalation – en particulier l'intercalation de nombres irrationnels – nous devons déjà avoir l'idée de certains *continua* primaires à remplir. S'il y a quelque chose à remplir, alors il y a un *continuum* primaire dont la continuité ne doit pas être expliquée en termes d'intercalation. Nous soutenons que ce problème se retourne contre la théorie de Brentano en termes de coïncidence : pour que la coïncidence ait lieu, il doit y avoir un *continuum* spatial sous-jacent dans lequel elle a lieu. Que l'on répare le trou dans la pâte à tarte en le remplissant, à la Dedekind, ou en joignant ses côtés, à la Brentano, il est nécessaire de travailler sur un plat à tarte continu.

Les continua sont-ils composés uniquement de frontières ?

Le deuxième problème que nous entendons soulever à l'encontre de la conception brentanienne des *continua* a trait aux constituants des *continua* : les *continua* sont-ils composés uniquement de frontières ou

1. R. Casati, A. Varzi, *Parts and Places : The Structure of Spatial Representation*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1999, p. 21.

contiennent-ils une autre catégorie d'entités? Un premier axe dans la pensée de Brentano consiste à affirmer que les *continua* ne sont composés que de frontières, de sorte que dire que *les frontières limitent les continua* revient à dire que *les frontières limitent des multiplicités de frontières*. Déjà en 1885, Brentano soutenait que :

[...] en définitive, tout continuum est constitué d'un nombre infini de frontières non continues¹.

Ces frontières non étendues sont en un certain sens les parties physiques ultimes du continuum. Le continuum est en définitive composé d'une multiplicité de frontières simples non étendues².

(Bien sûr, certaines frontières – surfaces, lignes – sont continues, mais les frontières qui les constituent ultimement – les points frontières – ne le sont pas. D'où l'affirmation de Brentano selon laquelle les *continua* sont en définitive constitués de frontières *non continues*.) Ce point est répété aux alentours de 1890 dans les cours de Vienne sur la psychologie descriptive :

Tout continuum ne consiste en rien d'autre qu'en points limites³.

De même en 1915 :

En effet, nous pouvons concevoir [un continuum] comme une multiplicité continue de frontières⁴.

Même si l'idée n'apparaît pas aussi explicitement dans « Von Kontinuierlichen », Brentano y contraste le *continuum* temporel, qui « n'existe qu'en relation avec une frontière » (par exemple le présent), avec le *continuum* spatial, « où la totalité du *continuum est* dans chacune de ses frontières »⁵, et assimile les frontières aux « éléments ultimes »⁶ des *continua* temporels et spatiaux. Tout ceci suggère fortement que les frontières sont pour lui les seuls éléments des *continua* spatiaux et temporels.

La conception selon laquelle les *continua* sont uniquement composés de frontières soulève cependant au moins deux problèmes :

1. MS. Y3, *Die elementare Logik und die in ihr nötigen Reformen II*, Vienne, 1884-1885, p. 46.

2. *Ibid*, p. 47.

3. DP, p. 105 ; trad. fr., p. 204.

4. KL, p. 64.

5. RZK, p. 136.

6. RZK, p. 209.

1) Brentano insiste de manière récurrente sur le fait que les *continua* spatiaux peuvent être partiellement détruits ou modifiés sans que cela n'affecte le reste du *continuum*¹. Mais si les frontières dépendent réellement de manière essentielle de ce qu'elles limitent (en vertu de leur plérose et de leur téléose), et si ce qu'elles limitent sont des multiplicités d'autres frontières, alors détruire n'importe quelle frontière d'un *continuum* devrait aboutir à modifier toutes les autres frontières de ce *continuum*, aussi loin qu'elles se trouvent de la frontière détruite. Les *continua* finissent par être unifiés de manière holistique de telle sorte que des changements dans n'importe quelle partie affectent toutes les autres.

2) Comment pouvons-nous obtenir des *continua* étendus à partir seulement de frontières inétendues si la coïncidence est la manière dont les frontières se tiennent les unes par rapport aux autres dans un *continuum*? La coïncidence étant transitive², toutes les frontières finissent alors par coïncider les unes avec les autres. Si nous avons uniquement à disposition des frontières inétendues et la relation de coïncidence entre frontières, nous n'obtiendrons jamais d'étendue, qu'elle soit temporelle ou spatiale.

De tels problèmes suggèrent que la théorie de Brentano pourrait profiter de quelques ingrédients supplémentaires. En l'occurrence, Brentano n'est pas toujours clair quant au fait que les frontières seraient les seuls constituants des *continua*. Dans son supplément à « *Von Kontinuirlichen* », il dit de manière moins stricte que les frontières « en association les unes avec les autres *apportent une contribution au continuum* »³, laissant ouverte la question de savoir si d'autres éléments contribuent au *continuum*. De fait, dans d'autres passages, Brentano semble accepter le *gunk* ou magma, c'est-à-dire une substance dont toutes les parties ont des parties propres, dans la mesure où il paraît accepter la *divisibilité infinie* des *continua* :

[le continuum] est composé à l'infini de parties de plus en plus petites, [...] celles-ci se touchent les unes les autres via des frontières de dimension nulle, des points, qui seraient inconcevables si elles ne limitaient rien du tout⁴.

1. KL, p. 107 et 217; et RZK, p. 41-44.

2. Voir R.M. Chisholm, « Spatial Continuity and the Theory of Part and Whole. A Brentano Study », *op. cit.*; B. Smith, « Boundaries : An Essay in Mereotopology ».

3. RZK, p. 51 (nos italiques).

4. RZK, p. 129. Cf. KL, p. 51 et 107; et PES II, p. 260; trad. fr., p. 371.

Ainsi Zimmerman soutient-il qu'en plus des frontières, le magma est un autre ingrédient des *continua* brentaniens¹. Il considère que Brentano est, avec Suárez, l'un des principaux défenseurs de l'« indivisibilisme modéré », c'est-à-dire la conception selon laquelle les objets étendus sont composés de magma dépourvu d'atomes entourés d'une membrane sans épaisseur. Appelons cette conception, qui accepte à la fois des frontières indivisibles et du magma infiniment divisible, la « théorie du magma borné » :

Théorie du magma borné : (1) les corps sont composés de magma *et* de frontières les limitant. (2) Le magma et les frontières sont des entités *mutuellement dépendantes*. Plus précisément, comme l'a vu : le magma qui compose un corps *dépend individuellement* de la frontière du corps ; tandis que la frontière du corps *dépend* seulement *génériquement* du magma qui le constitue.

L'introduction du magma étendu en plus des frontières inétendues ouvre la voie à une solution aux deux problèmes soulevés plus haut. Premièrement, dès lors que l'on dispose de magma étendu pour constituer les continus, le problème de l'obtention de l'étendue à partir de la seule coïncidence de frontières inétendues disparaît. Deuxièmement, le fait que les frontières dépendent de différentes portions de magma plutôt que d'autres frontières met un terme à la régression holistique des dépendances à l'intérieur d'un *continuum* – à condition que le magma ne dépende pas lui-même de manière essentielle de ses frontières. Cerise sur le gâteau, le magma dispense des infinis actuels, les parties infinies étant remplacées par la divisibilité infinie,

1. D. Zimmerman, « Indivisible Parts and Extended Objects : Some Philosophical Episodes from Topology's Prehistory », *The Monist*, 79, 1996, p. 148-180. Voir également D. Zimmerman, « Could Extended Objects Be Made Out of Simple Parts? An Argument from "Atomless Gunk" », art. cit. ; R.M. Chisholm, « Spatial Continuity and the Theory of Part and Whole. A Brentano Study », *op. cit.*, p. 14. B. Smith (« Boundaries : An Essay in Mereotopology ») soutient également que les continua ne sont pas composés que de frontières et contiennent certains ingrédients étendus supplémentaires : « Les continua concrets sont, en revanche, composés de différentes sortes de parties ; ils sont avant tout composés de frontières de différentes dimensions, d'une part, et de corps étendus ou régions dont ces frontières sont les frontières, d'autre part. ». Smith reste néanmoins vague quant à la nature de ces corps brentaniens. Ils pourraient être faits de magma, comme chez Zimmerman ; mais l'affirmation de Smith est compatible avec des corps qui seraient des continua spatiaux (comme Brentano le suppose à différents endroits), devant eux-mêmes être analysés en termes de multiplicités de frontières.

qui est en accord avec le rejet brentanien de l'*infinitum actu* et l'acceptation de l'*infinitum potentia* ¹.

Malgré ces avantages, nous doutons que Brentano adhère à la théorie du magma borné. Pour commencer, il s'oppose explicitement au besoin de faire appel au magma pour comprendre les *continua*. La chose la plus positive qu'il dise au sujet de l'hypothèse d'un magma dépourvu d'atomes est que celle-ci n'est « pas tout à fait aussi absurde » que celle d'une grandeur composée d'un nombre infini de parties défendue par Dedekind ². Brentano continue ensuite à rejeter la proposition de construction des *continua* au moyen du magma dépourvu d'atomes. En plus de son objection générale aux approches constructionnistes introduites plus haut, Brentano souligne que l'idée d'un *simple étendu* auquel on attribue la continuité est conceptuellement cohérente ³. À l'appui de cette idée, il mentionne les atomes indivisibles étendus de Démocrite et l'idée que lorsque nous divisons des parties en pensée nous arrivons à certaines limites. Rien de tout cela ne nous empêche d'attribuer la continuité à ces *indivisibilia*. Par conséquent, conclut Brentano, « être continu et être divisible *in infinitum* sont des concepts qui ne coïncident pas du point de vue de leur contenu » ⁴.

La théorie du magma borné introduit deux autres difficultés qui peuvent expliquer l'attitude ambivalente de Brentano à son égard :

1) Les *transitions continues*, tels les gradients de couleurs, sont un type de phénomènes continus qui l'intéresse au plus haut point. Or les variations continues et le magma ne font pas bon ménage. Pour s'en rendre compte, considérons, comme ci-dessus, un rectangle dont la couleur varie continument en allant horizontalement du rouge vers le bleu et demandons-nous : de quelle couleur déterminée est le magma ? Aucune réponse ne semble possible. En effet, toute nuance déterminée de violet consistera en une ligne verticale. Une telle ligne est verticalement indivisible, et n'a pas d'étendue : les nuances de couleur des transitions continues ne sont par là même pas faites de magma étendu. Il semble donc que nous ayons un *continuum* sans magma ⁵.

2) Accepter le magma – ou n'importe quel autre élément étendu – pour remplir les frontières nous engage à accepter *la distinction entre entités*

1. PES II, p. 268 ; trad. fr., p. 376.

2. RZK, p. 8.

3. RZK, p. 9.

4. RZK, p. 9.

5. Voir F. Arntzenius, J. Hawthorne, « Gunk and Continuous Variation », *The Monist* 88, 2005, p. 441-465, pour une tentative de réconcilier magma et variations continues.

ouvertes et fermées. Car si les corps sont du magma borné, alors on devra dire que le magma-moins-les-frontières – ou le magma-abstraction-faites-de-ses-frontières – est une entité ouverte. Une distinction bolzanienne de ce type est cependant hautement problématique selon Brentano, qui la qualifie de « monstrueuse »¹.

On peut cependant soutenir que la théorie du magma borné est immunisée contre l'objection développée par Brentano à l'encontre de Bolzano. Brentano soutient qu'avec la conception de Bolzano, nous nous retrouvons avec deux types de corps (ceux qui sont ouverts et ceux qui sont fermés) et que « le contact ne serait possible qu'entre un corps ayant une surface et un autre qui en serait dépourvu »². Dans la théorie du magma borné, en revanche, la distinction ouvert-fermé n'a pas lieu entre deux types de substances : les corps sont tous fermés. La distinction est plutôt une distinction entre, d'une part, les corps, qui sont tous fermés, et, d'autre part, le magma qui les constitue, et qui est lui ouvert. Puisque Brentano a une théorie claire du contact entre corps, à savoir que le contact consiste dans la coïncidence des frontières, aucun paradoxe ne surgit à cet égard : d'après la théorie du magma borné nous n'avons qu'un type de corps (ceux qui sont fermés) et qu'un type de contact entre corps (la coïncidence).

Cependant, la théorie du magma borné soulève d'autres problèmes.

a) La théorie du magma borné se heurte à une autre difficulté importante soulevée par Brentano contre la distinction ouvert-fermé, à savoir qu'une entité ouverte – qu'elle soit indépendante ou dépendante – *commence sans avoir aucun point de départ*, ce qui est absurde selon lui³.

b) Si la théorie du magma borné est vraie, alors on doit rendre compte du *contact entre les frontières et leur intérieur*⁴ : toute lacune entre la peau et la chair – le magma – mettrait la continuité en danger. D'après la théorie du magma borné, il n'y a en effet qu'un seul mode de contact entre les *corps*, mais le contact entre les deux catégories dépendantes d'entités que sont le magma et les frontières reste à expliquer. Brentano ne nous fournit aucune théorie d'un contact de ce type, suggérant qu'il n'adhère pas à la théorie du magma borné.

1. RZK, p. 174.

2. *Ibid.*

3. KL, p. 171.

4. Voir A. Varzi, « Boundaries, Continuity, and Contact », *Nous* 31, 1997, p. 26-58.

Pour conclure, la théorie du continu de Brentano fait face à un dilemme peu attrayant dès lors que l'on se demande si les continus ne sont faits que de frontières :

– Soit les *continua* ne sont composés que de frontières, mais alors (1) il est impossible de détruire une partie quelconque d'un *continuum* sans modifier tout le reste (par la dépendance essentielle des frontières); et (2) l'étendue devient impossible (par transitivité de la coïncidence).

– Soit les *continua* sont ce que nous avons appelé du « magma borné », du magma dépourvu de lacunes entouré d'une membrane qui le délimite, mais alors (1) les transitions continues deviennent impossibles; (2) certaines entités – le magma ouvert – commencent sans avoir de point de départ et le contact entre la membrane des corps et leur intérieur n'a pas été élucidé.

Quelle est la plérose des frontières à l'intérieur d'une transition continue ?

Un troisième problème posé par la théorie brentanienne des *continua* a trait aux transitions continues. Qu'allons-nous dire au sujet de la plérose des frontières internes d'une transition continue de couleurs, comme la plérose de n'importe quelle ligne verticale violette à l'intérieur du rectangle rouge-vers-bleu vu plus haut ? Il y a deux solutions initialement attrayantes, bien que totalement opposées :

1) D'un côté, dans la mesure où *aucun* des voisins immédiats de chaque frontière interne à l'intérieur d'une transition continue n'a la même couleur qu'elle, la frontière n'est connectée au continuum dans *aucune* direction. Il semble alors que nous devrions attribuer à de telles frontières transitoires un degré de plérose nul : la frontière ne limite dans aucune direction.

2) D'un autre côté, les frontières internes d'une transition continue ne marquent pas de ruptures qualitatives, par opposition aux lignes coïncidentes rouges et bleues d'un carré rouge et d'un carré bleu en contact. Par conséquent, le plus haut degré de plérose devrait leur être attribué, puisqu'elles limitent dans *toutes* les directions concevables (vers la gauche et vers la droite).

Brentano ne considère pas explicitement cette question, mais les deux réponses disponibles s'avèrent, à y regarder de près, aussi problématiques l'une que l'autre.

1) La première réponse fait face à la difficulté suivante : parler de frontières dépourvues plérose ne fait pas sens. En quel sens en effet une frontière qui ne limite dans aucune direction est encore une *frontière* ¹ ?

2) Qu'en est-il de la deuxième réponse ? Si une plérose complète est attribuée aux couleurs transitoires à l'intérieur de transitions continues, alors l'intuition d'un contraste entre de telles frontières et la frontière interne d'un rectangle uniformément violet est perdue. C'est parce que les frontières internes d'un rectangle uniformément rouge ont toutes des voisins d'exactly la même couleur qu'elles se voient attribuer le degré maximal de plérose. Donc, lorsque tous les voisins sont qualitativement distincts, comme pour les frontières internes à l'intérieur de transitions continues, une plérose partielle devrait leur être attribuée, sous peine de perdre le contraste entre les deux cas. Cette intuition de contraste peut être illustrée de la manière suivante : supposons que nous maintenions à l'identique la couleur d'une ligne violette au milieu du rectangle rouge-vers-bleu et que nous colorions progressivement le reste du rectangle au moyen de cette même nuance déterminée de violet. Est-ce que la plérose de cette ligne ne deviendrait pas, par là même, *plus complète* ? Mais comment cela est-il possible si la ligne avait déjà une plérose complète – si elle limitait déjà dans toutes les directions ?

§ 4. UNE THÉORIE NÉO-BRENTANIENNE : LA VARIÉTÉ DES CONTINUITÉS

Afin résoudre ces trois problèmes, notre proposition centrale est d'abandonner l'hypothèse brentanienne tacite selon laquelle toutes les formes de *continua* – les *continua* primaires tels que l'espace et les *continua* secondaires tels qu'une couleur remplissant l'espace – ont une même forme de continuité. Brentano distingue avec soin différents *types de continua*, mais ne tient pas compte de la possibilité que ceux-ci puissent manifester différents *types de continuité*. Aussi soutenons-

1. Cet argument, pourrait-on objecter, passe tacitement du fait d'avoir une plérose nulle à celui de ne pas avoir de plérose. Pourquoi ne pas dire simplement que les frontières à l'intérieur de transitions continues ont une plérose nulle, en insistant sur le fait que cela n'est pas la même chose que l'absence de plérose ? Notre réponse, en deux mots, est la suivante. Qu'on puisse ou non distinguer, au sein des quantités scalaires, entre le fait d'avoir une quantité nulle et le fait de ne pas avoir de quantité, nous pensons qu'il y a de bonnes raisons de penser que la distinction entre des quantités vectorielles de valeur zéro et l'absence de quantités vectorielles est une distinction sans différence. En effet, que limiterait une frontière qui limite dans une direction nulle ? Pour une version plus détaillée de cette réponse, voir O. Massin, « The Composition of Forces », *The British Journal for the Philosophy of Science* 68, 3, p. 805-846, 2017.

nous qu'à chacun de ces deux types de *continua* correspond un type de continuité différent :

1) *La continuité des continua primaires* – la continuité de l'espace – ne doit pas être expliquée au moyen de la coïncidence des frontières, mais grâce à une relation de continuité primitive entre elles.

2) *La continuité des (multiples) continua secondaires* – la continuité de ce qui remplit l'espace – doit être expliquée au moyen de la continuité des frontières.

Si la seconde proposition est fidèle à la théorie brentanienne, telle que nous l'avons présentée jusqu'ici. Nous allons voir que la première explication, qui fait appel à une relation de continuité primitive, n'est pas totalement sortie du chapeau, et est en réalité esquissée en différents endroits par Brentano – quoique cela ait jusqu'ici moins retenu l'attention des commentateurs. C'est pourquoi nous pensons que si notre proposition n'est pas entièrement fidèle à la lettre du corpus brentanien, elle l'est au moins à son esprit.

Les continua primaires : se passer de la coïncidence

Le premier pas vers une meilleure théorie de la continuité consiste à admettre que la coïncidence des frontières, bien que cruciale pour comprendre le contact et la continuité entre les choses qui existent *dans* l'espace ou *dans* le temps, n'est d'aucun secours lorsqu'il s'agit de comprendre la continuité de ces *continua* primaires eux-mêmes : l'espace et le temps. On l'a vu, il est impossible pour deux frontières constitutives de l'espace de coïncider : soit parce qu'elles *n'ont* pas de localité, mais *sont* des localités ; soit parce qu'elles ont bien des localités, à savoir elles-mêmes, mais ne peuvent alors être deux. C'est pourquoi *la continuité de l'espace et du temps ne peut être expliquée en termes de coïncidence*. La portée de la théorie du contact et de la continuité en termes de coïncidence doit donc être restreinte : une telle théorie s'applique uniquement aux choses qui existent *dans* l'espace (par exemple les étendues de couleur) ou *dans* le temps (par exemple les parties de la vie de quelqu'un).

Ceci contredit l'affirmation répétée de Brentano selon laquelle la possibilité de la coïncidence appartient à la nature des *continua* : selon la proposition présente, seuls les *continua* secondaires peuvent être expliqués au moyen de la coïncidence des frontières. Cependant, comme nous allons le voir maintenant, cet abandon de la coïncidence dans le cas des *continua* primaires ouvre la voie à une théorie à certains égards plus brentanienne encore de ces *continua*.

Comment devrions-nous expliquer la continuité des *continua* primaires, si ce n'est par la coïncidence des frontières? Il se trouve que Brentano fait allusion à une théorie alternative de la continuité. Il semble avoir envisagé de rendre compte de la continuité à l'aide d'une *relation de continuité primitive entre frontières*. Brentano mentionne une telle relation à divers endroits :

Sans relation de continuité [*Kontinualrelation*] avec un avant et un après le présent n'existe pas ; c'est toujours à un avant et un après qu'il se relie, se distinguant d'eux par une différence de durée plus ou moins grande. Or on peut penser cette différence comme aussi petite que l'on veut, jamais pourtant comme infiniment petite¹.

Ce qu'on voit du moins facilement, c'est que le point, qui appartient à un continu spatial [...] n'existe que par son appartenance à ce continu. La relation de continuité lui est essentielle. On ne peut le penser que par cette relation même [*ein solches kontinuierliche Relativ*]².

[...] nous pouvons certainement concevoir un continuum comme une multiplicité [*Vielheit*] continue. En effet, nous pouvons le concevoir comme une multiplicité continue de frontières. Les frontières n'existent pas en et pour elles-mêmes, et par conséquent aucune frontière ne peut elle-même être une chose réelle [*ein Reales*]. Mais les frontières entretiennent des relations continues [*kontinuierlicher Verbindung*] avec les autres frontières et sont réelles dans la mesure où elles contribuent réellement à la réalité du continuum³.

En réalité, la table aristotélicienne des relations doit être étendue. Je pense à la relation de continuité entre une frontière et le continuum qu'elle limite⁴.

La dernière citation suggère que Brentano conçoit la relation de continuité comme fondamentale et peut-être primitive. La manière dont il entend réconcilier une telle approche primitiviste de la continuité avec la théorie fondée sur la coïncidence considérée ci-dessus n'est pas totalement claire. Nous proposons d'*appliquer ces deux approches de la continuité à des continua différents*. Selon nous, *on doit rendre compte des continua primaires grâce à la relation primitive de continuité ; et expliquer les continua secondaires grâce à la relation de coïncidence*.

Avant d'introduire une telle approche primitiviste des *continua* primaires, il nous faut dire quelques mots de la relation de continuité

1. PES, p. 257 ; trad. fr., p. 369.

2. PES, p. 260 les italiques sont de Brentano ; trad. fr., p. 371 ; cf. p. 267, trad. fr., p. 375.

3. KL, p. 64 (nos italiques).

4. KL, p. 170.

primitive sur laquelle elle repose. *Qua* primitive, la relation ne peut être définie, mais quatre choses peuvent être dites à son propos :

1) *Les relata de la continuité*. Que sont tout d'abord les *relata* d'une telle relation? Une première réponse est que la relation de continuité prend deux frontières à titre de *relata* : « *b1* est reliée continûment à *b2* ». Une seconde réponse consiste à dire que « continuité » n'est pas à proprement parler une relation, mais une propriété monadique qui s'applique à une pluralité de frontières : « Les *Bs* sont en relation de continuité les uns avec les autres ». Brentano embrasse sans ambiguïté la seconde option : il défend fermement les multiplicités et la prédication plurielle¹, et maintient que « la théorie de la continuité montre que le rejet des multiplicités conduit à des difficultés insolubles »². En de nombreux endroits, Brentano a également recours à une troisième manière (compatible) d'attribuer la continuité, qui prend, d'un côté, une frontière unique et, d'un autre côté, une « multiplicité continue de frontières », c'est-à-dire un *continuum*. Il parle ainsi dans la dernière citation ci-dessus de « la relation de continuité entre la frontière et le *continuum* qu'elle limite »³ ou dit que « chaque point frontière n'est rien à moins d'être en continuité avec une foule d'autres points frontières »⁴.

2) *Continuité vs contiguïté*. Brentano distingue la relation de continuité entre une frontière et ce qu'elle limite de celle de contiguïté⁵. Contrairement à la relation de contiguïté, qui est expliquée au moyen de la coïncidence et qui met en relation des frontières superposées, la relation de continuité implique une « distance » ou des « intervalles »⁶ entre ses *relata*. Si deux frontières entrent dans cette relation de continuité, alors la distance entre elles n'est pas nulle.

3) *Continuité vs magma*. Nous avons vu que Brentano était réticent à l'idée d'ajouter quelque autre ingrédient que ce soit à ses *continua*, en particulier du magma. Mais, dans la mesure où la relation primitive de continuité incorpore de la distance et est compatible avec la divisibilité infinie que Brentano semble vouloir adopter, qu'est-ce qui différencie la relation de continuité du magma? On peut considérer la relation de continuité comme du magma transformé en propriété. Cela signifie que la

1. KL, p. 212.

2. KL, p. 266.

3. KL, p. 283.

4. DP, p. 104; trad. fr., p. 204.

5. RZK, p. 125.

6. RZK, p. 206.

relation de continuité joue le même rôle dans la présente proposition que celui joué par le magma dans la théorie du magma borné :

a) La continuité primitive garantit qu'on trouve une certaine extension ou distance entre frontières, que la coïncidence seule ne parvient pas à fournir.

b) La continuité primitive garantit la divisibilité infinie des *continua* primaires, c'est-à-dire que pour toute multiplicité de frontières se trouvant en relation continue, il y a des sous-multiplicités de frontières se trouvant en relation continue. Autrement dit, entre deux frontières reliées continûment, on en trouve toujours une troisième reliée continûment à chacune d'elles.

La différence essentielle entre la théorie de la continuité primitive et celle du magma a donc trait à la catégorie ontologique à laquelle on fait appel pour comprendre la continuité. Plutôt que d'ajouter au royaume des substances du magma étendu, la présente théorie ajoute au royaume des propriétés une relation primitive de continuité. À ce titre, l'interprétation de Zimmerman selon laquelle Brentano endosse une théorie du magma borné, quoique qu'erronée avons-nous soutenu, contient donc une part importante de vérité.

On pourrait objecter que la présente solution n'est au final qu'une version de la théorie du magma borné. En effet, les multiplicités continues de frontières sont magmatiques, dans la mesure où elles sont étendues et infiniment divisibles. Cela est vrai, mais il faut souligner que le magma est conçu par ses partisans comme une substance *primitivement* étendue et infiniment divisible. Dans la présente description, en revanche, les caractéristiques de l'extension et de la divisibilité – sont fondées dans le fait que des frontières entretiennent des relations de continuité.

4) *Continuité vs dépendance*. Dans la mesure où la relation de continuité incorpore les distances entre les frontières qu'elle relie, *la continuité est une relation distincte de la relation formelle de dépendance*. Les dépendances mutuelles peuvent relier des entités sans entraîner quoi que ce soit à propos de leur distance.

La relation de continuité primitive, ainsi caractérisée, est-elle celle à laquelle Brentano fait appel ? Presque. Brentano accepte les trois premières caractéristiques. Malheureusement, il semble rejeter la quatrième. Il tend en effet à assimiler « les relations de continuité [Kontinuitätbeziehungen] entre la frontière et le *continuum* qu'elle limite »¹ au chiasme des

1. KL, p. 283.

dépendances qui relie également la frontière et le *continuum* d'après sa théorie¹. La dernière citation ci-dessus continue ainsi :

En fait, la table aristotélicienne des relations doit être étendue. Je pense à la relation de continuité entre une frontière et le continuum qu'elle limite. En effet, ce qui existe dans le temps existe seulement à titre de frontière. Mais tout comme il est certain qu'il y a des frontières et qu'elles doivent être incluses parmi les choses, il est également certain qu'une frontière n'est pas une chose existante en soi [*nicht etwas für sich Bestehendes*]. La frontière ne pourrait pas exister sans appartenir à titre de frontière à un continuum. Dès lors, il semblerait à la fois que le continuum est conditionné par la frontière et également que la frontière est conditionnée par le continuum ; un point diffère ainsi en nature selon qu'il appartient à un cercle ou à une ligne droite qui est tangente au cercle. Nous avons affaire ici à un type unique de relation causale [*ursächlich*], que nous pouvons appeler la relation de continuité [*Kontinualrelation*]².

De même dans son traité sur le continu, Brentano écrit :

Tout ce qui d'une manière ou d'une autre conditionne l'être d'une chose ou est conditionné par lui appartient à la classe des relations causales [*Kausalrelationen*]. [...] la causalité continuelle est (là où nous n'avons pas affaire à la contiguïté) une causalité mutuelle entre une frontière et ce qu'elle limite³.

Au premier abord, on peut trouver surprenant que Brentano parle de « relation causale », mais il utilise « causal » d'une manière plus générale que nous ne le faisons aujourd'hui. Dans l'usage qu'en fait Brentano, les relations « causales » comprennent la relation de *partie à tout*, les relations entre *une substance et un accident*, ou la relation de *dépendance ontologique entre des frontières et les continua qu'elles limitent*⁴.

Par conséquent, Brentano échoue à distinguer clairement la relation de dépendance entre les frontières et ce qu'elles limitent de la *relation de continuité* entre elles. C'est un problème, car il est difficile de voir comment, à partir d'une relation formelle telle que la dépendance, on pourrait obtenir la relation de continuité chargée de distance⁵. Les

1. Cf. 2.3.

2. KL, p. 170 ; cf. p. 284.

3. RZK, p. 124-125.

4. KL, p. 284 sq.

5. Peut-être y a-t-il une autre occurrence d'une telle confusion entre la dépendance et les relations matérielles voisines dans les écrits de Brentano. Ce dernier caractérise la relation entre des déterminations qualitatives – telles que les couleurs – et des déterminations spatiales à peu près de la même manière dont il caractérise les relations entre les continua et leurs

dépendances, aussi étroites et entrelacées soient-elles, ne conduiront jamais à la continuité; la théorie des *continua* primaires nécessite dès lors au moins deux relations distinctes entre les frontières et les *continua* : la continuité et la dépendance.

Si la continuité et la dépendance sont distinctes, comment sont-elles reliées? Nous suggérons de placer la relation de continuité primitive dans la portée de la relation de dépendance : toute frontière dépend de ce qu'elle se trouve dans une relation de continuité avec ce qu'elle limite¹.

Cette relation de continuité primitive en main, nous pouvons à présent formuler la théorie de la continuité des *continua* primaires comme suit :

Théorie primitiviste des continua primaires (PC) : un *continuum* primaire est une multiplicité de frontières se trouvant dans une relation de continuité les unes par rapport aux autres, telle que

- 1) La *relation de continuité* (1) est primitive; (2) prend des multiplicités de frontières à titre de relata; (3) intègre de la distance et est par conséquent distincte de la coïncidence; (4) fonde la divisibilité infinie des multiplicités continues; (5) est distincte de l'inséparabilité/dépendance.
- 2) Les *frontières* n'ont pas d'épaisseur (comme les points) et (à la différence des points) dépendent ontologiquement du fait qu'elles sont continument reliées aux autres frontières du *continuum* qu'elles limitent.

Voici cinq raisons d'adopter PC du point de vue de l'approche brentanienne des *continua*.

Premièrement, PC reste à l'écart de tout engagement envers la coïncidence des frontières constitutive des *continua* primaires, dont nous avons montré qu'elle était impossible. Cela peut sembler anti-brentanien, mais rappelons que les raisons pour lesquelles la coïncidence des frontières

frontières : tandis que la couleur dépend individuellement du lieu, les lieux dépendent génériquement de la couleur. Pour caractériser cette dépendance mutuelle entre couleurs et extension, Brentano dit qu'elles sont « des parties qui se pénètrent mutuellement » ou que « Ces parties n'apparaissent pas d'une façon spatiale l'une à côté de l'autre, mais sont liées de manière complètement différente, en ce sens qu'elles, pourrait-on dire, se pénètrent l'une l'autre » (DP, p. 20). Ceci suggère qu'il pense la dépendance comme étant construite sur la relation de remplissement.

1. De manière analogue, dans le cas des couleurs et de l'extension (voir la note précédente), la relation de remplissement devrait être placée dans la dépendance : toute couleur dépend du fait qu'elle remplit une étendue. Voir F. Correia (*Existential Dependence and Cognate Notions*, Philosophia, Munich, 2006, p. 76-77) pour des considérations apparentées selon lesquelles « *x* a besoin des *Fs* afin d'exister » signifie souvent, sinon toujours, « *x* a besoin d'être relié d'une manière déterminée aux *Fs* afin d'exister ».

qui constituent les *continua* primaires avait été diagnostiquée comme une impossibilité venaient de Brentano lui-même. En particulier, la présente proposition rend justice à l'inquiétude récurrente de Brentano selon laquelle la continuité est déjà présupposée dans la plupart des théories de la continuité. Cette objection, avons-nous suggéré, se retourne contre la propre théorie de Brentano fondée sur la coïncidence, car la coïncidence présuppose également un *continuum* d'arrière-plan dans lequel elle prend place. La meilleure manière, peut-être la seule, d'affronter ce problème de circularité est d'introduire une continuité primitive à un certain niveau. Les *continua* primaires constitue le niveau idoine pour ce faire.

Deuxièmement, du fait que la continuité *intègre de la distance*, CP permet d'affronter le problème posé par le fait qu'à partir des frontières inétendues et de la coïncidence, on n'obtient jamais d'étendue. Si des frontières *coïncidentes* inétendues ne produisent jamais d'étendue, les frontières inétendues qui se trouvent dans des relations de continuité en produisent, car la relation de continuité incorpore des intervalles.

Troisièmement, CP permet d'affirmer que les frontières sont les seuls ingrédients des *continua*. Du fait que la continuité est une relation entre des frontières, plutôt qu'une substance d'un certain type ou du magma situé entre des frontières, l'affirmation de Brentano que les *continua* primaires ne sont composés *que* de frontières est justifiée. Ainsi, dans la présente proposition, nous obtenons l'étendue et la continuité à partir des frontières, non pas en ajoutant un nouvel ingrédient comme le magma, mais en imposant une nouvelle structure : les relations de continuité entre frontières.

Quatrièmement, CP évite les écueils de la théorie du magma borné. Celle-ci entraîne que le magma remplissant les frontières, une fois abstrait des frontières, débute sans avoir de point de départ – une absurdité pour Brentano. Dans CP, en revanche, ce problème ne se pose pas, car tandis que cela a du sens de demander « Où commence le magma-moins-les-frontières ? », cela n'en a pas de demander « Où commence la relation-de-continuité-moins-les-frontières-qu'elle-relie ? ». La relation de continuité et les frontières qu'elle relie ne sont pas spatialement adjacentes, par opposition aux frontières et au magma qui les remplit. Pour la même raison, le problème de l'explication du contact entre la frontière et son intérieur, qui surgit dans la théorie du magma borné, ne se pose pas pour CP.

Cinquièmement, CP permet d'obtenir des *continua* primaires sans postuler de points (CP fait seulement appel aux frontières dépendantes), ni d'infinis actuels (CP fait uniquement appel à des infinis potentiels).

Malgré tous ses avantages, CP nous laisse cependant face à une inquiétude brentanienne naturelle : comment allons-nous rendre compte du *contact* entre les *continua* primaires, si ce n'est au moyen de la coïncidence? Cette question se divise en deux autres : (1) comment allons-nous rendre compte du contact entre des *régions* de l'espace? (2) comment allons-nous rendre compte du contact entre des *frontières*?

(1) Le *contact entre régions*. Une réponse aristotélicienne naturelle à la première question consiste à dire que les régions de l'espace sont en contact si et seulement si elles ont une frontière en commun. On rend compte du contact non au moyen de la *coïncidence des frontières*, mais au moyen du *partage de frontière*. La raison qui nous a poussés à rejeter cette solution plus haut, suivant Zimmerman, avait trait aux cas de scission et de fusion des continus. Mais s'il est vrai que les *continua* primaires ne peuvent connaître de telles scissions ou fusions, contrairement au *continua* secondaires (en quoi consisterait une scission en deux parties de l'espace ou du temps?), alors le contact par partage de frontière, plutôt que par coïncidence des frontières, est une option ouverte dans le cas des *continua* primaires seulement.

(2) Le *contact entre frontières*. En quoi consiste ensuite le fait d'être en contact pour deux frontières de l'espace? Nous suggérons qu'il convient ici de renoncer à l'idée que la continuité nécessite toujours le contact. Dans la théorie proposée, *les frontières peuvent, et même doivent, être en continuité les unes avec les autres sans être en contact les unes avec les autres*. La raison en est simplement que deux frontières de l'espace ne peuvent être en contact l'une avec l'autre sans être une seule et même frontière (de même, il ne peut y avoir deux présents). Si la distance entre deux frontières est nulle, alors il n'y a qu'une seule frontière.

En résumé, tout ce que les *continua* primaires contiennent, ce sont des frontières non coïncidentes, aussi proches soient-elles, qui se trouvent en relation de continuité. La coïncidence des frontières ne s'applique en aucun cas aux frontières qui constituent l'espace. La coïncidence est cependant omniprésente lorsque nous nous tournons vers les choses qui sont dans l'espace, comme nous allons le faire à présent.

Les continua secondaires : le retour de la coïncidence

Qu'en est-il de la continuité des *continua* secondaires? Les *continua* secondaires, dans le cas heuristique des surfaces colorées, correspondent au cas où la surface est *complètement remplie* par une (ou des) couleur(s) : aucune sous-région de la région considérée n'est dépourvue de couleur.

Ici, nous suggérons que la description du contact et de la continuité en termes de coïncidence prônée par Brentano est tout à fait correcte. Étant donné la description primitiviste des *continua* primaires suggérée ci-dessus, il se pourrait bien qu'il s'agisse en fait de la seule possibilité : car si la frontière bleue et la frontière rouge occupaient des frontières différentes de l'espace, elles ne seraient, *ex hypothesi*, pas en contact. Elles doivent donc occuper la même frontière spatiale. Par conséquent, Brentano a raison de dire que dans un cas de ce type « une ligne rouge et une ligne bleue coïncident ».

Il en va de même pour les frontières internes à un continuum homogène : dans un cas de ce type, deux frontières ayant exactement la même couleur coïncident. Il y a au moins trois raisons pour adopter une telle conception. Premièrement, on évite grâce à elle les difficultés soulevées par Zimmerman à l'encontre de la théorie suárezienne du contact en termes de partage de frontière dans le cas de la rupture et de l'entrée en contact. Deuxièmement, en s'appuyant dans ce cas sur la coïncidence, on traite le contact externe et le contact interne de la même manière (sans quoi on aurait dû dire que le contact externe revient à la coïncidence des frontières et le contact interne au partage de frontière). Troisièmement, on justifie grâce à elle l'affirmation de Brentano que dans de tels *continua* « les frontières et les coïncidences de frontières sont présentes en très grand nombre »¹.

Les transitions continues : les continua abstraits

On peut finalement aborder la question difficile : en quoi consistent les *transitions* continues, telles que les *gradients* de couleur²? Pour répondre à cette question, nous proposons de distinguer deux formes de *continua* secondaires. La notion de « *continua* secondaires » tend à confondre deux sortes différentes de *continua* :

1) *L'espace des couleurs*, qui est un espace de qualités abstrait. Tout comme « la couleur est quelque chose dont les géomètres font abstraction »³, l'espace est quelque chose dont le scientifique qui s'intéresse à la nature de la couleur fait abstraction. Bien que l'espace

1. RZK, p. 12.

2. Brentano (RZK, p. 28, citation donnée précédemment) distingue explicitement le *continuum* secondaire où « une couleur rouge qui remplit uniformément une surface » de celui où « un rectangle qui commence d'un côté avec du rouge et finit de l'autre côté avec du bleu, en passant uniformément par toutes les différences de couleur ».

3. RZK, p. 28.

abstrait des couleurs ne puisse être présenté que dans l'espace (typiquement par un solide des couleurs tridimensionnel) ou dans l'espace et le temps (comme lorsqu'une même étendue change continuellement de couleur), *l'espace des couleurs est par lui-même dépourvu de déterminations spatiales et temporelles : lorsque nous ordonnons les couleurs, nous essayons précisément de faire abstraction de telles déterminations* – les couleurs ne sont pas plus ou moins similaires selon l'espace ou le temps qu'elles occupent. Par conséquent, *bien que l'espace des couleurs soit un continuum secondaire – car les couleurs dépendent de l'extension –, c'est un continuum simple.*

2) *L'espace coloré* est l'espace concret, empli de couleurs, que nous voyons. C'est un *continuum* double formé par la rencontre de deux *continua* simples et abstraits : l'espace des couleurs et l'espace du géomètre. *Projeter* une partie de l'espace des couleurs à l'intérieur de l'espace réel revient à *remplir* l'espace de couleur, c'est-à-dire à *colorer* l'espace.

Ainsi, lorsque nous regardons un rectangle allant du bleu au rouge, nous pouvons le considérer soit comme un rectangle concret dans l'espace – un espace coloré – soit comme une présentation d'une partie connexe de l'espace des couleurs abstrait.

Notre suggestion est alors que la question des gradients de couleur est une question qui concerne fondamentalement l'espace des couleurs, qui est un *continuum* secondaire, mais *simple*. Il est secondaire car il *dépend* de de l'espace primaire – aucune couleur ne peut exister dans étendue. Mais il est *simple* car il n'inclut aucune portion de l'espace primaire : de même que le géomètre fait abstraction des couleurs, le théoricien des couleurs fait abstraction de l'étendue pour parvenir à l'espace abstrait des couleurs.

Or cet espace des couleurs, quoiqu'il soit secondaire, entretient plusieurs similarités frappantes avec le *continuum* primaire de l'espace dans la mesure où il est *simple* :

- Premièrement, l'espace des couleurs est, comme l'espace primaire, un *continuum simple*. Ainsi certains *continua* secondaires – les espaces de qualité – sont des *continua* simples.
- Deuxièmement, l'espace des couleurs est, comme l'espace primaire d'après Brentano, une *abstraction* : pour l'atteindre, nous devons faire abstraction du *continuum* primaire de l'espace. Seuls les *continua* doubles sont concrets.
- Troisièmement, l'espace des couleurs, comme les *continua* primaires, possède une *téléose constante*. Il n'y a pas d'accélération

à l'intérieur de l'espace des couleurs. La raison en est que c'est seulement lorsqu'une portion de l'espace des couleurs est projetée dans l'espace primaire, donnant lieu à un espace coloré, que des variations de téléose peuvent surgir. On peut dire que les variations de téléose se ramènent à des *continua* secondaires qui sont projetés de manière hétérogène à l'intérieur de certains *continua* primaires. Par exemple, dans la Figure 6 ci-dessus, la portion de-rouge-à-bleu de l'espace des couleurs est projetée de manière homogène dans l'espace dans la première figure, tandis qu'une portion plus grande du même *continuum* de couleur de-rouge-à-bleu est projetée au milieu de la deuxième figure que dans ses parties ultérieures. Par conséquent, la raison pour laquelle l'espace coloré peut avoir une téléose qui varie ne doit pas être recherchée dans le fait que c'est un *continuum secondaire*, mais dans le fait que c'est un *continuum double*. C'est dès lors parce que l'espace des couleurs est simple que sa téléose ne peut varier.

À cet égard, bien que Brentano ait souligné de manière perspicace la différence entre les *continua* qui ont des degrés de téléose fixes et ceux qui ont des degrés de téléose variables, ce qu'il aurait dû dire n'est pas que les *continua* secondaires, par opposition aux *continua* primaires, peuvent avoir une téléose variable, mais plutôt que les *continua* multiples, par opposition aux *continua simples*, peuvent avoir une téléose variable.

- Quatrièmement, il semble que comme les frontières internes de l'espace, les frontières internes de l'espace des couleurs ont également une *plérose complète*. De la même manière que le présent limite dans deux directions (contrairement à un début, qui relève de multiples *continua*), et qu'un point spatial limite dans toutes les directions autour de lui, n'importe quelle nuance déterminée à l'intérieur de l'espace des couleurs limite tout autour d'elle.
- Cinquièmement, et de manière similaire, il est difficile de voir comment une quelconque coïncidence des frontières pourrait se produire dans l'espace des couleurs : que pourrait bien signifier l'idée que deux nuances déterminées différentes de rouge occupent le même lieu de l'espace des couleurs ? Les nuances de couleur *sont* les lieux de l'espace des couleurs. Admettre que deux couleurs peuvent être à la même place de l'espace des couleurs

reviendrait à admettre, de manière absurde, que deux lieux de cet espace peuvent être à la même place¹.

Comment devrions-nous alors rendre compte de la continuité de l'espace des couleurs ? Étant donné ses nombreuses similarités avec l'espace primaire, une suggestion qui vient naturellement à l'esprit est que l'espace des couleurs, comme l'espace primaire, est composé d'une multiplicité de frontières qui entretiennent des relations de continuité primitives les unes par rapport aux autres. En outre, tandis que, dans le cas de l'espace primaire, la relation primitive de continuité est chargée de distances *spatiales*, nous suggérons que, dans le cas de l'espace des couleurs, la relation de continuité est chargée de distances de *similarités*. En d'autres termes, *dans le cas de l'espace des couleurs, la relation primitive de continuité – distincte de celle de coïncidence, et impliquant dès lors une certaine « distance » – est celle de similarité inexacte*². De manière similaire, comme avec l'espace primaire, deux régions de l'espace des couleurs sont en contact si et seulement si elles partagent une frontière.

Ce n'est que lorsque les deux *continua* simples que sont le *continuum* primaire de l'espace et le *continuum* secondaire de l'espace des couleurs se rencontrent, donnant naissance au *continuum* secondaire double des choses colorées, que les coïncidences de frontières entrent en scène. Les coïncidences de frontières sont absentes de l'espace primaire comme de l'espace des couleurs, et plus généralement, des espaces abstraits. Mais elles sont foisonnantes dans l'espace coloré que nous voyons, dont elles assurent la continuité.³

1. Cependant, l'espace des couleurs diffère de manière importante de l'espace et du temps à au moins un égard. Puisque l'espace des couleurs est limité ou fini, il aura des frontières externes. La nature spécifique de ces frontières dépendra de la manière dont l'espace des couleurs est construit – peut-être les espaces de couleur ont-ils des coins (voir K. Mulligan, « Colours, Corners and Complexity : Meinong and Wittgenstein on some Internal Relations », in B. Fraassen, B. Skyrms, W. Spohn (eds), *Existence and Explanation : Essays in Honor of Karel Lambert*, Dordrecht, Kluwer, 1991, p. 77-101).

2. Voir O. Massin, « Determinables and Brute Similarities », *op. cit.*, p. 388-420, pour une défense d'une telle description des déterminables en termes de similarité brute.

3. Ce chapitre est partiellement issu de O. Massin, « Brentanian Continua », *Brentano Studien* 16, 2018, p. 229-276. Nous remercions Sébastien Richard pour son aide à la traduction de ces passages.



Bon à tirer



CONCLUSION

MARQUER

L'« effet Brentano », à l'intérieur comme à l'extérieur de la philosophie, fut si important qu'il est encore difficile d'en apprécier les proportions¹. Un bref coup d'œil à certaines des réactions, conscientes et inconscientes, aux affirmations de Brentano permet de les mettre en évidence. Nous pouvons tout d'abord faire une distinction entre les philosophes qui partagent les ambitions théoriques de Brentano eu égard à la philosophie de l'esprit et ceux qui les rejettent.

Quelque trois quarts de siècle après la publication de la *Psychologie* de Brentano, une autre description autrichienne de l'esprit extraordinairement influente, les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein, faisait également référence à l'immaturation apparente de la psychologie et à la combinaison de méthodes expérimentales et de confusions conceptuelles qui la caractérisent. Mais, bien que Wittgenstein attachât, lui aussi, une grande importance à la description (à l'acte de « remarquer » les détails) et à sa priorité par rapport à l'explication et aux théories, il n'en concluait pas pour autant que la psychologie empirique ou expérimentale nécessitât d'être fondée sur une philosophie de l'esprit qui fût de part en part théorique. Il est cependant tout à fait frappant que de nombreuses conceptions parmi celles critiquées par Wittgenstein ainsi que parmi celles qu'il a épousées se trouvent dans les écrits de Brentano et de ses héritiers (et pratiquement nulle part ailleurs) : l'acceptation et le rejet – de la conception selon laquelle il y a des objets mentaux privés, de la conception selon laquelle les relations internes sont normatives, de la conception selon laquelle le voir et le voir-comme sont a-conceptuels, des conceptions selon lesquelles il y a des actes de vouloir dire « spirituels » et des propositions idéales, de la

1. B. Smith, K. Mulligan, « Parts and Moments : Pieces of a Theory », art. cit..

conception selon laquelle les mots sont au fond des outils, de la conception selon laquelle la justification peut être défaisable et est non inductive, de la conception selon laquelle les questions traditionnelles d'épistémologie subissent un changement drastique d'aspect une fois que le phénomène répandu de la certitude primitive est reconnu ¹.

Parmi les philosophes du xx^e siècle qui partageaient les ambitions de Brentano en faveur d'une philosophie de l'esprit purement théorique, ses élèves et héritiers modifièrent ses analyses au point qu'on ne les reconnaît parfois presque plus, tandis que des philosophes plus récents sont revenus à certaines de ses affirmations centrales.

Les discussions intenses de l'anatomie brentanienne de l'esprit opérées par les élèves et héritiers de Brentano ont abouti à des modifications et des révisions qui concernent principalement les affirmations taxonomiques de celui-ci et, dans une moindre mesure, ses conceptions se rapportant au type de cadre analytique approprié pour l'analyse de l'esprit (par opposition à ses objets). Les conceptions de Brentano selon lesquelles la conscience du temps est le rez-de-chaussée de l'esprit et les émotions son dernier étage ont toutes deux été reprises par ses héritiers, de Marty à Heidegger, mais sous des formes considérablement modifiées.

La source principale de ces révisions fut peut-être l'acceptation par tant d'héritiers de Brentano de trois types d'objets qui ne furent jamais approuvés par celui-ci : les *états de choses* (Husserl, Meinong, Reinach), compris comme étant totalement distincts des contenus propositionnels les représentant, les *qualités gestaltiques* (Ehrenfels) et les *valeurs* non analysables (Husserl, Meinong, Scheler). Puisque les étudiants de Brentano étaient d'accord avec lui pour dire que des différences fondamentales dans les objets ont des conséquences pour l'analyse des actes dont ils sont les objets, ils furent conduits à de nouvelles analyses de ces actes. Ce fut en particulier le cas pour l'introduction de la catégorie des attitudes propositionnelles – une catégorie qui occupe une place centrale dans les écrits de Bolzano et de Frege – sous laquelle ils rassemblaient non seulement le juger et la croyance, mais aussi beaucoup d'autres « actes » et attitudes. Ainsi, Ehrenfels et Meinong rejetaient la thèse selon laquelle les émotions et la volonté appartiennent au même *continuum*, parce qu'elle est incompatible avec le fait que bien que certaines émotions aient des choses à titre d'objets, vouloir ou désirer, c'est vouloir ou désirer qu'un certain état de choses existentiel soit le cas. Husserl met en avant ce qui est devenu une conception plus populaire : vouloir ou désirer, c'est

1. K. Mulligan, *Wittgenstein et la philosophie austro-allemande*, Paris, Vrin, 2012.

vouloir ou désirer qu'un certain état de choses, existentiel ou non, soit le cas. De manière similaire, la conception de Husserl selon laquelle voir, c'est parfois voir une chose ou un processus et c'est parfois voir qu'un état de choses est le cas, revient à réviser de manière substantielle l'analyse brentanienne du voir, et cela pas simplement parce qu'elle introduit un voir propositionnel, mais parce qu'elle embrasse un réalisme naïf à l'égard de la perception visuelle. La distinction influente de Stumpf entre fonctions et actes prolonge la distinction de Brentano entre phénomènes sensibles et noétiques, mais l'affecte également en introduisant la distinction entre actes propositionnels et non propositionnels.

Les émotions de Brentano ont à titre d'objets les objets purement naturels présentés par leurs bases cognitives et la valeur est analysée grâce à la notion d'émotion correcte. Husserl, Meinong et beaucoup d'autres en vinrent à la conception selon laquelle les émotions représentent directement des valeurs indépendantes de l'esprit dont des entités naturelles sont les porteuses. D'autres révisions notables peuvent être citées : les arguments de Geiger et Scheler visant à montrer que les phénomènes affectifs, à la fois les épisodes et les sentiments non dispositionnels persistants, peuvent être inconscients¹ ; le rejet, par le jeune Husserl et par Scheler, de la conception selon laquelle la perception interne est infaillible ; le rejet par Stumpf et Husserl de la conception selon laquelle tous les phénomènes psychiques sont intentionnels².

D'autres objections ont trait à des détails importants : Ehrenfels nie que l'amour au sens étroit du mot, l'amour personnel, soit un épisode de quelque sorte que ce soit ; il s'agit plutôt d'une disposition. Geiger nie que l'opposition soit aussi largement répandue dans la sphère affective que ce que Brentano semblait penser, la jouissance (*Genuss*) n'ayant selon lui pas d'opposé.

Brentano, comme le grand-père de la philosophie autrichienne, à savoir Bolzano, a produit un grand nombre d'analyses, logiques et psychologiques. Comme nous l'avons remarqué, dans le cas de Brentano, il y a parfois une différence surprenante entre l'*analysandum*

1. Ce genre de position est souvent attribué à Freud. Mais celui qui fut autrefois l'étudiant de Brentano écrivait en fait : « Il est sûrement de l'essence de l'émotion que nous devons la ressentir, c'est-à-dire qu'elle devrait entrer dans la conscience. Ainsi, il est tout à fait hors de question pour les émotions, les sentiments et les affects d'être inconscients » (S. Freud, « The Unconscious », in E. Jones (ed.), *Collected Papers of Sigmund Freud*, vol. 4, New York, Basic Books, 1915).

2. Voir K. Mulligan, « Thrills, Orgasms, Sadness & Hysteria : Austro-German Criticisms of William James », *Thinking about the Emotions : A Philosophical History*, A. Cohen, R. Stern (eds), Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 223-252.

et l'*analysans*. Il nous dit ainsi que les propositions qui semblent porter sur des épisodes psychiques portent en réalité sur des penseurs et rien d'autre, et que les douleurs ne sont pas les états non intentionnels qu'elles semblent être. Cette caractéristique de ses analyses semble avoir conduit les phénoménologues à se méfier des analyses qui s'écartent trop des apparences.

Bien que les cadres structurels de Brentano, ses suppositions concernant les accidents et la méréologie modale, survivent sous différentes formes dans les travaux de ses disciples, un de leurs aspects allait être révisé de fond en comble. Comme nous l'avons vu, Brentano pense que la complexité psychologique d'une personne à un instant est un peu comme un oignon : un haïr peut être construit sur un juger qui est lui-même construit sur un présenter. Une exception à la structure en oignon nous est fournie par la relation entre, disons, le présenter d'un phénomène physique et le percevoir interne de ce présenter. Nous avons là quelque chose comme une relation de dépendance réciproque. Les relations de dépendance réciproque jouent un rôle central dans les philosophies de l'esprit de Husserl, de Meinong et de leurs héritiers. Husserl, par exemple, soutient que tout contenu propositionnel instancié doit être associé à un « mode », lequel est soit un juger, soit un supposer, et que chacun de ces modes nécessite un certain contenu propositionnel instancié.

Cette révision du cadre brentanien est intimement liée à ce qui, avec l'introduction des attitudes propositionnelles, est la plus importante révision de la taxonomie de Brentano. Selon Meinong, à chaque type d'acte « sérieux » correspond une contrepartie non sérieuse, un type déterminé d'imaginer ou de fantaisie. Ainsi, au voir, au juger et au haïr correspondent un faire semblant de voir, un faire semblant de juger (un supposer) et un faire semblant de haïr. Husserl et Witasek défendent des versions et des variantes moins ambitieuses de la même thèse ¹.

Une caractéristique intrigante du développement de la psychologie descriptive est la manière dont des thèses d'abord soutenues et ensuite rejetées par Brentano en vinrent à être adoptées par ses héritiers. Ainsi, Scheler ranime la doctrine du sens interne ² et la conception de Brentano selon laquelle dans un phénomène psychique de n'importe quel type tous les autres types sont co-instanciés. La doctrine husserlienne, ô

1. Voir K. Mulligan, « Annehmen, Phantasieren und Entertaining. Husserl und Meinong », *Themes from Ontology, Mind, and Logic. Present and Past, Essays in Honour of Peter Simons*, S. Lapointe (ed.), *Grazer Philosophische Studien* 91, 2015, p. 245-283.

2. Brentano accepte la doctrine du sens interne en 1867 (*Die Psychologie des Aristoteles*, p. 90) et la rejette en 1874 (PES I, p. 176 sq. ; trad. fr., p. 138 sq.).

combien justement baptisée, de la corrélation noético-noématique est structurellement similaire à la première description brentanienne de l'intentionnalité. De nombreux héritiers de Brentano, dont le jeune Husserl, ont rejeté sa conception du soi. Mais Husserl en vint à adopter une égologie et fut suivi sur ce point par ses nombreux disciples.

Au travers de toutes les transformations plus ou moins radicales des analyses brentaniennes de l'esprit, des vivisections de Husserl, Pfänder et Scheler, qui constituent malheureusement encore à ce jour les descriptions les plus complètes de l'esprit à notre disposition, il est encore possible à qui a les oreilles aiguës de discerner des variations sur la mélodie autrichienne initialement composée par Brentano.

Bon nombre de travaux récents portant sur la nature de la philosophie de l'esprit ont fait leurs des conceptions proches de celles de Brentano, plutôt que de celles de Wittgenstein. Et ce sont les pistes spécifiquement brentaniennes elles-mêmes, plutôt que les modifications des thèses de Brentano dues à ses disciples et héritiers, qui ont désormais le vent en poupe.

Ainsi, la description brentanienne de l'esprit combine deux affirmations qui ont connu une certaine popularité. L'esprit est « représentationnel », dans le jargon contemporain, et son intentionnalité est *de se*. Tout phénomène psychique se présente lui-même ainsi qu'il présente quelque chose d'autre selon la description brentanienne de la perception interne. Brentano associe de la sorte le « représentationnalisme » avec l'idée selon laquelle il y a de très nombreux *qualia* distincts, par exemple les nuances distinctives de différentes émotions. D'après le jeune Brentano, tout phénomène mental contient une présentation ou une présentation de ce phénomène. Selon l'opinion du Brentano tardif, tout sujet souffrant ou aimant, par exemple, est un sujet se représentant lui-même de manière interne¹.

Brentano pense que toute ma perception externe et tout mon penser conceptuel portent, en premier lieu, sur moi. Car tout acte mental de ce type contient un percevoir interne de moi par moi-même, même s'il s'agit d'un percevoir interne qui n'implique pas d'accointance directe avec moi-même. Que se passe-t-il alors lorsque je pense à une pierre se trouvant dans une rue de Pékin²? Le concept général employé dans un penser de ce type doit d'une certaine manière être combiné avec ma saisie générale

1. Pour une version récente de la conception selon laquelle les phénomènes mentaux sont de part en part représentationnels, voir notamment M. Tye, *Ten Problems of Consciousness*, Boston, Bradford Books, 2000.

2. L'exemple est de Brentano : PES III, p. 7 ; trad. fr., p. 389.

de moi-même. Comment ? Au moins deux remarquables théories récentes de l'intentionnalité nous fournissent des réponses à de telles questions qui sont compatibles avec l'affirmation brentanienne selon laquelle toute intentionnalité est principalement *de se* et secondairement *de re*¹.

Néanmoins, si Brentano pouvait jeter un œil à la philosophie contemporaine de l'esprit et aux sciences cognitives, bien qu'il saluerait sans aucun doute l'attitude sévèrement théorique de la première, il regretterait également que la tâche de décrire l'esprit n'ait été prise au sérieux que par ceux qui, tels les héritiers de Heidegger et de Wittgenstein, n'ont pas de buts théoriques.

1. R. M. Chisholm, *The First Person*; D. Lewis, « Attitudes De Dicto and De Se », et les « Postscripts » à cet article, in D. Lewis, *Philosophical Papers*, vol. 1, Oxford, Oxford University Press, 1983, p. 133-156 et 156-159.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES DE BRENTANO

- Die Psychologie des Aristoteles, insbesondere seine Lehre vom Nous Poietikos*, Mainz, Franz Kirchheim, 1867.
- Meine letzten Wünsche für Österreich*, Stuttgart, Cotta, 1895 ; trad. fr. A. Dewalque, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », dans *Essais et Conférences, I. Sur l'histoire de la philosophie*, éd. D. Fisette, G. Fréchette, Paris, Vrin, 2018, p. 97-120.
- « Bemerkungen zu Martineaus Types of Ethical Theory », manuscrit, Florence, 12 avril 1907.
- Aristoteles und seine Weltanschauung*, Leipzig, Quelle & Mayer, 1911.
- « Über unsere Axiome », manuscrit, 16 février 1916.
- Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1889 ; 2^e éd. O. Kraus, Leipzig, Felix Meiner, 1922 ; 3^e éd., Leipzig, Felix Meiner, 1934 ; trad. fr. M. de Launay, J.-Cl. Gens, *L'origine de la connaissance morale*, suivi de *La doctrine du jugement correct*, Paris, Gallimard, 2003.
- Die Abkehr vom Nichtrealen*, éd. F. Mayer-Hillebrand, Berne, A. Francke, 1966 ; 2^e éd., *Die Abkehr vom Nichtrealen*, Hamburg, Felix Meiner, 1977.
- Über die Zukunft der Philosophie*, Vienne, A. Hödler, 1893 ; éd. O. Kraus, Leipzig, Felix Meiner, 1929 ; 2^e éd., Hamburg, Felix Meiner, 1968 ; trad. fr. D. Séron, « Sur l'avenir de la philosophie », dans *Essais et Conférences, I. Sur l'histoire de la philosophie*, éd. D. Fisette, G. Fréchette, Paris, Vrin, 2018, p. 63-96.
- Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand*, Stuttgart, Cotta, 1895 ; éd. O. Kraus, Leipzig, Felix Meiner, 1926 ; Felix Meiner, Hamburg, 1968 ; trad. fr. H. Taieb, « Les quatre phases de la philosophie et son état actuel », dans *Essais et Conférences, I. Sur l'histoire de la philosophie*, éd. D. Fisette, G. Fréchette, Paris, Vrin, 2018, p. 141-166.
- Versuch über die Erkenntnis*, éd. A. Kastil, Leipzig, Felix Meiner, 1925 ; 2^e éd. augmentée, Hamburg, Felix Meiner, 1970.
- Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1907 ; 2^e éd. R.M. Chisholm, R. Fabian, Hamburg, Felix Meiner, 1979.

- Die Psychologie vom empirischen Standpunkt, I*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1924 ; 2^e éd. O. Kraus, Leipzig, Felix Meiner, 1924. *Psychologie vom empirischen Standpunkt, I*, Hamburg, Felix Meiner, 1973 ; trad. fr. M. de Gandillac, rev. J.-Fr. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008.
- Psychologie vom empirischen Standpunkt, II, Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*, Hamburg, Felix Meiner, 1971 ; trad. fr. M. de Gandillac, rev. J.-Fr. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008.
- Psychologie vom empirischen Standpunkt, III, Vom sinnlichen und noetischen Bewusstsein*, Hamburg, Felix Meiner, 1974 ; trad. fr. M. de Gandillac, rev. J.-Fr. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008.
- Vom Dasein Gottes*, éd. A. Kastil, Leipzig, Felix Meiner, 1929.
- Kategorienlehre*, éd. A. Kastil, Leipzig, Felix Meiner, 1933.
- Grundlegung und Aufbau der Ethik*, éd. F. Mayer-Hillebrand, Berne, A. Francke, 1952 ; 2^e éd., *Grundlegung und Aufbau der Ethik*, Hamburg, Felix Meiner, 1978.
- Die Lehre vom richtigen Urteil*, éd. F. Mayer-Hillebrand, Berne, A. Francke, 1956 ; trad. fr. M. de Launay, J.-Cl. Gens, *L'origine de la connaissance morale*, suivi de *La doctrine du jugement correct*, Paris, Gallimard, 2003.
- Grundzüge der Ästhetik*, éd. F. Mayer-Hillebrand, Berne, A. Francke, 1959 ; 2^e éd., Hamburg, Felix Meiner, 1988.
- Wahrheit und Evidenz*, Hamburg, Felix Meiner, 1974.
- Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, éd. A. Kastil, St. Körner, R.M. Chisholm, Hamburg, Felix Meiner, 1976.
- Deskriptive Psychologie*. Hamburg, Felix Meiner, 1982 ; trad. fr. A. Dewalque, *Psychologie descriptive*, Paris, Gallimard, 2017.
- « Von der Natur der Vorstellung », *Conceptus* 21, 1987, p. 25-31.
- Schriften zur Sinnespsychologie*, éd. Th. Binder, A. Chrudzimski, Francfort-sur-le-Main, Ontos Verlag, 2009.

ÉTUDES

- ALBERTAZZI L., *Immanent Realism. An Introduction to Brentano*, Dordrecht, Springer, 2006.
- ALLEN A.H., *Pleasure and Instinct. A study in the Psychology of Human Action*, Londres, Kegan Paul, 1930.
- ANGELELLI I., *Studies on Gottlob Frege and Traditional Philosophy*, Dordrecht, Reidel, 1967 ; trad. fr. J.-Fr. Courtine, A. de Libera, J.-B. Rauzy, J. Schmutz, *Études sur Frege et la philosophie traditionnelle*, Paris, Vrin, 2007.
- ARMSTRONG D.M., *Bodily sensations*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1962.
- ARNTZENIUS F., « Gunk, Topology and Measure », in D. Zimmerman (ed.), *Oxford Studies in Metaphysics*, vol. 4, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- et HAWTHORNE J., « Gunk and Continuous Variation », *The Monist* 88, 2005, p. 441-465.

- AUSTIN J.L., *How to do Things with Words*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1975.
- BACIGALUPO G, LEBLANC H., *Anton Marty and Contemporary Philosophy*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019.
- BAERTSCHI B., MULLIGAN K. (éd.), *Les nationalismes*, Paris, P.U.F., 2001.
- BALDWIN B.T., « Egos and Selves – from Husserl to Nagel », in C. Svennerlin, J. Almäng, R. Ingthorsson (eds.), *Johanssonian Investigations. Essays in Honour of Ingvar Johansson on His Seventieth Birthday*, Francfort-sur-le-Main, Ontos Verlag, 2013, p. 53-79.
- BAUMGARTNER W., PASQUARELLA L., « Brentano's Value Theory : Beauty, Goodness, and the Concept of Correct Emotion », in D. Jacquette (ed.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 220-236.
- et SIMONS P., « Brentano's Mereology », *Axiomathes* 1, 1994, p. 55-76.
- BELL D., *Frege's Theory of Judgement*, Oxford, Oxford University Press, 1979.
- *Husserl*, Londres, Routledge, 1990.
- BELL J.L., « Continuity and the Logic of Perception », *Transcendent Philosophy* 1, 2000, p. 1-7.
- *The Continuous and the Infinitesimal in Mathematics and Philosophy*, Milan, Polimetrica, 2005.
- BERGMANN H., *Untersuchungen zum Problem der Evidenz der inneren Wahrnehmung*, La Haye, Niemeyer, 1908.
- BERGMANN J., *Allgemeine Logik*, vol. 1, Berlin, Mittler, 1879.
- BOZZI P., *Fenomenologia sperimentale*, Bologne, Il Mulino, 1989.
- BRANDL J., « Brentano's Theory of Judgement », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, en ligne, 2000.
- CARNAP R., *Der logische Aufbau der Welt*, Francfort-sur-le-Main, Ullstein, 1974 ; trad. fr. Th. Rivain, rév. É. Schwartz, *La construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002.
- CASATI R., VARZI A., *Parts and Places : The Structure of Spatial Representation*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1999.
- CESALLI L., « Anton Marty's Intentionalist Theory of Meaning », in D. Fisette, F. Fréchette (eds.), *Themes From Brentano*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 44-139.
- et MULLIGAN K., « Brentano and Marty : Correctness, Value, States of Affairs & Language », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Handbook of Brentano and the Brentano School*, Londres, Routledge, 2017.
- et H. TAIEB, « The Road to *ideelle Verähnlichung*. Anton Marty's Conception of Intentionality in the Light of its Brentanian Background », *Quaestio* 12, 2013, p. 25-86.
- CHISHOLM R.M., « Brentano's Descriptive Psychology », *Akten des xiv. Internationalen Kongresses für Philosophie*, Université de Vienne, 1968, p. 164-174.
- *The First Person*, Brighton, Harvester, 1981.

- « Schlick on the Foundations of Knowing », in R. Haller (ed.), *Schlick und Neurath. Ein Symposium, Grazer Philosophische Studien* 16/17, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 149-158.
- « Brentano's Theory of Substance and Accident », in R.M. Chisholm, *Brentano and Meinong Studies*, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 3-16.
- « Brentano's Theory of Judgement », in R.M. Chisholm, *Brentano and Meinong's Studies*, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 17-36.
- *Brentano and Intrinsic Value*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- « Brentano's Theory of Pleasure and Pain », *Topoi* 6, 1, 1987, p. 59-64.
- « Spatial Continuity and the Theory of Part and Whole. A Brentano Study », *Brentano Studien* 4, 1993, p. 11-24.
- « Die Intentionalitätstheorie Anton Marty's », *Grazer Philosophische Studien* 62, 2001, p. 175-214.
- *Intentionalitätstheorie beim frühen Franz Brentano*, Dordrecht, Kluwer, 2001.
- CHRUDZIMSKI A., *Intentionalitätstheorie beim frühen Brentano*, Dordrecht, Kluwer, 2001.
- et SMITH B., « Brentano's Ontology : From Conceptualism to Reism », in D. Jacquette (ed.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 197-219.
- CLARK A., *Sensory Qualities*, New York, Oxford University Press, 1993.
- CORREIA F., *Existential Dependence and Cognate Notions*, Philosophia, Munich, 2006.
- « Ontological Dependence », *Philosophy Compass* 3, 2008, p. 1013-1032.
- COMETTI J.-P., MULLIGAN K. (éd.), *La Philosophie autrichienne de Bolzano à Musil. Histoire et Actualité*, Paris, Vrin, 2001.
- DEONNA J., TERONI F., *The Emotions. A Philosophical Introduction*, Londres, Routledge, 2012.
- DE LIBERA A., « Le direct et l'oblique : sur quelques aspects antiques et médiévaux de la théorie brentanienne des relatifs », in A. Reboul (ed.), *Mind, Values, and Metaphysics*, Londres, Springer, 2014, p. 317-347.
- « L'Ouverture écossaise : Brentano critique de Bain », *Quaestio* 12, 2012, p. 123-151.
- DRETSKE F., *Naturalizing the Mind*, Boston, MIT Press, 1995.
- DUMMETT M., « Frege and Wittgenstein », in I. Block (ed.), *Perspectives on the Philosophy of Wittgenstein*, Oxford, Blackwell, 1981, p. 31-42.
- DUNCKER K., « On Pleasure, Emotion, and Striving », *Philosophy and Phenomenological Research* 1, 1941, p. 391-430.
- EVANS G., *The Varieties of Reference*, Oxford, The Clarendon Press, 1982.
- ERBACHER C., SCHIRNER T., « On Continuity : Rush Rhees on Outer and Inner Surfaces of Bodies », *Philosophical Investigations* 40 1, 2017, p. 3-30.
- FELDMAN F., *Utilitarianism, Hedonism, and Desert : Essays in Moral Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

- « The Good Life : A Defense of Attitudinal Hedonism », *Philosophy and Phenomenological Research* 65, 2002, p. 604-628.
- *Pleasure and the Good Life : Concerning the Nature, Varieties, and Plausibility of Hedonism*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- FINDLAY J., *Values and Intentions*, Londres, Allen & Unwin, 1961.
- FISSETTE D., « Mixed Feelings. Carl Stumpf's Criticism of James and Brentano on Emotions », in D. Fissette, G. Fréchette (ed.), *Themes from Brentano*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 281-306.
- « Carl Stumpf », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, en ligne, 2015.
- FRÉCHETTE G., « Brentano on Sensory Intentionality », *Studia philosophica*, vol. 75, 2016, p. 33-50.
- « Brentano on Time-Consciousness », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Companion to the School of Brentano*, Londres, Routledge, 2017, p. 75-86.
- « Principes et structure de la philosophie de Brentano », dans F. Brentano, *Essais et conférences, II. La philosophie et ses ramifications*, Paris, Vrin, 2021.
- « Brentano on Perception », in C. Limbeck, F. Stadler (ed.), *Proceedings of the 40th International Wittgenstein Symposium*, Berlin, De Gruyter, 2019.
- FREGE G., *Begriffsschrift*, Halle, Louis Nebert, 1879 ; trad. fr. C. Besson, *L'idéographie. Un langage formulaire de la pensée pure construit d'après celui de l'arithmétique*, Paris, Vrin, 1999.
- « Function and Concept », trad. angl. P. Geach, in G. Frege, *Translations from the Philosophical Writings of Gottlob Frege*, 3^e éd. P. Geach, M. Black, Oxford, Blackwell, 1980, p. 21-41.
- FREUD S., « The Unconscious », trad. J. Riviere in E. Jones (ed.), *Collected Papers of Sigmund Freud*, vol. 4, New York, Basic Books, 1915.
- GABRIEL G., « Frege als Neukantianer », *Kantstudien* 77, 1986, p. 84-101.
- GEACH P., *Logic Matters*, Oxford, Blackwell, 1981.
- GOLDSTEIN I., « Hedonic Pluralism », *Philosophical Studies* 48, 1985, p. 49-55.
- GRAHEK N., *Feeling Pain and being in Pain*, Boston, MIT Press, 2007.
- GROSSMAN R., *Meinong*, Londres, Routledge, 1974.
- GOODMAN N., *La structure de l'apparence*, trad. fr. J.-B. Rauzy et alii, Paris, Vrin, 2004.
- HALL R., « Are Pains Necessarily Unpleasant ? », *Philosophy and Phenomenological Research* 49, 1989, p. 643-659.
- HAMILTON W., *Lectures on Metaphysics and Logic*, éd. H.L. Mansel, J. Veitch, vol. 1-4, Édimbourg, William Blackwood and Sons, 1882.
- HEINRICH E., *Untersuchung zur Lehre vom Begriff*, thèse de doctorat, Göttingen, Kaestner, 1910.
- HERING E., « Über die sogenannte Intensität der Lichtempfindung und über die Empfindung des Schwarzen (1874) », in *Zur Lehre vom Lichtsinne. Sechs Mittheilungen an die Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien*, zweiter, unveränderter Abdruck, Vienne, Gerold, 1878, p. 51-69.

- HILLEBRAND F., *Die neuen Theorien der kategorischen Schlüsse*, Vienne, Hölder, 1881.
- « Über einen neuen Versuch zur Grundlegung der Geisteswissenschaften », *Zeitschrift für das Privat- und öffentliche Recht der Gegenwart* 11, 1884, p. 632-642.
- HÖFLER A., *Logik*, Vienne, Tempsky, 1890.
- *Psychologie*, vol. 1, 2^e éd., Vienne, Hödler, 1930.
- HOSSACK K., « Reid and Brentano on Consciousness », in M. Textor (ed.), *The Austrian contribution to analytic philosophy*, Londres, Taylor & Francis, 2006, p. 36-63.
- HUSSERL E., *Formale und transzendente Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft*, éd. P. Janssen, La Haye, Nijhoff, 1974.
- *Logische Untersuchungen*, 2^e vol., 1^{re} part., éd. U. Panzer, La Haye, Nijhoff, 1975.
- *Logische Untersuchungen*, Husserliana XVIII (*Prolegomena zur reinen Logik*), La Haye, Nijhoff, 1975.
- *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/1, La Haye, Nijhoff, 1984.
- *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX/2, La Haye, Nijhoff, 1984.
- « Bericht über deutsche Schriften zur Logik, zweiter Bericht », in *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, avec du matériau supplémentaire, éd. B. Rang, La Haye, Nijhoff, 1979, p. 180-200.
- « Intentionale Gegenstände », in *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, éd. B. Rang, La Haye, Nijhoff, 1979, p. 303-348 ; trad. fr. J. English, « Objets intentionnels (1894) », dans E. Husserl, K. Twadorwski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, Paris, Vrin, 1993, p. 279-326.
- « Bericht über deutsche Schriften zur Logik, fünfter Bericht », in *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, éd. B. Rang, La Haye, Nijhoff, 1979, p. 101-125.
- *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, Tübingen, Niemeyer, 1980.
- *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914)*, Husserliana XXVIII, Dordrecht, Kluwer, 1988.
- *Chose et Espace. Leçon de 1907*, trad. fr. J.-F. Lavigne, Paris, P.U.F., 1989.
- IERNA C., « Brentano and Mathematics », in I. Tănăsescu (ed.), *Franz Brentano's Psychology and Metaphysics*, Bucarest, Zeta Books, 2012, p. 367-396.
- INGARDEN R., *Über die kausale Struktur der realen Welt* (vol. 3 de *Der Streit über die Existenz der Welt*), Halle, Niemeyer, 1974.
- JOHANSSON I., *Ontological Investigations*, Londres, Routledge, 1988.
- « Determinables as Universals », *The Monist* 83, 2000, p. 101-121.
- « Species and Dimensions of Pleasure », *Metaphysica* 2, 2001, p. 39-71.
- JOHNSON W. E., *Logic. Part II*, Cambridge, Cambridge University Press, 1922.
- KANT I., *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. fr. M. Foucault, Paris, Vrin, 1994.

- KASTIL A., *Jakob Friedrich Fries' Lehre von der unmittelbaren Erkenntnis. Eine Nachprüfung seiner Reform der theoretischen Philosophie Kants*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1912.
- « Ontologischer und gnoseologischer Wahrheitsbegriff », in O. Engländer *et alii* (ed.), *Zur Philosophie der Gegenwart*, Prague, Calve, 1934, p. 23-34.
- KATKOV G., « The Pleasant and the Beautiful », *Proceedings of the Aristotelian Society* 40, 1939, p. 177-206.
- KLINE A.D., MATHESON C.A., « The Logical Impossibility of Collision », *Philosophy* 62, 1987, p. 509-515.
- KOFFKA K., [recension de Kastil 1912], *Deutsche Literaturzeitung* 34, 1913, p. 276-85.
- KRAUS O., *Zur Theorie des Wertes. Eine Bentham-Studie*, Halle, Niemeyer, 1901.
- *Franz Brentano. Zur Erkenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, Munich, Beck, 1919.
- « Die "kopernikanische Wendung" in Brentanos Erkenntnis- und Wertlehre », *Philosophische Hefte* 3, 1929, p. 133-142 (également dans *Wege und Abwege der Philosophie. Vorträge und Abhandlungen*, Prague, Calve, 1934, p. 62-76).
- « Zur Phänomenognose des Zeitbewusstseins », *Archiv für gesamte Psychologie* 75, 1930, p. 1-22 ; trad. fr. L.L. McAlister, M. Schattle, « Towards a Phenomenognosy of Time Consciousness », in L.L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 224-239.
- *Die Werttheorien. Geschichte und Kritik*, Brüm-Munich-Vienne, Rudolf M. Röhrer, 1937.
- KRIEDEL U., *Brentano's Philosophical System. Mind, Being, Value*, Oxford, Oxford University Press, 2018.
- KÜNNE W., *Conceptions of Truth*, Oxford, Oxford University Press, 2003.
- LEWIS D.K., « Attitudes *De Dicto* and *De Se* », in D. Lewis, *Philosophical Papers*, vol. 1, Oxford University Press, Oxford, 1983, p. 133-156.
- « Postscripts to "Attitudes *De Dicto* and *De Se*" », in D. Lewis, *Philosophical Papers*, vol. 1, Oxford University Press, Oxford, 1983, p. 156-159.
- *Parts of Classes*, Blackwell, Oxford, 1991.
- LEYVRAZ J.-P., MULLIGAN K., *Wittgenstein analysé*, Paris, Jacqueline Chambon, 1993.
- LIBARDI M., « Franz Brentano (1838-1917) », in L. Albertazzi, M. Libardi, R. Poli (eds.), *The School of Franz Brentano*, Dordrecht, Nijhoff, 1996, p. 25-79.
- MARTINEAU J., *Types of Ethical Theory* (1885), 2 vol., Oxford, Clarendon Press, 1891.
- MARTY A., *Zur Sprachphilosophie. Die « logische », « lokalistische », und andere Kasustheorien*, Halle, Niemeyer, 1910.
- « Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zu Logik und Psychologie », 4^e article, in *Gesammelte Schriften, II. 1*, Halle, Niemeyer, 1918, p. 115-145.
- *Raum und Zeit*, Halle, Niemeyer, 1916.

- *Gesammelte Schriften, I. 1*, Halle, Niemeyer, 1916.
- *Gesammelte Schriften, II. 1*, Halle, Niemeyer, 1918.
- *Gesammelte Schriften, II. 2*, Halle, Niemeyer, 1920.
- « Über Annahmen », in *Gesammelte Schriften, II. 2*, Halle, Niemeyer, 1920, p. 3-56.
- *Psyche und Sprachstruktur*, Berne, Francke, 1965.
- *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Hildesheim-New York, Olms, 1976 (1908).
- MASSIN O., « Determinables and Brute Similarities », in C. Svennerlind, J. Almäng, R. Ingthorsson (eds.), *Johanssonian Investigations. Essays in Honour of Ingvar Johansson on his Seventieth Birthday*, Heusenstamm, Ontos, 2013, p. 388-420.
- « The Intentionality of Pleasures and Others Feelings. A Brentanian Approach », in D. Fissette, G. Fréchette (eds.), *Themes from Brentano*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 307-337.
- « Pleasure and Its Contraries », *Review of Philosophy and Psychology* 5, 1, 2014, p. 15-40.
- « Desires, Values and Norms », in J. Deonna, F. Lauria (eds.), *The Nature of Desire*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 165-200.
- « The Composition of Forces », *The British Journal for the Philosophy of Science* 68, 3, 2017, p. 805-846.
- « Brentano on Sensations and Sensory Qualities », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, Londres, Routledge, 2017, p. 87-96.
- « Brentanian Continua », *Brentano Studien* 16, 2018, p. 229-276.
- « Suffering Pain », in D. Bain, M. Brady, J. Corns (eds.), *The Philosophy of Suffering. Metaphysics, Value, and Normativity*, Londres, Routledge, 2019.
- « Is Purple a Red and Blue Chessboard? Brentano on Colour Mixtures », *The Monist* 100, 1, p. 37-63, 2017.
- et HÄMMERLI M., « Mélanges Chromatiques : la théorie brentanienne des couleurs multiples à la loupe », dans Ch. Niveleau (éd.), *Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano*, Paris, Demopolis, 2014, p. 115-140.
- MEINONG A., « Über Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », in *Gesamtausgabe*, vol. 2, Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1971, p. 377-471 ; trad. fr. G. Fréchette, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », dans E. Husserl, C. Stumpf, Ch. Ehrenfels von, A. Meinong, K. Twardowski, A. Marty, *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, D. Fissette, G. Fréchette (dir.), Paris, Vrin, 2007, p. 261-341.
- *Über Annahmen* (1^{re} éd. de 1902 et 2^e éd. de 1910), in *Gesamtausgabe*, vol. 4, éd. R. Haller, Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1977 ; trad. J. Heanue, *On Assumptions*, Berkeley, University of California Press, 1983.

- MEZES S., « Pleasure and Pain Defined », *The Philosophical Review* 4, 1895, p. 22-46.
- MISES L. VON, *Grundprobleme der Nationalökonomie*, Jena, Verlag von Gustav Fischer, 1933.
- MOORE G.E., [recension de Brentano, *The Origin of the Knowledge of Right and Wrong*, Westminster, Archibald Constable & Co., Ltd., 1902], *International Journal of Ethics* 14, octobre 1903, p. 115-123; repris dans L.L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 176-181.
- MOSCATI I., « Austrian Debates on Utility Measurement from Menger to Hayek », *CESMEP Working Paper* 6, 2013.
- *Measuring Utility. From the Marginal Revolution to Behavioural Economics*, Oxford University Press, 2018.
- MÜLLER R., « Franz Brentanos Lehre von den Gemütsbewegungen », in E. Otto (ed.), *Veröffentlichungen der Brentano-Gesellschaft in Prag*, Neue Folge, vol. 3, Brünn-Munich-Vienne, Rudolf M. Röhrer, 1943.
- MULLIGAN K., *Representation and Ontology in Austro-German Philosophy*, thèse de doctorat, Université de Manchester, 1980.
- « “Wie die Sachen sich zueinander verhalten” : Inside and Outside the *Tractatus* », *Theoria* 5, 1985, p. 145-174.
- « Promisings and other Social Acts : their Constituents and Structure », in K. Mulligan (ed.), *Speech Acts and Sachverhalt : Reinach and the Foundations of Realist Phenomenology*, Dordrecht, Nijhoff, 1987, p. 29-90.
- « Judgings : Their Parts and Counterparts », *Topoi* 6, 1, 1988, p. 117-144.
- « On Structure : Bühler’s Psychological and Linguistic Examples », in A. Eschbach (ed.), *Karl Bühler’s Theory of Language*, Amsterdam, Benjamins, 1988, p. 203-226.
- « Colours, Corners and Complexity : Meinong and Wittgenstein on some Internal Relations », in B. Fraasen, B. Skyrms, W. Spohn (eds.), *Existence and Explanation : Essays in Honor of Karel Lambert*, Dordrecht, Kluwer, 1991, p. 77-101.
- « Sur l’histoire de la philosophie : de Bolzano et Brentano à Bennett et Barnes », dans J.-M. Vienne (éd.), *Philosophie analytique et histoire de la philosophie*, Paris, Vrin, 1997, p. 61-103.
- « The Spectre of Inverted Emotions and the Space of Emotions », *Acta Analytica* 18, 1998, p. 89-105.
- « Emotions and Values », in P. Goldie (ed.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 475-500.
- « Brentano on the Mind », in D. Jacquette (ed.), *Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 66-97.
- « On Being Blinded by Value, Feeling Feelings and their Valence », manuscrit, 2008.

- « Max Scheler. Die Anatomie des Herzens oder was man alles fühlen kann », in H. Landweer, U. Renz (eds.) *Klassische Emotionstheorien von Platon bis Wittgenstein*, Berlin, de Gruyter, 2008.
- *Wittgenstein et la philosophie*, Paris, Vrin, 2012.
- « Acceptance, Acknowledgment, Affirmation, Agreement, Assertion, Belief, Certainty, Conviction, Denial, Judgment, Refusal & Rejection », in M. Textor (ed.), *Judgement and Truth in Early Analytic Philosophy and Phenomenology*, Londres, Palgrave Macmillan, 2013, p. 97-137.
- « Knowledge First – A German Folly ? », in J. Dutant, D. Fassio, A. Meylan (eds.), *Liber Amicorum Pascal Engel*, Genève, Université de Genève, 2014, p. 380-400.
- « Annehmen, Phantasieren und Entertaining. Husserl und Meinong », in S. Lapointe (ed.), *Themes from Ontology, Mind, and Logic. Present and Past. Essays in Honour of Peter Simons*, *Grazer Philosophische Studien* 91, 2015, p. 245-283.
- « Brentano's Knowledge, Austrian Verificationisms, and Epistemic Accounts of Truth and Value », *The Monist* 100, 1, p. 88-105, 2017
- « Thrills, Orgasms, Sadness & Hysteria : Austro-German Criticisms of William James », in A. Cohen, R. Stern (eds.), *Thinking about the Emotions : A Philosophical History*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 223-252.
- « Incorrect Emotions in Ancient, Austrian & Contemporary Philosophy », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 142, 4, 2017, p. 491-512.
- « Early Analytic Philosophy's Austrian Dimensions », in A. Coliva, P. Leonardi, S. Moruzzi (ed.), *Eva Picardi on Language, Analysis and History*, Londres, Palgrave Macmillan, 2018, p. 7-29.
- « Is Preference Primitive ? », in J. Persson, G. Hermerén, E. Sjostrand (eds), *Against boredom, 17 Essays presented to Nils-Eric Sahlin*, Lund, Fri tanke forlag, 2018, p. 169-180.
- « Misleading Pictures, Temptations & Meta-Philosophies : from Marty to Wittgenstein », in H. Leblanc, H. Taieb (eds.), *Anton Marty and Contemporary Philosophy*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019, p. 197-232.
- et ROTH R. (éd.), *Regards sur Bentham et l'utilitarisme*, Genève, Droz, 1993.
- et SCHERER K.R., « Toward a Working Definition of Emotion », *Emotion Review* 4, 2012, p. 345-357.
- SIMONS P., SMITH B., « Truth-Makers », *Philosophy and Phenomenological Research* 44, 1984, p. 287-311.
- et SMITH B., « Franz Brentano on the Ontology of Mind. Critical Notice of F. Brentano *Deskriptive Psychologie* », *Philosophy and Phenomenological Research* 45, 4, 1984, p. 627-644.
- « Mach and Ehrenfels : the Foundations of Gestalt Theory », in B. Smith (ed.), *Foundations of Gestalt Theory*, Munich, Philosophia, 1988, p. 124-157.
- « A Husserlian Theory of Indexicals », *Grazer Philosophische Studien* 28, 1986, p. 133-163.

- PARK Ch.-Y., *Untersuchungen zur Werttheorie bei Franz Brentano* (Brentano-Studien-Sonderband I), Röhl, Dettelbach, 1991.
- PITCHER G., « Pain Perception », *Philosophical Review* 79, 1970, p. 368-393.
- PLATON, *Philèbe*, trad. J.-F. Pradeau, Paris, Flammarion, 2002.
- POLI R., « Modes and Boundaries », in I. Tănăsescu (ed.), *Franz Brentano's Psychology and Metaphysics*, Bucarest, Zeta Books, 2012, p. 397-358.
- PARSONS Ch., « Brentano on Judgment and Truth », in D. Jacquette (ed.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 168-196.
- RACHELS S., « Six Theses About Pleasure », *Philosophical Perspectives* 18, 2004, p. 247-267.
- REID Th., *An Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense*, éd. D.R. Brookes, University Park, Pennsylvania State University Press, 2012 ; trad. fr. M. Malherbe, *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, Paris, Vrin, 2012.
- REINACH A., « Zur Theorie des negativen Urteils », in A. Pfänder (ed.), *Münchener Philosophische Abhandlungen. Festschrift für Theodor Lipps*, Leipzig, J.A. Barth, 1911, p. 196-254.
- « Die apriorischen Grundlagen des bürgerlichen Rechtes », in *Gesammelte Schriften*, Halle, Niemeyer, 1921, p. 166-350 ; trad. fr. R. de Calan, *Les fondements a priori du droit civil*, Paris, Vrin, 2004.
- « Zur Theorie des negativen Urteils », in *Sämtliche Werke. Textkritische Ausgabe*, vol. 1, *Die Werke*, éd. K. Schuhmann, B. Smith, Munich, Philosophia Verlag, p. 95-140.
- REISENZEIN R., SCHÖNPFLUG W., « Stumpf's Cognitive-Evaluative Theory of Emotion », *American Psychologist* 47, 1992, p. 34-45.
- RUPPE M., *Der Begriff der Wertung, seine Bedeutung und Problematik in der Wertlehre der "Aelteren Oesterreichischen Schule" der Nationalökonomie*, thèse, Vienne, 1961.
- RUSSELL B., « On Propositions : What they Are and How they Mean », in *Logic and Knowledge*, Londres, Allen & Unwin, 1956, p. 285-320.
- « What is Mind ? », *The Journal of Philosophy* 55, 1958, p. 5-12.
- *Essays in Analysis*, éd. D. Lackey, Londres, Allen & Unwin, 1973.
- *The Analysis of Mind*, Londres, Routledge, 1995 ; trad. fr. M. Lefebvre, *L'analyse de l'esprit*, Paris, Payot, 2006.
- RYLE G., *The Concept of Mind*. Londres, Penguin Books, 1990 ; trad. fr. J. Tanney, *La notion d'esprit*, Paris, Payot, 2005.
- SAHLIN N.-E., « Worthy of Choice », *Theoria* 59, 1993, p. 178-191.
- SCHAAR M.S. van der, « Evidence as a Criterion : a Criticism of Meinong and Höfler's notion of Evidence », *Papers of the 27th International Wittgenstein Symposium*, 2004, p. 324-326.
- SCHAFFER J., « Spacetime the One Substance », *Philosophical Studies* 145, 1, 2009, p. 131-148.

- SCHOLER M., « Die Idole der Selbsterkenntnis », in *Vom Umsturz der Werte*, Berne, Francke, 1955, p. 213-292.
- « Erkenntnis und Arbeit. Eine Studie über Wert und Grenze des pragmatischen Motivs in der Erkenntnis der Welt », *Die Wissensformen und die Gesellschaft* (1926), Berne, Francke, 1960, p. 191-382.
- *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik*, Berne, Francke, 1966 ; trad. fr. M. de Gandillac, *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*, Paris, Gallimard, 1955.
- SCHLICK M., « Meaning and Verification », *The Philosophical Review* 45, 1936, p. 98-104.
- *Allgemeine Erkenntnislehre* (1918), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1979.
- « Das Wesen der Wahrheit nach der modernen Logik », (1910-1911), *Philosophische Logik*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986, p. 31-109.
- SCHULTHESS D., « L'individuation selon Brentano », *Philosophiques* 26, 2, 1999, p. 219-230.
- SCHWARZ H., *Psychologie des Willens, zur Grundlegung der Ethik*, Leipzig, Engelmann, 1990.
- SEARLE J., *Intentionality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 ; trad. fr. C. Pichevin, *L'intentionnalité*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- SERON D., « The Fechner-Brentano controversy on the measurement of sensation », in I. Tănăsescu (ed.), *Franz Brentano's Metaphysics and Psychology*, Bucarest, Zeta Books, p. 342-365.
- *Ce que voir veut dire. Essai sur la perception*, Paris, Éditions du Cerf, 2012.
- SIMONS P., « Three Essays in Formal Ontology », in B. Smith, *Parts and Moments. Studies in Logic and Formal Ontology*, Munich, Philosophia, 1982, p. 111-260.
- « Brentano's Reform of Logic », in *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht, Springer, 1962, p. 41-69.
- SMITH A., « Space and Sight », *Mind* 109, 2000, p. 481-518.
- SMITH B. (ed.), *Parts and Moments : Studies in Logic and Formal Ontology*, Munich, Philosophia, 1982.
- « Austrian Economics and Austrian Philosophy », in W. Grassl, B. Smith (eds.), *Austrian Economics : Historical and Philosophical Background*, Londres, Croom Helm, 1986, p. 1-36.
- « The Soul and its Parts. A Study in Aristotle and Brentano », *Brentano-Studien* 1, 1988, p. 75-88.
- *Foundations of Gestalt Theory*, Munich, Philosophia, 1988.
- « The Substance of Brentano's Ontology », *Topoi* 6, 1, 1987, p. 39-49.
- « The Primacy of Place : An Investigation in Brentanian Ontology », *Topoi* 8, 1, 1989, p. 43-51.
- « The Soul and its Parts, II. Varieties of Inexistence », *Brentano-Studien* 4, 1992-1993, p. 35-51.
- *Austrian Philosophy. The Legacy of Brentano*, Chicago et LaSalle, Illinois, Open Court, 1994.

- « Boundaries : An Essay in Mereotopology », in L. Hahn (ed.), *The Philosophy of Roderick Chisholm*, LaSalle, Open Court, 1997, p. 534-561.
- et MULLIGAN K., « Parts and Moments : Pieces of a Theory », in B. Smith (ed.), *Parts and Moments : Studies in Logic and Formal Ontology*, Munich, Philosophia, 1982, p. 15-109.
- STOUT G., *Analytic Psychology* (I, II), Londres, Macmillan, 1896.
- *A Manual of Psychology*, Londres, W.B. Olive, 1898.
- *Studies in Philosophy and Psychology*, Londres, Macmillan, 1930.
- STUMPF C., « Erscheinungen und psychische Funktionen », *Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Classe, Berlin, Verlag der Königlichen Akademie der Wissenschaften, 1906, p. 3-40 ; trad. fr. D. Fiset, « Phénomènes et fonctions psychiques », dans *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, Paris, Vrin, 2007, 133-167.
- « Erinnerungen an Franz Brentano », in O. Kraus (ed.), *Franz Brentano*, Munich, Beck, 1919, p. 89-149 ; trad. fr. J. Dolidon, M.-A. Vaudreuil, rev. G. Fréchette, « Souvenirs de Franz Brentano », dans E. Husserl, C. Stumpf, Ch. Ehrenfels von, A. Meinong, K. Twardowski, A. Marty, *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, D. Fiset, G. Fréchette (dir.), Paris, Vrin, 2007, p. 175-223.
- « Selbstdarstellung », in R. Schmidt (ed.), *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellung*, vol. 5, Leipzig, Felix Meiner, 1924, p. 205-265 ; trad. fr. D. Fiset, « Autobiographie », in *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, Paris, Vrin, 2007, p. 255-307.
- *Gefühl und Gefühlsempfindung*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1928.
- « Apologie der Gefühlsempfindungen », in *Gefühl und Gefühlsempfindung*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1928, p. 103-140.
- *Erkenntnislehre, I, II*, Leipzig, Barth, 1939.
- « Reminiscences of Franz Brentano », in L.L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 10-46.
- SZYMBORSKA W., « Możliwości », in *Wiersze wybrane*, Cracovie, Wydawnictwo a5, 2012, p. 281-282.
- TAIEB H., *Relational Intentionality : Brentano and the Aristotelian Tradition*, Bâle, Springer, 2018.
- TEXTOR M., « Brentano (and Some Neo-Brentanians) on Inner Consciousness », *Dialectica* 60, 2006, p. 411-432.
- *Brentano's Mind*, Oxford University Press, 2017.
- « Towards a Neo-Brentanian Theory of Existence », *Philosopher's Imprint* 17, 2017, p. 1-20.
- TITCHENER E., *Lectures on the elementary Psychology of Feeling and Attention*, New York, The Macmillan Company, 1908.
- « Professor Stumpf's Affective Psychology », *The American Journal of Psychology* 28, 2, 1917, p. 263-277.

- TWARDOWSKI K., *Idee und Perzeption. Eine erkenntnistheoretische Untersuchung über Descartes*, Vienne, Carl Konegen, 1892.
- *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellung*, Vienne, Hödler, 1982 ; trad. fr. J. English, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », dans E. Husserl, K. Twadorwski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, Paris, Vrin, 1993, p. 85-200.
- *On Actions, Products and other Topics in Philosophy*, éd. J. Brandl, J. Wolenski, A. Szylewicz, Amsterdam, Rodopi, 1999.
- TYE M., « Another Look at Representationalism about Pain », in M. Aydede (ed.), *Pain : New Essays on Its Nature and the Methodology of Its Study*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006, p. 99-120.
- « The Experience of Emotion : an Intentionalist Theory », *Revue Internationale de Philosophie* 62, 2008, p. 25-50.
- VARZI A., « Boundaries, Continuity, and Contact », *Nous* 31, 1997, p. 26-58.
- VERRI P., *Discorsi sull'indole del piacere e del dolore, sulla felicitae sulla economia politica*, Milan, Giuseppe Marelli, 1781.
- VON WRIGHT G.H., *The Varieties of Goodness*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1963.
- « The Logic of Preference Reconsidered », *Philosophical Papers*, vol. 2, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1983, p. 67-91.
- WAISMANN F. (1984), *Ludwig Wittgenstein und der Wiener Kreis : Gespräche* [Bd. 3 der Wittgenstein-Werkausgabe] éd. B. McGuinness, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984.
- WARNOCK G., *Berkeley*, Harmondsworth, Penguin Books, 1953.
- WERNER A., *Die psychologisch-erkenntnistheoretische Grundlagen der Metaphysik Franz Brentanos*, Hildesheim, Franz Borgmeyer, Münster Dissertation, 1931.
- WITTGENSTEIN L., *Tractatus logico-philosophicus*, in *Werkausgabe*, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2006, p. 9-85.
- *Philosophische Bemerkungen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1981.
- WOHLGEMUTH A., « On the Feelings and their Neural Correlates, with an Examination of the Nature of Pain », *British Journal of Psychology* 8, 1917, p. 423-476.
- ZABOROWSKI R., « Max Scheler's model of stratified Affectivity and its Relevance for Research on Emotion », *Appraisal* 8, 2011, p. 24-34.
- ZELANIEC W., « Brentano on Time and Space », in U. Kriegel (ed.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, Londres, Routledge, 2017.
- ZIMMERMAN D., « Could Extended Objects Be Made Out of Simple Parts? An Argument from "Atomless Gunk" », *Philosophy and Phenomenological Research* 56, 1996, p. 1-29.
- « Indivisible Parts and Extended Objects : Some Philosophical Episodes from Topology's Prehistory », *The Monist* 79, 1996, p. 148-180.
- ZIMMERMANN R., *Philosophische Propädeutik*, Vienne, W. Braumüller, 1867.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION : DÉCRIRE.....	7
§ 1. De l'importance de la description.....	8
§ 2. La psychologie descriptive comme entreprise théorique.....	11
§ 3. La description en pratique.....	13
CHAPITRE PREMIER : ÊTRE CONSCIENT.....	17
§ 1. Phénomènes psychiques et perception interne.....	17
§ 2. Sept distinctions.....	23
§ 3. Sentir.....	25
§ 4. Esprit, langage et société.....	27
§ 5. La conscience du temps.....	28
§ 6. Émotions.....	32
§ 7. Affects.....	35
§ 8. Préférer.....	38
§ 9. Le soi.....	39
CHAPITRE II : SENTIR.....	43
§ 1. Sensations.....	45
§ 2. Les qualités sensibles.....	46
§ 3. Les plaisirs et les douleurs sensoriels.....	54
§ 4. Conclusion.....	58
CHAPITRE III : CONNAÎTRE.....	61
§ 1. Correction, états de choses et valeurs.....	62
§ 2. La connaissance et ses objets.....	70
§ 3. Le vérificationnisme autrichien : Brentano, Husserl, Schlick et Wittgenstein.....	75
§ 4. Explications récessives des valeurs : les théories de la patate chaude (<i>Buck-Passing</i>) et des attitudes convenables (<i>fitting attitudes</i>).....	80
§ 5. La correction.....	87
CHAPITRE IV : JUGER.....	91
§ 1. La diversité de questions auxquelles les actes de juger donnent lieu.....	91
§ 2. Les actes de juger distingués des états de choses et des entités abstraites de signification.....	93

§ 3. Les constituants du juger	97
§ 4. Matière et place de la négation	100
§ 5. Les suppositions	103
§ 6. Comment les parties des actes de juger tiennent-elles ensemble ?.....	111
CHAPITRE V : PRENDRE PLAISIR.....	123
§ 1. Plaisirs corporels et intentionnalité.....	124
§ 2. Les plaisirs corporels ne sont pas des sensations réflexives : Brentano vs Hamilton.....	128
§ 3. Les plaisirs corporels ne sont pas des qualités sensorielles. Brentano vs Stumpf.....	133
§ 4. L'intentionnalité des plaisirs corporels.....	138
§ 5. Le plaisir pris dans les actes sensoriels	147
CHAPITRE VI : PRÉFÉRER	155
CHAPITRE VII : CONTINUER	169
§ 1. Contre les théories mathématiques du continu	170
§ 2. La théorie positive des <i>continua</i> de Brentano	177
§ 3. Trois problèmes pour la théorie brentanienne	191
§ 4. Une théorie néo-brentanienne : la variété des continuités.....	199
CONCLUSION : MARQUER.....	213
BIBLIOGRAPHIE	219
TABLE DES MATIÈRES.....	233